A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

B. 1327

fol: 103
3½

5
25
6

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE
DES CROISADES

TOME VI

Digitized by Google

Paris. — Imprimerie de Ducessois, 55, quai des Grands Augustins.
Près le Pont-Neuf.)

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Lessore pinx. Larbalestier sc.

JÉRUSALEM.

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE

DES

CROISADES

PAR MICHAUD,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET DE CELLE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

SIXIÈME ÉDITION

faite d'après les derniers travaux et les dernières intentions de l'auteur,

ET

PRECEDÉE D'UNE VIE DE MICHAUD

PAR

M. POUJOULAT

—

TOME VI.

PARIS

FURNE ET Cie, ÉDITEURS,

Rue Saint-André-des-Arts, 55.

DEZOBRY, E. MAGDELEINE ET Cie, ÉDITEURS,

Rue des Maçons-Sorbonne, 1

—

1841

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE
DES CROISADES

LIVRE XXI

Le travail que je me suis imposé et qui m'a occupé sans relâche pendant tant d'années, est devenu pour moi, je dois l'avouer, comme une habitude de la vie à laquelle j'ai peine à renoncer. En quittant les croisés avec lesquels j'ai vécu et les vieux chroniqueurs qui m'ont servi de guides, il me semble que quelque chose de triste se mêle à la fin de mes travaux, et que je me sépare des objets d'une ancienne amitié. J'ai commencé à les connaître dans ma jeunesse; je les ai suivis dans mon âge mûr, et naguère ne m'a-t-on pas vu en cheveux blancs les suivre encore sur les chemins de Jérusalem? Qu'on me par-

Digitized by Google

donne donc d'y revenir avec cette prédilection opiniâtre dont il serait peut-être plus facile de me justifier que de me corriger. Je crains toujours d'ailleurs d'avoir oublié quelque chose d'essentiel, quelque vérité bonne à dire. Dans mes longues courses, dans mes études si longtemps prolongées, j'ose dire que je n'ai pas tout à fait perdu mon temps; j'ai fait comme les vieux pèlerins qui, malgré la défense des papes, regardaient à droite et à gauche et rapportaient à leur retour beaucoup de choses curieuses qu'on se plaisait à entendre raconter. En étudiant les guerres saintes, je n'ai rien négligé pour avoir une connaissance approfondie des mœurs, des coutumes et de l'esprit du moyen âge; pourquoi ne dirais-je pas à mes lecteurs tout ce que j'ai pu en avoir appris? On ne peut avoir une idée juste du moyen âge sans connaître à fond les croisades, de même qu'on ne peut connaître complétement les croisades sans avoir une idée approfondie du moyen âge. Ceux de nos contemporains qui se persuadent que quelques lambeaux des chroniques suffisent à l'histoire d'une grande époque, ne manqueront pas d'être scandalisés et de me prendre en compassion; pour moi, je n'en suis point encore à mépriser le temps et les lumières qu'il nous donne; je pense qu'en toutes choses il peut nous aider à bien faire, et je suis patiemment ses leçons. Dans un siècle où nulle chose ne reste longtemps à la même place; où tout s'improvise, même les empires; où rien n'étonne que ce qui dure, je désire qu'on puisse dire un jour de moi que je suis resté trente ans avec la même idée. Voilà toute la gloire que j'attends.

La diversité des objets et des questions que j'ai à traiter, m'a fait adopter une forme nouvelle dans

Digitized by Google

mon travail, je diviserai mes deux derniers livres en chapitres : l'avant-dernier livre est un tableau général des croisades ; dans le dernier, je ferai connaître ce que les croisades ont produit de biens et de maux chez les générations contemporaines et dans la postérité.

Digitized by Google

CHAPITRE I

ESPRIT DES CROISÉS.

Nous avons souvent parlé de cet enthousiasme religieux et guerrier, de cette dévotion belliqueuse qui ébranla l'Occident. Nous parlerons ici des sentiments qui animaient la chrétienté en présence des guerres saintes. Il ne s'agissait pas de combattre pour les royaumes de la terre, mais pour le royaume du ciel; les croisades n'étaient point l'affaire des hommes, mais celle de Dieu lui-même. On ne devait point, d'après cela, les juger comme les autres événements humains. Ce qui doit nous paraître étonnant, dans le siècle où nous sommes, c'est l'opinion qu'on avait alors de ces guerres lointaines, et la persuasion où l'on était que la gloire divine s'y trouvait intéressée : aussi nos bons aïeux, lorsque les expéditions d'Orient trompaient leur pieuse attente, n'osaient consulter leur faible raison, et ne pouvaient comprendre les triomphes des musulmans. Qu'on se rappelle le désespoir de cette multitude de pèlerins qui allaient rejoindre en Syrie les compagnons de Godefroy et qui apprirent tout à coup sur leur route que toute l'armée chrétienne allait périr dans les murs d'Antioche. La chute du monde aurait jeté moins de trouble et de désordre dans leur esprit.

Digitized by Google

Nous avons peine à croire les chroniques du temps, lorsqu'elles nous représentent une foule de pieux chevaliers, des clercs et des évêques, suspendant durant plusieurs jours les cérémonies religieuses, et n'osant ni prier ni interroger le Dieu des chrétiens, qu'ils accusaient d'avoir abandonné sa propre cause [1].

Lorsqu'on apprit en Europe les malheurs de la seconde croisade, la France éplorée s'en prit à saint Bernard, qui avait prêché la guerre sainte. Dans une apologie adressée au saint-siége, l'abbé de Clairvaux exprime avec une chaleur éloquente la surprise et la douleur que lui causaient les revers des chrétiens. Il lui semblait que Dieu avait jugé les hommes avant le temps, et qu'il s'était repenti, comme au premier âge du monde, de son propre ouvrage. Pourquoi, disait-il, le Seigneur irrité n'avait-il point pardonné à son peuple? Pourquoi n'avait-il point épargné la gloire de son nom? Les nations infidèles qui avaient vu les enfants de l'Église dispersés sur des terres inconnues, moissonnés par le glaive ou par la faim, se disaient entre elles : *Où est donc leur Dieu !* La passion avec laquelle l'apôtre de la croisade croyait à la sainteté du ministère qu'il avait rempli, lui faisait demander à la justice divine si elle avait dédaigné ses jeûnes, si elle avait ignoré ses humiliations et ses prières. L'éloquent cénobite s'étonnait que Dieu ne fît point de miracles pour confondre les impies ; et, dédaignant de répondre à ceux qui refusaient de croire à la vérité de sa mission : « Répondez pour moi, disait-il au souverain pon-» tife, répondez pour vous et pour Dieu lui-même [2]. »

[1] Tudebode, Raymond d'Agiles, Robert le Moine (*Bibliothèque des Croisades*)

[2] Saint Bernard, liv. II, chap. 1, *De Consideratione.*

Digitized by Google

Nous retrouvons les mêmes sentiments dans plusieurs écrivains du moyen âge qui ont parlé des croisades et qu'on doit regarder comme les fidèles interprètes de leurs contemporains. Quoiqu'ils ne s'expriment point avec la même énergie et la même audace de conviction que l'abbé de Clairvaux, leur témoignage ne mérite pas moins d'être rapporté. L'auteur des Gestes de Louis VII, après avoir raconté la défaite des armées chrétiennes dans l'Asie Mineure, déclare que les jugements de Dieu ne doivent jamais être censurés, « mais » que, néanmoins, il paraît extraordinaire à la faible » raison des hommes, que les Français, nation pieuse » et soumise à la loi divine, aient été vaincus par ceux » qui haïssent la loi du Christ[1]. » La mort de Frédéric Barberousse et la ruine entière d'une armée florissante, partie des bords du Rhin et du Danube, durent jeter toute l'Allemagne dans la consternation. Les chroniques du temps qui racontent les désastres de l'armée impériale, disent que les âmes chrétiennes n'osaient interroger les volontés du ciel ; « car ces vo- » lontés terribles étaient comme autant d'abîmes de- » vant lesquels l'esprit de l'homme restait confondu » et troublé[2], » Un historien allemand qui accompagnait l'empereur, craint que son désespoir ne paraisse accuser les œuvres de Dieu, et se hâte d'exprimer sa résignation par cette réflexion pieuse : « Rapportons- » nous-en au jugement de celui à qui personne n'ose » dire : *Pourquoi avez-vous fait cela*[3] ? »

De toutes les calamités des croisades, celle qui causa en Europe le plus de surprise et de douleur, fut sans

[1] Gestes de Louis VII, Coll. de Duchesne (*Bibliothèque des Croisades*).
[2] Gauthier Vinisauf (*Bibliothèque des Croisades*).
[3] Ansberg (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

doute la captivité de Louis IX en Égypte. Au rapport des historiens du temps, un grand nombre de croisés abandonnèrent la religion de Jésus-Christ pour embrasser la religion triomphante de Mahomet. En France, en Allemagne, surtout en Italie, la foi de plusieurs fut ébranlée[1]. Le pape lui-même n'osait lever le voile impénétrable qui semblait dérober la bonté divine aux regards des fidèles; et, dans ses lettres adressées au clergé de France, au monarque captif, il ne peut concevoir que Dieu ait envoyé autant de maux à ceux qui combattaient pour sa cause. « Seigneur Jé-
» sus (ce sont les expressions d'Innocent), qu'il me
» soit permis de vous demander avec crainte pour-
» quoi vous vous êtes appesanti sur le plus chrétien
» des princes et sur sa pieuse armée, qui, brûlant d'une
» sainte ardeur, sont allés au delà des mers braver
» tous les périls pour défendre votre nom[2]. » Le chef de l'Église craignait que la foi des enfants de Dieu ne périt par le scandale et que le monde n'accusât de sévérité les arrêts du juge suprême.

Ces plaintes mystérieuses, ces sentiments qu'on a de la peine à expliquer et qui nous rappellent quelquefois la fatalité des anciens avec ses maux inévitables, se reproduisaient dans toutes les expéditions malheureuses. Nous les retrouvons dans les chroniques qui ont parlé des dernières croisades et de la destruction de l'empire chrétien en Syrie. Plusieurs chroniques de la fin du treizième siècle, en annonçant que l'Europe n'a plus de cités ni de colonies en Orient,

[1] Mathieu Pâris a fait une peinture fort curieuse du deuil de l'Europe à la nouvelle de la captivité du saint roi (Voyez l'analyse de Mathieu Pâris, *Bibliothèque des Croisades*).

[2] Les lettres qu'Innocent IV écrivit au sujet des désastres de saint Louis ont été analysées dans la *Bibliothèque des Croisades*.

Digitized by Google

déplorent avec amertume cette calamité inouïe, et s'étonnent de ne pas trouver la miséricorde de Dieu d'accord avec sa justice. « Quelle gloire était réservée à la » foi chrétienne, dit un de ces historiens, si les mu» sulmans eussent été vaincus en Syrie ! Je parle ainsi, » ajoute-t-il, d'après mon jugement qui est tout hu» main ; car ceux de Dieu sont incompréhensibles, et » lui seul sait pourquoi il permet que ces choses arri» vent[1]. »

Toutefois, comme on ne pouvait se persuader que Dieu eût véritablement abandonné la cause des guerres saintes, on rejeta les malheurs de ces expéditions sur les crimes et la corruption des croisés. Si Dieu permettait que des armées chrétiennes périssent dans une guerre entreprise en son nom, c'était, disait-on, pour punir des enfants pervers ; les désastres des soldats de la croix ne devaient pas être attribués à l'injustice du maître qui châtie, mais aux iniquités du peuple qui avait péché. Lorsqu'on rappelait aux prédicateurs des croisades les promesses qu'ils avaient faites au nom du ciel et qui ne s'étaient point accomplies, ils se contentaient d'invoquer l'exemple des enfants d'Israël, qui avaient péri dans le désert. « En sortant d'Égypte, disaient-ils, « Moïse promit aux Hébreux une terre meilleure ; mais ils blasphémèrent contre Dieu et contre Moïse son serviteur ; ils tombèrent dans toutes sortes de désordres : le désert devint le sépulcre de ce peuple indocile, et Dieu ne fut point trouvé pour cela infidèle à ses promesses[2]. »

Nous devons faire remarquer ici que l'envie de justifier les croisades inspira souvent aux chroniqueurs

[1] Vito Durand (*Bibliothèque des Croisades*).
[2] Saint Bernard, liv. II, *De Consideratione*.

Digitized by Google

des peintures satiriques dont l'histoire impartiale ne saurait adopter l'exagération. Pour confondre les incrédules et pour montrer toute la vérité des jugements de Dieu, ils se croyaient obligés de rembrunir leurs tableaux et de présenter les soldats de la croix sous les couleurs les plus odieuses. Ce qui doit le plus nous étonner, c'est que les croisés, lorsqu'ils éprouvaient des revers, s'accusaient eux-mêmes d'avoir mérité par leur conduite tous les maux qu'ils souffraient. La disette, les maladies, les malheurs de la guerre, éveillaient dans leurs âmes le remords des coupables, et les austérités de la pénitence se mêlaient toujours au sentiment de leurs misères; lorsqu'enfin la victoire revenait sous leurs drapeaux et que la fortune se montrait plus favorable, les guerriers chrétiens se persuadaient qu'ils étaient devenus meilleurs, et remerciaient le ciel de les avoir rendus dignes de sa miséricorde et de ses bienfaits.

Dans une croisade malheureuse, on n'accusait pas seulement les pèlerins, mais aussi les chrétiens restés en Occident. D'après l'opinion du temps, Dieu avait confié son héritage à la vertu, à la dévotion de tous les fidèles, et l'univers chrétien répondait de ce dépôt sacré. Lorsqu'on apprit en Europe que Jérusalem était tombée au pouvoir de Saladin, les fidèles accoururent de toutes parts dans les églises, pour s'accuser de leurs fautes, et la chrétienté ne songea plus qu'à expier par le jeûne et la prière la licence et la corruption des mœurs qui avaient amené la ruine de Sion et le dernier triomphe des impies.

Après avoir expliqué les malheurs des croisades par la justice et même par la colère de Dieu, on les expliquait encore par la miséricorde divine. On a pu lire

Digitized by Google

dans l'histoire que les prédicateurs de la guerre sainte la présentaient toujours comme un moyen de convertir les pécheurs et d'éprouver la vertu des justes. Dieu n'avait pas besoin, suivant eux, du secours des hommes pour conquérir l'héritage de Jésus-Christ; mais il leur ouvrait la voie du salut et leur offrait une occasion de racheter leurs péchés. Rien n'est plus curieux aujourd'hui que les raisonnements par lesquels on efforçait alors de faire voir les avantages d'une guerre qui avait dépeuplé plusieurs contrées de l'Europe, mais dont le résultat véritable, aux yeux de la foi populaire, était de peupler la demeure des anges et de multiplier à l'infini le nombre des martyrs et des élus de Dieu. Pour connaître sur ce point l'opinion des peuples de l'Occident, il suffit d'écouter les prédicateurs les plus ardents des croisades. Ne devait-on pas savoir, disaient-ils, que Dieu ne hait point ceux qu'il punit, et qu'il a toujours une verge prête à frapper l'enfant qu'il aime; sa divine bonté blessait pour guérir, abaissait pour élever, et, lorsqu'il envoyait les jours de sa colère, les jours de sa miséricorde n'étaient pas loin. Si le ciel poursuivait par des peines temporelles l'ingratitude de ses enfants, n'était-ce pas pour les sauver des supplices qui n'ont point de fin? La voix des pontifes se mêlait à celle des prédicateurs, pour annoncer aux chrétiens que le deuil et les pleurs étaient des armes invincibles contre les puissances de l'enfer, et que tous les guerriers morts à la croisade, semblables à l'or essayé trois fois et purifié sept fois par le feu, avaient trouvé grâce devant le souverain juge. Comment les hommes, disait l'un de ces pontifes, comment les hommes qui habitaient ici-bas des maisons de boue, pouvaient-ils éviter les souillures, et s'ils ne passaient par le feu

Digitized by Google

des tribulations, comment pouvaient-ils se trouver assez purs devant celui qui découvre des ombres et des taches sur le front des étoiles [1] ?

Dans les temps ordinaires, les hommes s'éclairent par l'adversité et persévèrent rarement dans ce qui ne leur réussit point. Mais, d'après l'opinion qu'on avait sur les croisades, les leçons du malheur étaient perdues, et rien ne pouvait affaiblir ou décourager le pieux aveuglement et la crédulité opiniâtre des guerriers de la croix. On considérait alors la guerre sainte comme une guerre toute spirituelle, et, pour nous servir de l'expression d'un vieux chroniqueur, *comme un travail qui estoit ainsi que feu de purgatoire devant la mort* [2]. On comparait le sort d'une croisade à celui de la vertu malheureuse, qui n'est jugée et récompensée que dans une autre vie. Cette disposition des esprits dut entretenir longtemps l'enthousiasme des peuples de l'Occident et prolonger la durée des guerres saintes.

[1] Lettre d'Innocent IV (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Chronique de Bernard le Trésorier, en vieux français (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

CHAPITRE II

HUMILITÉ CHRÉTIENNE ET FRATERNITÉ DES GUERRIERS DE LA CROIX.

Ce qui nous étonne le plus dans l'histoire du moyen âge, c'est de voir l'humilité chrétienne se mêler à l'héroïsme de la chevalerie et s'associer en quelque sorte à tout ce que la valeur guerrière a de plus éclatant et de plus glorieux. Les croisades nous offrent souvent ce spectacle, et nous en citerons quelques exemples.

L'historien de Tancrède nous dit que son héros fut longtemps retenu dans l'inaction par l'opposition qu'il trouvait entre les maximes du monde et les maximes de l'Évangile[1]. Mais rien ne put contenir son ardeur belliqueuse, lorsque la religion eut parlé et qu'elle eut proclamé la guerre sainte. Il faut croire néanmoins que l'illustre chevalier conserva quelque chose de ses premiers scrupules et que le christianisme lui inspira l'esprit d'humilité qu'il porta dans les combats. Cette simplicité de cœur qu'il sut allier avec les habitudes des camps, le serment qu'il fit prêter à son écuyer de garder le silence sur une victoire, peuvent être regardés comme un prodige dans l'histoire même des guerriers chrétiens.

[1] Raoul de Caen (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

Quoique les croisades ne nous présentent pas souvent le phénomène d'une abnégation aussi étrange, nous devons dire néanmoins que la modestie évangélique fut un des caractères distinctifs de ces guerres religieuses. On n'a qu'à lire les relations pleines de simplicité que les princes et les chevaliers de la croix adressaient au pape Urbain après les victoires de la première croisade. « Nous désirons, écrivaient-ils, que vous sa-» chiez combien la miséricorde de Dieu a été grande en-» vers nous, et comment, par le secours du Tout-Puis-» sant, vainqueurs des Sarrasins, nous avons échappé » aux plus grands périls[1]. » Anselme de Ribemont, un des plus illustres compagnons de Godefroy, écrivait à Manassé, archevêque de Reims, et, lui rappelant les triomphes des armées chrétiennes, « nous devons plus » à nos prières, lui disait-il, qu'à nos propres mérites[2]. » L'abbé Guibert, observateur assez éclairé des mœurs de son temps, dit, dans son histoire, que les soldats chrétiens s'affaiblissaient lorsque leur cœur était enflé par la victoire, mais que, revenus à l'humilité chrétienne, ils se montraient des guerriers invincibles. Dans une bulle adressée aux fidèles pour les exhorter à prendre la croix, le pape Célestin IV présentait l'humilité comme le seul moyen de triompher des musulmans[3]. Dans la croisade où les Latins s'emparèrent de Constantinople, rien n'est plus curieux que de voir les guerriers de l'Occident s'abaisser sous la main du pape et s'excuser humblement de la plus grande victoire qu'aient jamais remportée les croisés. Olivier

[1] Cette lettre, écrite après la conquête d'Antioche, se trouve dans les pièces justificatives du premier volume de notre Histoire.

[2] Lettre d'Anselme de Ribemont. (*Bibliothèque des Croisades*).

[3] Voyez notre Résumé des actes des papes dans les croisades, rassemblés dans la Collection de Muratori (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

Scholastique, qui a décrit le siége de Damiette, nous parle des guerriers de Pise, qui voulurent attaquer un rempart de la ville, et fait à ce sujet une réflexion où se peint l'esprit des guerres saintes. « Les Pisans, » nous dit-il, quoique pleins de bravoure, n'étaient » pas de ceux qui devaient opérer le salut d'Israël ; » car ils avaient pour but d'acquérir une grande re- » nommée[1]. »

Nos vieilles chroniques ne croient pas pouvoir mieux honorer la mémoire de Godrefroy, qu'en le comparant à un lion sur le champ de bataille, à un cénobite dans les actions ordinaires de la vie[2]. Son refus de porter une couronne dans la ville de Jésus-Christ suffirait pour nous donner une idée juste du genre d'héroïsme qui animait les chefs des croisades. Cette humilité chrétienne étonnait les Orientaux, et leur donnait une haute idée des guerriers de la croix. Guillaume de Tyr nous raconte d'une manière touchante l'entrevue des députés de Samarie avec le duc de Lorraine, qui assiégeaient la ville d'Arsur. Le nouveau maître de Jérusalem reçut les émirs sans déployer aucun appareil et modestement assis sur un sac de paille. Les chefs des tribus arabes demandèrent pourquoi un si grand prince, *qui, venu de l'Occident, avait ébranlé l'Asie, et dont le bras avait conquis un puissant royaume, se montrait ainsi sans escorte et sans pompe, étendu à terre, n'ayant ni tapis ni vêtements de soie.* Godefroy répondit que la terre pouvait bien lui servir de siége, puisqu'elle devait être sa demeure après la mort. Les Samaritains ne purent voir sans une grande admiration tant d'humilité unie à tant de gloire, et se retirèrent en disant : « Cet

[1] Olivier Scholastique (*Bibliothèque des Croisades*).
[2] Robert le Moine (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

» homme est vraiment celui qui doit conquérir l'O-
» rient et gouverner les nations. » Ce contraste de la grandeur et de la modestie a toujours été un sujet de surprise parmi les hommes, et l'histoire ne peut offrir de spectacle plus imposant que celui de la suprême puissance proclamant elle-même le néant des grandeurs humaines.

Les historiens des croisades ne nous offrent qu'un seul trait d'orgueil et de jalousie ; encore ne le trouve-t-on que vers la fin des guerres contre les infidèles. Huniade et le moine Capistran se disputèrent devant le pape l'honneur de la victoire de Belgrade. L'oubli de sa propre renommée était sans doute le plus grand sacrifice qu'un chevalier pût faire à Dieu, et ce fut une chose heureuse dans les guerres saintes, que cet esprit d'humilité qui ne quitta point les guerriers de la croix. Ils se divisèrent souvent pour le partage du butin, pour la possession des villes et des provinces : on ne peut savoir jusqu'où seraient allées les fureurs de la discorde, s'ils s'étaient divisés aussi pour la gloire. Le caractère si violent et si impétueux de Richard n'est point lui-même étranger à cet héroïsme modeste et pieux qu'on remarque dans les guerres saintes. Il nous reste deux lettres que le roi d'Angleterre écrivait, l'une à l'archevêque de Rouen, l'autre à l'abbé de Clairvaux, et dans lesquelles il raconte la célèbre victoire qu'il remporta sur Saladin dans la plaine d'Arsur. Le héros victorieux se recommande humblement aux prières des fidèles, et ne parle de lui que pour nous dire qu'il a été blessé par une flèche, *quodam pilo*[1]. Pour apprécier cet exemple d'humilité chré-

[1] Benoît de Peterborough (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

tienne, il est nécessaire de se reporter au temps des croisades. Dans un siècle où toute puissance venait de l'épée, où la colère et l'orgueil auraient pu porter les guerriers à tous les excès, qu'y avait-il de plus rassurant pour l'humanité que de voir la force qui s'oubliait et s'abaissait de la sorte ? Un des historiens modernes de la Grande-Bretagne compare Richard au bouillant Achille[1], et cette comparaison ne manque point de vérité. Nous regrettons seulement que l'écrivain anglais n'ait point dit ce que le christianisme devait apporter de différence dans les caractères qu'il met en parallèle. On sait que l'humilité, telle que nous l'enseigne l'Évangile, n'était pas la vertu des héros de l'antiquité : les épopées dans lesquelles ils sont célébrés nous les montrent toujours pleins d'ostentation; nous les voyons sans cesse insulter à leurs ennemis, en vantant leurs propres exploits, et le pieux Énée lui-même s'écrie plus d'une fois sur le champ de bataille que sa renommée est montée jusqu'aux astres. Ce sentiment brutal de la force, cet orgueil du glaive, n'annoncent que les passions d'un siècle barbare, et, pour savoir quelle devait être la supériorité de la civilisation moderne sur celle de l'antiquité païenne, il suffirait peut-être de comparer les héros de l'Iliade et de l'Énéide aux héros célébrés par le Tasse et par nos simples chroniqueurs.

Une autre vertu distinctive des croisés, c'est le sentiment de la fraternité. Ce sentiment, qui leur montrait des frères dans les chrétiens d'Orient, devait resserrer tous les liens qui les unissaient entre eux; il devait s'accroître surtout en présence des infidèles, au

[1] Sharon Turner.

Digitized by Google

milieu des misères et des périls d'une guerre lointaine. « Nous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, disait » l'évêque Adhémar à ses compagnons prêts à com- » battre les Turcs, nous sommes tous les enfants de » Dieu, nous sommes tous des frères : qu'une affec- » tion réciproque unisse tous ceux que lie un nœud » spirituel [1]. »

Les orateurs des guerres saintes prêchaient sans cesse la fraternité évangélique : les rois et les princes en donnaient eux-mêmes l'exemple. Richard montra souvent dans la croisade dont il fut le chef, cette magnanimité généreuse, cette charité héroïque qui fait braver tous les dangers pour secourir la faiblesse qui succombe. Un jour qu'il volait au secours du comte de Leicester et qu'on cherchait à le retenir, « Non, je ne » serais pas digne d'être roi, s'écria-t-il, si je ne sa- » vais pas mépriser la mort pour défendre ceux qui » m'ont suivi dans la guerre [2] ! » Nous pourrions rappeler ici beaucoup d'autres circonstances où Richard exposa sa vie pour sauver celle des soldats chrétiens ; et ces traits de générosité font oublier les actes de barbarie qui souillèrent sa gloire.

Un prince qui porta dans les croisades plus de piété et de charité chrétienne que Richard, se dévoua avec moins d'éclat, mais avec plus de vertu, au salut des croisés qui l'avaient suivi en Orient. Nous avons rapporté la réponse admirable de Louis IX à ceux qui l'exhortaient à s'embarquer sur le Nil, tandis que des guerriers épuisés de fatigue et désespérés retournaient par terre à Damiette. Lorsque ce prince expirait sur la cendre à Tunis, le sort de ses compagnons d'ar-

[1] Raymond d'Agiles (*Bibliothèque de Croisades*).
[2] Gauthier Vinisauf (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

mes occupait encore sa pensée. *Qui reconduira en France ce peuple que j'ai amené ici* [1]? telles furent les dernières paroles du saint monarque.

Toutes les fois que les croisés quittaient l'Europe, les chefs leur promettaient de les ramener dans leur pays, de veiller à leur salut pendant le pèlerinage. Malheur à ceux qui ne tenaient point leur promesse, car ils étaient accusés devant Dieu et devant les hommes de manquer de foi et de charité. Un de nos vieux chroniqueurs, en racontant l'histoire des croisades, admire la magnanimité des grands de la terre, qui s'immolaient pour leurs soldats et leurs serviteurs; mais il n'en est pas surpris, lorsqu'il se rappelle que Jésus-Christ, le maître et le sauveur du monde, en avait donné l'exemple [2].

Aucune loi ne punissait la désertion des croisés; mais l'opinion générale des chrétiens la condamnait comme une action infâme. Nous avons vu avec quelle violence tout l'Occident s'éleva contre Étienne, comte de Blois, déserteur de la première croisade. En nous rappelant que ce prince tomba sous les coups des infidèles dans son second pèlerinage, Guillaume de Tyr ajoute que Dieu fit éclater envers lui sa miséricorde, parce que la palme du martyre pouvait seule effacer la honte dont il s'était couvert. Pour connaître sur ce point les sentiments des contemporains, il faut entendre l'abbé Guibert reprochant à l'ermite Pierre d'avoir, au milieu des horreurs de la famine, abandonné les croisés: « Sache te nourrir de l'herbe des troupeaux, lui dit le » sévère historien. Lorsque tu haranguais les peuples,

[1] Lettre de Thibaut sur la mort de saint Louis (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Odon de Deuil (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

» tu ne les appelais pas à des festins: sache te con-
» former à ce que tu as dit, et donne l'exemple à tes
» frères en Jésus-Christ[1]. » L'histoire contemporaine hésite à nommer les chevaliers qui désertaient la bannière des pèlerins, car *ces chevaliers felons estoient rayés du livre de vie.*

Si les chefs des croisades se montrèrent dévoués au salut de leurs soldats, ceux-ci n'avaient pas moins de dévouement pour leurs chefs. Chaque troupe de croisés présentait l'image d'une véritable famille; on aime à voir les chroniqueurs du temps employer l'expression latine *familia*, pour désigner la maison militaire d'un prince ou d'un chevalier de la croix. Lorsque Godefroy de Bouillon, après avoir terrassé un ours qui poursuivait un pauvre pèlerin, reparut au milieu des croisés, blessé et couvert de son sang, ceux-ci furent plus affligés que s'ils avaient été vaincus par les musulmans. Dans les guerres ordinaires, le soldat ne prend qu'une faible part aux intérêts de la cause qu'il défend; mais, dans une guerre qui avait pour unique objet le triomphe d'une croyance, tous ceux qui combattaient avaient les mêmes craintes, les mêmes espérances, nous devons dire la même ambition. Cette communauté d'intérêts et de sentiments donnait beaucoup de force aux armées de la croix, et rapprochait sur le champ de bataille non-seulement les chefs et les soldats, mais même des nations opposées entre elles par les mœurs, le caractère et le langage. « Si un Breton, un Allemand
» tout autre, voulait me parler, dit un historien qui
» se trouvait à la première croisade, je ne savais pas
» lui répondre; mais, quoique divisés par la différence

[1] Guibert (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

» des langues, nous paraissions ne faire qu'un seul » peuple, à cause de notre amour pour Dieu et de » notre charité pour le prochain[1]. » Au siége de Nicée, à celui d'Antioche, tout était en commun parmi les innombrables soldats de la croix, venus de tous les pays de l'Occident. Les chroniqueurs de la Germanie se plaisent à décrire l'esprit de paix et de charité qui régnait dans l'armée de Frédéric Barberousse, traversant les provinces de l'empire grec. Sans doute que les armées chrétiennes ne présentèrent pas toujours ce spectacle édifiant : que de discordes n'éclatèrent point sous les drapeaux des croisades ! mais le sentiment de fraternité n'en subsistait pas moins au fond des cœurs. Pour apprécier le caractère des croisés, il suffit de se rappeler les discours des prélats et des clercs chargés de les ramener aux vertus évangéliques, et la facilité que trouvaient les saints orateurs à se faire écouter, lorsqu'ils leur parlaient de l'oubli des injures.

Que serait devenu le malheureux peuple des pèlerins s'il n'avait été secouru par les sentiments généreux ? C'est ici qu'il faut admirer la providence, qui place toujours le remède à côté du mal, et qui, dans les misères de l'homme, lui envoie les vertus nécessaires pour les supporter. On peut voir ce que les sentiments fraternels ont de plus simple et de plus touchant dans une lettre adressée aux fidèles d'Occident par les pèlerins de Jérusalem. Ceux-ci recommandaient aux chrétiens d'Europe les croisés qui retournaient dans leur patrie : « Nous vous prions, disaient-» ils, et nous vous supplions par Notre-Seigneur

[1] Foucher de Chartres (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

» Jésus-Christ, qui fut toujours avec nous et qui » nous a sauvés de toutes nos tribulations, de vous » montrer reconnaissants envers vos frères qui re- » tournent vers vous, de leur faire du bien et de leur » payer ce que vous leur devez, afin de vous rendre agréables au Seigneur[1]. » Nous regrettons que l'histoire n'ait point parlé plus longuement des derniers moments que les guerriers de la première croisade passèrent ensemble à Jérusalem et des regrets déchirants qui durent accompagner leur séparation. Ceux qui partaient se recommandaient au souvenir et aux prières de leurs compagnons d'armes, gardiens du saint tombeau, et ceux-ci leur répondaient, les larmes aux yeux : « N'oubliez jamais vos frères restés dans » l'exil. » Ces sentiments réciproques des croisés n'annonçaient-ils pas d'avance les liens de la fraternité, les rapports de famille qui devaient unir pendant deux siècles les peuples de l'Europe et les colonies chrétiennes d'Orient?

[1] Voyez cette lettre dans les Pièces justificatives du premier volume de notre Histoire.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

DE LA SUPERSTITION ET DE LA MAGIE DANS LES CROISADES; DE LA CRÉDULITÉ DES CROISÉS.

Nous avons souvent parlé dans notre Histoire des visions et des miracles qui enflammaient à la fois la dévotion et la bravoure des croisés. Leur crédulité était excessive sans doute, mais il faut avouer qu'elle n'avait rien de vulgaire. Un tremblement de terre, une aurore boréale, une comète chevelue, une éclipse de lune ou de soleil, étaient à leurs yeux des avertissements ou des signes par lesquels Dieu leur manifestait sa volonté. Dans les périls de la guerre, souvent ils croyaient voir les saints et les anges descendre du ciel et se mêler dans leurs rangs pour combattre les ennemis de Jésus-Christ. Les pèlerins s'étaient persuadés, comme nous l'avons dit, que la puissance divine devait sans cesse intervenir pour la cause qu'ils défendaient ou qu'ils croyaient défendre, et cette persuasion suffit pour nous montrer ce qu'il y avait de noble et d'élevé dans leur superstition.

Lorsqu'on a lu avec attention l'histoire des croisades, on s'étonne que la magie occupe une si grande place dans la *Jérusalem délivrée*. Nous allons rappeler ici tous les faits qui peuvent avoir donné au Tasse la

Digitized by Google

pensée d'employer ce genre de merveilleux. La pluplart des chroniqueurs, et même les romanciers du douzième siècle [1], s'accordent à nous parler de la mère de Kerbogath, sultan de Mossoul. Cette princesse, nous disent-ils, qui avait vécu plus d'un siècle, se vantait de connaître l'avenir; elle vint annoncer à son fils les malheurs qui le menaçaient s'il combattait les croisés. Celui-ci lui demanda comment elle savait qu'il allait être vaincu et qu'il devait mourir dans l'année : « J'ai contemplé, répondit-elle, le cours des astres, j'ai » interrogé les entrailles des animaux, et j'ai prati- » qué des sortiléges. » Comme elle insistait sur sa prédiction : « Ma mère, répliqua le farouche Kerbogath, » ne me parle plus ainsi, car les Francs ne sont point » des dieux, et je veux les combattre. » Le signal d'une bataille fut donné, et la princesse musulmane alla cacher son désespoir prophétique dans les murs d'Alep. Plusieurs historiens rapportent un autre fait de la même époque. Pendant le siége de Jérusalem, deux femmes se montrèrent sur les remparts de la ville, et par des signes mystérieux elles entreprirent de détruire l'effet terrible d'une machine des chrétiens. « Lorsqu'elles commençaient leur profane conjuration, » dit une chronique, une énorme pierre lancée par » la machine les renversa à terre, et leurs âmes fu- » rent renvoyées aux enfers, d'où elles étaient sor- » ties [2]. » Le dernier exemple que nous offre l'histoire se rapporte aux jours qui précédèrent la bataille de Tibériade. Une esclave syrienne, montée sur une ânesse, fut surprise invoquant contre l'armée chré-

[1] Tudebode, Raymond d'Agiles, Robert le Moine, l'auteur du *Roman de Godefroy*, etc. (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Raymond d'Agiles (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

tienne la puissance des sortiléges et des maléfices. Interrogée, elle ne dissimula point son projet criminel : on la jeta au milieu d'un bûcher, d'où elle sortit sans être atteinte par les flammes ; on finit par la tuer à coups de hache [1]. Voilà les seuls exemples de magie qui nous aient été rapportés par les historiens des croisades. Nous laissons à nos lecteurs le soin de juger si le chantre de Godefroy a passé les bornes de la vraisemblance dans la peinture, si poétique d'ailleurs, qu'il fait des charmes d'Ismène et des enchantements d'Armide.

Nous lisons dans Odon de Deuil que les croisés allemands, ayant vu à Nicopolis un homme qui jouait avec des serpents, le prirent pour un magicien et le mirent en pièces [2], ce qui prouve au moins que les soldats de la croix ne respectaient guère la magie ni ceux qui l'exerçaient. Gilon, auteur d'un poëme historique sur la première croisade, nous apprend qu'au siége de Nicée les croisés firent une procession autour de la ville, en jetant de l'eau bénite sur les remparts. Les musulmans crurent que les assiégeants voulaient s'emparer de la place par la magie, et firent une sortie pour arrêter les effets du sortilége. Le poëte ajoute que les chrétiens furent très-irrités de cette opinion des infidèles, et qu'ils vengèrent dans le sang de leurs ennemis l'outrage qu'ils croyaient fait à leur religion et à ses divins mystères [3].

On ne doit pas conclure néanmoins de ce que nous venons de dire, que la magie fut alors inconnue en Eu-

[1] Bernard le Trésorier (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Odon de Deuil (*Bibliothèque des Croisades*).

[3] Si nous avons si peu de notions sur les pratiques de la magie au moyen âge, c'est qu'on ne voyait alors que le diable, et que les chroniques ne nous parlent que de lui, quand il est question de magie ou de nécromancie.

Digitized by Google

rope. Il nous suffit de prouver qu'elle ne suivit point les chrétiens dans les guerres saintes et sous les drapeaux de la croix. Tout le monde sait qu'au temps des croisades, l'Occident était livré à toutes sortes de superstitions grossières. Tandis que le ciel, aux yeux de la multitude crédule, prodiguait ses miracles, l'enfer avait aussi ses prodiges, et, selon les croyances populaires, le démon présidait à l'art ténébreux des enchantements et des sortiléges[1]. Il n'y avait point de jour, point de lieu, où le sinistre messager de l'enfer, suivi de ses prestiges trompeurs, n'apparût tantôt pour séduire la faiblesse humaine ou pour disputer l'âme d'un mourant à l'ange du salut, tantôt pour découvrir aux hommes quelques secrets honteux ou pour favoriser les entreprises des méchants. Les annales du moyen âge n'ont pas un chapitre où les tentatives de l'esprit des ténèbres ne se trouvent mêlées aux événements politiques et religieux. Cependant l'histoire contemporaine ne parle jamais de l'apparition du démon parmi les pèlerins de Jérusalem. Un seul chroniqueur, l'abbé Guibert, rapporte qu'à l'époque de la première croisade, un chevalier de la Picardie avait fait un pacte avec le diable pour venger la mort de son frère tué dans un combat; qu'après avoir obtenu ce qu'il désirait, ce chevalier ne put se débarrasser de la présence de l'esprit infernal qu'en prenant la croix du saint pèlerinage. La même chronique ajoute que le noble Picard se mit en route avec les autres croisés, et que pendant tout son voyage le diable ne se présenta point; mais que, lorsqu'après la délivrance de Jérusalem le pèlerin revint dans ses foyers, il vit aussitôt

[1] Gilon (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

reparaître *celui qui ne donne jamais que des conseils criminels*. Nous citons ce trait singulier, parce qu'il peint à lui seul le genre de superstition des pèlerins de la terre sainte. Rien ne doit moins nous étonner aujourd'hui, que cette absence des démons dans une multitude comme celle des croisades. Nous voyons dans l'histoire que les soldats de la croix avaient d'autres préoccupations et d'autres pensées. Leur imagination se donnait de bien plus grands spectacles, et, s'il nous est permis de parler ainsi, il nous semble que le diable était de trop petite dimension pour figurer sur l'immense théâtre et parmi les scènes gigantesques des guerres d'outre-mer.

Nous avons parlé, en commençant ce chapitre, des grands phénomènes de la nature, des apparitions célestes qui, dans le cours de leur pèlerinage, attiraient l'attention et redoublaient l'enthousiasme des croisés. Lorsqu'ils arrivaient en Syrie, quel spectacle plus propre à frapper leur esprit que celui des lieux qu'ils devaient conquérir? quel prestige de la magie pouvait produire le même effet sur des cœurs religieux que l'aspect de la vallée de Josaphat, du mont Sion et des rochers du Calvaire? Les hymnes que chantaient leurs prêtres rappelaient sans cesse aux croisés l'objet de leur expédition sainte. Lorsqu'on leur répétait les paroles des prophètes adressées aux élus de Dieu dans les lieux mêmes où elles avaient été inspirées, il n'était pas un pèlerin qui ne s'appliquât le sens des divines prophéties et qui ne se persuadât que l'Éternel marchait devant lui pour accomplir les promesses de l'Écriture. C'est dans cette croyance et non dans les idées d'une superstition étroite et vulgaire qu'il faut chercher le caractère et le mobile des croisades.

Les chroniques arabes racontent moins d'apparitions

Digitized by Google

surnaturelles que les chroniques de l'Occident. Toutefois les musulmans avaient aussi leurs puissances célestes qui venaient à leur secours dans les périls de la guerre. L'historien Kémal-Eddin, en racontant la défaite de Roger, prince d'Antioche, parle d'un ange vêtu de vert qui mit en fuite l'armée des Francs et fit prisonnier un de leurs chefs. Boha-Eddin rapporte qu'une légion descendue du ciel entra pendant la nuit dans la ville de Ptolémaïs, assiégée par Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion. On lit dans le même historien qu'après le massacre des prisonniers musulmans ordonné par Richard dans la plaine de Saint-Jean-d'Acre, les martyrs de l'islamisme montrèrent à leurs compagnons qui allèrent les visiter les blessures glorieuses qu'ils avaient reçues, et qu'ils leur racontèrent les joies qui les attendaient dans les jardins du paradis. Au siége de Margat, l'armée du sultan vit apparaître les quatre archanges que les musulmans ont coutume d'implorer dans les périls, et dont la phalange céleste animait le courage des assiégeants [1].

Nos chroniques latines invoquent quelquefois le témoignage des prisonniers musulmans, lorsqu'elles racontent l'apparition des saints et des habitants du ciel; mais il est évident que les captifs livrés à la merci des chrétiens voulaient flatter la crédulité de leurs vainqueurs. Ainsi, après la bataille de Dorylée, les Turcs qui étaient au pouvoir des Francs disaient avoir vu la milice céleste combattre avec les soldats de la croix. Au siége de Damiette, les infidèles faits prisonniers à la tour du Nil demandèrent à voir les hommes vêtus de blanc et de rouge qui les avaient combattus

[1] Extraits des auteurs arabes (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

avec un courage surnaturel et des armes inconnues. Les assiégeants jugèrent par là que la milice du ciel s'était mêlée aux soldats chrétiens, et cette pensée les remplissait de joie [1]. Le traître Phirous, qui livra Antioche aux croisés, cherchant à obtenir la confiance de Bohémond, lui demanda un jour où était campée cette troupe miraculeuse qu'on voyait souvent combattre avec les Francs. Si on en croit le moine Robert, le prince de Tarente fut embarrassé de ces questions, et renvoya Phirous à son chapelain, qui lui expliqua comment les saints et les anges descendaient du ciel pour secourir les soldats de Jésus-Christ [2]. Toutefois quelques-uns de nos chroniqueurs reprochent aux musulmans leur incrédulité. Peu de jours avant la bataille d'Antioche, une flamme céleste étant tombée dans le camp des Turcs, les chrétiens y virent un signe miraculeux de la puissance divine, qui se déclarait en leur faveur. « Si les païens, dit à ce sujet l'abbé Gui- » bert, avaient eu la moindre intelligence des choses » de la terre et des choses du ciel, ils auraient com- » pris que Dieu leur annonçait sa colère. » Un autre chroniqueur, Robert le Moine, qui se trouvait au siége d'Antioche, ajoute qu'un grand nombre de musulmans furent véritablement frappés du sinistre présage, mais qu'il y avait parmi eux *une foule d'insensés qui s'obstidaient à ne point voir le miracle*. Ainsi les croisés croyaient à tous les prodiges, et leur superstition naïve ne s'étonnait que d'une chose, c'est qu'on ne partageât point ses illusions et qu'on ne se laissât pas persuader comme elle.

[1] Mémorial des podestats de Reggio (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Voyez ce dialogue fort curieux entre Phirous et Bohémond, dans Robert le Moine, *Bibliothèque des Croisades*.

Digitized by Google

Au reste, la crédulité des pèlerins les rendit quelquefois plus faciles à gouverner et à conduire; elle aida les chefs à maintenir la discipline, elle servit à relever le courage abattu des soldats. Lorsque les croisés eurent perdu l'évêque du Puy, qui les conduisait comme un autre Moïse, leur dévotion superstitieuse crut souvent le revoir au milieu des périls. Les chroniques rapportent qu'il apparut au siége de Marah, au siége d'Archas, et que dans le dernier assaut livré à Jérusalem l'ombre du pontife animait du haut des remparts la bravoure des guerriers de la croix[1]. Pour avoir une idée des prodiges que pouvait enfanter la crédulité passionnée des pèlerins, on n'a qu'à se rappeler la situation désastreuse des croisés enfermés dans Antioche : ils se persuadèrent que les puissances du ciel venaient à leur secours; une lance découverte miraculeusement leur parut une arme invincible que Dieu lui-même leur envoyait pour disperser leurs ennemis; fortifiés par cette croyance, ils triomphèrent à la fin de la famine, du désespoir et de la multitude innombrable des musulmans. Que le sort de la guerre place dans la même position une armée composée de soldats plus éclairés et moins crédules, ils ne seront frappés que de l'impossibilité de se sauver, ils ne croiront qu'à la nécessité de mourir, et ils périront tous misérablement. Cette considération ne doit-elle pas faire pardonner aux soldats de la croix leur excessive crédulité?

[1] Raymond d'Agiles (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

CHAPITRE IV

BARBARIE DES FRANCS DANS LES CROISADES; MOEURS ET MORALE DES CROISÉS.

Quels que soient le but et l'esprit d'une guerre, c'est rarement au milieu des camps et dans une multitude sous les armes que les hommes deviennent meilleurs et que la morale voit triompher ses éternelles maximes. Les croisés étaient si persuadés que la guerre sainte pouvait leur tenir lieu de toutes les vertus, qu'ils se livrèrent souvent aux plus grands excès, dans la pensée que Dieu devait tout leur pardonner ou tout leur permettre. Nous avons vu plusieurs fois des bandes de pèlerins dévaster les pays qu'elles traversaient, et, chargées de dépouilles, poursuivre leur route, en répétant le proverbe de Salomon : *Le bien du pécheur est réservé à l'homme juste.* Attachés exclusivement aux pratiques les plus minutieuses de la dévotion, ils les mettaient beaucoup au-dessus de la morale évangélique. Aussi Albert d'Aix, en parlant de quelques croisés qui se livraient au brigandage dans la Hongrie, les accuse sans amertume d'avoir enlevé les bœufs et les moutons des habitants; mais ce qu'il ne leur pardonne point, c'est d'avoir mangé de la chair de ces animaux dans les jours que l'Église a consacrés à l'ab-

Digitized by Google

stinence[1]. Dans cette guerre d'extermination, l'histoire a trop souvent à déplorer l'oubli du droit des gens, le mépris des lois de la justice et de la foi jurée. Les chroniques contemporaines ne nous parlent de Phirous, qui livra Antioche aux chrétiens, qu'en appelant sa trahison une *trahison brave*, et lui-même un *brave traître*. La haine qui animait les croisés contre les musulmans, jointe au sentiment des maux qu'ils avaient soufferts, ensanglanta souvent leurs triomphes. Ils oubliaient tellement la morale du Sauveur des hommes, que le sang de leurs ennemis leur paraissait une offrande agréable à Dieu ; au milieu des scènes du carnage, ils se croyaient à l'abri de tout reproche, en appelant les musulmans *des chiens immondes;* et, lorsque le glaive avait moissonné la population désarmée des villes musulmanes, ils répétaient avec joie : *Ainsi ont été purifiées les demeures des infidèles*[2].

Les Grecs, qui avaient vu si souvent les croisés traverser leur territoire et qui eurent tant à souffrir de leurs violences, ne les épargnent pas dans leurs chroniques. « Que de maux, disaient-ils, nous ont faits ces » Latins avec leur collier d'airain, leur sourcil élevé, » leur barbe rase, leur esprit superbe, leur caractère » inhumain, leurs narines où respire la colère, leur » parole brève et animée!» Les Grecs jugeaient ainsi les Latins avec sévérité non-seulement parce qu'ils avaient été en butte à leurs excès, mais encore parce qu'ils se croyaient beaucoup au-dessus d'eux par leurs lumières. Les Turcs, qui ne croyaient point à leur propre supériorité, ne jugeaient ni la conduite, ni le caractère des pèlerins de l'Occident : comme tous les barbares, ils

[1] Albert d'Aix (*Bibliothèque des Croisades*).
[2] Robert le Moine (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

ne méprisaient que la faiblesse qu'ils pouvaient opprimer, et n'estimaient que la force qui pouvait les vaincre; ils n'éprouvaient d'autre sentiment que la haine des chrétiens, la crainte du péril ou l'orgueil de la victoire.

Lorsque, dans la première croisade, les musulmans, vaincus et dispersés par les Francs, n'avaient plus, selon l'expression orientale, d'autre asile que le *ventre des vautours et le dos de leurs chameaux*, ils déploraient ainsi leurs défaites : « Quel peuple pourra résis- » ter à une nation si opiniâtre et si cruelle, qui n'a » pu être détournée de ses entreprises ni par la fa- » mine, ni par le glaive, ni par la présence de la » mort, et qui se nourrit maintenant de chair hu- » maine ? [1] »

Ce qui peut excuser la barbarie des croisés, c'est qu'elle se trouve souvent jointe à des qualités sociales qui promettent un âge meilleur; aux scènes les plus révoltantes se mêlent sans cesse des tableaux sur lesquels l'imagination aime à s'arrêter. Si les croisés se montraient barbares envers leurs ennemis, ils furent souvent admirables dans leurs rapports entre eux, et l'histoire contemporaine se plaît à nous rappeler l'esprit de justice, la charité évangélique, les nobles sentiments qui animaient les pèlerins sous les drapeaux de la croix. « Si un des croisés, dit Foucher de Char- » tres, perdait quelque chose, celui qui l'avait trouvé » le portait avec lui pendant plusieurs jours, jusqu'à » ce qu'il l'eût rendu de son plein gré, comme il » convient à des hommes qui ont entrepris le saint » pèlerinage [2]. » C'est ainsi que se montrèrent les

[1] Raymond d'Agiles (*Bibliothèque des Croisades*).
[2] Foucher de Chartres (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

armées de la croix aux siéges de Nicée, d'Antioche et de Jérusalem. La troisième croisade offrit souvent le même spectacle ; le chroniqueur Ansberg, qui accompagnait Frédéric I, parle ainsi des croisés allemands : « On ne peut dire assez de quelle manière admirable » régnaient dans cette armée la paix et la bonne foi. » Si quelqu'un, ce qui arrivait souvent, avait laissé » tomber ou perdu par négligence une bourse pleine » d'or et d'argent, celui qui l'avait trouvée la mon- » trait partout, cherchant à qui elle appartenait, et la » rendait aussitôt, sans que le nombre des pièces ou » le poids de la monnaie fût en rien diminué[1]. » Ce respect de la propriété, cette probité scrupuleuse qui dirigeaient la multitude confuse et misérable des pèlerins, doivent exciter quelque surprise dans nos sociétés modernes. Nous avons fait remarquer qu'au milieu des plus affreuses disettes, le peuple des croisés, vivant de racines et de l'herbe des champs, ne portait point envie à ceux qui avaient des vivres, et qu'il resta toujours calme et soumis aux lois, à l'aspect des provisions entassées par l'avarice. Il y avait des changeurs de monnaie à la suite des armées : Odon de Deuil, qui suivit Louis VII en Asie, nous apprend que les tables des changeurs furent livrées au pillage sous les murs de Constantinople; mais nous ne voyons point que ce désordre se soit renouvelé dans les autres expéditions. Nous ne trouvons pas dans les chroniques le moindre indice d'une insubordination ou d'une révolte occasionnée par l'excès de la misère, et ce fut là un des prodiges de la guerre sainte[2].

[1] Ansberg (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Le seul exemple d'un désordre occasionné par la famine eut lieu au siége de Ptolémaïs. (Voyez notre extrait de Gauthier Vinisauf, *Bibliothèque des Croisades*

Digitized by Google

Les croisés ne surent pas aussi bien se préserver de la débauche et des vices enfantés par le climat d'Orient. On sait que tous ceux qui prenaient la croix n'allaient pas à Jérusalem pour faire pénitence et sanctifier leur vie. Un grand nombre de cénobites, malgré les défenses du pape, avaient déserté leur cloître, et les vertus de la solitude ne les suivaient pas toujours dans leur pèlerinage en Orient. On se rappelle l'exemple de ce moine qui, pendant le siége d'Antioche, fut surpris avec une religieuse, marqué d'un fer chaud et promené dans tout le camp en punition de son crime. Albert d'Aix nous parle d'une religieuse de Trèves qu'on accusait d'avoir eu un *commerce infâme et abominable avec un Turc*, et qui, après être revenue au camp des chrétiens, retourna chez les infidèles, entraînée par sa honteuse passion [1].

Si les moines avaient pris le chemin de Jérusalem pour s'affranchir de la discipline, beaucoup de laïques s'enrôlaient sous les bannières de la croix dans l'unique dessein de se dérober aux devoirs et à l'uniformité de la vie domestique. Dès le premier temps des guerres saintes, les docteurs de l'Église condamnaient le mari qui partait pour l'Orient sans le consentement de sa femme, ou l'épouse sans le consentement de son mari. Mais on ne tarda pas à se relâcher de cette morale sévère, et le saint-siége lui-même, dans la crainte de voir diminuer le nombre des pèlerins, laissa toute liberté aux époux qui prenaient la croix. Ainsi les mœurs de la famille ne furent point défendues contre les séductions d'une longue absence et les dangers d'un voyage lointain.

[1] Albert d'Aix (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

La présence des femmes dans les croisades fut une des causes de la corruption qui régna souvent parmi les soldats chrétiens. Gauthier Vinisauf regarde les femmes, dans ces expéditions lointaines, comme la source de tous les crimes, *fomes delictorum* [1]. On lit dans une lettre écrite par le frère Louis *Marcilli* à une demoiselle nommée *Domicilla*, que le diable n'avait jamais entendu prêcher une chose qui lui fît plus de plaisir qu'une croisade ; « car dans le pèlerinage de » la croix une foule de nobles dames allaient deve- » nir courtisanes, et des milliers de jeunes filles » allaient perdre leur innocence [2]. » Les chroniques attribuent presque toujours les malheurs des croisés à la justice de Dieu, qu'avait irrité la licence des mœurs. Plusieurs fois les évêques défendirent le pèlerinage aux femmes de leurs diocèses, à cause des péchés qui se commettaient sur la route d'Orient. Un roman en vers du treizième siècle nous apprend que le chevalier de Coucy se décida à prendre la croix, parce que la belle Gabrielle de Vergy devait aller dans la Palestine. « Quand vous serez en Orient, disait l'é- » cuyer Gobert à son maître, vous verrez votre dame » plus facilement que dans le comté de Fayel [3]. »

Nous ajouterons que la corruption ne venait pas toujours des femmes qui suivaient les armées. Dans les incursions des croisés les femmes des ennemis devenaient une partie du butin ; les vainqueurs les gardaient avec eux ou les vendaient comme esclaves. Si nous en croyons les auteurs arabes, trois cents femmes achetées dans les îles voisines, débarquèrent tout

[1] Gauthier Vinisauf (*Bibliothèque des Croisades*).
[2] Extrait d'une lettre du Tasse.
[3] Extrait du roman du châtelain de Coucy (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

à coup au camp de Ptolémaïs. On doit croire que Louis IX ne laissa pas embarquer sur sa flotte des femmes de mauvaise vie ; mais il faut se rappeler que Guillaume Longue-Épée avait surpris dans un château près d'Alexandrie un grand nombre de dames musulmanes qu'il emmena en triomphe à l'armée chrétienne, et ce fut sans doute avec cette espèce de butin qu'on remplit les lieux de prostitution établis, selon Joinville, à un jet de pierre de la tente du roi [1].

Cependant les armées de la croix nous offrent souvent le modèle des mœurs chrétiennes. Dans cette multitude de pèlerins où le crime et la vertu étaient également accueillis, il devait se trouver de très-grands contrastes. Nous ferons remarquer d'ailleurs que les croisés, comme tous les hommes qu'animent des passions vives, passaient facilement d'un excès à un autre. Rien ne caractérise mieux l'esprit mobile du peuple croisé que ces subites et fréquentes transitions de la piété à l'oubli de la morale et de l'excès du vice à la vertu la plus austère. Nous avons vu les pèlerins au siége d'Antioche plongés dans toutes sortes de désordres ; mais les grandes calamités, un tremblement de terre, un phénomène aperçu dans le ciel, les prédications du clergé, les menaces de la religion et des lois, touchaient soudainement leurs cœurs, et la multitude la plus dissolue devenait tout à coup un peuple soumis et religieux. L'évêque d'Acre rapporte qu'après la prise de Damiette les soldats de la croix se livraient aux plus honteuses voluptés, à la plus grossière ivrognerie ; qu'ils se déchiraient les uns les autres, *qu'ils troublaient méchamment les affaires de Jésus-Christ ;* qu'ils n'avaient que

[1] Voyez le XVIe livre de notre Histoire.

Digitized by Google

des mépris pour le glaive de l'Église, et que les sentences d'excommunication ne leur inspiraient aucune crainte. Quelque temps après, sans qu'on puisse savoir la cause d'un aussi grand changement, ces chrétiens abandonnés à toutes sortes de déréglements se confessèrent et devinrent des hommes nouveaux. Jacques de Vitri, témoin oculaire, était si édifié de cette conversion, qu'il ne voyait plus dans l'armée du Seigneur qu'*un véritable couvent de moines*[1], expression qui peint à la fois l'esprit de l'historien et celui des croisés.

Chaque nation conservait dans les croisades ses mœurs et ses usages. Raoul de Caen décrit assez longuement les mœurs des Provençaux, ou plutôt des croisés qui suivaient le comte de Toulouse. Ils avaient le regard fier, l'air hautain, une démarche pleine de vivacité; ils ne différaient pas moins des Français *que la poule ne diffère du canard*[2]; l'historien de Tancrède nous les représente occupés sans cesse à parer leurs mulets, plus prompts à chercher des vivres qu'à prendre les armes, fouillant sans cesse la terre avec leurs pointes de fer pour en extraire les racines et les semences, vendant du chien pour du lièvre, de l'âne pour du chevreau, faisant mourir les chevaux d'autrui pour s'en approprier la chair et les dépouilles. Ce tableau est sans doute fort exagéré; on trouve moins d'amertume et plus de vérité dans celui que la chronique de Tours nous retrace des différents peuples qui composaient l'armée de Jean de Brienne. « Les Romains, dit l'auteur, ne ces-
» saient d'étaler leur orgueil; les Espagnols et les Gas-
» cons de faire entendre leur babil facétieux, et les
» Germains de montrer leur entêtement; mais la milice

[1] Lettre de Jacques de Vitri sur la prise de Damiette (Bongars, t. II.)
[2] Raoul de Caen (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

» des Français, remarquable par sa modestie, ses mœurs » et ses armes, se tenait, avec le roi de Jérusalem, les » templiers et les hospitaliers, loin du bruit et des » clameurs[1]. »

Jacques de Vitri peint avec de vives couleurs le caractère et les mœurs des Allemands, des Français et des Italiens qui combattaient sous l'étendard de la croix ou qui s'étaient établis dans la terre sainte. Les Italiens étaient graves, circonspects, sobres dans les repas, polis dans leurs discours et leurs manières, fermes et opiniâtres dans leurs desseins, se soumettant difficilement aux autres, défendant leur liberté sur toutes choses, fortement attachés à leurs institutions; les Allemands, les Français et les Bretons, avaient moins de gravité, plus d'ardeur; ils étaient plus adonnés aux excès de la table, plus prodigues, moins prudents, prompts à l'action, dévots, charitables, pleins de bravoure, aussi redoutables par leur cavalerie que les Italiens par leurs forces de mer. Le même auteur nous retrace les mœurs de tous les peuples de la Syrie, et surtout des habitants de Jérusalem pendant les croisades. Ces tableaux ressemblent trop à la satire pour que l'histoire impartiale puisse les répéter dans ses récits. Si nous en croyons les chroniqueurs contemporains, le peuple de Dieu qui habitait la Palestine montra d'abord la simplicité et l'innocence des habitants d'Éden; mais bientôt les mœurs se corrompirent, et l'enfer se hâta de *préparer des logements pour tous les vices*[1]. Les règlements du concile de Naplouse, tenu sous le règne de Baudouin II, révèlent des crimes que l'histoire n'ose nommer. La corruption et le désordre s'ac-

[1] Voyez les Pièces justificatives du troisième volume de notre Histoire.
[2] Jacques de Vitri (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

croissaient encore par l'arrivée d'une foule d'hommes pervers que les lois de l'Occident avaient condamnés à un pèlerinage ou plutôt à un exil perpétuel dans la terre sainte.

Le tableau que nous venons de présenter ne renferme que des idées générales, et peut paraître incomplet à nos lecteurs; mais nous devons faire remarquer que dans les chapitres suivants nous reviendrons sur le même sujet et que tout ce livre est consacré à peindre la physionomie des croisades.

Digitized by Google

CHAPITRE V

DE LA MULTITUDE QUI SUIVAIT LES CROISÉS.

Les croisades, surtout la première, nous présentent le spectacle de tout un peuple qui passe d'un pays dans un autre. On se tromperait si on pouvait croire que le plus grand nombre des pèlerins portaient les armes et combattaient sous les drapeaux du Christ. Il y avait à la suite des soldats de la croix une multitude comme dans toutes les grandes cités. Il s'y trouvait des ouvriers, des hommes oisifs, des marchands, des pauvres et des riches, des clercs, des moines, des femmes et jusqu'à des enfants au berceau. Les Écritures, qui nous ont représenté les misères, les passions, les vices, les vertus du peuple juif marchant à travers le désert, nous ont fait d'avance une histoire fidèle du peuple croisé, qu'on appelait aussi le peuple de Dieu.

Un historien du douzième siècle nous peint assez la multitude dont nous parlons, en mettant ces paroles dans la bouche des femmes, des infirmes, des vieillards qui partaient pour l'Orient : « Vous combattrez » les infidèles, disaient-ils aux guerriers; et nous, » nous souffrirons pour la cause de Jésus-Christ[1]. »

[1] L'abbé Guibert, Coll. de Bongars (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

Il est certain que jamais engagement ne fut mieux rempli de part et d'autre ; jamais la bravoure et la résignation ne furent portées plus loin que dans une guerre qu'on peut justement appeler la guerre des héros et des martyrs.

Tandis que les gueriers de la croix combattaient ou se préparaient au combat, la multitude des pèlerins était en prières, faisait des processions, assistait aux prédications du clergé. Pendant la terrible bataille livrée au sultan de Mossoul, nous les voyons, sur les remparts d'Antioche, levant les mains vers le ciel, chantant les cantiques de la victoire, implorant l'assistance du Dieu des armées[1]. Toutes les fois qu'au siége de Damiette on livrait un assaut à la ville, une foule innombrable de chrétiens se rassemblaient sur la rive du Nil, portant la croix de Jésus-Christ et répétant les oraisons belliqueuses des évêques ; tantôt, les larmes aux yeux et la voix étouffée par la crainte, ils se prosternaient en silence dans la poussière ; tantôt ils se livraient à la joie et célébraient par leurs acclamations le triomphe des combattants[2]. Dans l'intervalle des batailles, on voyait la multitude des croisés errer dans les plaines et les montagnes, cherchant des vivres et bravant les embûches des musulmans. Tout ce qu'ils voyaient, tout ce qu'ils entendaient dans des pays inconnus, disposait les pèlerins à l'enthousiasme ; la disette, les maladies, la fatigue, les jetaient souvent dans le désespoir, et le désespoir ajoutait encore à l'extrême exaltation des esprits. De là les prodiges sans nombre qu'on racontait chaque jour au milieu des

[1] Tudebode, Raymond d'Agiles, etc., Coll. de Bongars; Henri Huntington, Coll. des chroniques anglaises (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Mémorial des podestats de Reggio (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

camps, et qui s'accréditaient facilement dans une foule oisive, ignorante et passionnée[1]. La plupart des chroniqueurs qui rapportent les faits des premières croisades, peuvent être regardés comme les interprètes fidèles de cette multitude, parce qu'en leur qualité de moines et d'ecclésiastiques, ils ne combattaient point et se trouvaient confondus avec les pèlerins sans armes. Raoul de Caen, écrivain laïque et chevalier, exprime mieux le caractère particulier des guerriers de la croix, aussi est-il moins prodigue de visions et de faits miraculeux que Raymond d'Agiles, le moine Robert, et le chapelain de Baudouin.

On aurait un document bien précieux pour cette époque, si on avait l'histoire ou le journal d'une seule famille partie de l'Occident pour aller à Jérusalem. C'est là qu'on pourrait voir dans toute leur vérité les espérances, les chagrins, les joies, toutes les impressions diverses du peuple de la guerre sainte. Mais, dans cette foule innombrable, combien peu d'hommes savaient écrire ! et les clercs qui écrivaient, se bornaient à rappeler les grands événements de la guerre sans entrer dans aucun de ces détails qui auraient aujourd'hui tant d'intérêt pour nous. C'est ainsi que les chroniques contemporaines ne daignent pas même nous apprendre par quels revers une prodigieuse multitude de pèlerins disparut dans l'Asie Mineure, et une d'elles nous dit qu'en Occident on ne recevait pas plus de nouvelles de la Romanie qu'on n'en reçoit du royaume des morts[2]. Les noms de ces nombreux pèlerins, le souvenir de leurs misères, et jusqu'aux traces de leurs pas, tout avait péri ; et l'histoire, loin de connaître aujourd'hui les

[1] Raymond d'Agiles, Robert, Tudebode, etc. (*Biblioth des Croisades*).
[2] L'abbé Ekkard, Coll. ampl. de Martenne (*Biblioth. des Croisades*).

Digitized by Google

destinées de tant de familles éteintes misérablement, peut à peine savoir si l'un des plus illustres chefs de la troisième croisade, un des plus grands empereurs d'Allemagne, fut enseveli à Antioche, à Tarse, ou dans la ville de Tyr.

La multitude dont nous parlons devait être plus malheureuse que les autres croisés, car elle ne pouvait se défendre dans les périls, et profitait rarement de la victoire. « Ayez soin des pauvres clercs et des fai- » bles pèlerins, disait l'évêque Adhémar aux guerriers » de la croix : ils ne peuvent, comme vous, combattre » et se procurer les choses nécessaires à la vie; mais, » tandis que vous bravez les fatigues et les périls de la » guerre, ils prient Dieu de vous pardonner tant de » péchés que vous commettez tous les jours[1]. »

Orderic Vital nous rapporte une proclamation par laquelle les chefs, après les victoires d'Antioche, annonçaient l'intention de venir au secours de ce peuple misérable. « Nous donnerons, disaient-ils, une solde » à chacun; les malades et les infirmes seront traités » aux frais du trésor de l'armée[2]. » Raymond d'Agiles nous apprend qu'au siége d'Archas on préleva la dîme du butin, qu'une partie de cette dîme fut distribuée aux prêtres et aux évêques qui disaient la messe aux pèlerins, et l'autre partie aux pauvres du clergé et du peuple.

Dans l'excès des calamités qui désolaient les croisés, on en vit quelques-uns oublier leur foi pour trouver un secours chez les musulmans; mais le plus grand nombre offraient leurs tribulations à Jésus-Christ et restaient fidèles à la cause malheureuse de la croix. « Quand

[1] Tudebode (*Bibliothèque des Croisades*).
[2] Orderic Vital, Coll. de Duchesne (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

» on aurait la voix des anges, nous dit un témoin ocu-
» laire, on ne pourrait raconter tous les maux que les
» pèlerins souffrirent patiemment et sans faire en-
» tendre aucune plainte. » Le même auteur, qui accompagnait les croisés allemands conduits par Frédéric I, nous dit que plusieurs d'entre eux accablés de faim, de fatigues et de maladie, n'ayant plus qu'un souffle de vie et ne pouvant suivre l'armée, récitèrent tout haut le symbole, et que, se jetant à terre en forme de croix, ils attendirent la mort au nom du Seigneur. « Quoique nous ne fussions pas loin d'eux, ajoute l'his-
» torien, les ennemis qui nous suivaient leur coupè-
» rent la tête et en firent des martyrs de Jésus-Christ[1]. » Telle était cette multitude de croisés qui semblaient n'avoir quitté l'Occident que pour chercher les palmes du martyre, tandis que les princes et les barons qui les conduisaient étaient soutenus par l'ambition de conquérir l'Asie.

Cependant ceux qui ne participaient point à la victoire et qui n'en profitaient pas, étaient souvent plus enflés d'orgueil que les guerriers. « Que nos frères
» d'Occident (nous citons une lettre des prélats de
» l'armée chrétienne) apprennent que nous sommes
» maîtres d'Antioche et de quarante grandes cités.
» Quelques-uns des nôtres ne sont plus, mais, lorsque
» nous avons perdu une poignée d'hommes, l'ennemi
» a perdu une armée; là où nous avons laissé quel-
» ques soldats, il a laissé des princes; enfin, si nous
» avons abandonné un camp, les Turcs ont aban-
» donné un royaume[2]. » Au ton de cette lettre, nous voyons que la simplicité et l'humilité chrétiennes qui

[1] Ansberg (*Bibliothèque des Croisades*).
[2] Cette lettre fait partie des Pièces justificatives du t. I de notre Histoire.

Digitized by Google

distinguaient les chevaliers de la croix n'étaient pas toujours la vertu des ecclésiastiques et des pèlerins qui suivaient l'armée. Nous devons ajouter que ce peuple, que touchait si vivement l'honneur des armes chrétiennes, ne perdait jamais de vue l'objet du saint pèlerinage; et, tandis que les princes et les rois oubliaient les serments de la croisade au milieu des riches provinces qu'ils parcouraient, plus d'une fois les clameurs d'une pieuse révolte les ramenèrent à la pensée de délivrer Jérusalem[1].

Nous n'avons pas besoin de dire que cette multitude, qui ne combattait pas et qui vivait presque toujours dans la crainte, devait se montrer moins généreuse envers les ennemis vaincus, et nous n'hésitons point à lui attribuer en grande partie les scènes sanglantes qui souillèrent quelquefois le triomphe des guerriers chrétiens. On n'a point oublié cette troupe de vagabonds auxquels les croisés qui assiégeaient Antioche donnèrent un chef qu'on appelait le roi *truand*, ou le *roi des gueux*[2]; dans cette troupe misérable se trouvaient quelquefois des comtes et des barons, car l'extrême détresse confondait les grands avec les petits, et beaucoup de nobles guerriers, selon l'expression du temps, devenaient des *chevaliers sans avoir*, ou *des pauvres de Jésus-Christ*. Cette multitude confuse dut souvent porter le désordre dans les armées qu'elle suivait. Un chroniqueur qui avait assisté à une défaite des croisés, déplore la misère de cette foule désarmée, et s'écrie avec amertume : « Plût au ciel que le pape, qui a défendu » aux princes d'emmener avec eux des chiens et des » oiseaux, qui a fait des règlements sur les habits et

[1] Raymond d'Agiles (*Bibliothèque des Croisades*).
[2] L'abbé Guibert (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

» les armes des chevaliers, plût à Dieu qu'il se fût oc-
» cupé du pauvre peuple partant pour Jérusalem, qu'il
» n'eût pas permis aux faibles de prendre la croix,
» qu'il eût donné aux forts un glaive au lieu d'une
» panetière, un arc au lieu d'un bâton ! » Odon de Deuil ajoute que ces pèlerins sans armes empêchaient les guerriers chrétiens de combattre et n'offraient qu'une proie facile aux barbares. Aussi, plus leur nombre diminuait, plus les armées de la croix devenaient redoutables. L'histoire a moins à déplorer les désordres qu'entraînait une multitude inutile, lorsque les croisés se rendirent par mer en Orient.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

DIVERTISSEMENTS DES CROISÉS.

Virgile s'arrête dans son cinquième livre pour décrire les jeux et les solennités qui rappelaient aux Troyens, errants sur les mers, les souvenirs touchants de la patrie. Ainsi l'histoire nous représente les croisés conservant dans leur pieux exil les mœurs, les coutumes, les chagrins, les joies et jusqu'aux amusements des foyers domestiques. Les chroniques nous disent que les barons et les chevaliers de l'Occident s'étaient fait suivre en Asie du luxe et des plaisirs de leurs châteaux [1]. On se rappelle que leurs chiens et leurs faucons moururent de soif et de chaleur dans la Phrygie brûlée ; et cette perte, au milieu des malheurs de la guerre sainte, n'était pas ce qui affligeait le moins les nobles pèlerins. Les relations contemporaines sont aussi fidèles à décrire les combats livrés aux bêtes fauves que les batailles contre les musulmans. Tantôt c'est Godefroy qui triomphe d'un ours formidable dans les bois de la Cilicie [1] ; tantôt c'est Richard Cœur de Lion qui dans les montagnes de la Judée soutient un com-

[1] L'anonyme de Mabillon, Albert d'Aix, etc. (*Biblioth. des Croisades*).
[2] Albert d'Aix, Guillaume de Tyr, Collection de Bongars (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

bat contre un sanglier plus terrible que celui de Calydon[1]. Les daims et les gazelles du Carmel, du Silo, du Liban, furent souvent effrayés dans leurs retraites par le bruit des armes, et tombèrent sous les coups des guerriers venus de la France, de l'Allemagne ou de la Norwége[2]. Ni les fatigues du pèlerinage, ni les périls de la guerre ne pouvaient détourner les chevaliers et les princes de leur passion favorite. Nous avons vu que le roi d'Angleterre fut sur le point d'être pris par les infidèles, lorsqu'il chassait avec plusieurs croisés dans la forêt d'Arsur ou de Sichem[3]. Un auteur allemand, Mutius, prétend que Frédéric Barberousse voulut connaître les bêtes fauves de l'Arménie, et que, s'étant fatigué à les poursuivre à travers les montagnes de Séleucie, il se baigna dans le fleuve Sélef, où il trouva la mort. Une chronique rapporte qu'avant le combat où il fut tué, Roger, prince d'Antioche, parcourut les plaines et les montagnes voisines d'Apamée, prenant des oiseaux avec ses faucons et forçant des quadrupèdes avec ses chiens[4].

La chasse n'était pas le seul amusement des croisés; la passion du jeu n'avait pas moins d'attraits pour les chevaliers de la croix, et cette passion était commune aux Francs et aux musulmans. On sait que le prince de Mossoul jouait aux échecs quand les croisés sortirent d'Antioche pour lui livrer la bataille où son armée fut détruite. Les chroniques du temps nous apprennent qu'après la prise d'Antioche par les chrétiens, on ne trouva dans la place que de la ciguë, du

[1] Gauthier Vinisauf, la chronique anglaise (*Bibliothèque des Croisades*).
[2] Albert d'Aix (*Bibliothèque des Croisades*).
[3] Gauthier Vinisauf (*Bibliothèque des Croisades*).
[4] Gauthier le Chancelier (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

cumin, des jeux de dés et d'autres jeux de hasard[1]. Pour connaître jusqu'à quel point les croisés portèrent souvent la passion du jeu, il suffira de lire les règlements publiés dans différentes croisades. « Nul, dans » toute l'armée, dit un de ces règlements rapporté » par Brompton, ne pourra jouer de l'argent à aucune » espèce de jeu, excepté les chevaliers et les clercs, » qui ne pourront perdre que vingt sous dans tout » le jour et dans toute la nuit. » Les ecclésiastiques et les chevaliers qui perdaient plus de vingt sous dans un jour, devaient payer une amende. Il n'y avait que les rois qui pussent jouer selon leur bon plaisir. Les simples croisés qu'on surprenait jouant entre eux, étaient dépouillés de leurs vêtements, battus de verges au milieu de l'armée pendant trois jours. Si les coupables appartenaient au service de la mer, on les précipitait trois fois du haut d'un navire dans les flots[2].

On se rappelle qu'après la conquête de Constantinople, les simples chevaliers jouaient aux dés les cités et les provinces de l'empire grec[3]. Les compagnons de saint Louis, pendant leur séjour à Damiette, jouaient jusqu'à leurs chevaux, jusqu'à leurs armes. Il n'était point de misère que le jeu ne fît oublier aux croisés. Après la captivité du roi de France en Égypte, et pendant que les débris de l'armée chrétienne revenaient par mer à Ptolémaïs, le comte d'Anjou et le comte de Poitiers jouaient aux dés dans le vaisseau du roi. Joinville, qui était présent, nous rapporte que Louis IX, plein de colère, renversa la table du jeu, s'empara des dés et jeta tout à la mer.

[1] Albert d'Aix (*Bibliothèque des Croisades*).
[2] Brompton (*Bibliothèque des Croisades*).
[3] Nicétas, Collect. des chroniques grecques (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

Parmi les divertissements des soldats de la croix, lorsqu'ils marchaient à la conquête de l'Asie, nous ne pouvons oublier les réjouissances tumultueuses et quelquefois immodérées de la victoire. Quand ils furent maîtres de la capitale de la Syrie, les croisés, si l'on en croit l'histoire contemporaine, passèrent trois jours et trois nuits au milieu des festins et des danses avec les femmes des musulmans [1].

On sait qu'après la prise de Ptolémaïs les pèlerins se décidèrent avec peine à suivre Richard s'avançant vers Joppé, parce que la ville conquise renfermait du vin en abondance et qu'il s'y trouvait beaucoup de belles femmes [2]. Lorsque Richard eut pris une caravane venant du Caire, on célébra cette riche conquête par des feux de joie, par des hymnes et par de nombreux banquets où la chair blanche du chameau paraissait délicieuse aux soldats de la croix. Dans le même temps, les croisés français ne quittaient point la ville de Tyr, et se livraient aux plaisirs de la paix, se couronnant de fleurs, étalant en public leurs colliers dorés, leurs manteaux retenus par des agrafes d'argent, et passant les nuits dans la joie bruyante des tavernes [3].

Les tournois, quoiqu'ils eussent été défendus à plusieurs reprises par les papes, devaient surtout occuper les loisirs des guerriers de la croix. Nous avons vu, au milieu des misères du siége d'Antioche, les chevaliers et les barons donner aux ambassadeurs du Caire le spectacle de leur adresse et de leur force dans des joûtes et des courses chevaleresques. Ils faisaient voltiger en tournoyant leurs chevaux agiles ; ils représen-

[1] Raymond d'Agiles (*Bibliothèque des Croisades*).
[2] Gauthier Vinisauf (*Bibliothèque des Croisades*).
[3] Gauthier Vinisauf (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

taient l'image des combats en courant avec leurs lances les uns sur les autres. Leur exercice favori était la *quintaine* : on plaçait sur des pieux fortement plantés en terre un mannequin couvert de l'armure et des vêtements d'un guerrier ; sa main droite étendue tenait un bouclier, sa main gauche une épée ou un bâton. Les cavaliers, dans leur course rapide, devaient frapper le mannequin à la poitrine ; si le coup portait à droite ou à gauche, l'image du guerrier, tournant sur elle-même, frappait de son bouclier ou de son épée le cavalier maladroit, que poursuivaient les huées de la multitude[1].

Pour les pèlerins, qui n'avaient jamais quitté leur pays, tout devait être un sujet de curiosité et de surprise. L'histoire du temps a pris soin de nous dire avec quel étonnement, avec quelle joie ils contemplaient la ville de Byzance et les riches cités de l'Orient[2]. S'ils offrirent quelquefois aux nations étrangères le spectacle de leurs jeux et de leurs fêtes, ils partagèrent quelquefois aussi les plaisirs et les divertissements des Orientaux. Lorsque le roi de Norwége, Sigurd, revenait de la terre sainte, l'empereur de Constantinople fit représenter devant lui des jeux que les Grecs appelaient *padrémiques*, et dans lesquels les guerriers du Nord virent les dieux et les héros d'Homère se mêlant ensemble sur le champ de bataille. Des feux semblables aux feux du tonnerre tombaient du haut des airs, éclataient avec fracas dans l'arène des combattants, tandis qu'on entendait au loin les sons harmonieux des lyres et des cithares. L'historien qui décrit ces jeux héroïques ajoute que des guerriers

[1] Robert le Moine, au siége d'Antioche.
[2] Foucher de Chartres, Odon de Deuil (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

soutenus par une divinité tutélaire défendaient dans la mêlée la gloire de la nation grecque, et que la multitude qui assistait à ce spectacle y voyait les destinées futures de l'empire[1].

Les chroniques arabes nous parlent de certaines femmes musulmanes qu'on élevait pour danser et se donner en spectacle à la cour des sultans et des émirs[2] : l'histoire nous dit que ce genre de spectacle ne trouva pas tous les croisés indifférents. Richard de Cornouailles, frère de Henri III, ramena avec lui en Angleterre plusieurs de ces femmes musulmanes, dont on admirait la souplesse élégante, et qui, sans perdre leur équilibre, s'accompagnant de la cymbale, dansaient sur les boules d'acier avec la légèreté des vents[3].

Dans la troisième croisade, où les Francs et les musulmans restèrent si longtemps en présence, les guerriers chrétiens étalèrent souvent devant leurs ennemis la pompe et les solennités des fêtes militaires de l'Europe. Les musulmans et Saladin lui-même prirent quelque part à ces jeux de la chevalerie chrétienne ; un neveu du sultan fut reçu chevalier par Richard, en présence même de l'armée des croisés, qui campait

[1] Torfœus. Cet historien de Norwége, en parlant du pèlerinage de Sigurd, dit que ce prince, à son retour de la terre sainte, passa à Constantinople, où l'empereur grec lui proposa six talents d'or ou le spectacle du jeu padrémique. La même offre avait été faite au roi Éric, de Danemarck, lorsqu'il alla visiter les saints lieux. Éric préféra les talents d'or ; Sigurd aima mieux voir le jeu padrémique dont Torfœus donne une description qui aurait besoin de commentaires.

[2] Extraits des auteurs arabes, § 77 (*Bibliothèque des Croisades*). Il nous reste des vases musulmans, contemporains des croisades, où des courtisanes d'Orient sont représentées au milieu de leurs danses voluptueuses. (Voyez la Description des monuments musulmans du cabinet de M. le duc de Blacas, par M. Reinaud, t. II, p. 437.)

[3] Mathieu Pâris (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

près d'Ascalon. Dans les jours consacrés à célébrer la gloire de la chevalerie, on dut voir tout à la fois les cérémonies et les exercices belliqueux de l'Orient et de l'Occident [1].

Si nous en croyons un passage de l'historien Brompton, les compagnons de Richard ne se livraient pas toujours à des exercices aussi nobles que les tournois. Plusieurs seigneurs anglais et français étaient sortis de Messine pous se livrer à leurs jeux accoutumés, et, rentrant dans la ville, ils rencontrèrent la voiture d'un paysan qui portait au marché des cannes et des roseaux. Tout à coup les plus nobles chevaliers de la France et de l'Angleterre s'emparèrent de cette voiture de paysan. Les cannes qu'ils y trouvent deviennent comme des lances, avec lesquelles ils s'attaquent et se poursuivent dans les rues et sur les places publiques [1]; ainsi tout ce qui ressemblait à un combat plaisait à des guerriers venus de si loin pour montrer leur valeur. Dans ce combat, qui eut toute la ville de Messine pour témoin, on s'attaqua d'abord en se jouant, on se disputa ensuite très-sérieusement la victoire. Le roi d'Angleterre eut la honte d'être vaincu par Guillaume des Barres; et tel fut le dépit de Richard Cœur de Lion, que le roi de France et tous les barons français le sollicitèrent en vain de pardonner à celui qui l'avait désarmé dans ce singulier exercice, grossière et misérable image de la guerre.

Dans la croisade de Frédéric II, l'histoire nous représente des amusements plus graves, plus dignes des rois et des princes. Le sultan d'Égypte et l'empereur

[1] Gauthier Vinisauf (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Brompton, Collection des chroniques anglaises (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

d'Allemagne, tous deux cultivant la poésie, tous deux avides de savoir, employaient leurs loisirs et leur temps à étudier les mœurs et le caractère de leurs peuples divers; et, tandis que la guerre menaçait d'éclater autour d'eux, ils s'informaient, dans leurs messages pacifiques, des lois, de l'industrie, des productions de l'Asie et de l'Europe. On lit dans les historiens arabes que ces deux princes s'adressaient, tour à tour, des problèmes de géométrie à résoudre [1], comme au temps de Salomon les rois d'Orient s'envoyaient des énigmes ou des allégories dont ils devaient chercher le sens et la morale.

Des troubadours et des ménestrels se mêlèrent quelquefois à la multitude qui partait pour les croisades. Les chroniques nous disent que dans la première guerre sainte on fit des chansons sur le chapelain du duc de Normandie et sur ses deux nièces qu'il avait amenées avec lui en Orient [2]. Guillaume, duc de Poitou, célébra ses déplorables aventures en Asie, dans des vers inspirés par le génie du gai savoir. Après la prise de Ptolémaïs, Richard avait composé des vers satiriques contre le duc de Bourgogne; celui-ci, qui se piquait aussi d'être poëte, répliqua par une chanson où la reine Bérengère et les princesses qui accompagnaient Richard n'étaient point épargnées [3]. Nous n'avons pas besoin de dire qu'on ne perdit jamais l'habitude de chanter dans les croisades où se trouvèrent des Français. Le roi de Navarre, qui avait lui-même prêché dans ses vers l'expédition dont il était le chef, fut suivi en Palestine par un grand nombre de che-

[1] Extraits des auteurs arabes, § 78 (*Bibliothèque des Croisades*).
[2] Raymond d'Agiles (*Bibliothèque des Croisades*).
[3] Gauthier Vinisauf (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

valiers, troubadours [1] comme lui. Quelques-unes des chansons qu'ils composèrent dans la croisade, sont arrivées jusqu'à nous. Il y règne en général un sentiment de tristesse et de mélancolie qui prouve que ces chants étaient moins faits pour amuser que pour consoler les pèlerins [2]. Plusieurs des compagnons de Thibaut tombés aux mains des musulmans à la bataille de Gaza, chantaient, dans les prisons du Caire, la France, *ce doux pays que tant ils aimoient.* Ainsi les souvenirs poétiques de la patrie les aidaient à supporter leurs malheurs et charmaient leur captivité chez les infidèles.

[1] Nous employons le mot de *troubadours*, parce qu'on désigne ainsi tous ceux qui faisaient alors des vers ou des chansons; les poëtes dont il est ici question étaient, à proprement parler, des trouvères.

[2] Continuation de Guillaume de Tyr, Collection de Martenne (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

CHAPITRE VII

DES FEMMES DANS LES CROISADES.

Quand les peuples se levaient tout entiers pour aller à la guerre sainte, les femmes devaient se trouver en grand nombre dans les camps. Il est bien difficile néanmoins de les suivre dans ce lointain pèlerinage; car la plupart du temps l'histoire se borne à dire qu'elles sont parties sous les bannières de la croix, les chroniqueurs n'en parlent que dans des circonstances extraordinaires, ou bien lorsqu'ils ont à décrire la corruption qui régnait parmi les pèlerins.

La première fois que nous trouvons les femmes sur le champ de bataille, c'est à Dorylée, où les épouses et les filles des chevaliers et des barons, craignant de tomber entre les mains de l'ennemi, se couvrirent de leurs diamants et se revêtirent de leur parure la plus brillante, avec l'intention de toucher et d'amollir le cœur des barbares [1]. L'historien qui nous rapporte ce fait ajoute que, lorsque le danger fut passé, les femmes se jetèrent dans la mêlée, apportant des vivres, de l'eau, des armes, sans doute pour faire oublier un moment de faiblesse et pour expier le tort qu'elles avaient eu de se parer pour les Turcs. Le trait qu'on vient

[1] Albert d'Aix. Voyez le onzième livre de notre Histoire.

Digitized by Google

de lire offre un grand contraste avec l'héroïque pudeur de ces religieuses de Sainte-Claire qui, lors de la prise et de la ruine de Ptolémaïs, se meurtrirent le front, ensanglantèrent leur visage, et se présentèrent ainsi au glaive des vainqueurs [1].

Nous ne parlerons point ici de Florine, fille du duc de Bourgogne, qui mourut avec Suénon sur la route d'Antioche, ni de Marguerite de Hainaut, qui parcourut l'Orient en cherchant son époux tombé sous les coups des Turcs, ni de la princesse Ida, qui disparut dans le tumulte d'une bataille et qui finit ses jours dans les harems du calife de Bagdad [2]. Après la sixième croisade, la reine de Hongrie, épouse de Béla, se voua au service de Jésus-Christ, et resta dans la terre sainte. La femme de Thierri, comte de Flandre, ayant suivi son mari en Orient, voulut y mourir, et prit le voile à Béthanie [3].

Lorsqu'après la prise de Jérusalem Guillaume de Poitou partait pour l'Orient, il fut suivi d'un grand nombre de femmes et de jeunes filles. Albert d'Aix nous dit que les nobles dames de la France, de l'Allemagne et de l'Italie qui avaient pris la croix périrent misérablement dans l'Asie Mineure, abandonnées par leurs chevaliers, et tombées entre les mains des Turcs, que leur chevelure hideuse, leur barbe épaisse, leurs vêtements bizarres, rendaient semblables aux démons [4]. Un historien grec qui parle du passage de Louis VII et de l'empereur Conrad à Constantinople, nous apprend que sous les drapeaux de la

[1] Vitto Durand, Collection des chroniques allemandes (*Bibliothèque des Croisades*).
[2] Albert d'Aix (*Bibliothèque des Croisades*).
[3] Chronique belge (*Bibliothèque des Croisades*).
[4] Albert d'Aix (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

croix on voyait un bataillon de femmes couvertes de leurs armes, qui avaient un commandant de leur sexe dont on admirait l'éclatante parure et qu'on appelait *la dame aux jambes d'or* [1].

Trois grandes reines se rendirent en Orient pendant les croisades, Éléonore de Guienne, Marguerite de France, et Bérengère de Navarre. Nous avons dit que la cour de Richard, où se trouvaient la reine Bérengère et la fille d'Isaac, fut l'objet de quelques chansons satiriques qu'on répétait dans l'armée chrétienne [2]. On se rappelle que Marguerite se jeta à genoux devant son écuyer et le conjura de lui couper la tête si elle tombait entre les mains des musulmans [3]. Éléonore n'eut pas une aussi grande peur des Turcs. On sait quelles furent les suites de sa conduite pour elle-même et pour la France; après s'être séparée dans sa jeunesse d'un mari qu'elle avait accompagné à Jérusalem, nous la voyons dans un âge plus avancé gémir sur le sort d'un fils surpris et jeté dans les fers lorsqu'il revenait de la terre sainte. Si cette princesse, comme épouse de Louis VII, laissa des souvenirs peu favorables à sa gloire, d'un autre côté, combien sont touchantes les lettres où la tendresse éplorée d'une mère demandait au saint-siége la liberté de Richard Cœur de Lion [4]!

Quand les croisés prirent la route de la mer, on ne vit plus un aussi grand nombre de femmes sous les drapeaux de la croix. Dans l'expédition de Richard et

[1] Cinnan, Coll. des chroniques grecques (*Biblitohèque des Croisades*).
[2] Gauthier Vinisauf (*Bibliothèque des Croisades*).
[3] Joinville.
[4] Voyez dans nos extraits des actes de Rymer les lettres que Pierre de Blois écrivit à ce sujet au pape Célestin au nom d'Éléonore (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

de Philippe-Auguste, il ne fut permis de recevoir sur les vaisseaux que les lavandières, encore devait-on les juger à l'abri de tout soupçon [1]; néanmoins les auteurs arabes nous apprennent qu'on trouva plusieurs fois parmi les morts des femmes qui avaient combattu avec les croisés et qui portaient l'armure et le vêtement des guerriers de l'Occident [2]. Une femme dont l'histoire ne nous a point conservé le nom, se distingua dans cette croisade par un trait d'héroïsme qui mérite d'être cité. Les assiégeants s'occupaient de combler un fossé de Ptolémaïs; l'héroine chrétienne qui se trouvait dans la foule de ceux qui jetaient de la terre, des pierres, du bois, fut atteinte et renversée par un javelot; comme elle était blessée mortellement, elle appela son mari et le conjura, lorsqu'elle serait morte, de la jeter elle-même dans le fossé pour qu'elle pût encore s'associer après son trépas aux travaux et aux victoires des chrétiens [3]. Dans un poëme latin dont il nous est resté des fragments, un moine de Froidmont raconte les aventures guerrières de sa sœur Marguerite, qui se trouva dans Jérusalem assiégée par Saladin. Cette amazone de la croix se rangea parmi les combattants, armée d'une fronde et le front couvert d'un vase d'airain en forme de casque. Échappée au glaive des combats, aux fers des musulmans, seule et abandonnée, ne conservant plus qu'un psautier, la jeune Marguerite traversa, au milieu des plus grands périls, la Syrie et l'Asie Mineure, et revint en Europe, où elle s'ensevelit dans un cloître près de Laon [4]. Si les

[1] Gauthier Vinisauf, Gervais, Brompton, etc. (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Extraits des auteurs arabes, § 45, 48 et 58 (*Bibliothèque des Croisades*).

[3] Gauthier Vinisauf.

[4] Thomas (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

femmes ne purent se montrer que rarement au milieu des combats, elles ranimèrent quelquefois la valeur des guerriers par leurs discours. Au nombre de celles qui firent admirer leur caractère dans les croisades, nous devons surtout rappeler le nom d'Adèle, comtesse de Blois, qui ne put supporter la honte de son mari déserteur de la guerre sainte. Elle le força par ses prières à retourner en Orient, car elle aimait mieux le voir mort que soupçonné d'avoir manqué à l'honneur de la chevalerie [1].

Nous ne pouvons nous dispenser de parler ici de la croisade dans laquelle les femmes donnèrent seules le signal et l'exemple. Trente ans après la mort de Louis IX, le saint-siége exhorta les peuples de l'Occident à prendre les armes contre les infidèles. Ses exhortations apostoliques ne furent entendues que de quelques dames génoises qui firent le serment de délivrer la terre sainte [2]. La cour de Rome, en applaudissant à leur zèle, avait sans doute l'espérance d'exciter l'émulation de la chevalerie chrétienne; mais les chevaliers ne songeaient plus alors à la délivrance de Jérusalem; les dames de Gênes demeurèrent seules dans la lice, et la croisade ne fut point entreprise. Il ne nous reste aujourd'hui pour attester le dévouement des amazones chrétiennes, que les bulles de Boniface VIII et le témoignage d'un voyageur qui a vu dans le siècle dernier les casques et les boucliers préparés pour cette expédition singulière [3].

Sans doute que les femmes se distinguèrent dans les

[1] Orderic Vital (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Raynaldi, an 1300.

[3] L'auteur du *Nouveau voyage d'Italie*, traduit de l'anglais, 3 vol. in-12. La Haye, 1702.

Digitized by Google

croisades par les vertus qui leur sont propres. Combien de fois dans ces longs pèlerinages ne furent-elles pas occupées de soigner les malades et les blessés, de soulager la misère des pèlerins, de consoler tous ceux qui souffraient ! Mais les vertus simples et modestes n'ont pas fixé les regards de l'histoire contemporaine, et nous ne pouvons aujourd'hui rendre qu'un imparfait hommage aux héroïnes de la charité. Si l'ambition et l'amour de la gloire déterminèrent beaucoup de chevaliers à prendre la croix, on doit penser que la passion de l'amour dut entraîner aussi beaucoup de femmes dans des expéditions où s'enrôlait la jeunesse belliqueuse, et que les sentiments qu'inspire la beauté se mêlèrent quelquefois aux sentiments graves et austères de la guerre sainte. Les troubadours contemporains de la troisième croisade nous ont laissé le touchant souvenir de Raoul de Coucy et de la malheureuse épouse du seigneur de Fayel. Le chantre de Godefroy a célébré dans ses vers les amours de Suénon et de la fille du duc de Bourgogne. Nos vieilles chroniques, il est vrai, citent peu d'exemples semblables, et leurs récits ne nous offrent que rarement des aventures romanesques. L'histoire de cette époque, composée par des clercs ou des moines tout occupés de nous montrer la bravoure et la dévotion des pèlerins, a laissé aux romanciers et aux poëtes le soin de peindre les passions et les amours profanes des chevaliers de la croix.

Puisque nous en sommes à parler des femmes dans les guerres saintes, qu'il nous soit permis de dire un mot des femmes de l'Orient et de la manière dont le Tasse nous les représente dans la *Jérusalem délivrée.* Nous avons déjà parlé de la mère de Kerbogath, qui li-

Digitized by Google

sait l'avenir dans les astres et cherchait à détourner son fils de la guerre contre les chrétiens. Il y a loin des prédictions de cette princesse musulmane à la pompeuse fiction d'Armide. De tous les chroniqueurs d'Occident, Orderic Vital est le seul qui nous montre les femmes de l'Orient prenant quelque part aux événements de la guerre. L'historien de la Normandie nous parle de la fille de Soliman, un des émirs de l'Asie Mineure, qui retenait Bohémond dans les fers. Mélas, c'est ainsi qu'il appelle la princesse musulmane, s'intéressait vivement au sort du prince d'Antioche et de ses compagnons d'infortune, qu'elle visitait chaque jour dans leur prison. Elle engagea ces valeureux captifs à combattre les ennemis de son père ; mais celui-ci, quoiqu'il eût été secouru efficacement, ne pardonnait point à sa fille l'intérêt qu'elle portait à des soldats chrétiens, et la qualification de *pessima meretrix* qu'il lui donna dans sa colère, nous fait connaître le genre de soupçon que lui inspirait la conduite de Mélas. Il n'y a rien dans tout cela qui ressemble à la fière Clorinde ni aux amours de Tancrède. Le même historien, en racontant la captivité de Baudouin, roi de Jérusalem, nous parle des trois femmes de l'émir Balac, lesquelles se trouvaient dans une forteresse où se défendaient les guerriers chrétiens. Une de ces femmes, Fatime, qui s'intéressait aux soldats du Christ et qui avait grande peur d'être rendue à son mari, conseillait à Baudouin et à ses compagnons de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, leur faisant redouter les chansons satiriques des soldats et leur rappelant les *prodiges et la durée du siége de Troie*[1]. On ne trouve rien dans ce récit que l'histoire doive adopter et dont la muse

[1] Orderic Vital (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

épique puisse s'enrichir. Orderic fait mention d'une troisième femme musulmane : c'est la fille du gouverneur d'Antioche, tombée aux mains des croisés après la prise de cette ville. Lorsqu'on la rendit à sa famille, elle se mit à pleurer ; et, comme on lui demandait quel était son chagrin, elle répondit : *Je ne pourrai plus manger de l'excellente chair de porc.* Telle est la princesse dont le Tasse a fait le personnage si brillant et si poétique d'Herminie.

L'esprit et les coutumes de l'islamisme ne permettaient pas aux femmes de paraître sur le théâtre des événements politiques. Pendant toute la durée des croisades, nous ne voyons qu'une seule femme musulmane dont le nom se trouve mêlé aux affaires de cette époque. L'épouse favorite de Negmeddin monta par ses intrigues sur le trône des sultans du Caire. Tout le peuple des croyants fut scandalisé d'une semblable innovation, et le calife de Bagdad demanda aux émirs d'Égypte si ce vaste pays n'avait plus d'hommes pour le gouverner[1]. On reproche avec raison au Tasse de n'avoir pas assez étudié les mœurs des musulmans ; et, si on entreprenait de traduire son poëme dans une langue orientale, il est probable que cette langue manquerait d'expressions pour rendre fidèlement plusieurs de ses récits et de ses tableaux. J'espère que l'ombre du Tasse me pardonnera cette observation critique et qu'on en sentira comme moi la vérité. Le goût, ou plutôt cette raison suprême qui préside aux chefs-d'œuvre des arts, abandonne quelquefois les événements humains aux fantaisies des poëtes, mais elle impose à la poésie, comme à l'histoire, le devoir d'être exact dans la peinture des caractères et des mœurs.

[1] Extraits des auteurs arabes, § 85 (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

LÉGISLATION DES CROISÉS.

Nous avons déjà parlé, dans notre Histoire, des *Assises de Jérusalem;* on sait que ce précieux monument de la législation du moyen âge inspira à Louis IX la pensée de donner des lois à son royaume, et l'histoire se plaît à remarquer que la civilisation commença ainsi pour l'Europe aux lieux mêmes d'où la foi chrétienne nous était venue. Nous ne parlerons point ici des lois qui régissaient la terre sainte, mais des règlements établis pour les croisés pendant les expéditions d'Orient. Il n'est pas facile de suivre la législation journalière d'un peuple ou d'une armée qui marchait à travers des contrées lointaines, exposée à mille traverses, à toutes sortes d'accidents imprévus, dont la position devait varier sans cesse et chaque jour présenter un aspect différent. Nous profiterons toutefois des documents que nous trouvons épars dans les chroniques contemporaines, pour faire connaître les règlements ou les lois que les pèlerins de Jérusalem reçurent de la nécessité et des circonstances bien plus encore que de la prévoyance de leurs chefs.

Odon de Deuil nous apprend qu'on ne négligea point de faire des règlements pour la seconde croisade, mais

Digitized by Google

qu'ils restèrent sans exécution[1]. Il déclare en conséquence qu'il n'en parlera point. Albert d'Aix rapporte qu'au siége d'Antioche les chefs de l'armée, persuadés que les maux qu'on souffrait venaient des péchés des pèlerins, établirent des lois pour la répression des désordres et la punition des coupables. On punissait sévèrement celui qui avait vendu à faux poids ou à fausse mesure, qui avait trompé dans l'échange des monnaies ou dans un marché quelconque *ses frères en Jésus-Christ*. On sévissait surtout contre ceux qui commettaient un larcin ou se souillaient du crime de fornication et d'adultère[2].

Dans la troisième croisade, le roi de France et le roi d'Angleterre portèrent des peines rigoureuses contre les désordres et les crimes des pèlerins enrôlés sous leurs drapeaux. Un homme convaincu de vol devait être déposé sur le rivage, la tête rasée, enduite de poix et couverte de plumes; le meurtrier, lié au cadavre de sa victime, était jeté dans les flots ou enterré vivant[3]. Cette législation, qui paraît au reste n'avoir été faite que pour le voyage de mer, suffirait pour montrer un siècle et une nation barbares. Lorsqu'on connaît la violence et la susceptibilité des Francs, on peut juger que de fréquentes querelles devaient s'élever parmi les croisés. C'est pour cela sans doute qu'on fit des lois sévères pour la réparation des offenses : celui qui donnait un soufflet était plongé trois fois dans la mer; celui qui outrageait son compagnon payait autant d'onces d'argent qu'il avait proféré d'outrages ou d'invectives[3].

[1] Odon de Deuil, Coll. de Duchesne (*Biblioth. des Croisades*).

[2] Albert d'Aix, Coll. de Bongars (*Bibliothèque des Croisades*).

[3] Benoît de Peterborough, Coll. des chroniques anglaises (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

Frédéric I, en partant pour l'Asie, publia, *au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit*, des lois pénales pour maintenir l'ordre dans son armée. On coupait la main droite à un croisé qui en avait frappé ou blessé un autre. Comme il était important pour l'approvisionnement des pèlerins d'inspirer la confiance à ceux qui fournissaient ou vendaient des vivres, celui qui manquait à sa parole dans un marché ou rompait un contrat par la violence, était condamné à subir la peine capitale [1]. Les lois faites pour la milice de la croix étaient proclamées solennellement; tous les croisés juraient sur l'Évangile de les observer et de veiller à leur exécution.

Nous avons fait beaucoup de recherches pour savoir si dans les armées chrétiennes on pouvait découvrir les traces d'une autorité judiciaire permanente, d'une espèce de tribunal établi pour juger les procès, pour réprimer et punir les crimes et les délits des pèlerins.

Dans certaines occasions, on formait un conseil chargé de poursuivre tous les crimes contre l'ordre public. Frédéric choisit soixante commissaires parmi les plus sages de l'armée. Les historiens parlent de la sévérité avec laquelle ces commissaires prononçaient leurs arrêts [2]. Au siége d'Antioche, on choisit des juges dans le clergé et parmi les barons; ce redoutable tribunal, que les croisés regardaient comme l'organe du ciel irrité, condamnait les coupables à être chargés de chaînes, battus de verges, marqués d'un fer rouge [3]. Tandis que Damiette était assiégée par l'armée de Jean de Brienne, le maréchal du légat et douze conseil-

[1] Ansberg et la Relation de l'anonyme (*Bibliothèque des Croisades*).
[2] Ansberg (*Bibliothèque des Croisades*).
[3] Albert d'Aix, Coll. de Bongars (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

lers s'obligèrent par serment à punir tous les malfaiteurs. Ils devaient adresser de temps en temps aux croisés de salutaires exhortations. Au rapport de l'évêque d'Acre, on n'épargna ni les voleurs, ni les homicides, ni les femmes de mauvaise vie, ni ceux qui tenaient ou fréquentaient les tavernes [1].

Il faut croire qu'indépendamment des lois générales proclamées par les chefs d'une croisade, chaque peuple avait porté en Orient ses usages et ses coutumes, qui servaient de règles pour maintenir la subordination et rendre la justice à chacun des pèlerins. Toutefois il ne nous reste que des vestiges épars de toutes ces législations diverses. Les croisés n'avaient le plus souvent d'autres lois que les préceptes de l'Évangile; ils n'avaient à redouter dans leurs excès que le tribunal de la pénitence et les menaces de l'Église. Lorsqu'on éprouvait ou qu'on redoutait de grands malheurs, lorsqu'on voyait dans le ciel des signes manifestes de la colère du Tout-Puissant, les pasteurs de la croisade avaient soin de dire, et la multitude en était persuadée comme eux, que Dieu s'élevait pour punir les crimes des pèlerins [2]. Ainsi la justice divine était souvent la seule justice que reconnussent les croisés, et, d'après les opinions du temps, les maux que les soldats de la croix avaient à souffrir, la disette, les maladies, le froid de l'hiver, l'ardeur dévorante de l'été et du climat, les périls et les calamités de la guerre, étaient les peines ou les supplices que le juge et l'arbitre suprême infligeait à ceux qui violaient ses lois.

[1] Lettre de Jacques de Vitri à Honoré III sur la prise de Damiette.

[2] Tudebode, Raymond d'Agiles, Robert, etc., Coll. de Bongars (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

On voit par ce que nous venons de dire que les législateurs des croisades avaient surtout pour objet de réprimer la corruption des mœurs. Le luxe et les dépenses de la première expédition avaient donné la pensée d'établir des lois somptuaires. Des statuts rédigés par les barons et les prélats de France et d'Angleterre, réformèrent pour la troisième croisade le luxe de la table et des habits. Plusieurs édits des princes et des chefs de la croisade interdisaient les fourrures de soie, de petit-gris, de zibeline, l'écarlate et les riches vêtements. Il fut aussi défendu par des ordonnances que l'histoire nous a conservées, de se faire servir plus de deux mets et de conduire des femmes dans le saint pèlerinage[1]. Plusieurs conciles, plusieurs papes, défendirent aux croisés de soigner leur parure, d'emmener avec eux des chiens de chasse et des faucons, et tout ce qui pouvait amollir l'âme des guerriers[2]. Les jurements énormes, les jeux, les tournois, furent aussi interdits pendant les croisades. Toutes ces lois, surtout les lois somptuaires, étaient plus ou moins observées selon les circonstances. La disette et tous les genres de misères qui accompagnaient ordinairement les armées chrétiennes, ne secondèrent que trop la législation qui réformait le luxe des croisés; mais on oubliait les règlements dans la prospérité et dans la victoire. L'exemple de Baudouin, comte d'Édesse, qui avait adopté les usages de l'Asie; celui du chancelier Conrad, dont la table était servie en vaisselle d'or, nous prouvent assez que la simplicité de

[1] Gervais de Cantorbéry, Coll. des chroniques anglaises (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Résumé des actes des papes dans les croisades, Coll. de Muratori (*Bibliothèque des Croisades*)

Digitized by Google

l'Évangile était surtout la vertu des jours malheureux, et que les soldats de Jésus-Christ, au milieu de leurs conquêtes lointaines, ne dédaignaient pas toujours la magnificence des Orientaux.

Les croisés, qui avaient vendu leurs terres et leurs meubles pour se rendre en Orient, ne devaient pas avoir, en fait de propriété, beaucoup de sujets de contestations. Il ne leur restait que leurs armes, leurs chevaux, leurs équipages de guerre, et dans les jours de la victoire leur part du butin. Toutefois, les intérêts des pèlerins étaient réglés dans les croisades par des lois civiles dont quelques-unes sont arrivées jusqu'à nous. Ceux qui mouraient dans le pèlerinage pouvaient disposer de leur armure, de leurs équipages, de leurs chevaux, et, s'ils étaient clercs, de leurs chapelles et de leurs livres[1]. Une autre disposition portait que l'argent trouvé sur un croisé après sa mort devait être divisé en trois parts : la première appartenait de droit à la terre sainte, la seconde aux pauvres, la troisième à ceux qui avaient servi le défunt. Quant aux biens que les croisés avaient acquis pendant la guerre, ils ne pouvaient en léguer que la moitié ; l'autre moitié était réservée pour le service des saints lieux[2].

La plus importante de toutes les lois qu'on établit dans la première croisade, fut sans doute la convention par laquelle on donnait une terre, une maison, une ville même à celui qui le premier y arborait un drapeau. C'est ainsi qu'après la prise de Jérusalem Tancrède resta maître de la mosquée d'Omar et de toutes les richesses qu'elle contenait. « Je suis entré » le premier dans le temple, s'écriait-il en s'adres-

[1] Brompton, Coll. des chroniques anglaises (*Bibliothèque des Croisades*).
[2] Gervais de Cantorbéry (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

» sant aux chefs de la croisade, le premier j'ai brisé les » portes ; je me suis précipité le premier dans un lieu » où personne n'osait me suivre ! » Tancrède n'employa pas d'autres raisons pour défendre ses droits, et le conseil des chefs reconnut la justice de sa cause[1]. Cette loi, fondée sur la fameuse maxime du *primo occupanti*, n'était pas facile à exécuter au milieu d'une multitude de conquérants ; aussi s'éleva-t-il beaucoup de querelles sur la possession des villes conquises par les croisés en Syrie et dans l'Asie Mineure. La loi qu'on avait faite pouvait suffire pour les simples croisés et dans les cas ordinaires ; elle était insuffisante lorsqu'on l'invoquait contre la force victorieuse.

On dut faire beaucoup d'autres règlements pour le partage du butin, qui était le point essentiel dans une guerre où tout le monde était misérable, où chacun ne vivait que des produits de la victoire. Aucune injustice n'était plus vivement sentie que celle qui privait les croisés de la part qu'ils devaient avoir dans les dépouilles de l'ennemi. Avant que l'armée de Jean de Brienne et du légat Pélage entrât dans Damiette, on proclama une loi qui défendait de détourner quelque chose du butin, sous peine d'avoir la main droite coupée et de perdre tous ses droits à la distribution générale[2]. A la prise de Constantinople, ceux qui avaient gardé pour eux ce qu'ils avaient trouvé dans la ville, devaient subir la peine de mort[3]. Nous devons ajouter que la peine d'excommunication était alors le complément et la sanction indispensable de tous les règlements militaires et de toutes les lois civiles.

[1] Raoul de Caen, Coll. de Muratori (*Bibliothèque des Croisades*).
[2] Mémorial des Podestats de Reggio, Coll. de Muratori (*Bibliothèque des Croisades*).
[3] Villehardouin, liv. V.

Digitized by Google

Nous ne terminerons point ce chapitre sans parler des priviléges des croisés, qu'on peut regarder comme faisant partie de la législation des guerres saintes[1]. Parmi ces priviléges, on doit remarquer celui qui

[1] Les priviléges concédés aux croisés ne l'ont été que successivement, et ont éprouvé des modifications depuis la première jusqu'à la dernière croisade. Néanmoins, comme ces modifications sont peu importantes, nous présenterons dans un même tableau toute la législation qui les concerne, afin qu'il soit plus facile d'en saisir l'esprit. Ces priviléges s'appliquaient à quatre objets : 1° aux redevances féodales; 2° aux dettes des croisés; 3° à leurs possessions; 4° à la juridiction particulière sous laquelle ils étaient placés.

1° Les croisés furent dispensés de payer la taille personnelle pendant la première année de leur voyage; mais ils ne cessèrent pas d'être soumis aux redevances foncières, qui, étant inhérentes à la possession du fonds, n'auraient pu être supprimées sans injustice. Ils eurent l'option de remplir en personne l'ost et la chevauchée, ou de s'en racheter; ils furent dispensés de contribuer au payement des impôts qui, après leur départ, pourraient être mis sur les communautés dont ils étaient membres, alors même qu'ils seraient la représentation de l'ost et de la chevauchée dont la communauté aurait été dispensée.

2° Les dettes des croisés, quoique échues, ne furent point exigibles; les créanciers ne purent en exiger le payement qu'au retour de la sainte expédition, les intérêts ne couraient pas pendant ce temps; toutefois les revenus, des fiefs furent abandonnés aux créanciers et durent être imputés sur le capital de leurs créances, à quoi les croisés devaient faire consentir leur seigneur supérieur.

3° Les possessions des croisés furent mises sous la protection de l'Église, et, par une faveur exorbitante et tout à fait contraire aux éléments du système féodal, ils purent engager leurs fiefs, les vendre, soit aux laïques, soit aux ecclésiastiques, sans la permission de leur seigneur supérieur.

4° Les croisés ne furent justiciables que des cours ecclésiastiques; les baillis devaient se déclarer incompétents dans toutes les causes où des croisés seraient intéressés; il était cependant libre à ces derniers d'opter pour la cour laïque. La compétence des cours laïques devenait même forcée dans toutes les affaires criminelles dont le résultat pouvait être la perte de la vie ou d'un membre; il en était de même dans toute contestation qui s'élevait entre le seigneur et le vassal à l'occasion du fief.

Ces priviléges, quoique établis pour favoriser les croisés, souvent leur devinrent à charge. Personne ne voulut plus prêter à des hommes qui ne pouvaient être poursuivis qu'à travers une foule d'entraves; afin de s'assurer le crédit qui leur était refusé, les croisés renonçaient à leurs priviléges, et l'on trouve dans Ducange plusieurs formules de ces renonciations.

Nous avons puisé les éléments de cette note dans l'ordonnance du mois de mars 1214, tome I de la collection du Louvre, et dans Ducange, v° *Crucis privilegia.*

Digitized by Google

plaçait les pèlerins de Jérusalem sous la juridiction ecclésiastique, dans toutes les causes où il n'était pas question de la vie ou de l'amputation d'un membre; nous n'oublierons pas non plus la faculté qu'avaient les croisés d'engager leurs fiefs, de les aliéner sans le consentement de leurs seigneurs et de leurs familles, faculté qui contribua beaucoup à altérer le principe du gouvernement féodal. Parmi les avantages accordés à ceux qui prenaient la croix, celui dont ils durent surtout profiter, ce fut, d'une part, l'exemption de la taille; de l'autre, la dispense de payer leurs dettes. Le privilége qui consistait à ne point remplir ses promesses, fut accordé sans restriction dans la première et même dans la seconde croisade. On doit juger du désordre que répandit dans la société la suspension de toutes les lois qui protégeaient l'exécution des contrats. Les abus allèrent si loin, qu'ils tournèrent contre les croisés eux-mêmes, auxquels on refusa de prêter de l'argent et qui furent obligés de renoncer à leur privilége. A compter de la troisième expédition, la législation des croisades concernant les dettes des pèlerins commença à se modifier. Le débiteur croisé ne pouvait être poursuivi, mais il était obligé de donner des garanties, de fournir une caution, ou d'assigner des terres au payement de ce qu'il devait. Le seigneur ou le prince dans la juridiction duquel se trouvaient les contractants, devait en ce cas protéger le faible contre le fort, la justice contre l'iniquité; et tous ceux qui refusaient de prêter aux lois leur appui, encouraient les condamnations de l'Église [1].

[1] Voyez dans notre analyse de Rigord la traduction que nous avons donnée de l'ordonnance de la dîme saladine.

Digitized by Google

CHAPITRE IX

DU RASSEMBLEMENT DES ARMÉES CHRÉTIENNES, ET DES MOYENS DE SE PROCURER DE L'ARGENT DANS LES CROISADES.

La première croisade présente le spectacle d'un grand mouvement parmi les nations, mouvement qu'aucune puissance humaine n'avait préparé et que les vieux historiens ne peuvent expliquer qu'en nous le représentant comme une inspiration de Dieu. On n'y trouve d'abord aucun ordre, aucune direction, aucun chef prépondérant; mais l'opinion était si forte et si puissante, qu'elle suffisait à tout et qu'elle tenait lieu des lois elles-mêmes. Cette opinion était, en quelque sorte, comme une providence qui veillait au maintien de l'ordre public, présidait aux préparatifs de la guerre et conduisait les événements.

Dans la seconde croisade, la prédication de l'abbé de Clairvaux et les plaintes des chrétiens d'Orient excitèrent encore un vif enthousiasme parmi les fidèles; mais cet enthousiasme eut quelque chose de plus régulier que dans la première expédition. Les conseils de saint Bernard et son refus de conduire en Asie les guerriers de la croix, furent un véritable hommage rendu à l'autorité de l'expérience

Digitized by Google

comme à l'autorité des princes. Les croisés d'Allemagne et de France se rangèrent sans trouble et sans désordre sous l'étendard de Louis VII et de l'empereur Conrad. En parlant des députés que Louis le Jeune envoya à l'empereur de Constantinople, Odon de Deuil dit qu'il ignore les noms de ces ambassadeurs, parce qu'ils n'ont point été écrits sur le livre de route. Nous voyons par là qu'il existait dans la seconde croisade un registre, ou, comme on l'appelait alors, un *rôle* sur lequel étaient inscrits les noms de tous les croisés, ou du moins de ceux qui portaient les armes. Dans la troisième croisade, les grands donnèrent l'exemple de leur dévouement à la cause de Jésus-Christ, et de toutes parts la multitude des pèlerins se présenta pour les suivre. L'Europe semblait attendre des chefs pour se précipiter sur l'Orient, et les princes se trouvèrent dès lors en possession de diriger les armées de la croix. La défense faite en Allemagne de recevoir dans l'armée chrétienne les pèlerins qui n'emportaient pas avec eux la valeur de trois marcs d'argent, prouve d'une part qu'on prenait des précautions; de l'autre, qu'on reconnaissait une autorité à laquelle les pèlerins devaient obéir[1]. En France et en Angleterre, les serfs, les laboureurs, les bourgeois des villes, ne pouvaient prendre la croix sans la permission de leurs seigneurs[2]. Tous les croisés qui n'obtenaient pas cette permission étaient condamnés à payer la dîme saladine comme ceux qui restaient en Occident, preuve évidente que les chemins du pèlerinage n'étaient pas ouverts à tout le monde comme dans la première guerre sainte, et que le grand mouvement des croisades commençait à se ré-

[1] Otton de Saint-Blaise (*Bibliothèque des Croisades*).
[2] Gervais, Coll. des chroniques anglaises (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

gler par les lois et les usages établis. Plus tard le cardinal de Courçon, qui prêcha en France la guerre sacrée, voulut faire des règlements au nom de la croix, et cette conduite du légat fut regardée comme une véritable usurpation des droits du prince[1]. Il nous reste à ce sujet une correspondance entre le saint-siége et Philippe-Auguste, qui nous représente le roi de France suspendant le départ des croisés et le pape obligé de recourir à la prière pour que la croisade ne souffrît ni obstacle ni retard[2]. L'histoire contemporaine ajoute que les prédications du légat romain ne portèrent que peu de fruits pour la guerre sainte, et qu'en donnant la croix à tous ceux qui se présentaient, il mécontenta les chevaliers et les barons[3], ce qui achève de démontrer que les croisades dépendaient chaque jour davantage de l'autorité des grands et des monarques.

On sait que la plupart des croisés allemands partirent avec Frédéric Barberousse, et que, quand Frédéric expira, l'armée victorieuse qu'il conduisait se dispersa et disparut avec son illustre chef. L'empereur Henri VI se fit reconnaître pour chef de la quatrième croisade, en prenant l'engagement de donner à chaque croisé trois onces d'or et des vivres pour un an; quand ce prince mourut dans la Pouille, tous les pèlerins qu'il avait envoyés en Orient se hâtèrent de revenir en Europe, malgré les efforts que fit le saint-siége pour les retenir sous les drapeaux de la croix[4].

Nous trouvons dans une chronique d'Italie un état des soldats que devaient fournir tous les prélats du

[1] M. du Theil, Notices des manuscrits, t. VI.
[2] Spicilége de d'Achery *Bibliothèque des Croisades*).
[3] M. du Theil, Notices des manuscrits, t. VI.
[4] Résumé des actes des papes dans les croisades (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

pays de Naples à la croisade de Frédéric II[1]. Dans une chronique de Brême, il est dit que le pape, de concert avec l'empereur d'Allemagne, arrêta que les ducs, les archevêques et évêques, les comtes et les barons, fourniraient un certain nombre de guerriers pour secourir la terre sainte. La ville de Brême fournit son contingent, qui fut conduit en Asie par deux consuls, et reçut de l'empereur des armoiries particulières pour les services rendus pendant le siége et la prise de Sidon. Après la conquête de Damiette au temps de Jean de Brienne, la ville de Harlem obtint aussi quelques priviléges du chef de l'Empire comme prix des exploits par lesquels ses citoyens s'étaient distingués en Égypte[2].

On doit conclure des faits qui viennent d'être rapportés qu'on avait appliqué aux guerres saintes les usages du système féodal. De même que dans les temps primitifs la religion chrétienne, pour ses cérémonies et ses pratiques, avait adopté quelques-unes des coutumes du paganisme, ainsi l'esprit religieux des croisades s'était mêlé aux institutions et aux usages des sociétés contemporaines. Dans les prédications des guerres saintes, les croisés étaient souvent désignés comme vassaux du fils de Dieu. Un troubadour du douzième siècle parle de Jérusalem comme du fief de Jésus-Christ[1]. Le pape Innocent III compare ceux qui ne volent pas au secours de la terre sainte à des vassaux infidèles qui refusent à leur roi ou à leur seigneur prisonnier le secours de leurs bras, de leurs tré-

[1] Chronique de Nérito (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Grande Chronique de Brême (*Bibliothèque des Croisades*).

[3] Aymeri de Valqueras (Voyez à la fin du quatrième volume de notre Histoire l'éclaircissement que nous a fourni M. Raynouard sur les troubadours).

Digitized by Google

sors et de leurs armes. Lorsqu'un baron ou un chevalier prenait la croix, il lui semblait qu'il entrait au service de Dieu et qu'il s'établissait entre le ciel et lui une réciprocité d'obéissance et de protection. C'est ce qui explique les plaintes si étranges que les croisés adressaient quelquefois au ciel, inspirés par leur désespoir : « O Dieu puissant ! s'écriait un d'eux dans » des jours de calamité, si tu abandonnes de la sorte » ceux qui te servent, quels sont les chrétiens qui vou» dront rester à ton service [1] ? » Une chronique nous rapporte que les croisés tués sous les murs d'Antioche, lorsqu'ils parurent devant le trône de l'Éternel avec l'étole blanche et la couronne du martyre, lui adressèrent ces paroles : « *Pourquoi n'as-tu pas vengé* » *notre sang qui a coulé aujourd'hui pour toi* [2] *?* » N'est-ce pas ainsi que dans le régime féodal un vassal se serait plaint de son seigneur qui l'aurait abandonné? Une autre chronique, en parlant des secours miraculeux que le ciel envoyait aux croisés, ne manque pas d'ajouter que ces secours leur étaient bien dus pour leur zèle à défendre la cause du Christ et pour leur constance dans le service de Dieu [3]. Ainsi les traditions et les usages de l'Europe accompagnaient en Asie ceux qui allaient combattre pour l'héritage de Jésus-Christ ou pour le royaume du ciel ; on suivait les rois et les princes comme les grands vassaux du Dieu des armées, et telle était la force des habitudes apportées d'Occident, que le gouvernement féodal s'établissait comme de lui-même dans tous les pays conquis par les

[1] Paroles du prince Guy, frère de Bohémond. Voyez Tudebode et Robert le Moine (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Tudebode (*Bibliothèque des Croisades*).

[3] L'abbé Guibert (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

armes des croisés. Lorsqu'on n'éprouva plus que des revers, lorsque les seigneurs s'aperçurent que les croisades dévoraient leurs revenus et leur puissance, ils refusèrent d'aller en Palestine, craignant de se ruiner. Louis IX fut obligé de donner une solde aux chevaliers et aux barons pour les entraîner avec lui au delà des mers.

Nous avons montré les armées chrétiennes réunies sous les drapeaux des princes et des rois; venons maintenant aux moyens qu'on avait de pourvoir à leur entretien. Dans la première croisade, comme nous l'avons dit, rien n'était réglé à cet égard : les chefs vendirent ou engagèrent leurs terres, chacun prit de l'argent où il pouvait en trouver, on pilla les juifs, on dépouilla les chrétiens et surtout les Grecs; quand le butin vint à manquer, on souffrit patiemment la disette et tous les maux qu'entraînait une guerre lointaine. Une chronique nous apprend qu'au concile de Clermont le pape avait dit aux fidèles : « Si vous n'a» vez point d'argent, la miséricorde divine vous en » fournira[1]. » Tout le monde sait que cette promesse du souverain pontife fut loin d'être accomplie, et l'histoire nous apprend comment on y suppléa.

La prévoyance vint enfin de l'excès des calamités. Dès la seconde croisade, l'usage s'établit de lever des tributs destinés à l'entretien des armées chrétiennes. Nous n'avons pas pu savoir avec précision quels moyens on employa en Allemagne pour subvenir aux dépenses de l'armée de Conrad; mais dans le royaume de France, des plaintes s'élevèrent de toutes parts, surtout du sein du clergé, qu'on dépouillait; et, lorsque

[1] Tudebode (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

les malheurs arrivèrent, on ne manqua pas d'en trouver la cause dans la ruine du peuple et des églises [1].

Les statuts des barons de France et d'Angleterre pour la levée de la dîme saladine, portaient que le clergé et tous les laïques, militaires ou autres, payeraient le dixième de leurs revenus et de leurs possessions mobilières [2]. L'institution de cette dîme, dont le texte a été conservé, promet les bénédictions du ciel *au chrétien qui payera ce qu'il doit, dévotement et sans contrainte;* c'était un appel à la charité et à la conscience des fidèles; toutefois, on établit en France des commissaires pour la perception du tribut, et, si nous en croyons les historiens anglais, les ordonnances de Henri II et de Richard condamnaient à l'emprisonnement ceux qui refusaient de payer les sommes qu'on leur demandait au nom de Jésus-Christ [3]. Comme le clergé ne fut point épargné, il se plaignit avec beaucoup d'amertume. On accusait les princes croisés d'avoir décidé une guerre non en faveur de l'Église, mais contre l'Église, d'avoir livré d'avance aux fureurs des Turcs la vigne du Seigneur [4]. Pour se faire une idée du mécontentement des ecclésiastiques, il faut lire surtout les déclamations véhémentes de Pierre de Blois. « Pour quoi fallait-il que ceux qui combattaient pour » l'Église ruinassent l'Église elle-même? leur devoir » au contraire était de l'enrichir des dépouilles de » l'ennemi, des trésors de la victoire. Les princes du » siècle pensaient-ils donc que le Christ, qui était lui- » même la souveraine justice, regardât d'un œil favo-

[1] Raoul de Dicet, Pierre de Blois, etc., chronique de Morigni (*Bibliothèque des Croisades*).
[2] Rigord (*Bibliothèque des Croisades*).
[3] Brompton, Gervais (*Bibliothèque des Croisades*).
[4] Chronique d'André, Coll. de d'Achery (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

» rable une taxe injuste et sacrilége? Si l'opinion des » chrétiens condamnait aux flammes de l'enfer ceux » qui ne donnaient point leurs biens aux pauvres, à » quel supplice devait-on condamner ceux qui enle- » vaient les biens des pauvres et de l'Église[1]? » Telles étaient les plaintes du clergé; mais toutes ces plaintes n'empêchèrent pas que la *dime saladine*, approuvée par le chef de l'Église, ne fût levée dans tout l'Occident.

Plus tard, Innocent III publia une circulaire adressée à tous les fidèles, aux évêques, abbés, prieurs, à tous les chapitres, à toutes les villes et bourgs, les conjurant de fournir, chacun selon ses facultés, un certain nombre de guerriers et tout ce qu'il fallait pour les entretenir pendant trois ans[2]. Chaque fois qu'on prêchait une croisade nouvelle, les papes, les conciles et les rois, s'occupaient de trouver un impôt et de régler les subsides de la guerre. Tantôt on imposait le clergé pour un vingtième de ses revenus, tantôt pour un quarantième ou un centième. Quelquefois le clergé se trouvait seul imposé, d'autres fois on imposait tous les fidèles, et ces sortes de tributs étaient levés avec plus de rigueur que tous les autres. Deux fois, sous le règne de saint Louis, le clergé de France adressa ses réclamations au pape, qui repoussa ses prières et menaça même les évêques de les excommunier[3].

Les frères prêcheurs et les frères mineurs que Grégoire IX avait envoyés en Angleterre pour lever l'impôt de la croisade, épuisèrent tellement ce royaume, dit Ma-

[1] Lettres de Pierre de Blois (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Voyez cette lettre dans les Pièces justificatives du tome troisième de notre Histoire.

[3] Voyez le liv. XIV de notre Histoire.

Digitized by Google

thieu Pâris, que *beaucoup d'habitants furent contraints de quitter leurs pays et de demander l'aumône*[1]. Tout annonce que l'Allemagne ne fut pas plus épargnée que les autres contrées dont nous venons de parler. Aussi la résistance du clergé de la Germanie fut-elle portée quelquefois jusqu'à la violence, comme on le vit au concile de Visbourg, où le neveu du légat romain fut tué, et où le légat lui-même courut les plus grands dangers pour sa vie[2].

Rien ne prouve mieux la disposition des esprits ou le mécontentement et la défiance des fidèles, que les précautions publiques qu'on prenait dans le treizième siècle pour lever les décimes des guerres saintes. Comme la conscience des peuples s'était révoltée contre ce genre d'impôt, il est probable qu'il ne se payait pas avec exactitude et que ses produits devinrent insuffisants. Aussi fut-on obligé d'avoir recours à d'autres moyens. On imposa les juifs tantôt au dixième, tantôt au vingtième de leurs biens; plusieurs fois on exigea d'eux des sommes énormes. On implora aussi la charité des chrétiens, et des troncs placés dans les églises reçurent les tributs volontaires de la piété. On employa aux dépenses des guerres sacrées les legs pieux dont la destination n'était pas déterminée, ainsi que les revenus des bénéfices vacants et des bénéfices non sujets à résidence. Vers le commencement du treizième siècle, les papes dispensaient les croisés à prix d'argent de l'obligation de remplir leur vœu; un grand nombre de ceux qui avaient pris la croix obtenaient ainsi la permission de rester dans leurs foyers, et la croisade se poursuivait avec les trésors des riches pè-

[1] Mathieu Pâris (*Bibliothèque des Croisades*).
[2] Fleury, *Hist. ecclésiast.*, ann. 1275.

Digitized by Google

lerins qui désertaient les drapeaux de Jésus-Christ[1]. Il nous reste du pape Honoré III une lettre dans laquelle ce pontife, *pour l'instruction de la postérité*, nous présente le tableau exact des sommes immenses qu'il avait envoyées au siége de Damiette, et qui étaient le produit du rachat des vœux et de la levée du vingtième[2]. Nous ne parlerons point ici de la distribution des indulgences, dont les croisades profitèrent peu et qui eut des suites si malheureuses pour l'Église de Rome.

[1] Mathieu Pâris, Coll. des chroniques anglaises (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Voici le total de ces sommes, qu'on pourrait appeler le budget de la croisade : 126,813 onces d'or, 11,151 marcs d'argent, 11,858 livres d'argent, 123 marcs d'or, 25,612 *marabotins* (monnaie d'Espagne), 751 oboles *maximutines*. On trouve la traduction des lettres d'Honoré III dans les Pièces justificatives du troisième volume de notre Histoire.

Digitized by Google

CHAPITRE X

DES APPROVISIONNEMENTS ET DE L'ENTRETIEN DES ARMÉES CHRÉTIENNES DANS LES CROISADES.

C'est encore un point sur lequel l'histoire nous fournit peu de notions exactes et positives. Tous ces guerriers francs qui ne restaient jamais plus de vingt ou de quarante jours sous les drapeaux des armées féodales, ne connaissaient guère les moyens de s'approvisionner pour des guerres lointaines qui duraient souvent plusieurs années. Chaque chef avait sans doute la pensée de s'approvisionner pour la route, mais tous ignoraient les difficultés des chemins, les distances qu'ils avaient à parcourir, et cette ignorance même retenait trop souvent les croisés dans une sécurité malheureuse. Les troupes les mieux disciplinées pouvaient à peine atteindre Constantinople sans éprouver les horreurs de la faim.

Après le siége de Nicée, où les Grecs avaient fourni à tous leurs besoins, les croisés, traversant la Phrygie brûlée, n'avaient déjà plus d'autres ressources que les épis des moissons qu'ils trouvaient dans les campagnes et qu'ils froissaient dans leurs mains[1]. Ce fut bien pis dans les armées qui vinrent après la prise de Jérusa-

[1] Robert le Moine, Coll. de Duchesne (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

lem. Ayant à traverser toute l'Asie Mineure, elles prirent des vivres pour quelques jours, espérant arriver sans obstacle dans le Khorasan ou dans la terre promise. La famine et la maladie livrèrent bientôt toute cette multitude au glaive des Turcs.

Quand les pèlerins s'approchaient des côtes de la mer, des vaisseaux leur apportaient des provisions; mais ces secours n'arrivaient pas toujours à propos, et, lorsqu'ils arrivaient, les pèlerins qui manquaient d'argent n'en souffraient pas moins de la disette. Les habitants des pays que traversaient les croisés, fuyaient leur approche, emportant tout ce qu'ils avaient[1], de sorte que les chrétiens s'avançaient dans des contrées désertes et stériles, n'ayant pas même l'espoir que la victoire vînt à leur secours et leur livrât les dépouilles d'un camp ou d'une ville prise d'assaut.

Il ne s'agissait pas seulement de se procurer des vivres, mais de les transporter. Il paraît que dans les longues marches chaque croisé portait ses provisions. Ansberg nous rapporte qu'un pèlerin, traversant l'Asie Mineure à la suite de l'armée, n'avait plus qu'un pain, et qu'il tua d'un coup de flèche un musulman qui en avait neuf, ce qui l'approvisionna pour dix jours. Dès la première expédition, on employa des chariots auxquels on fut obligé de renoncer dans les chemins difficiles. Frédéric I en fit construire une grande quantité non-seulement pour les vivres et les bagages, mais aussi pour les blessés et les malades; tout fut abandonné lorsqu'on eut traversé le détroit du Bosphore. Comment, en effet, des voitures attelées de chevaux ou de bœufs ferrés auraient-elles pu s'avancer à travers des rochers

[1] Raymond d'Agiles, Robert le Moine, Odon de Deuil, Albert d'Aix, etc. (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

et des précipices sur des monts escarpés où, selon l'expression d'une chronique, les seigneurs et les prélats de l'armée, s'aidant des pieds et des mains, marchaient à la manière des quadrupèdes[1]?

Les historiens nous parlent des marchés que Frédéric conclut avec le roi de Hongrie pour la fourniture des bœufs et des moutons. Dans une ville hongroise, deux édifices se trouvaient remplis de farine et d'avoine à l'usage des pauvres croisés. Des commissaires assignaient à l'armée chrétienne des logements dans lesquels on devait fournir les fruits des arbres, les légumes des jardins, et du bois pour le feu. A Philippopolis, non-seulement on distribua des logements, mais on distribua aussi les terres, les vignes des habitants, de sorte que les pèlerins firent les moissons et les vendanges et purent s'approvisionner comme dans leur propre pays[2].

Il arriva souvent aux croisés de se nourrir de leurs propres chevaux lorsqu'ils manquaient de vivres ou que ces animaux manquaient eux-mêmes de fourrage. Dans un voyage de Baudouin, comte d'Édesse, à Jérusalem, les pèlerins, dit un chroniqueur, s'étant aperçus que les chevaux, pressés par la faim, ne pouvaient plus avancer, on se décida à les manger, *afin qu'ils fussent bons à quelque chose*[3]. Cette extrémité était sans doute la plus douloureuse à supporter pour les chevaliers, qui ne pouvaient combattre à pied et qu'on vit quelquefois dans la mêlée réduits à monter sur des ânes ou sur des bœufs. L'histoire nous apprend que

[1] Tagenon, Ansberg (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Godefroy et la *Relation anonyme*, Coll. des chroniques allemande (*Bibliothèque des Croisades*).

[3] Foucher de Chartres, Coll. de Duchesne (*Bibliothèque des Croisades*)

Digitized by Google

le jour qui précéda la grande bataille livrée à Kerbogath, il y avait si peu de chevaux dans l'armée chrétienne, on en sentait si vivement le besoin, que l'évêque du Puy ordonna par une proclamation solennelle que chaque cavalier qui aurait conservé son cheval partageât la provision de grain qui lui restait avec le fidèle compagnon de ses fatigues et de ses périls [1]. Dans un si long trajet, les croisés ne pouvaient conserver leurs bêtes de somme. « Vous eussiez ri, dit Foucher de » Chartres, ou plutôt vous auriez pleuré de compas- » sion, si vous aviez vu les pauvres pèlerins charger » de leurs bagages des chèvres, des porcs et des chiens; » le dos de ces animaux se trouvait meurtri par des far- » deaux qu'ils n'avaient jamais portés. » Dans les chemins les plus difficiles, les croisés vendaient à vil prix ou jetaient dans des précipices leurs vêtements et les bagages qui embarrassaient leur marche [2]; aussi attendaient-ils tout de la victoire : la victoire semblait seule chargée du soin de les nourrir, de les vêtir et de les armer. On les voyait s'avancer à travers l'Asie Mineure et la Syrie couverts de lambeaux, vivant au jour le jour, n'ayant souvent ni tentes ni abri contre le froid, la pluie ou la chaleur. Aux jours de la victoire, ils s'asseyaient aux banquets préparés pour leurs ennemis; ils s'emparaient des traits et des armes des musulmans; ils se revêtaient des robes flottantes, du turban ou du bonnet de soie des Orientaux [3]; ils s'habillaient de tout ce qu'ils rencontraient sur le champ de bataille ou dans les villes conquises; on peut se faire une idée du spectacle singulier et bizarre qu'offraient ainsi les ar-

[1] Tudebode, Coll. de Duchesne (*Bibliothèque des Croisades*).
[2] Tudebode (*Bibliothèque des Croisades*).
[3] Raymond d'Agiles, Coll. de Bongars (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

mées chrétiennes. Aussi vit-on quelquefois dans les combats des pèlerins tomber sous les coups de leurs compagnons ou de leurs frères, qui ne les reconnaissaient point. On doit ajouter que les croisés se coupaient rarement la barbe, que leur visage était couvert de crasse et de poussière, brûlé par le soleil, maigri par la faim, ce qui achevait de les rendre méconnaissables. Pour éviter de funestes méprises, l'évêque du Puy avait ordonné aux soldats qui le suivaient de se raser, de porter sur la poitrine une croix de métal, et de répéter à haute voix dans la mêlée les mots de *kyrie eleïson* [1].

Les misères des croisés leur venaient presque toujours de leur imprévoyance. En arrivant sur les bords de l'Oronte, ils trouvèrent des amas de blé et des vivres de toute espèce. Au milieu de cette abondance, ils dédaignaient les parties les moins exquises des bœufs et des agneaux [2]; Foucher de Chartres nous dit qu'un mois après leur arrivée, ils mangeaient les tiges des fèves qui commençaient à croître, des chardons piquants qu'ils ne pouvaient assaisonner; ils dévoraient des chiens et des rats; les plus misérables se nourrissaient de la peau de ces animaux, et, ce qui est affreux à dire, ajoute notre chroniqueur, les souris mortes et les graines qu'ils trouvaient dans les ordures leur paraissaient un mets délicieux. Dans les longues marches et même dans les siéges, on n'était pas toujours en garde contre le manque d'eau et de bois: souvent les croisés, pressés par la soif, furent réduits à boire leur urine, le sang de leurs chevaux [3], ou à

[1] L'abbé Guibert, Coll. de Bongars (*Bibliothèque des Croisades*).
[2] Raymond d'Agiles, Coll. de Bongars (*Bibliothèque des Croisades*).
[3] Tudebode, Coll. de Duchesne (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

mâcher des racines, de la fiente de cheval, des mottes de terre humide ; d'autres fois, comme on n'avait ni bois, ni roseaux, ni herbes sèches, pour faire cuire la viande des chevaux et des bêtes de somme, on faisait du feu avec des selles, des tentes, des arcs, des javelots et même des vêtements[1].

Lorsque la famine pressait les croisés, ils n'avaient souvent d'autres ressources que de ravager une province ; les pèlerins à pied étaient chargés de parcourir les campagnes pour amasser des provisions. Guillaume de Tyr, en parlant d'une expédition contre le prince de Damas, rapporte que cette expédition échoua, parce que l'infanterie chrétienne, qui devait approvisionner l'armée, fut surprise et dispersée par les infidèles[2]. Les croisés n'épargnaient pas toujours les chrétiens et surtout les Grecs dans leurs excursions guerrières. Les pèlerins regardaient Jésus-Christ comme le *suprême pourvoyeur* des armées de la croix, et les dépouilles des musulmans, quelquefois même des chrétiens, étaient reçues dans le camp des croisés comme les bienfaits du ciel. Il nous reste une lettre d'Innocent III qui prouve que le chef même de l'Église n'avait pas beaucoup de scrupule sur les moyens de se procurer des vivres lorsqu'on en manquait. « Vous » êtes dévoués, disait-il aux chefs de la cinquième » croisade, vous êtes dévoués au service du Crucifié, » à qui toute la terre appartient. Si on vous refusait » les provisions nécessaires, il ne paraîtrait pas in- » juste que vous en prissiez partout où vous pourrez » en trouver, *toujours avec la crainte de Dieu, dans l'in-* » *tention de restituer, et sans faire violence aux personnes.* »

[1] Ansberg, la *Relation anonyme* (*Bibliothèque des Croisades*).
[2] Guillaume de Tyr, liv. XIII

Digitized by Google

Dans le conseil qu'il donnait aux pèlerins, le pontife s'appuyait de l'exemple de Gédéon, qui, ayant demandé inutilement du pain pour le peuple qu'il conduisait, ravagea les terres des villes ennemies et broya une partie des habitants avec les herbes des campagnes et les ronces du désert [1]. Nous n'avons pas besoin de dire que les croisés étaient naturellement portés à suivre les conseils du pape, et qu'ils ne les attendaient pas pour se procurer les vivres qui leur étaient nécessaires.

Il faut croire que la cupidité ou le besoin de s'enrichir vint quelquefois au secours des pèlerins dans leur misère, et que les prévoyances de l'industrie suppléèrent souvent à celles des rois et des princes. Les chroniques contemporaines, lorsqu'elles décrivent une disette ou une famine, ne manquent jamais de déplorer la cherté excessive des vivres [2], ce qui prouve qu'il y avait à la suite des armées des marchands qui vendaient des provisions. Nous trouvons dans une chronique anglaise un règlement publié par Richard sur la vente du vin, du pain et de la viande dans l'armée chrétienne [3]. Après beaucoup de recherches, nous n'avons pu savoir quels moyens on employait pour préparer le blé et le réduire en farine; les documents qui nous restent se bornent à nous apprendre que les croisés, en traversant l'Asie Mineure et sous les murs d'Antioche, avaient des moulins à bras. L'histoire ajoute qu'on employait à tourner ces moulins les femmes musulmanes que le sort de la guerre avait fait tomber aux mains des chrétiens. Gauthier Vinisauf rapporte qu'au

[1] Lettres d'Innocent III, Coll. de Duchesne (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Tudebode, Baudri, Raymond d'Agiles (*Bibliothèque des Croisades*).

[3] Brompton, Coll. des chroniques anglaises (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

siége de Ptolémaïs les Allemands construisirent une machine pour moudre du blé. Cette machine, qui présentait l'aspect d'un château fort, était mise en mouvement par des chevaux; les meules tournaient avec un si grand bruit, que les musulmans prirent cette construction nouvelle pour une machine de guerre et qu'ils furent saisis d'effroi.

Lorsqu'on abandonna la route de terre et qu'on prit celle de mer, il devint moins difficile d'approvisionner les armées chrétiennes. Néanmoins la disette désolait encore la multitude des croisés toutes les fois qu'on était arrêté par le siége d'une ville ou par la résistance inattendue de l'ennemi. Pendant le siége d'Acre, les chrétiens éprouvèrent une famine si cruelle, qu'on vit des chevaliers poussés par la faim voler publiquement du pain chez les marchands [1]. Une chronique rapporte que Louis IX avait fait transporter dans l'île de Chypre assez de vivres pour nourrir vingt mille hommes pendant six ans [2]; mais, lorsque l'armée française sortit de Damiette, il ne restait plus rien de tant de provisions; et parmi les fléaux qui accablèrent les croisés sur les bords du Thanis, la disette ne fut pas celui dont ils eurent le moins à souffrir. La seule croisade où les cris de la faim ne se mêlèrent point au bruit des combats et aux hymnes de la victoire, fut celle de Constantinople. Les Vénitiens s'étaient engagés à approvisionner pour un an l'armée des croisés; le traité fut exécuté fidèlement, et les vivres ne manquèrent point.

Sanuto a donné les détails les plus minutieux sur l'approvisionnement des flottes qui transportaient les

[1] Rien n'est plus curieux que le récit fait par Gauthier Vinisauf de la famine des croisés au siége de Ptolémaïs (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Joinville.

Digitized by Google

pèlerins en Orient. Il calcule les dépenses qu'occasionnait la fourniture des vivres, pour dix, pour cent, pour mille et pour cent mille soldats de la croix. Il indique les provisions dont on devait se pourvoir; il dit à quel prix il fallait acheter les vivres et comment il fallait les distribuer. Ainsi la sage prévoyance donnait d'utiles conseils; mais ces conseils furent rarement suivis, et la disette exerçait presque toujours de grands ravages parmi les croisés. Il mourut beaucoup plus de pèlerins par la famine que par le glaive; aussi nos pieux chroniqueurs cherchaient-ils à se persuader que ceux qui mouraient de faim étaient aussi des martyrs et qu'ils devaient être admis dans le ciel *à se nourrir du pain des anges* [1]. Lorsqu'on voit les moyens qu'on avait pour entreprendre et poursuivre des expéditions lointaines comme celles de l'Orient, et qu'on les compare aux ressources déployées aujourd'hui pour la guerre la plus ordinaire, on sent bien davantage ce qu'il y avait de courage et de résignation dans les générations qui ont fait les croisades. Il faut ajouter que la plupart des pèlerins supportaient d'autant plus facilement la disette, qu'ils avaient souvent à souffrir de ce fléau dans leur propre pays. Des hommes qui se nourrissaient de tout ce qu'ils trouvaient, même de la chair des musulmans, pouvaient résister mieux que beaucoup d'autres aux terribles épreuves d'une croisade, et méritaient bien que leurs ennemis les appelassent *une nation de fer*.

[1] L'abbé Guibert, Coll. de Bongars (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

CHAPITRE XI

DES ARMES DES CROISÉS ET DE LEUR MANIÈRE DE COMBATTRE.

Pour savoir quelles étaient les armes des croisés, il suffirait de connaître celles dont on se servait au moyen âge. On ne devait pas être armé d'une manière uniforme dans ces guerres où combattaient ensemble vingt nations différentes. Nous nous contenterons de parler des armes le plus généralement en usage. Les armes offensives étaient la lance de tremble ou de frêne, terminée en fer aigu, ornée le plus souvent d'une banderole; l'épée longue et large, tranchante d'un seul côté; plusieurs sortes de flèches ou de javelots, la hache et la massue. Parmi les armes défensives, on distinguait les boucliers à forme ovale ou carrée, le haubert ou jaque de mailles, tissu de fils d'acier; le casque ou le heaume surmonté d'un cimier et d'un chaperon, la cotte d'armes, le gobisson de cuir ou de drap, doublé de laine; la cuirasse ou plastron d'acier ou de fer [1]. Nous ne voyons nulle part que les croisés, surtout dans les premières expéditions, fussent couverts d'une armure pesante, comme les guer-

[1] *Histoire de la milice française*, par le P. Daniel; *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, par L. Mauge; *Monarchie française*, par Montfaucon.

Digitized by Google

riers du quinzième siècle. Cette armure eût été trop incommode pour parcourir des pays inconnus, pour traverser des rivières, des montagnes, et porter la guerre dans des climats lointains.

La lance des croisés fit de grands ravages dans la première expédition, où cette arme n'était point employée par les musulmans. L'épée des guerriers francs devait porter des coups redoutables, si on en juge par les exploits vigoureux de Godefroy de Bouillon, de l'empereur Conrad, de Robert de Normandie, et de plusieurs autres chevaliers de la croix [1]. Leurs boucliers et leurs cuirasses doublées de laine suffisaient pour arrêter ou amortir les flèches des ennemis; une expression familière aux chroniqueurs en nous montrant les croisés sur le champ de bataille le corps hérissé de javelots, c'est de nous dire qu'ils étaient semblables à des porcs-épics. Un historien anglais compare Richard sortant de la mêlée, ses habits tout percés de flèches, à une pelote couverte d'aiguilles [2]. Les pèlerins d'Europe, avec leur bouclier de bois, de cuir ou d'acier, leur cuirasse noire, leur casque de fer et de bronze, leur tunique de serge de Reims, leurs chevaux couverts de mailles, présentaient à l'Orient un spectacle nouveau. Les musulmans qui, au siége de Ptolémaïs, les apercevaient des hauteurs du Karouba sortant en foule de leur camp, croyaient voir, selon l'expression des chroniques arabes, des serpents écaillés et d'innombrables fourmis courir et s'étendre sur de vastes plaines [3]. Raoul de Caen, en parlant de la ba-

[1] Robert le Moine, Odon de Deuil, Raoul Dicet (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Gauthier Vinisauf (*Bibliothèque des Croisades*).

[3] Boha-Eddin, auteurs arabes, §§ XLVII, LIV, etc. (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

taille de Dorylée, nous représente les croisés brandissant leurs lances, tirant le glaive, couvrant leurs poitrines de leurs boucliers échancrés. Le sultan de Nicée, si on en croit les chroniques contemporaines, disait aux Arabes qui lui reprochaient sa fuite : « Les lances des » Francs brillent comme des astres radieux; leurs » cuirasses et leurs boucliers jettent des feux pareils » à ceux de l'aurore au printemps, et le bruit de » leurs armes est plus redoutable que celui de la fou» dre [1]. »

Les machines de guerre employées dans les croisades étaient les mêmes que chez les Romains. On y voyait le *bélier*, grosse poutre armée d'une masse de fer, qu'on poussait contre les murailles avec des câbles et des chaînes; le *musculo*, qui mettait à l'abri les travailleurs et que le cuir et les briques défendaient de l'atteinte du fer et des pierres; le *pluteus* et le *vinea*, couverts d'une peau de bœuf ou de chameau, sous lesquels se plaçaient des soldats chargés de protéger ceux qui montaient à l'assaut; les *catapultes* et les *balistes*, d'où partaient d'énormes javelots, et qui lançaient des quartiers de roc et quelquefois même des cadavres d'hommes et d'animaux; enfin, les tours roulantes à plusieurs étages, dont les sommets dominaient les murs et contre lesquelles les assiégés n'avaient d'autre moyen de défense que l'incendie [2]. Dans les siéges de Jérusalem, de Ptolémaïs et de Damiette, les chevaliers de la croix inventèrent ou perfectionnèrent une foule de machines qui portaient l'effroi parmi les mu-

[1] Robert le Moine, Coll. de Bongars (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Rien n'est plus obscur que ce qui a été dit jusqu'à ce jour touchant les machines de guerre au moyen âge. On peut consulter avec fruit l'*Histoire de la milice française*, par le P. Daniel.

Digitized by Google

sulmans. L'histoire contemporaine n'a point oublié la tour roulante de Godefroy de Bouillon, qui a mérité d'être mentionnée par le chevalier de Folard, et cette machine flottante, ouvrage d'un pauvre prêtre de Cologne, à l'aide de laquelle les chrétiens s'emparèrent de la tour bâtie au milieu du Nil.

Dans la première guerre sainte, on employa l'arbalète, dont Anne Comnène nous a laissé une description. On y renonça dans les croisades suivantes, parce que le concile de Latran l'avait défendue comme une arme trop homicide. Cette défense, qui fut renouvelée par les papes et par plusieurs conciles, mérite de fixer l'attention de l'histoire. On a remarqué que les croisés n'empruntèrent presque rien des musulmans pour l'art de la guerre. Ce feu grégeois, qui donnait tant de peur à Joinville et à ses compagnons d'armes, ne leur inspira pas même la pensée de l'imiter et d'en faire usage contre leurs ennemis.

Une observation qu'on peut faire en l'honneur des guerriers de tous les temps, c'est que la véritable bravoure n'a jamais recherché les armes qui multipliaient la mort sur le champ de bataille. Voilà pourquoi les chevaliers chrétiens se soumirent si facilement aux décrets de l'Église qui leur interdirent l'usage de l'arbalète. Les armes meurtrières ôtent en effet à la valeur personnelle une grande partie de son ascendant et de sa gloire. Il ne serait pas déraisonnable de penser que les moyens les plus actifs de détruire l'espèce humaine dans les combats ont été révélés aux hommes par le génie de la peur. L'histoire se plaît à répéter en cette occasion que l'usage du feu grégeois commença chez un peuple qui avait perdu sa réputation militaire, et que plus tard la poudre à canon, au lieu

Digitized by Google

d'être une invention des camps, fut découverte dans la solitude pacifique d'un cloître.

Dans chacune des armées chrétiennes se trouvaient des hérauts d'armes qui proclamaient les ordres des chefs et publiaient le ban par lequel on se mettait en possession des villes et des provinces. Au milieu de l'armée flottait l'étendard de la croisade, porté par un comte ou un chevalier : c'était l'oriflamme de saint Denis, ou l'étendard de saint Pierre, ou bien une bannière bénie par le pape. Chaque troupe ou chaque bataillon avait son drapeau particulier, autour duquel se réunissaient les croisés du même pays et parlant la même langue. On voyait sur ce drapeau les armoiries et les couleurs distinctives des seigneurs bannerets qui conduisaient leurs vassaux à la croisade. Dans plusieurs guerres saintes, les croisés avaient une bannière que les chroniques latines appellent *standard* et que les Italiens appelaient *carrocchio*. Le standard était une grosse poutre surmontée d'un drapeau flottant et placée sur quatre roues. On avait coutume de confier la garde du standard à une troupe d'élite, surtout dans les combats qui se livraient en plaine ; c'était auprès de cette bannière qu'on portait les malades, les blessés, quelquefois même les guerriers morts dont on voulait honorer la mémoire [1].

Les chroniques du temps sont remplies de discours prononcés au milieu des combats. « Opposez une âme » intrépide au danger, disait Richard aux soldats de la » croix rangés en bataille devant Joppé; les ennemis » occupent tous les chemins : tenter la fuite, c'est

[1] Gauthier Vinisauf nous a laissé une description du *standard* porté dans les armées de la troisième croisade (*Bibliothèque des Croisades*). On trouve une description semblable dans les auteurs arabes.

Digitized by Google

» courir à la mort. Recevez avec reconnaissance la » couronne du martyre, mais vengeons d'avance notre » trépas, et rendons grâces à Dieu pour la faveur qu'il » nous accorde de mourir pour lui. » Un témoin oculaire rapporte que Richard, après avoir fait cette exhortation, ajouta qu'il *couperait la tête* à ceux qui sortiraient des rangs[1]. C'est ainsi que les chefs des croisades haranguaient les pèlerins; nous croyons néanmoins qu'ils n'ont pas prononcé tous les discours rapportés par les chroniqueurs, mais ce qu'on peut dire, c'est qu'ils marchaient toujours à la tête de leurs bataillons, et la troupe qu'ils conduisaient était surtout encouragée par leur exemple.

Les armées chrétiennes avaient avec elles une musique guerrière qui donnait le signal des combats. Les instruments les plus usités étaient la trompette d'airain, les cornets de bois, de fer, d'or ou d'argent, les sistres, les harpes, les timbales ou nacaires, et les tambours empruntés aux Sarrasins. Un historien de la première croisade rapporte que dans la foule des croisés partis pour l'Orient l'air retentissait d'une symphonie belliqueuse[2]. Pendant que les croisés s'avançaient vers Ascalon, dit le moine Robert, le son retentissant des clairons, des sistres et des trompettes, animait les soldats de la croix, et, répété par les échos lointains, portait l'épouvante dans les camps ennemis. Nous lisons dans Albert d'Aix qu'après une expédition sur les bords de la mer, les guerriers chrétiens, revenant à Jérusalem et traversant les montagnes de la Judée, firent tout à coup retentir en signe de victoire les cornets, les clairons et les tambours; les

[1] Chronique anglaise (*Bibliothèque des Croisades*).
[2] L'anonyme de Mabillon (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

animaux sauvages, effrayés du bruit, fuyaient de toutes parts, et les oiseaux du ciel, arrêtés dans leur vol, tombaient d'effroi au milieu des bataillons chrétiens [1]. Marin Sanuto, dans son projet des croisades présenté au pape, demandait qu'il y eût dans l'armée destinée à combattre les infidèles des flûtes, des trompettes, des vielles et des clairons, afin qu'une harmonie tantôt douce, tantôt belliqueuse, pût tour à tour charmer les pèlerins, enflammer leur courage et porter l'épouvante dans les rangs ennemis [2].

Toutes les nations de l'Europe avaient adopté des cris de guerre dans les combats. Celui des premiers croisés, celui qui retentit au concile de Clermont, était *Dieu le veut, Deus lo vult* (*Dieix lo volt*). On y ajouta ensuite le cri de *Dieu aide* ou *Dieu aix*, qui se trouve mentionné dans presque toutes les chroniques du temps. Outre ce cri général, chaque nation avait le sien comme elle avait sa bannière et son drapeau. Raoul de Caen rapporte qu'à la bataille de Dorylée le duc Robert fondit sur les musulmans, en criant : *A moi, Normandie !* Les Provençaux, selon Raymond d'Agiles, répétaient le nom de *Toulouse* dans leur marche à travers la Macédoine. Le cri de guerre changea dans toutes les expéditions d'Orient. Richard Cœur de Lion, à la bataille d'Arsur, criait : *Dieu aide son sépulcre* [3] ! Les croisés vainqueurs de Constantinople s'avançaient contre les Grecs aux cris de *Flandre* et de *Montferrat* [4]. Ce fut aux cris de *Montjoie Saint-Denis*, que les compagnons de Louis IX abordèrent sur les côtes

[1] Albert d'Aix, Coll. de Bongars (*Bibliothèque des Croisades*).
[2] Raymond d'Agiles, Baudri, Raoul de Caen, Tudebode, etc. (*Bibliothèque des Croisades.*).
[3] Gauthier Vinisauf (*Bibliothèque des Croisades*).
[4] Le troubadour Rambaud de Veiqueiras.

Digitized by Google

d'Égypte [1]. Au dernier assaut de Damiette, assiégée par Jean de Brienne, les guerriers chrétiens qui parvinrent les premiers sur le rempart se mirent à crier, *Kyrie eleïson*, et l'armée répondit, *Gloria in excelsis* [2]. Le cri des rois de Jérusalem était : *Au Christ victorieux! Au règne du Christ* [3] ! Nous avons vu dans l'histoire que les noms de saint George, de saint Démétrius et de saint Mercure furent souvent invoqués dans les bataille [4]. Les cris militaires les plus chers aux pèlerins, exilés de leur patrie, étaient sans doute les noms des provinces ou des royaumes qu'ils avaient quittés pour la cause de Jésus-Christ. Les mots *France*, *Autriche*, *Angleterre*, *Allemagne*, durent animer plus d'une fois la valeur des Francs dans les plaines de l'Asie, et servirent à rallier les soldats de la croix sur les bords de l'Oronte, du Nil et du Jourdain.

[1] Joinville.

[2] Mémorial des podestats de Reggio, Coll. des chroniques italiennes (*Bibliothèque des Croisades*).

[3] Guillaume de Tyr, Coll. de Bongars (*Bibliothèque des Croisades*).

[4] Raymond d'Agiles, Robert le Moine, etc. (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

CHAPITRE XII

CONTINUATION DU MÊME SUJET.

C'est dans leur marche à travers des contrées inconnues que les croisés avaient le plus de dangers à courir, de misères à supporter. On avait coutume de placer au milieu de l'armée les bagages et la foule des pèlerins sans armes ; mais cet ordre ne pouvait être suivi longtemps dans des armées poursuivies par la faim, dans une multitude que nos vieilles chroniques comparent à un faisceau sans liens, à du sable sans chaux. Chaque soir les pèlerins dressaient leurs tentes sans savoir où ils étaient; le lendemain ils décampaient, n'ayant d'autre guide que l'aspect du firmament. Une armée avait rarement des éclaireurs pour connaître l'ennemi et les contrées qu'elle traversait; aussi des légions innombrables étaient-elles souvent vaincues au premier choc, et la plus légère défaite fut quelquefois le signal d'une déroute ou d'une destruction générale. Ce qui nuisit le plus aux armées chrétiennes, c'est que dans leur marche les différents corps qui les composaient restaient souvent séparés les uns des autres, et que les chefs ne communiquaient pas toujours entre eux. On se rappelle comment les premières bandes des croisés et les troupes

Digitized by Google

de Louis VII et de Conrad périrent dans l'Asie Mineure; plus tard deux armées, celles de Jean de Brienne et de Louis IX, furent vaincues sur les bords du Nil, parce qu'on avait négligé d'entretenir des communications avec Damiette, d'où elles étaient parties.

Nous n'avons pas assez de notions positives pour faire la description exacte d'un camp au moyen âge et dans les guerres saintes. Un camp, suivant la position des lieux, devait avoir une forme carrée, triangulaire ou demi-ronde; la forme quadrangulaire oblongue était la plus propre à la défense. L'enceinte du camp était environnée d'un fossé de neuf pieds de large et de huit pieds de profondeur; on construisait autour du camp des murs de terre, de trois pieds de hauteur, au-devant desquels étaient plantées des palissades faites avec des pieux. Pour asseoir un camp, on avait coutume d'éviter les bords des torrents, les plaines trop arides, le voisinage des montagnes. Louis VII et l'empereur Conrad furent obligés de lever le siége de Damas, parce qu'ils avaient placé leurs tentes dans un lieu où ils manquaient d'eau. Les chroniqueurs de la troisième croisade parlent beaucoup du camp devant Ptolémaïs: il ressemblait à une vaste cité; on y avait construit tant de fortifications, que, selon l'expression d'un témoin oculaire, les oiseaux ne pouvaient y pénétrer.

Les batailles que nous avons décrites dans notre Histoire ont déjà pu donner une idée de la manière de combattre des croisés. Tout le monde sait que dans le moyen âge la cavalerie formait la véritable force des armées. Les chevaliers de la croix n'avaient plus de confiance dans leur bravoure, lorsqu'ils perdaient leurs

Digitized by Google

chevaux, nous les avons vus quelquefois monter sur des chameaux, même sur des ânes et des bœufs, plutôt que de combattre à pied. La cavalerie chrétienne avait toujours à sa suite une foule considérable de fantassins, que les chroniques désignent par le mot latin *vulgus*, et qu'on employait utilement dans les siéges.

Dans les grandes batailles, les guerriers de la croix ne distinguaient ni l'aile droite, ni l'aile gauche, ni le centre de l'armée; ils étaient le plus souvent divisés en plusieurs corps, et chaque corps était commandé par un chef qui suivait les instructions arrêtées dans un conseil. Robert le Moine nous apprend qu'à la bataille livrée à Kerbogath, l'armée chrétienne s'avança contre l'ennemi rangée en forme pyramidale, ou plutôt en forme de coin. Raoul de Caen fait honneur à Tancrède de la victoire de Dorylée, et rapporte que le héros normand mit le désordre parmi les musulmans, en s'emparant des lieux élevés. Nous ne sommes point assez éclairé pour apprécier le talent militaire que déployèrent ceux qui commandaient dans les guerres saintes; mais il nous semble que les batailles d'Antioche et d'Ascalon, celles de la troisième croisade, attestent la présence des chefs les plus expérimentés; nous ne pouvons nous empêcher de dire qu'on ne reconnaît pas la même habileté dans les batailles malheureuses de Tibériade et de Mansourah.

Les musulmans ne marchaient jamais à l'ennemi qu'en poussant des cris horribles, en frappant avec force leurs boucliers, leurs tambours et leurs timbales. Les historiens disent que ce fracas, qui avait pour objet d'animer le courage des guerriers, leur inspirait l'ivresse ou plutôt la fureur de la victoire. Le sultan de Nicée, que les Francs avaient vaincu plusieurs fois,

Digitized by Google

nous dit comment ceux-ci se préparaient au combat. « Ils élevaient leurs lances, marchaient à la file, et se » taisaient comme s'ils eussent été sans voix; lors- » qu'ils approchaient de l'ennemi (nous répétons les » paroles du prince musulman), ils se précipitaient » comme des lions poussés par la faim, grinçaient des » dents, remplissaient l'air de leurs cris belliqueux [1]. » Quelquefois les musulmans ouvraient leurs rangs comme pour laisser passer l'ennemi, et pour l'accabler ensuite de leur multitude. D'autres fois, ils combattaient en fuyant, et s'efforçaient d'attirer les chrétiens dans des embuscades. La pensée d'une fuite, même simulée, répugnait à la bravoure des Francs. « Il y a des » gens, dit un de leurs historiens, qui regardent cette » tactique des Turcs comme une habileté; mais cette » habileté n'est au fond que de la perfidie [2]. » Les croisés ignoraient les ruses ou les stratagèmes de la guerre, et Saladin lui-même leur reprochait d'avoir négligé ce moyen de vaincre. Se précipiter sur l'ennemi qu'ils avaient devant eux et l'attaquer à force ouverte, voilà toute leur tactique. Richard ayant ordonné, à la bataille d'Arsur, d'attendre un signal convenu pour fondre sur les ennemis, les chevaliers chrétiens se désolaient, et, lorsque l'armée musulmane vint à menacer leurs rangs, « il n'y eut pas, dit l'hi- » stoire, un prince, un comte ou un baron, qui ne » rougît de honte et ne se crût déshonoré par cette » inaction en présence de l'ennemi [3]. »

Souvent les soldats de la croix, éprouvés par les travaux et les périls de la guerre, montrèrent tout ce

[1] Robert le Moine (*Bibliothèque des Croisades*).
[2] Gauthier le Chancelier (*Bibliothèque des Croisades*).
[3] Gauthier Vinisauf (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

que la subordination et la discipline peuvent donner de force à une armée. Voici quelle était la disposition de la troupe de Richard devant les murs de Joppé. Cette troupe n'avait avec elle que dix chevaux. Les combattants à pied mettaient le genou droit en terre, afin d'être plus fermes, et, s'appuyant sur le pied gauche, ils tenaient de la main gauche leurs boucliers étendus; de la main droite ils tenaient leurs lances, qu'ils inclinaient et dont ils présentaient la pointe à leurs ennemis[1]. Un balistaire était placé entre deux guerriers, protégé par leurs boucliers; un autre soldas disposait la baliste, en sorte que l'office de l'un était de tenir la baliste tendue, celui de l'autre, de lancer les javelots. Deux mille fantassins, ordonnés de la sorte, dociles à la voix de leur chef et ne quittant point leurs rangs, repoussèrent plusieurs fois l'armée de Saladin.

Il faut avouer que ces prodiges de la valeur disciplinée se rencontrent rarement dans l'histoire des croisades. L'enthousiasme religieux qui animait les croisés leur fit remporter plus de victoires que la tactique militaire et l'habileté de leurs chefs. A la veille des batailles, les guerriers chrétiens confessaient leurs fautes, recevaient la communion, « afin, dit une ancienne » chronique, que, s'étant fortifiés du pain céleste, ils » pussent vivre ou mourir comme il convient à des » soldats de Jésus-Christ[2]. Au dernier assaut de Jé» rusalem, les prêtres, vêtus de leurs ornements sa» cerdotaux (nous copions ici Raoul de Caen), se mon» traient au milieu de la foule des guerriers, tour à » tour pleurant d'une sainte allégresse, chantant des

[1] Chronique anglaise (*Bibliothèque des Croisades*).
[2] Gauthier le Chancelier (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

» hymnes, transportant les échelles. Les chevaliers » marchaient à la voix de ces hommes pieux, et le cri » de *Kyrie eleïson*, parti du fond des cœurs, montait » jusqu'au trône du souverain juge. » Quand on eut retrouvé la véritable croix du Sauveur, elle fut portée à la suite des armées. A la victoire de Ramla, les chrétiens crurent voir cette croix miraculeuse s'étendre sur tous les points de l'horizon et s'élever jusqu'au ciel [1]. Comme le bois de la vraie croix était couvert d'or et de pierreries, il devait exciter l'avidité des soldats musulmans ; il devint souvent l'objet des plus sanglants combats. Dans la bataille de Tibériade, où ce signe révéré tomba au pouvoir de Saladin, les plus braves de l'armée se firent tuer pour le défendre, et les auteurs arabes comparent les guerriers chrétiens volant au secours de la croix aux papillons qui voltigent autour d'un flambeau [2]. La veille du combat où périt Roger, prince d'Antioche, un héraut d'armes publia cette proclamation : « Au premier signal de la » trompette, les soldats prendront les armes ; au se- » cond, ils se trouveront à leur rang ; au troisième, » ils se présenteront devant la croix du Seigneur [3]. »

Les soldats du Christ n'auraient pas osé livrer le moindre combat, s'ils n'avaient reçu la bénédiction des évêques. Lorsque l'armée chrétienne se trouva en présence des Karismiens dans les plaines de Gaza, on retarda quelque temps le signal de la bataille, parce que le patriarche de Jérusalem refusait sa bénédiction au comte de Joppé. La bénédiction et les indulgences

[1] L'historien Aboulfarage attribue aussi le triomphe des croisés à Ramla à un miracle de la puissance céleste.

[2] Extrait des auteurs arabes, § XXXVII (*Bibliothèque des Croisades*).

[3] Gauthier le Chancelier (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

de l'Église étaient souvent le prix et la récompense d'une action glorieuse. Pendant le siége de Damiette, le légat romain Pélage retenaient les pèlerins sous les drapeaux de la croisade et leur faisait braver tous les périls, en leur promettant les grâces du ciel non-seulement pour eux-mêmes, mais aussi pour leurs familles restées en Occident. Comme le trésor des indulgences était inépuisable, on prodigua cette monnaie sainte dans toutes les circonstances périlleuses. Après la bataille où Bohémond fut fait prisonnier, plusieurs prélats avaient cherché leur salut dans la fuite; l'archevêque Bernard exhortait ses compagnons à couper la queue de son cheval, qui l'empêchait de fuir, et promettait une indulgence plénière pour un aussi grand service. Dans la foule des chrétiens fugitifs, un seul chevalier vint à son secours, et reçut la bénédiction épiscopale.« Ainsi, » ajoute le chroniqueur qui nous rapporte ce fait, l'un » ayant assuré son salut dans cette vie, l'autre dans » la vie future, tous deux rentrèrent paisiblement » dans Édesse[2].» Le trait que nous venons de citer peut faire sourire le lecteur; mais lorsqu'on relit l'histoire des croisades, on s'étonne de tous les prodiges de bravoure qu'enfantèrent les promesses faites au nom du ciel. De quelque manière qu'on juge aujourd'hui les palmes du martyre et les miséricordes de Dieu présentées comme le premier mobile et le seul prix de la valeur, il faut avouer que cette croyance à l'éternité et cette pensée de la vie future que les guerriers portaient au milieu des scènes de la destruction et de la mort, donnent à l'histoire des guerres saintes une physionomie et un caractère moral qu'on ne trouve point dans les guerres les plus glorieuses des temps anciens.

[1] Raoul de Caen (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

CHAPITRE XIII

DISCIPLINE DES CROISÉS.

Baudri et Robert, historiens de la première croisade, nous disent qu'après le siége d'Archas et pendant que les croisés s'avançaient vers Jérusalem, on punissait ceux qui manquaient aux lois de la discipline, et qu'on les enseignait à ceux qui ne les connaissaient pas[1]; voilà tout ce qu'ils nous apprennent de la discipline des soldats de la croix.

On a pu remarquer dans l'histoire des croisades que les guerriers chrétiens s'instruisaient surtout à l'école de l'adversité. Lorsqu'ils éprouvaient des revers, ils revenaient tout à la fois à la crainte de Dieu et à la crainte de leurs chefs, à l'Évangile et à la discipline. Odon de Deuil se plaît à décrire l'ordre qui régnait dans l'armée de Louis VII, après qu'elle eut été surprise et vaincue près de Laodicée. On avait assigné à chacun son poste, qu'il ne quittait point; personne ne sortait de son rang, pas même pour repousser l'attaque des Turcs; beaucoup de nobles qui avaient perdu leurs chevaux, s'étaient armés de l'arc et se rangeaient parmi les pèlerins à pied. Le roi lui-même, *maître des lois*, se sou-

[1] Voyez le liv. IV de notre Histoire.

Digitized by Google

mettait à la discipline comme les soldats, et, suivi d'une troupe valeureuse, se portait partout où l'appelait le danger de ses compagnons d'armes.

Souvent il s'élevait des divisions entre les chevaliers ou les guerriers à cheval et les croisés à pied. Les travaux auxquels l'infanterie était employée, surtout dans les siéges, les combats qu'elle soutenait avec avantage, la remplissaient d'une confiance aveugle, et l'orgueil la disposait à mépriser ses chefs. Nous avons vu qu'au siége de Ptolémaïs, une foule indisciplinée sortit tout à coup du camp, malgré l'ordre des comtes et des barons, contre lesquels on avait excité sa jalousie ; elle méprisa l'excommunication des évêques, et se précipita en tumulte vers l'armée musulmane, qui tua cinq mille de ces agresseurs imprudents[1]. Un chroniqueur fait à ce sujet une réflexion qui peint fort bien la multitude de tous les temps et de tous les pays : « La fu-» reur, dit-il, l'emporta sur la prudence, l'impétuo-» sité sur la raison, le nombre sur l'autorité. Toutes » les fois, ajoute le même historien, que le peuple » est entraîné par une passion, il prend la témérité » pour du courage, et ne voit pas de meilleur parti que » celui qu'il adopte. Dans son imprévoyance, il évite » celui qui veut l'arrêter, et méprise celui qui veut le » conduire[2]. » Au siége de Damiette, où commandait Jean de Brienne, la foule des croisés à pied se plaignit de l'inaction des chevaliers, et s'attribua la gloire de tous les combats livrés aux musulmans ; les nobles et les chevaliers, tous les guerriers qui combattaient à cheval, ne purent supporter les plaintes et les préten-

[1] Gauthier Vinisauf, Coll. des chroniques anglaises (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Gauthier Vinisauf (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

tions injurieuses des fantassins. A la fin les esprits s'échauffent, et, pour terminer la querelle, les fantassins et les cavaliers sortent du camp, tous impatients de signaler leur valeur et de vaincre les musulmans. On marche à l'ennemi dans le plus grand désordre; la bataille est commencée, lorsque les chefs délibèrent encore. Mais bientôt la plus horrible confusion s'introduit dans les rangs, et l'aveugle confiance se change tout à coup en une terreur panique. Le roi de Jérusalem, qui cherchait à rallier les combattants, faillit être brûlé par le feu grégeois; un grand nombre de cavaliers et de piétons perdirent la vie ou la liberté, et les têtes de cinq cents guerriers de la croix, séparées de leur tronc, remplies de sel, furent envoyées au sultan du Caire. « C'est ainsi, dit un chroniqueur, que Dieu fit justice » des croisés, qui étaient sortis du camp non par l'a» mour pour lui, mais par le sentiment d'une vaine » gloire[1]. »

Un historien, témoin oculaire, nous dit que vers la fin de ce même siége, on prononça des peines sévères contre les croisés, même contre les femmes, qui abandonnaient leur poste ou le lieu du péril. On condamnait les coupables à perdre la main droite; ils étaient dépouillés de leurs armes et de tout ce qu'ils possédaient[2]. Cette disposition pénale semblerait dirigée contre ceux qui manquaient de bravoure, circonstance qui se rencontrait rarement dans les armées chrétiennes. Nous voyons quelquefois, il est vrai, que les pèlerins se laissaient abattre par la misère et le désespoir. Alors on supposait des miracles, on racon-

[1] Mémorial des podestats de Reggio, Coll. de Muratori (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Mémorial des podestats de Reggio (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

tait des apparitions célestes pour relever leurs esprits abattus. Nos lecteurs doivent se rappeler que Bohémond ordonna qu'on mît le feu aux maisons d'Antioche, pour forcer les croisés vaincus par la faim à se rendre sur les remparts de la ville[1]. On eut recours à d'autres moyens extraordinaires pour rappeler les soldats au respect de la discipline; mais parmi des guerriers qui allaient si loin chercher des ennemis à combattre, rien ne devait être plus rare et même plus inutile que les lois qui punissaient la crainte du danger et l'oubli pusillanime des serments de la croisade.

Les relations qui nous parlent de l'expédition de Frédéric I, nous apprennent que dans un conseil tenu à Presbourg on avait fait de sages règlements sur la discipline. Si on en croit ces mêmes relations, l'empereur les fit observer avec beaucoup de sévérité, surtout pour ce qui concernait la répression du brigandage[2]. Il n'était pas facile de contenir sur ce point des guerriers qui manquaient souvent de vivres et se persuadaient dans leur détresse que toute la terre appartenait aux soldats de Jésus-Christ. Frédéric, arrivé à Nicopolis, nomma cinquante maîtres de la milice chargés, dans chaque divison de l'armée, de veiller à l'exécution des lois militaires et de prévenir tous les désordres. Deux chevaliers des bords du Rhin payèrent de leur tête une infraction aux lois qui avaient été proclamées[3]. Ainsi s'établissait la discipline, et l'Orient dut s'étonner de voir enfin une armée de l'Occident où régnaient l'ordre et la subordination. Un chroni-

[1] Raymond d'Agiles, Baudri, Robert le Moine, Coll. de Bongars (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Ansberg (*Bibliothèque des Croisades*).

[3] Godefroy le Moine, Coll. des chroniques allemandes (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

queur, après avoir rapporté la glorieuse bataille d'Iconium, dit que les guerriers de la croix n'étaient pas indignes d'une pareille faveur du ciel, parce que l'amour de la discipline, de la chasteté et de la concorde, régnait dans l'armée chrétienne[1]. Les émirs qui annonçèrent à Saladin la marche et l'arrivée de Frédéric, s'accordaient tous à présenter les guerriers allemands comme les modèles de toutes les vertus belliqueuses.

A chaque combat, on défendait aux guerriers de s'arrêter aux dépouilles de l'ennemi avant la victoire. Dans ce cas rien n'était plus difficile que de se faire obéir, et les défenses les plus sévères ne prévinrent pas toujours les malheurs qu'entraînait l'amour désordonné du butin. Parmi les causes de l'indiscipline dans les armées chrétiennes on peut compter aussi l'extrême bravoure des chefs et des soldats. Cette bravoure ne reconnaissait point le danger, et toute précaution prise contre l'ennemi lui semblait une marque de faiblesse et de timidité. L'exemple du chien miraculeux qu'on appelait *le chien de Notre-Dame*, et qui, au siége d'*Afrique*, avertissait les chrétiens de la présence de l'ennemi[2], caractérise fort bien cette insouciance du péril et l'aveugle sécurité qu'on retrouve dans tous les champions de la croix. On avait un mal plus grave encore à redouter : nous voulons parler de la licence des grands et des habitudes féodales que les chevaliers et les barons portaient au milieu des guerres saintes. Nous avons vu que dans la seconde croisade la ruine d'une armée florissante vint de la désobéissance d'un chef, désobéissance pour laquelle Geoffroi de Rancon ne fut puni que

[1] Gauthier Vinisauf, Coll. des chroniques anglaises (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Froissard.

Digitized by Google

par la perte de son commandement et de sa renommée militaire[1]. On sait qu'après la prise de Ptolémaïs, Richard eut bien plus à se plaindre de la rivalité et de la jalousie des autres chefs que de l'indocilité des soldats. Rien n'est plus étrange dans les annales de la guerre sainte que l'armée de Frédéric II, qui méconnaissait son chef par ordre de l'Église. Tandis que les croisés s'avançaient dans la Palestine, les uns maudissaient l'empereur, les autres le suivaient de loin; tous les ordres se donnaient au nom de la république chrétienne. La discorde des musulmans sauva seule alors l'armée des pèlerins, et lui ouvrit les portes de Jérusalem.

On a pu voir que, parmi les chefs des croisades, les plus grands monarques n'étaient pas toujours ceux qui savaient le mieux se faire obéir. Guillaume Longue-Épée, ayant à se plaindre des princes et des barons français en Égypte, disait à Louis IX : « Vous n'êtes » donc pas roi, puisque vous ne pouvez faire justice[2] ? » Ces paroles expriment à la fois l'idée qu'on avait alors de la royauté et l'état de désordre où se trouvait l'armée chrétienne. On sait comment Louis IX et son armée tombèrent dans les fers des musulmans, et quelles furent les suites de la témérité aventureuse et de la bravoure indocile du comte d'Artois.

Nous ne répéterons point ici ce que nous avons dit si souvent des ordres militaires de la terre sainte. Les hospitaliers et les templiers, les chevaliers teutons, marchaient toujours au combat comme un seul homme, et leur milice intrépide était comme le bouclier des ar-

[1] Odon de Deuil (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Mathieu Pâris, Coll. des chroniques anglaises. (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

mées chrétiennes. Ils mettaient leur gloire dans la soumission à leurs chefs, et la victoire même ne pouvait servir d'excuse à la plus légère désobéissance[1]. Malheureusement les croisés venus d'Europe ne les voyaient point sans quelque jalousie, et ne suivaient ni leur exemple ni leurs conseils.

Nous avons profité de tout ce que nous avons trouvé dans les chroniques pour faire connaître la tactique et la discipline des croisés. Nous citerons, en terminant ce chapitre, quelques-unes des maximes militaires rapportées par Marin Sanuto dans *les Secrets des fidèles de la croix*. « Dans les marches et toutes les opérations » guerrières, il faut que ce qui est profitable à une » armée puisse tourner à la ruine de l'ennemi... Il » vaut mieux laisser derrière soi des troupes de ré- » serve, que de répandre au loin des soldats en avant » de l'armée... Un petit nombre d'hommes bien exer- » cés marche sans peine à la victoire; une multitude » grossière et inhabile n'est bonne que pour fuir... La » nature crée peu d'hommes avec une âme forte et in- » trépide; la discipline donne du courage à un grand » nombre... Une armée qui s'avance en désordre est » toujours en péril... Dans toutes les choses de la vie, » on peut s'amender après une faute; mais, dans les » combats, une faute est irréparable, et la peine suit » toujours de près... Rien n'est plus heureux à la guerre » que de voir un camp bien gardé, un camp où les » guerriers peuvent passer les jours et les nuits en toute » sécurité, comme s'ils avaient emporté avec eux leur » propre ville. Quand l'ennemi arrive, ils ont le temps » de se préparer au combat, et ne tombent pas sous

[1] Voyez un trait de ce genre dans notre analyse de Gauthier Vinisauf (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

» le glaive comme un vil bétail... On n'a pas besoin du » glaive pour vaincre celui qui n'a rien prévu et qui » n'a pas les provisions nécessaires... Appelez un grand » nombre d'hommes, quand vous aurez à délibérer; » pour le commandement, agissez tout seul... Dans les » actions décisives, lorsqu'il s'agit de la vie et de la » mort, il n'y a point de pardon pour les fautes, même » les plus légères. »

Ces maximes générales ne donnent pas, comme on voit, des notions assez positives sur les progrès de la tactique au temps des croisades. Mais Sanuto a soin de dire que ceux qui voudront en savoir davantage pourront l'apprendre dans les écoles, ce qui prouve au moins que la guerre était déjà une science, et qu'on en donnait alors des leçons ailleurs que dans les camps et sur les champs de bataille.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV

DIPLOMATIE DES CROISADES.

Pour connaître à fond l'esprit des croisades, il n'est pas inutile de savoir quels ont été dans la guerre et dans la paix les rapports des chrétiens et des musulmans. Au milieu de l'animosité réciproque, rien n'était plus difficile qu'un rapprochement; et les relations entre les deux peuples, ou plutôt entre les deux croyances ennemies, n'ont pas dû être fréquentes. Le premier exemple que nous en offre l'histoire, c'est au siége d'Antioche. On sait qu'alors il arriva au camp des croisés une ambassade du Caire; les guerriers chrétiens, peu accoutumés au langage des négociations, conduisirent les ambassadeurs sur le champ de bataille, et, chargeant en quelque sorte la victoire de parler pour eux, ils offrirent à la députation égyptienne les têtes des vaincus comme un témoignage de leurs sentiments et de leur puissance. Quelques-unes de nos chroniques nous apprennent qu'une ambassade chrétienne accompagna au Caire les députés du calife [1] : nous avons peu de notions positives sur l'objet et sur le sort de cette députation des croisés; mais, si on en juge par les

[1] Ekkard, Coll. de Martenne (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

événements qui suivirent et surtout par la bataille d'Ascalon, on doit croire que ni les chrétiens ni les musulmans d'Égypte n'avaient alors des intentions pacifiques. Nous avons parlé dans notre troisième livre des députés que l'émir d'Ézas envoya aux croisés, maîtres de plusieurs villes de la Syrie, pour leur demander des secours contre le souverain d'Alep. On se rappelle que ce fut une colombe qui, à la grande surprise des pèlerins, porta à l'émir musulman la nouvelle du traité conclu avec Godefroy de Bouillon. Au reste, ce traité ne sauva point l'émir d'Ézas, qui, tombé ensuite dans les mains de ses ennemis, expia par son trépas une alliance inutile avec les disciples du Christ.

Après l'établissement du royaume de Jérusalem, il dut naître quelques rapports entre les chrétiens et les puissances musulmanes du voisinage. Dans leurs négociations avec les infidèles, les nouveaux conquérants de la Palestine se bornaient à déclarer que toutes les villes de la Judée appartenaient à Jésus-Christ et à saint Pierre, dont ils étaient les serviteurs. « Pourquoi, » disaient l'émir et le cadi de Césarée aux chrétiens » qui assiégeaient la ville, pourquoi voulez-vous en- » vahir notre pays et nous donner la mort, puisqu'il » est écrit que Dieu nous a créés comme vous à son » image? » Les chrétiens répondaient : « Nous n'en- » vahissons point votre pays, mais nous réclamons une » terre qui appartient au prince des apôtres; nous ne » voulons pas vous tuer, mais le Seigneur a dit : Je suis » le dieu des vengeances, et le glaive sera tiré contre » ceux qui transgressent ma loi [1]. » Tel était alors le langage de la diplomatie chrétienne et de la diplomatie

[1] Annales de Gênes, par Caffaro, Coll. de Muratori (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

musulmane. La plupart des villes de la Syrie payèrent un tribut aux Francs victorieux. La terreur qu'inspiraient les guerriers de la croix avait seule dicté les traités et présidait à leur exécution.

On vit quelquefois des alliances offensives et défensives entre les chrétiens et quelques princes musulmans ; mais une défiance mutuelle empêcha toujours que ces alliances n'eussent quelque résultat ou même quelque durée. Les uns croyaient déplaire à Jésus-Christ en se rapprochant des infidèles ; les autres redoutaient la colère de Mahomet en mêlant leurs drapeaux à ceux de la croix. Les négociations les plus remarquables des Francs et des puissances musulmanes furent celles d'Amaury, roi de Jérusalem, et du calife du Caire. Nous avons raconté ces négociations, dans lesquelles le *prince des croyants*, au grand scandale des musulmans, fut obligé de présenter sa main nue aux députés chrétiens. Les émirs égyptiens, qui se disputaient la faveur du calife et l'autorité souveraine, appelèrent tour à tour au secours de leur ambition les armes d'Amaury et celles de Noureddin, sultan de Damas. Alors on vit arriver successivement sur les bords du Nil des ambassadeurs qui flattaient l'espérance des factions, et des armées qui désolaient le pays. De part et d'autre on montra plus de bravoure que de respect pour les traités et pour les lois de la justice. Amaury, tout à la fois trompé et vaincu, se trouva enfin obligé d'abandonner l'Égypte, et ce fut au milieu de toutes ces révolutions que s'éleva la puissance de Saladin, qui finit par être le maître de Damas, du Caire et de Jérusalem.

Avant la troisième croisade, l'histoire fait mention des rapports qui s'établirent entre les princes d'Occi-

Digitized by Google

dent et les plus puissants monarques de l'Asie. Les chroniques contemporaines rapportent qu'il était parti d'Europe un envoyé de l'empereur d'Allemagne, nommé Gérard, qui fut très-bien reçu à la cour du Caire et dont il nous reste une relation qui atteste un long séjour en Orient[1]. De son côté Saladin, avant la prise de la ville sainte, avait envoyé des ambassadeurs en Occident, et ces ambassadeurs séjournèrent plusieurs mois à la cour de Frédéric Barberousse. Quand la croisade eut été décidée parmi les princes chrétiens, Frédéric, plein de respect pour les lois de la chevalerie, ne voulut pas marcher contre le nouveau conquérant de la Palestine sans lui avoir déclaré la guerre par un message solennel. « Notre devoir, comme chef de l'Em» pire, écrivait Frédéric à Saladin, est de défendre la » ville de Jésus-Christ; nous vous mandons que, si vous » n'abandonnez pas les terres que vous venez d'en» vahir, soutenu par la vertu du Très-Haut, nous ten» terons la guerre et ses hasards à compter des ca» lendes de novembre[1]. » Après avoir ainsi déclaré sa résolution, l'empereur d'Allemagne cite l'histoire ancienne pour prouver au fils d'Ayoub que l'Égypte, la Syrie et beaucoup d'autres contrées d'Orient appartenaient aux successeurs des Césars. On voit par là que Frédéric ne réclamait point la Palestine comme le domaine de Jésus-Christ ou de saint Pierre, mais comme une province de l'empire romain, ce qui paraît une nouveauté dans les croisades. Le chef de l'empire germanique fait l'énumération des peuples qu'il peut ap-

[1] *Voyez* Arnold de Lubeck, Coll. des chroniques allemandes (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Gauthier Vinisauf, Coll. des chroniques anglaises (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

peler à défendre ses droits, et dans sa lettre il nomme « les habitants du Rhin, qui prennent les armes même » pendant la paix ; la jeunesse d'Istrie, qui ne connut » jamais la fuite ; les Bohémiens, qui savent mourir » avec joie ; les Suèves, les guerriers de la Thuringe » et de la Franconie, réputés pour leur ruse et leur » adresse ; les peuples des Alpes, pleins d'agilité ; les » Polonais, plus féroces que les bêtes de leurs forêts ; » les Pisans, redoutables sur les mers. » Saladin, dans sa réponse, exprime d'abord quelque surprise, puis, invoquant le nom de Mahomet, il fait à son tour le dénombrement de ses forces : « Vous nommez les peu- » ples de votre empire ; mais ils n'égalent pas le nombre » des peuples musulmans. Nous commandons aux » Arabes bédouins, qui seuls pourraient arrêter nos » ennemis ; aux Turcomans, qui suffiraient pour dis- » perser les guerriers chrétiens ; la Phénicie, l'Égypte, » la Syrie, obéissent à nos lois ; le calife de Bagdad se » lèverait de son trône, s'il le fallait, pour venir à » notre secours. Mais qu'avons-nous besoin de tant de » forces réunies ? nos armées, qui sont entrées à Jé- » rusalem, ne sauront-elles pas défendre nos conquê- » tes ? » Le sultan rappelle ensuite à Frédéric les re- vers des chrétiens en Asie, et le menace de porter la guerre jusqu'en Europe. « Non, ce n'est pas assez pour » nous, ajoute-t-il, d'avoir conquis cette terre mari- » time où nous sommes : nous passerons les mers, s'il » plaît à Dieu, et protégés par la justine divine, nous » subjuguerons vos royaumes d'Occident ; car, si vous » venez jusqu'ici, vous serez obligé d'emmener tout » votre peuple, et il ne restera plus personne pour » défendre vos cités et vos provinces[1]. » En même

[1] Gauthier Vinisauf, Coll. des chroniques anglaises (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

temps qu'il adressait un message à Saladin, l'empereur d'Allemagne écrivait au sultan d'Iconium, son ancien allié, pour lui demander le passage dans ses États[1]. Frédéric reçut de ce prince musulman une réponse plus pacifique; mais, lorsqu'il arriva dans l'Asie Mineure, il n'en trouva pas moins toute la population turque armée contre lui. Nous avons dit ailleurs quel fut le terme de ces négociations avec les puissances musulmanes et l'issue déplorable de l'expédition des Allemands.

Dans la troisième croisade, qui dura si longtemps, on dut sentir plus d'une fois la nécessité de parler de la paix, et les négociations se mêlèrent souvent aux scènes les plus sanglantes de la guerre. Ce fut alors que Richard montra son caractère changeant et impétueux; Saladin, sa fermeté calme et son fanatisme prudent. Dans les rapports que le besoin de la paix fit naître entre les chefs chrétiens et les chefs musulmans, l'histoire se plaît à remarquer une sorte d'urbanité et d'esprit chevaleresque qui semblerait appartenir à un autre temps; mais, lorsqu'on se rappelle qu'après le siége de Ptolémaïs le chef de l'armée musulmane refusa d'exécuter les traités et que le roi d'Angleterre ordonna le massacre de plusieurs milliers d'otages et de captifs, on est bien obligé de reconnaître encore les mœurs et la diplomatie d'un siècle grossier et barbare. A la fin on conclut un traité de paix, parce que de part et d'autre on ne pouvait plus faire la guerre; telles étaient les dispositions des puissances qui se rapprochaient ainsi par nécessité, que Richard, en

[1] Godefroy le Moine, Coll. des chroniques allemandes (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

quittant la Palestine, promettait d'y revenir avec une armée, et que Saladin, lorsqu'un an après la paix jurée il mourut à Damas, nourrissait la pensée hardie de porter ses armes jusqu'en Europe [1].

La croisade de Frédéric II ne fut qu'une longue négociation. L'empereur avait envoyé des ambassadeurs au sultan d'Égypte. Lorsque les guerriers de la croix et les défenseurs de l'islamisme furent en présence, on ne s'occupa point de poursuivre la guerre et de livrer des combats : l'histoire montre les deux princes placés dans une situation également embarrassante; Frédéric, méprisé des chrétiens, le sultan du Caire, maudit des musulmans, et tous deux désirant la paix, dans la crainte de leurs alliés et de leurs soldats. Aussi une chronique du temps n'attribue-t-elle qu'à Dieu seul l'issue de cette négociation singulière. « Pendant qu'on traitait, dit Richard de Saint-Ger-» main, de la restitution de la terre sainte, le Sei-» gneur Jésus-Christ, qui est la sagesse du père, » décida dans sa providence accoutumée que le sou-» dan rendrait à l'empereur la cité de Dieu [2]. » Quoique Frédéric écrivit alors au roi d'Angleterre que Dieu venait de faire éclater sa puissance, en lui ouvrant les portes de Sion [3], la déférence qu'il montrait pour les musulmans et les discours que lui prêtent les chroniques arabes, prouvent du moins que dans les négociations avec le sultan du Caire, l'empereur n'invoqua point l'autorité de l'Église chrétienne, et ne redemanda point Jérusalem comme l'héritage du fils de

[1] Extraits des auteurs arabes, § LXVIII (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Richard de Saint-Germain, Coll. de Muratori (*Bibliothèque des Croisades*).

[3] Mathieu Pâris, Coll. des chroniques anglaises (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

Dieu [1]. Au reste, jamais traité ne fut plus mal reçu par ceux mêmes qui devaient en profiter ; car le patriarche de Jérusalem ne cessa de dénoncer au pape et à la chrétienté cette conquête pacifique de la ville sainte comme l'ouvrage de la perversité et comme une profanation des croisades.

Frédéric cependant resta fidèle aux traités qu'il avait conclus, et conserva ses relations en Asie, malgré la cour de Rome, qui ne pouvait lui souffrir un allié ni parmi les chrétiens, ni parmi les musulmans. Quatre ans après son expédition dans la Palestine, il reçut en Sicile les ambassadeurs du sultan d'Égypte et du Vieux de la Montagne. Les députés égyptiens lui apportaient une tente magnifique, où les images du soleil et de la lune représentaient la marche des saisons et marquaient exactement les heures du jour et de la nuit [2]. Quelques années plus tard, nous voyons dans Mathieu Pâris qu'après la sanglante bataille de Gaza le monarque allemand envoya une ambassade aux sultans du Caire et de Damas pour demander la liberté des captifs, menaçant les princes infidèles non des forces de la chrétienté, mais des aigles de Rome et de la Germanie [3].

Les croisades de saint Louis et les relations de ce prince avec les musulmans rappellent à la fois des souvenirs tristes et glorieux. Nous avons vu comment les mameluks, meurtriers de leur sultan, traitaient, le glaive à la main, des conditions de la paix, et com-

[1] Extraits des auteurs arabes (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Godefroy le Moine, Coll. des chroniques allemandes (*Bibliothèque des Croisades*).

[3] Mathieu Pâris, Coll. des chroniques anglaises (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

ment le roi de France triompha par sa fermeté d'une milice avide des dépouilles et du sang des croisés. Pendant son séjour en Palestine, Louis IX entretint quelques relations avec les émirs du Caire et le souverain de Damas : si ces négociations ne purent point réparer les malheurs de la croisade, la charité de Louis leur dut au moins la délivrance d'un grand nombre de prisonniers chrétiens. Revenu en Europe, le monarque ne cessa d'avoir les yeux attachés sur l'Orient, où il brûlait de porter encore l'étendard de la foi chrétienne. On sait qu'il reçut plusieurs ambassadeurs du roi de Tunis; il espérait que le prince infidèle se convertirait au christianisme, et cette espérance l'entraîna à la fin dans une dernière croisade où l'attendaient les palmes du martyre. Nous avons vu que cette expédition malheureuse se termina par un traité conclu entre le roi de Tunis et le successeur de saint Louis ; ce traité, dont le texte arabe se conserve encore de nos jours dans les archives du royaume, est le premier acte important de la diplomatie des croisades qui soit parvenu jusqu'à nous [1].

[1] Outre ce traité original entre Philippe le Hardi et le roi de Tunis, on peut citer comme nous ayant été conservés par les historiens arabes, 1° celui qui fut rédigé en 681 (1282 de Jésus-Christ) entre le sultan d'Égypte et de Syrie et les templiers; 2° celui qui fut conclu l'année suivante avec la ville d'Acre; 3° en 684 le traité du sultan avec le roi de la petite Arménie; 4° le traité avec la princesse de Tyr; 5° le traité avec les rois d'Aragon et des Deux-Siciles; 6° le traité avec la république de Gênes. M. Reinaud a eu occasion de parler de ces diverses pièces diplomatiques dans ses Extraits des auteurs arabes. On les trouvera accompagnées de tous les éclaircissements convenables dans la *Bibliothèque des Croisades*.

Digitized by Google

CHAPITRE XV

CONTINUATION DU MÊME SUJET.

Vers la fin des croisades, la diplomatie se ressentit de la discorde qui régnait à la fois parmi les chrétiens et parmi les musulmans. Dans l'expédition du roi de Navarre, on voit les princes croisés traiter, les uns avec le sultan du Caire, les autres avec le prince de Damas [1]. Les pèlerins de l'Occident négociaient quelquefois avec les Sarrasins ou les Turcs, sans l'adhésion des chrétiens du pays, et souvent il arrivait que les chrétiens d'Orient terminaient une guerre sans en avertir les croisés. On sait combien il y avait dans la terre sainte d'autorités différentes et de gouvernements divers. Les templiers et les hospitaliers, les nations d'Europe établies dans les villes chrétiennes, tous entretenaient des relations plus ou moins directes avec les puissances musulmanes; tout le monde avait le pouvoir, sinon de conclure une trêve, au moins de la rompre. Aussi, les princes souverains de la Syrie et de l'Égypte disaient-ils qu'on ne pouvait placer aucune confiance dans les chrétiens, et que parmi eux *les plus petits défaisaient sans cesse ce*

[1] Continuation de Guillaume de Tyr, Coll. de Martenne (*Biblioth. des Croisades*).

Digitized by Google

qu'avaient fait les plus grands [1]. C'était un phénomène dans les croisades, surtout dans les derniers temps, qu'une trêve fût respectée jusqu'au jour de son expiration. Jamais on ne fut arrêté en Occident, lorsqu'on prêchait une guerre sainte, par la pensée que les colonies chrétiennes de Syrie se trouvaient en paix avec les musulmans. L'espérance de la victoire ou la crainte d'une défaite était la seule et la véritable mesure du respect qu'on avait pour les traités avec les infidèles.

Comme aucune puissance humaine ne pouvait garantir ni assurer l'exécution des traités, les parties contractantes invoquaient l'autorité des croyances religieuses, et se dévouaient elles-mêmes aux anathèmes que chaque religion prononce contre le parjure. Les chrétiens attestaient le nom de Jésus-Christ, et consentaient à renier le baptême s'ils violaient leurs serments. Les musulmans prenaient à témoin leur prophète, et se déclaraient d'avance infidèles aux lois du Coran s'ils manquaient à la foi jurée. Dans certaines occasions on avait recours à des moyens extraordinaires pour s'assurer de l'exactitude réciproque à remplir les traités. On voit quelquefois dans l'histoire les chrétiens et les barbares mêler leur sang dans une coupe et le boire en signe d'alliance et de fraternité [2]. L'observation des lois de la paix ou de la guerre ne fut pas toujours garantie par ces différentes précautions, et tel était le mépris qu'on avait pour la sainteté des serments,

[1] Extraits des auteurs arabes, § XCIV (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Joinville rapporte un exemple de cette coutume en parlant de quelques chevaliers qui avaient séjourné parmi les barbares. Une chronique manuscrite, dont nous avons donné l'extrait dans la *Biblioth. des Crois.*, raconte que Saladin et le comte de Tripoli burent ainsi de leur sang pour s'assurer de leur foi mutuelle. Ces divers exemples nous rappellent ce que dit Salluste dans son récit de la conspiration de Catilina.

Digitized by Google

que de part et d'autre on se plaignait à peine de la violation du droit des gens, et que la rupture d'une trêve ne causait point de surprise.

Quand le sultan de Damas fut mort, dit une vieille chronique, *toutes les trêves furent mortes*[1]. Ces expressions naïves peignent très-bien le désordre et la confusion de cette époque malheureuse. Les chrétiens, dans leur état d'abaissement, ne négociaient plus pour la puissance, mais pour la vie. Il est affligeant de voir ces tristes restes de la grandeur des Francs, pour qui les traités n'étaient plus que des actes de soumission : on exigeait qu'ils démolissent leurs forteresses, et ils les démolissaient; qu'ils renonçassent à toute alliance avec les peuples d'Europe, et ils y renonçaient; ainsi les faibles enfants du royaume de Godefroy, dans leurs dernières relations avec les musulmans, désavouaient en quelque sorte leurs frères d'Occident, et tremblaient de rappeler la gloire des croisades.

Quand l'Orient ne vit plus les armées de la croix, les traités de commerce devinrent le seul objet des négociations avec les musulmans. Il est curieux de voir avec quelle sagacité toutes les difficultés sont prévues dans ces pièces diplomatiques, et quel esprit de ruse et de prudence présidait à leur rédaction. Plusieurs nous ont été conservées par les historiens orientaux; lorsqu'on les lit avec attention, on juge que les puissances musulmanes craignirent longtemps le retour des guerres saintes, et qu'elles ne cessèrent point d'avoir pour les chrétiens de l'Occident les défiances et les préventions que leur avaient inspirées les croisés.

Nous ne parlerons point ici des rapports des Francs

[1] Continuation de Guillaume de Tyr, Coll. ampl. de Martenne (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

avec les Tartares : les peuples de la Tartarie ne se montrèrent sur le théâtre des événements que vers la fin des croisades et lorsque les colonies chrétiennes tombaient en ruine. La nation mogole tenta plusieurs fois de pousser ses conquêtes jusqu'en Égypte, et, dans les vicissitudes de la guerre, elle fut tour à tour l'alliée des musulmans et des chrétiens. Les Tartares, lorsqu'une fois ils eurent passé l'Euphrate, envoyèrent souvent des ambassadeurs aux rois de l'Europe, et ceux-ci de leur côté adressèrent aux Tartares plusieurs messages[1]. On a conservé dans les archives de France deux lettres écrites à Philippe le Bel par le chef de cette nation barbare[2]. Les Tartares, qui n'avaient point de religion nationale, embrassèrent à la fin la religion musulmane qui dominait en Asie. Il est probable que, si les nations chrétiennes leur eussent offert l'espoir d'une puissante alliance, ils auraient embrassé le christianisme, et cette conversion des peuples mogols à l'Évangile aurait pu changer la face du monde.

Nous ne reviendrons point sur les négociations des Grecs et des Francs, dont nous avons souvent parlé. Toutes les fois que les croisés négocièrent avec les maîtres de la Grèce, soit pour leur passage, soit pour les vivres, ils eurent la pensée de s'emparer de Constantinople. A la fin, Constantinople fut prise, et l'empire grec renversé : déplorable résultat d'une antipa-

[1] M. Abel Rémusat a compté neuf tentatives faites par les princes chrétiens pour se lier avec les Mogols, et jusqu'à quinze ambassades envoyées par les Tartares en Europe, principalement aux papes et aux rois de France. *Relations politiques des rois de France avec les empereurs mogols*, dans les nouveaux Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. VI et t. VII.

[2] Outre ces deux lettres, dont l'une est un rouleau de dix-huit pouces de haut sur neuf pieds de longueur, il en existe une autre de Batou adressée au grand maître de l'ordre Teutonique. Cette dernière est citée dans le *Thesaurus Epistolicus* de Lacrosse, t. I, p. 53.

Digitized by Google

thie entre deux peuples qui s'accusaient tour à tour de trahison et ne pouvaient se rapprocher sans se haïr davantage. Quand les Grecs rentrèrent dans Byzance, des négociations s'ouvrirent de nouveau avec les Latins et surtout avec la cour de Rome : on promettait de secourir les Grecs contre les Turcs, s'ils reconnaissaient la suprématie de l'Église romaine ; ceux-ci promettaient de se soumettre à tout ce qu'on leur demandait, surtout dans les moments de périls. Ce fut au milieu de ces relations entretenues par la crainte, auxquelles la défiance présidait sans cesse, que l'empire grec tomba tout à fait en ruine et que sa capitale devint enfin une proie facile pour les barbares qui la menaçaient depuis plusieurs siècles.

Nous ferons mieux connaître la diplomatie des croisades en présentant un tableau rapide des relations que les chefs de l'Église entretinrent avec les infidèles. Le premier message des papes aux puissances musulmanes est la lettre que Lucius III écrivit à Saladin pour l'inviter à faire un échange de prisonniers[1]. Le sultan se montra favorable à la demande du pontife, et répondit à Lucius qu'il avait reçu sa lettre *avec un cœur content et un esprit joyeux*. Le frère de Saladin, à qui le pape avait écrit également, lui disait dans sa réponse qu'il le regardait comme *son meilleur ami ;* Malek-Adhel priait Dieu qu'il inspirât au chef de l'Église, ainsi qu'à lui-même, ce qu'il convenait de faire, *avec le secours de la grâce divine, pour le salut des chrétiens et des musulmans*[2]. Les termes affectueux de cette correspon-

[1] Nous ne parlerons point de la lettre qu'Alexandre III écrivit au soudan d'Iconium quinze ans auparavant, parce que cette pièce n'est qu'une pieuse dissertation sur les doctrines du christianisme et n'a aucun rapport aux croisades.

[2] *Annales eccles.*, ann. 1185.

Digitized by Google

dance peuvent exciter d'abord quelque surprise; mais il ne faut pas oublier que le nouveau maître de l'Égypte et de la Syrie menaçait alors d'envahir la Palestine, et qu'il redoutait surtout une croisade qui pouvait l'arrêter dans ses desseins.

Lorsqu'après la mort de Saladin Malek-Adhel gouvernait l'empire des Ayoubites, nous voyons s'établir de nouvelles relations entre ce prince et le pape Innocent III. Dans sa lettre au sultan, le pontife expliquait la perte de Jérusalem en disant qu'il est au ciel un Dieu *qui transporte les temps à son gré et donne les royaumes de ce monde à qui il veut*[1]. Puis il sollicitait la clémence du prince musulman en faveur des captifs et des malheureux habitants de la terre sainte. Le pape conseillait enfin au souverain de Damas de rendre aux chrétiens la cité de Jésus-Christ, dont la conservation était sans avantage pour lui et devait l'entraîner dans beaucoup de périls et de sacrifices. L'histoire ne dit point que le frère de Saladin ait répondu à cette lettre d'Innocent.

Grégoire IX eut aussi des relations avec les princes infidèles, mais on remarque dans ses messages un autre esprit et un caractère différent. Le pape, s'adressant en même temps au calife de Bagdad, aux souverains du Caire et de Damas, se présentait auprès d'eux comme l'interprète des saintes Écritures, et les pressait de se rendre à l'évidence de la foi chétienne. Il invoquait tour à tour les patriarches, les prophètes et les apôtres, véritables lumières placées sur *la voie des vérités évangéliques*. « Ce n'est pas votre royaume que nous vous » demandons, ajoutait Grégoire, c'est vous-même.

[1] Richard de Saint-Germain, Coll. de Muratori (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

» Nous ne voulons point porter atteinte ni à vos hon-
» neurs ni à votre puissance; notre vœu le plus cher est
» de vous élever au-dessus du siècle et d'assurer votre
» salut sur la terre et dans le ciel[1]. » Rien ne serait plus curieux sans doute que de voir comment les princes musulmans, et surtout le *vicaire de Mahomet*, répondirent au chef de l'Église chrétienne; mais nous n'avons trouvé aucun éclaircissement sur ce point ni dans les auteurs arabes, ni dans les historiens occidentaux.

Dans les guerres contre les Turcs, les papes eurent des rapports nombreux tantôt avec les conquérants de la Grèce, tantôt avec les puissances musulmanes de l'Égypte, de la Syrie et de la Perse. Un des prédicateurs les plus ardents de la guerre sainte, Pie II, après avoir cherché dans tout l'univers des ennemis aux Turcs, eut la pensée bizarre d'opposer aux armes de Mahomet II les arguments de la théologie et de triompher de lui par la dialectique. Il nous reste un mémoire très-étendu dans lequel le souverain pontife s'efforce tour à tour de convaincre l'esprit de l'empereur turc par des raisonnements, et de séduire son ambition en lui montrant la conquête facile de tout l'Orient et même la possession de la Hongrie et de la Bohême[2]. Dédaignant ces messages et toutes ces négociations, les musulmans poursuivaient toujours leurs victoires. Les chrétiens se trouvaient souvent réduits à demander la paix; et tel était alors l'esprit de la diplomatie des croisades, qu'un souverain pontife remercia l'empereur d'Allemagne de l'avoir compris dans un traité de paix conclu avec Soliman[3].

[1] Raynaldi, *Annales eccles.*, an 1263.
[2] Raynaldi, *Annales eccles.*, an 1461.
[3] Clément VII. (*Annales eccles.*, an 1533.)

Digitized by Google

Rien n'annonce plus la décadence des guerres saintes que ces négociations des papes. Dans les premières croisades, on s'occupait surtout de conquérir les royaumes des infidèles; la conversion des princes musulmans devint ensuite la grande affaire des pontifes, parce que l'enthousiasme belliqueux commençait à s'éteindre et qu'il devenait plus facile de trouver des arguments que des soldats. Au reste, ces dernières tentatives ne réussirent pas plus que les précédentes, et Dieu permit que tous les pays dont on avait contesté la possession tantôt par de pieux raisonnements, tantôt par l'épée des croisés, restassent au pouvoir des ennemis de l'Évangile.

Digitized by Google

CHAPITRE XVI

CE QUI SE PASSAIT EN EUROPE PENDANT LES CROISADES.

Les croisades étaient un grand spectacle pour les générations contemporaines. Dans toutes ces expédidions lointaines, l'Europe ne cessait d'avoir les regards attachés sur la Syrie et sur les chemins qui conduisaient à Jérusalem. Les croisés ne livraient pas un combat, n'éprouvaient pas une défaite, que le bruit n'en retentît dans toute la chrétienté. On a vu quels transports firent éclater les fidèles lorsque tout à coup ils apprirent que la ville sainte avait été délivrée par les compagnons de Godefroy. Dans les cités, dans les châteaux, dans les cabanes des serfs, dans les cloîtres, partout on répétait le nom de Jérusalem; toutes les familles chrétiennes étaient dans la joie, comme si le ciel eût annoncé à chacune d'elles ses bénédictions et qu'un âge de bonheur eût commencé pour le monde. Quatre-vingts ans plus tard, lorsque la cité de Jésus-Christ fut reconquise par Saladin, un deuil universel s'étendit sur l'Église latine; l'Occident aurait vu moins de désolation au milieu de ses peuples, si quelque grand fléau eût détruit les cités les plus florissantes, ou si la moitié de ses habitants eût péri par la guerre ou par la colère céleste.

Digitized by Google

L'Europe ne s'affligeait et ne se réjouissait que pour les événements qui se passaient loin d'elle; on ne se passionnait que pour ce qui arrivait de l'Orient, et tout ce qui ne s'accordait point avec les passions dominantes était livré à l'anathème. C'était en vain que les déserteurs de la première croisade, pour excuser leur fuite, racontaient leurs misères ou leurs périls : personne ne voulait les croire; on avait pleuré leur absence, on maudissait leur retour, et l'Église, réunie à tout le peuple, les menaçait des vengeances du ciel s'ils ne se hâtaient de retourner en Asie [1]. Comme on était persuadé que Dieu favorisait les armes des pèlerins, on croyait facilement aux récits de leurs victoires; malheur aux imprudents qui les premiers répandaient la nouvelle de quelque grand désastre essuyé par les armées de la croix! Dans la première expédition de Louis IX, la renommée avait d'abord annoncé la prise du Caire, et dans toutes les églises le clergé et le peuple avaient chanté le *Te Deum laudamus* pour cette conquête des croisés; l'histoire nous apprend qu'on fit mourir comme des criminels ceux qui, au milieu de la joie publique, commencèrent à parler de la captivité du roi [2].

Les chrétiens restés en Europe avaient, comme la foule des croisés, leurs pronostics et des signes qui leur présageaient les triomphes ou les revers des pèlerins. L'histoire contemporaine remarque qu'une aurore bo-

[1] Le comte de Blois, Hugues le Grand, frère du roi de France, et autres, furent contraints de reprendre le chemin de Jérusalem.

[2] Mathieu Pâris raconte qu'on pendit ceux qui avaient les premiers parlé des malheurs de l'armée chrétienne. Un siècle plus tard, le peuple de Paris maltraita ceux qui annoncèrent d'abord la captivité des chevaliers de la croix vaincus a Nicopolis par Bajazet; plusieurs furent jetés dans la Seine, et la renommée eut ainsi ses martyrs.

Digitized by Google

réale qui avait vivement frappé l'attention des croisés au siége d'Antioche, fut aperçue en même temps dans la Normandie [1] et regardée comme le signal des événements qui devaient arriver au delà des mers. Nous lisons dans Guillaume de Nangis que, le pape Eugène III célébrant à Reims le sacrifice de la messe, le sang de Jésus-Christ se répandit sur le tapis devant l'autel [2]; dans le même temps le tonnerre tomba sur un monastère de la Picardie, tandis que les moines étaient à l'église, et deux cénobites furent atteints dans le sanctuaire par la foudre du ciel [3]; on augura de là de grandes calamités pour le monde chrétien, et bientôt l'Allemagne et la France désolées apprirent les désastres de la seconde croisade. Pendant la sixième expédition, le pape avait ordonné qu'on ferait, chaque mois et le même jour, dans toutes les paroisses une procession pour demander à Dieu qu'il éloignât des armes chrétiennes la confusion et l'opprobre [4]. A la messe solennelle, au moment où l'hostie salutaire est offerte pour les péchés du monde, tous les fidèles se prosternaient humblement et chantaient en chœur le psaume martial : *Que le Seigneur se lève, et que tous ceux qui le haïssent fuient devant sa face.* Dans une lettre écrite d'Orient, on disait aux fidèles qui n'avaient pas pris la croix : « Assemblez-vous pour prier le vendredi qui précédera » l'anniversaire du triomphe de Jésus-Christ; car le » même jour nous combattrons les Sarrasins. » Ainsi la prière unissait ceux qui combattaient en Asie et

[1] Raoul de Caen, Coll. de Muratori (*Bibliothèque des Croisades*).
[2] Guillaume de Nangis (*Bibliothèque des Croisades*).
[3] Vincent de Beauvais (*Bibliothèque des Croisades*).
[4] A l'époque de chacune de ces processions, le clergé prescrivait le jeûne et l'aumône, *afin que l'un et l'autre fussent comme des ailes qui portassent les prières des chrétiens jusqu'au trône de l'Éternel.*

Digitized by Google

ceux qui n'avaient point quitté leurs foyers. La chrétienté offrit un spectacle encore plus touchant dans une croisade contre les Turcs : on sonnait la cloche chaque jour à l'heure de midi, et depuis la Norwége jusqu'au détroit de Cadix tous les chrétiens priaient ensemble pour leurs frères qui défendaient Belgrade assiégée par Mahomet II.

Nous avons dit, d'après les chroniques du temps, que pendant les guerres saintes les désordres qui troublaient l'Europe cessaient tout à coup. Cette suspension miraculeuse de toutes les discordes avait sans doute quelque chose de vrai ; mais il serait exagéré de dire qu'il n'y eut ni trouble ni guerre pendant les croisades. Orderic Vital, dans son histoire, nous parle longuement de la guerre injuste et cruelle que poursuivit Guillaume le Roux, roi d'Angleterre, contre Hélie, seigneur du Mans. Ce fut en vain que le malheureux Hélie, qui avait pris la croix, invoqua les priviléges de la guerre sainte et qu'il dit au monarque anglais : « Je » placerai la croix sur mon bouclier, sur mon casque, » sur la selle et sur la bride de mon cheval. » Guillaume n'en conduisit pas moins une armée dans le pays du Mans ; toute la contrée fut ravagée, Hélie jeté dans les fers ; et ces violences sacriléges, dit l'historien que nous venons de citer, se commettaient dans le même temps que les croisés marchaient vers Jérusalem.

L'abbé Suger, dans ses Lettres à Louis VII, reproche au roi de ne pas répondre à l'amour impatient de ses peuples, et de compromettre par ses retards la tranquillité de son royaume, qu'avait troublée l'ambition des comtes et des barons [1]. Wilbald, abbé de Corvey,

[1] Lettre de Suger à Louis VII, Coll. de Duchesne (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

qui gouvernait l'empire germanique en l'absence de Conrad, adresse les mêmes reproches et les mêmes prières à l'empereur d'Allemagne. La Lorraine se trouvait livrée aux brigandages, aux incendies, et, ce qui affligeait surtout le fidèle prélat, on n'avait pas même respecté les priviléges de l'abbaye de Corvey [1].

Les évêques avaient reçu du pape l'ordre formel d'excommunier tous ceux qui entreprendraient de troubler la paix publique et qui usurperaient les droits des princes croisés. Ces menaces devaient produire un effet salutaire; mais elles avaient quelquefois besoin d'être accompagnées de la force temporelle, et la plupart des guerriers qui pouvaient faire respecter la justice, s'étaient rendus en Orient. On peut bien croire que les arrêts de l'Église demeuraient souvent sans exécution, puisque les sollicitations et les menaces du saint-siége ne purent abréger ni adoucir la captivité de Richard Cœur de Lion, tombé entre les mains de ses ennemis au retour de la Palestine et devenu prisonnier d'un monarque chrétien. Si les foudres de Rome n'avaient pu mettre les rois à l'abri de l'injustice et de la persécution, que pouvaient-elles pour les simples pèlerins, pour leurs épouses et leurs enfants délaissés? L'abbé de Clairvaux, qui disait, à la suite de ses prédications en France et en Allemagne, que les bourgs et les châteaux étaient déserts et qu'en beaucoup d'endroits il restait à peine un seul homme pour sept femmes [2], l'abbé de Clairvaux, disons-nous, retraçait sans le savoir un tableau fidèle de la croisade

[1] Lettres de l'abbé Wilbald, nouveau Trésor des anecdotes de Martenne (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Otton de Freisingen, Coll. de Muratori (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

et de tous les genres de malheurs qu'elle devait entraîner après elle.

C'est ici que les guerres saintes se présentent à notre pensée sous l'aspect le plus douloureux. Il n'est pas d'ancienne chronique qui, au départ des croisés, ne s'arrête à faire leur dénombrement, à décrire leur marche triomphante ; mais de toutes ces armées, que les plus vastes campagnes avaient de la peine à contenir et qui devaient conquérir l'Orient, aucune ne revenait en Europe. L'histoire contemporaine, semblable au funèbre nautonier de la Fable, paraît n'avoir pris pour tâche que de conduire les guerriers de la croix hors des limites de l'Europe chrétienne ; elle les accompagne en Asie, comme à leur sépulcre, puis elle garde un profond silence. « O Jérusalem, cité du roi » du ciel, s'écriait un chef de l'Église, que de guer- » riers la chrétienté a envoyés pour te secourir ! que » de chrétiens ont été armés du signe de la croix, afin » de t'arracher au joug de la servitude ! et combien de » ces pèlerins belliqueux n'ont trouvé en Orient que des » fers, des tribulations ou la mort [1] ! » L'histoire, en racontant les misères des pèlerins, n'a guère parlé que des chagrins de la piété ; combien ses tableaux nous eussent offert d'intérêt, si, au milieu de ces grands mouvements politiques et religieux, elle eût surpris le secret des affections humaines et tenu compte des larmes versées en présence des pénates déserts ; si elle eût dit les inquiétudes mortelles des époux, des amis et des proches, séparés par une si longue absence ou plutôt par un exil semblable au trépas ! En quittant les foyers domestiques, les croisés disaient à leurs fem-

[1] Lettres d'Innocent IV (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

mes et à leurs fils en pleurs : « Nous reviendrons *dans deux ans, dans trois ans* [1] ; » mais cette promesse même ne ressemblait que trop à d'éternels adieux. Les traditions historiques nous montrent des amitiés généreuses qui résistèrent à toutes les épreuves d'une cruelle et longue séparation; mais à côté de ces prodiges de la fidélité, que de liens rompus par l'ingratitude, par l'attrait d'un monde nouveau, ou par l'excès de la misère qui énerve les courages et flétrit les cœurs! que de souvenirs touchants effacés de la mémoire! que d'espérances trompées! que de parjures dont la croix était le prétexte et que la piété ne saurait absoudre! que de coupables abandons dut amener la fausse application de cette maxime évangélique : « Celui qui » laissera son père, sa mère, ses parents, sa maison, » pour me suivre, sera récompensé au centuple. »

On restait quelquefois plusieurs années dans l'incertitude sur la vie ou la mort des croisés. Dans cette incertitude désolante, on interrogeait les songes du sommeil, les fantômes de la nuit, et leur témoignage suffisait pour répandre dans les cœurs la tristesse ou la joie; souvent les hôtes consternés d'un château croyaient entendre près du pont-levis l'ombre plaintive d'un chevalier mort au siége de Damiette ou de Ptolémaïs, et c'était la seule nouvelle qu'on avait de son trépas. La nuit qui précéda la bataille de Mansourah, la mère de Guillaume Longue-Épée vit en songe un jeune guerrier monter dans le ciel couvert d'une armure éclatante; aux couleurs du bouclier qu'il portait sur sa poitrine, elle fut étonnée et demanda qui il était : « C'est Guillaume, ton fils, » lui répondit

[1] Foucher de Chartres, Coll. de Duchesne (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

une voix qui lui était connue. Quelque temps après, on apprit en Angleterre que Guillaume Longue-Épée était mort le jour même que sa mère l'avait vu monter au séjour des élus et des martyrs [1].

Une lettre d'Innocent nous fait connaître les vives alarmes de la reine Blanche au départ de Louis IX. « Votre esprit, lui disait-il, toujours troublé, toujours » triste, ne peut trouver aucun repos. Tremblante sur » le sort de vos enfants, vous suivez des yeux, de l'es- » prit, leurs mouvements et leur marche, et leur sou- » venir seul occupe votre âme; votre sollicitude ma- » ternelle veille sans cesse; avide de nouvelles, vous » languissez dans une cruelle attente [2]. » En lisant ces paroles du père des fidèles, qui ne se rappelle avec douleur que toutes les craintes de Blanche ne tardèrent pas à se réaliser et qu'elle ne revit plus ses trois fils partis pour l'Orient? On n'a point oublié cette Marguerite de Hainaut, qui alla chercher en Orient les traces de son époux tombé au pouvoir des Turcs [3] et revint en Europe sans avoir rien appris qui pût la consoler. La France éplorée ne put jamais savoir ce qu'étaient devenus le comte de Bar et plusieurs illustres chevaliers qui avaient combattu à la bataille de Gaza [4]. Un comte de Mecklembourg resta vingt-six ans dans les prisons de Damas, sans qu'on sût en Allemagne s'il était mort ou vivant [5]. Après les plus grandes recher-

[1] Mathieu Pâris, Coll. des chroniques anglaises (*Bibliothèque. des Croisades*).

[2] Lettres d'Innocent IV (*Bibliothèque des Croisades*).

[3] Albert d'Aix, Coll. de Bongars (*Bibliothèque des Croisades*).

[4] Continuateur de Guillaume de Tyr, Coll. de Martenne (*Bibliothèque des Croisades*).

[5] Cornérius Hermann, Coll. des chroniques allemandes (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

ches, on ne put connaître le sort de l'empereur Baudouin prisonnier des Bulgares, et les Flamands furent sur le point de prendre les armes pour un imposteur qui se disait le comte de Flandre [1].

Il arrivait quelquefois que les pèlerins, après une longue absence, étaient méconnus dans leurs propres foyers. Une femme retrouvait son mari avec une autre épouse; un époux, sa femme avec un autre mari. Ces mariages étaient ordinairement annulés par la juridiction ecclésiastique, la seule compétente pour prononcer sur de semblables questions et sur tout ce qui concernait les croisés. On excommunia au concile de Lisieux les époux qui contracteraient de nouveaux liens avant d'être assurés que leur femme ou leur mari partis pour la croisade étaient morts dans le pèlerinage. Plus d'un croisé, rentrant sous le toit de ses pères, voyait ses biens entre les mains de ses héritiers, qui, le plaçant au nombre des martyrs de Jésus-Christ, s'étaient partagé ses dépouilles terrestres. Ces abus se renouvelaient souvent, et répandaient le trouble dans les familles. Les papes s'occupèrent d'y apporter un remède, et plusieurs brefs des pontifes défendirent aux fidèles de disposer des biens d'un pèlerin avant qu'on eût la certitude de sa mort [2], ce qui était quelquefois un autre inconvénient et ne remédiait pas toujours au mal.

Il faut avouer que la longue absence des pèlerins, la vie errante des croisades, ne favorisèrent pas toujours les vertus domestiques, et que dans toutes ces

[1] Voyez le liv. XI de notre Histoire.

[2] Voyez dans les Pièces justificatives de notre Histoire les bulles d'Innocent III, de Célestin III, de Grégoire IX.

Digitized by Google

expéditions, entreprises pour délivrer l'héritage de Jésus-Christ, on oublia trop souvent les préceptes et la morale que le fils de Dieu avait apportés aux hommes pour le maintien de la paix et de la justice.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII

CONTINUATION DU MÊME SUJET.

Si les royaumes de l'Europe, avec leurs lois et leurs institutions, restaient en proie à beaucoup de violences et d'iniquités, que de brigandages ne devaient point se commettre dans les vastes solitudes de la mer, où le crime n'avait à redouter d'autre témoin que Dieu et d'autre supplice que le remords des coupables ! Tandis que les flottes des cités maritimes transportaient en Syrie les armées chrétiennes, les armes et les provisions des croisés, des marchands entraînés par l'esprit de cupidité vendaient aux infidèles du bois de construction, du fer et tout ce qui pouvait seconder la fureur des barbares dans leurs guerres contre les chrétiens. Dans le temps même où l'on se battait dans la Palestine pour la délivrance du saint tombeau, des pirates couraient la Méditerranée, et pillaient tour à tour les disciples de Mahomet et les disciples de Jésus-Christ. Plusieurs sentences des papes poursuivirent ces violateurs du droit des gens et de la fraternité évangélique. Il fut ordonné aux villes et aux bourgs qu'ils habitaient et d'où ils étaient partis, de les rappeler et de les punir ; dans toutes les cités qui bordent la mer, on publiait chaque dimanche les décrets qui

Digitized by Google

les séparaient de la communion des fidèles ; il était défendu d'entretenir avec eux aucun commerce, aucune relation ; si quelque calamité menaçait leur vie, ils n'avaient point de part aux prières de leurs frères les chrétiens ; s'ils tombaient aux mains des Turcs, on devait les abandonner à la servitude [1].

On a pu remarquer dans notre Histoire que la persécution contre les juifs dura presque autant que les croisades. Cette nation malheureuse n'eut pas un moment de sécurité, et le nom si cher de Jérusalem était pour elle un signal de guerre et de destruction. Une chronique allemande rapporte qu'au départ de la première expédition plus de douze mille Israélites périrent par le glaive [2]. L'éloquence de saint Bernard et les brefs des papes les défendirent contre les passions aveugles de la multitude ; mais l'humanité des docteurs et des sages de ces temps barbares se bornait à protéger leur vie ; leurs biens étaient rarement respectés par les pèlerins, qui se ruinaient pour aller en Orient et qui se persuadaient que les juifs devaient au moins payer les frais de la sainte entreprise ; quelquefois on les imposait, comme le clergé et les cardinaux, au dixième et au vingtième de leurs revenus ; souvent on abolissait les dettes contractées envers eux, on confisquait au profit du fisc ou de l'Église tout ce qui leur était dû. Cependant nous les voyons toujours poursuivre leurs usures ; c'est entre leurs mains que les seigneurs qui avaient pris la croix engageaient leurs revenus, quelquefois leurs terres ; le clergé lui-même,

[1] Ainsi les avertissements des pontifes contribuaient à pacifier les routes de la mer, et le chef de l'Église avait son *quos ego*.

[2] Annales de l'évêché de Bamberg, par Martin Hoffmann, Coll. des chroniques allemandes (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

qui s'enrôlait sous les drapeaux de la croisade, leur empruntait l'argent nécessaire pour le pèlerinage, et il arrivait souvent que pendant tout le temps d'une guerre sainte, les vases sacrés et les ornements des églises restaient en dépôt chez ce peuple auquel on reprochait la mort de Jésus-Christ.

L'esprit qui avait produit les croisades prit quelquefois une direction différente, et toutes ces passions religieuses qui menaçaient l'Orient éclatèrent en Europe, semblables à ces orages qui tantôt sont portés au loin, tantôt se précipitent sur les lieux mêmes où ils ont été formés. On connaît la révolution des pastoureaux, qui troubla un moment la France pendant la captivité de saint Louis ; les peuples se persuadèrent que Dieu rejetait les sacrifices des grands de la terre et qu'il voulait confier la défense de son héritage aux faibles et aux petits. Cette révolution se renouvela dans le commencement du quatorzième siècle, et paraît avoir eu aux deux époques le même mobile et le même caractère politique et religieux [1].

Parmi ces troubles, occasionnés par l'esprit des guerres saintes, nous devons signaler le délire qui s'était emparé de la jeunesse et de l'enfance elle-même : nous voulons parler de cette croisade d'enfants qui éclata quelques années après la prise de Constantinople par les Latins. Comme toutes les lois humaines se taisaient à l'aspect de la croix, personne n'osa s'opposer à cette entreprise, qu'on regardait comme une sainte révolte contre l'autorité paternelle et les lois

[1] La chronique de Guillaume de Nangis a raconté avec des détails fort curieux les deux mouvements des pastoureaux; nous avons rapporté tous ces détails dans l'analyse que nous avons donnée de cette chronique (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

profanes de la famille. Lorsqu'on enfermait ces jeunes insensés, les portes des prisons s'ouvraient à ces seuls mots : *Nous allons à Jérusalem;* et, si un homme sage hasardait un conseil, une réprimande, on l'accusait aussitôt d'être le partisan ou le complice des hérétiques et des infidèles. Ceux qui voulaient prêcher la paix et faire entendre la voix de la raison ne parvinrent enfin à être écoutés sans scandale, qu'en représentant les instigateurs de ce mouvement désordonné comme des magiciens ou comme des missionnaires du démon.

Les croisades furent le prétexte de plusieurs autres désordres. Une chronique d'Autriche nous rapporte qu'en Allemagne un grand nombre d'aventuriers et de vagabonds prirent la croix et les armes, et se répandirent dans les provinces exigeant par la violence les tributs que les empereurs avaient établis pour l'entretien et la défense des saints lieux [1]. Plusieurs clercs réunis à ces nouveaux croisés annonçaient au nom de Dieu que les fidèles qui ne payeraient point le tribut de la guerre sainte, seraient maudits, et leurs maisons brûlées par le feu du ciel. L'histoire ajoute que personne n'osa élever la voix contre ces rassemblements séditieux; l'Allemagne attendit qu'ils se dissipassent d'eux-mêmes, comme on attend la fin d'un orage ou d'un fléau de la nature contre lesquels la force de l'homme est impuissante.

Pour faire diversion à ces tristes tableaux, nous parlerons d'une association qui fut formée à la même époque et qu'on appela l'institution de Dieu. « Le » Seigneur, dit un auteur contemporain, apparut

[1] Thomas Ebendorffer (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

» dans la ville du Puy à un pauvre charpentier » nommé Durand, et lui donna une cédule où se » trouvait empreinte l'image de la Vierge, tenant dans » ses bras un enfant qui paraissait être Notre-Sei- » gneur Jésus-Christ. Dès que cette nouvelle eut été » portée au loin par la renommée, on accourut de » toutes parts dans la ville du Puy, et, le jour de » l'Assomption, le pauvre charpentier, placé sur un » lieu élevé, parla à tout le peuple réuni. Il prêcha le » rétablissement de la paix publique, et, pour attes- » ter sa mission, il montra la cédule sainte. Aussitôt » tous les assistans, émus par son discours, élevè- » rent la voix, et jurèrent devant Dieu qu'ils étaient » prêts à prendre les armes contre les ennemis de la » religion et de l'humanité. Le sceau de la vierge » Marie, imprimé sur l'étain et suspendu à leur poi- » trine, devint le gage de la paix qu'ils avaient jurée. » Cette association se répandit dans les provinces » voisines, et ses généreux efforts firent triompher » les lois de la justice dans toute la Septimanie [1]. » Cette espèce de croisade formée contre le brigandage et la licence, nous offre un des spectacles les plus intéressants du moyen âge; mais il était difficile de retenir longtemps dans le respect des lois et la fidélité à ses serments une multitude indisciplinée et victorieuse. Les chévaliers de la Vierge, restant toujours sous les armes, ne tardèrent pas à troubler la paix qu'ils avaient rétablie, et leur troupe, aveuglée par un fol orgueil, vaincue et dispersée à son tour, fut traitée elle-même comme elle avait traité les ennemis de Dieu et des hommes.

[1] Chronique de Rigord, chronographe de Philippe-Auguste, année 1182. Rigord ne dit pas quelles furent les suites de cette association.

Digitized by Google

On vit alors plusieurs autres associations ou rassemblements qu'un esprit de piété avait fait naître et qui finirent par être la source des plus grands désordres. Nous ne citerons ici que ces pénitents qui parcouraient les bourgs et les cités marchant deux à deux et se frappant de verges, secte insensée et bizarre, qui troubla l'Italie qu'elle voulait édifier, et qui disparut pour faire place à d'autres sectaires non moins exaltés [1].

Lorsqu'on arrête un moment son attention sur ces populations qui se déplacent par un mouvement spontané, qu'aucune puissance humaine ne fait agir, et qui se croient appelées par le ciel à défendre ou à prêcher la religion, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître quelque chose de l'esprit et de l'entraînement des croisades. C'était toujours par des apparitions célestes, avec le secours de quelque révélation miraculeuse, qu'on échauffait les passions d'une foule aveugle et qu'on arrachait le peuple à ses foyers et à ses travaux. Ajoutons que jamais l'Europe n'avait vu un pareil spectacle ni dans les siècles anciens, ni dans les temps du moyen âge qui avaient précédé les guerres saintes. La plupart de ces mouvements populaires semblaient accuser ceux que la providence avait mis à la tête des sociétés chrétiennes; on disait que la justice divine s'était retirée des grands de la terre, même des princes de l'Église, et toute multitude qu'entraînait une inspiration religieuse devenait comme le peuple de Dieu.

Tel était l'état des esprits, que la société ne se laissait plus conduire que par l'exaltation et l'enthousiasme. Pour être en harmonie avec les mœurs et les

[1] La secte des flagellants.

Digitized by Google

idées du temps, il fallait que la vertu, la morale, eussent quelque chose de passionné et d'extraordinaire; la piété paisible et simple ne pouvait plus servir d'exemple; la dévotion ardente qui entraînait les guerriers en Asie, inspirait à beaucoup d'hommes pieux des austérités inouïes, et les conduisait dans des retraites inaccessibles. Le nombre des ermitages et des monastères, comme nous l'avons dit dans notre Histoire, s'accrut considérablement pendant les expéditions de la croix. Ainsi la société se dépeuplait de deux côtés à la fois, et par la même cause, car tous obéissaient à cette ardeur inquiète, à cet esprit d'exaltation religieuse, qui avaient ébranlé l'Occident: les uns allaient fonder des colonies dans des contrées lointaines, les autres dans des lieux incultes et sauvages; les uns poursuivaient leurs conquêtes sur les terres des infidèles, les autres s'avançaient victorieusement dans le désert; tandis que les croisés combattaient les musulmans et souffraient la faim, la soif et toutes sortes de calamités pour la cause de l'Évangile, les cénobites luttaient avec la stérilité du sol et l'intempérie des saisons, se condamnaient à des misères qu'ils avaient choisies et qu'ils offraient à Dieu : ces derniers, dans leur langage mystique, se disaient aussi les champions et les soldats de Jésus-Christ, et leur milice sainte se vantait d'être toujours armée contre l'ennemi du genre humain.

De même qu'un grand nombre de moines avaient quitté leurs cloîtres pour aller à la croisade, ainsi de pieux guerriers, en revenant de la conquête des lieux saints, allèrent s'enfermer dans les cloîtres. Beaucoup de comtes et de chevaliers qui avaient vendu leurs domaines et qui ne retrouvaient pas un asile dans

Digitized by Google

leur propre pays, n'avaient rien de mieux à faire que de partager la retraite des cénobites [1]. Les longues misères de la croisade, la vue du tombeau de Jésus-Christ délivré par leurs armes, leur avaient appris à connaître la vanité des grandeurs humaines. Alors les camps des pèlerins et les solitudes de la piété offraient quelquefois le spectacle édifiant des mêmes vertus, et, pour prouver que le même esprit anima souvent les soldats de la croix et les saints habitants du désert, il suffirait de rappeler les ordres religieux et militaires que firent naître les croisades, et dans lesquels, à côté des trophées de la victoire, on admirait les modèles de la charité évangélique et de l'humilité chrétienne.

Tandis qu'on allait combattre en Orient pour les vérités de la foi, il n'est pas indifférent de savoir à quelles erreurs, à quelles superstitions étaient livrés plusieurs peuples de l'Occident. Sur les rives de l'Elbe et du Prégel on ne connaissait pas le nom de Jésus-Christ, et les Prussiens, dispersés dans les forêts, à l'ombre des chênes qui leur servaient de temples, adoraient toutes sortes de divinités inconnues. Les traditions de la religion d'Odin subsistaient encore chez les enfants des Scandinaves. Quelques peuplades du Nord élevaient des autels aux serpents; des reptiles, objets de la vénération publique, étaient comme les protecteurs des familles et les gardiens des demeures de l'homme [2]. Les habitants de la Li-

[1] Arpin, comte de Bourges, Guillaume de Montpellier dans la première croisade, etc., etc. Les seigneurs qui avaient renoncé au monde pour aller se retirer dans le cloître, étaient représentés nus sur le tableaux, les bas-reliefs, les vitraux, etc. (Voyez la p. 17 des notes de l'*Historial du Jongleur*, par MM. Émile Morice et Langlès).

[2] *État de l'Europe*, par Ænéas Sylvius.

Digitized by Google

thuanie avaient choisi pour l'objet de leur culte le soleil et un grand marteau de fer à l'aide duquel, selon la croyance du peuple, on avait autrefois délivré l'astre du jour, enfermé dans une tour obscure [1]. Nous ne nous étendrons pas davantage sur ces superstitions auxquelles on opposa d'abord les armes de l'éloquence évangélique, puis la guerre et tous ses fléaux. Nous ne parlerons pas non plus des hérésies qui s'élevèrent alors dans l'Europe chrétienne et qu'on voulut combattre aussi par l'épée. Dans les premières croisades, on ne s'occupa que des musulmans; plus tard, on déclara la guerre aux hérétiques et aux païens de l'Occident. Tandis qu'une croisade partait pour l'Asie, d'autres se poursuivaient en même temps tantôt contre les musulmans d'Espagne, tantôt contre les idolâtres du Nord, tantôt contre les Albigeois. Il y avait alors en Europe une population guerrière pour toutes ces entreprises; l'Église avait des prières pour ceux qui combattaient en Syrie, au delà des Pyrénées, dans le Languedoc et sur les bords de la Baltique.

Tel fut l'état de l'Europe pendant les guerres saintes, et c'est au milieu de tant de passions diverses, du sein de tant d'agitation et de désordre, que naquit la civilisation moderne, dont nous allons suivre le développement et les progrès dans le livre suivant.

[1] *Etat de l'Europe*, par Ænéas Sylvius. Pour les Prussiens, voyez le liv. XIII de notre Histoire.

Digitized by Google

LIVRE XXII

INFLUENCE ET RÉSULTATS DES CROISADES.

CHAPITRE I

IDÉES GÉNÉRALES.

Avant de donner notre opinion sur les résultats des guerres saintes, il nous a paru convenable de rappeler en peu de mots les jugements que d'autres en ont portés. Dans le dix-septième siècle, si fécond en grands génies, on admirait l'héroïque bravoure des croisés, on déplorait leurs revers, et, sans s'occuper du bien ou du mal qu'avaient amené ces expéditions lointaines, on respectait les motifs pieux qui avaient fait prendre les armes aux guerriers de l'Occident. Le dix-huitième siècle, qui avait adopté toutes les opinions de la réforme et qui les exagérait, le dix-huitième siècle n'épargna point les croisades, et ne manqua point d'en accuser l'ignorance, le fanatisme et la barbarie de nos aïeux. Peu de personnes savent aujourd'hui que [1]

[1] Cette relation des croisades avait d'abord paru dans le *Mercure;* elle fut imprimée ensuite en un petit volume. Voltaire l'a refondue dan son *Histoire générale.*

Digitized by Google

Voltaire publia en 1753 une histoire des croisades; le sujet qu'il avait choisi était alors si décrié, et lui-même jeta tant de ridicule sur les événements qu'il racontait, que son livre n'inspira point de curiosité et ne trouva point de lecteurs. Rien n'égale la violence avec laquelle les auteurs de l'*Encyclopédie* renchérirent peu de temps après sur l'opinion de Voltaire. Cette manière de juger les croisades était si généralement répandue, que les panégyristes de saint Louis s'y laissèrent entraîner, et que plusieurs d'entre eux, dans leurs discours, pardonnèrent à peine au pieux monarque ses exploits et ses malheurs en Égypte et devant Tunis.

Cependant une philosophie éclairée par l'esprit de recherche et d'analyse remonta aux causes des événements, étudia leurs effets, et, par cela même qu'elle recherchait la vérité, elle fut moins portée à la déclamation et à la satire. Le judicieux Robertson, dans son introduction à l'histoire de Charles-Quint, pensa que les croisades avaient pu favoriser les progrès de la liberté et le développement de l'esprit humain. Soit que cette manière de voir flattât quelques opinions du temps, soit qu'elle exerçât sur le public l'ascendant naturel de la vérité, elle trouva un assez grand nombre de partisans; dès lors on commença à juger avec moins de sévérité les expéditions des croisés en Orient.

Il y a plusieurs années que l'Institut de France ouvrit un concours dans lequel il invita tous les érudits à faire connaître les avantages que la société avait retirés des croisades; si on en jugeait par les mémoires qui obtinrent le prix dans cette lutte savante [1], les guerres

[1] Deux mémoires obtinrent le prix: l'un était de M. Heeren, l'autre de M. de Choiseul d'Aillecourt. Tous deux sont remarquables par l'érudition et l'esprit de critique; ils nous ont tracé le chemin que nous avons suivi, et nous aimons à reconnaître tout ce que nous leur devons.

Digitized by Google

saintes auraient amené à leur suite plus de biens pour la postérité qu'elles ne produisirent de calamités pour les générations contemporaines.

Ainsi les opinions sur les croisades avaient changé plusieurs fois lorsque nous avons commencé notre histoire. Adoptant de tous ces jugements divers ce qu'ils ont de modéré et de raisonnable, nous croyons que les expéditions d'Orient n'ont fait ni tout le bien qu'on leur attribue, ni tout le mal dont on les accuse, et que néanmoins il n'est pas possible de nier leur influence sur les siècles qui les ont suivies. Les époques de l'histoire les plus remarquables par le développement des facultés humaines furent toujours précédées de grands événements qui avaient frappé les imaginations, occupé les intelligences, donné à tous les esprits une même direction. On ne peut douter qu'une révolution comme celle des croisades, qui avait remué tant de passions, à laquelle plusieurs générations avaient pris part, n'ait pénétré bien avant dans le cœur humain et n'y ait laissé des impressions, des souvenirs, des habitudes qui se retrouvent enfin dans la législation et dans les mœurs.

Parmi les résultats des guerres saintes, il en est qui paraissent incontestables, d'autres qu'on ne peut déterminer avec la même certitude. Plusieurs circonstances durent concourir avec les grandes expéditions en Orient aux progrès des lumières et de la civilisation. Rien n'est plus compliqué que les ressorts qui font mouvoir les sociétés modernes, et celui qui voudrait expliquer la marche des choses par une cause unique, tomberait dans une erreur grossière. Les mêmes événements ne produisent pas toujours les mêmes effets, comme on le verra dans le tableau que

Digitized by Google

nous allons retracer de l'Europe au moyen âge. Les croisades contribuèrent en France à l'affaiblissement des grands vassaux, tandis que le pouvoir féodal ne reçut presque aucune atteinte en Allemagne et dans d'autres pays. Pendant cette époque, quelques États s'agrandirent, d'autres marchèrent à leur décadence. Chez plusieurs peuples, nous voyons la liberté jeter de profondes racines et présider aux institutions naissantes ; chez d'autres nations, nous voyons la puissance des princes s'élever tantôt s'affranchissant de toute entrave, tantôt limitée par de sages lois. Ici florissaient le commerce, les arts et les sciences ; ailleurs l'industrie ne faisait aucun progrès, et l'esprit humain restait encore plongé dans les ténèbres. Qu'on nous permette de faire ici une comparaison qui reproduira toute notre pensée : les principes ou les germes de la civilisation au temps des croisades ont été comme ces semences que l'orage emporte avec lui, et qu'il jette, les unes dans des lieux incultes où elles restent ignorées et stériles, les autres sur une terre propice où l'action du soleil, une heureuse température et la fécondité du sol, favorisent leur développement et leur font porter des fruits.

La difficulté d'apprécier les croisades, au moins dans leurs effets, vient de ce qu'elles n'ont ni entièrement réussi, ni entièrement échoué ; rien n'est plus difficile à juger que ce qui est resté incomplet. Pour suppléer à ce qui nous manque, nous allons faire deux suppositions. Supposons d'abord que ces expéditions lointaines aient eu le succès qu'on pouvait attendre, et voyons dans ce cas ce qui en aurait résulté. L'Égypte, la Syrie, la Grèce, devenaient des colonies chrétiennes ; les peuples de l'Orient et de l'Occident marchaient ensemble à la civilisation ; la langue des

Digitized by Google

Francs pénétrait jusqu'aux extrémités de l'Asie ; les côtes barbaresques, habitées par des pirates, auraient reçu les mœurs et les lois de l'Europe, et l'intérieur de l'Afrique ne serait plus depuis longtemps une terre impénétrable aux relations du commerce, aux recherches des savants et des voyageurs. Pour savoir ce qu'on aurait gagné à cette réunion des peuples sous les mêmes lois et sous la même religion, il faut se rappeler l'état de l'univers romain sous le règne d'Auguste et de quelques-uns de ses successeurs, ne formant en quelque sorte qu'un même peuple, vivant sous la même loi, parlant la même langue. Toutes les mers étaient libres, les provinces les plus éloignées communiquaient entre elles par des routes faciles, les villes échangeaient leurs arts et leur industrie, les climats leurs productions diverses, les nations leurs lumières. Il est permis de croire que, si les croisades avaient soumis l'Orient à la chrétienté, ce grand spectacle du genre humain réuni sous les lois de l'unité et de la paix aurait pu se renouveler avec plus d'éclat et d'une manière plus durable dans les temps modernes, et c'est alors que les opinions n'auraient point été partagées, qu'aucun doute ne se serait élevé sur les avantages des guerres saintes.

Qu'on fasse maintenant une autre hypothèse, et que notre pensée s'arrête un moment sur l'état où se serait trouvée l'Europe, si les expéditions contre les musulmans d'Afrique et d'Asie n'avaient jamais été entreprises, ou si les armées chrétiennes n'avaient éprouvé que des revers. Dans le onzième siècle, plusieurs contrées européennes étaient envahies, les autres étaient menacées par les musulmans. Quels moyens de défense avait alors la république chrétienne, où la plupart des

Digitized by Google

États se trouvaient livrés à la licence, troublés par la discorde, plongés dans la barbarie? Si la chrétienté, comme le fait remarquer un écrivain [1], ne fût sortie alors par toutes ses portes et à plusieurs reprises pour attaquer un ennemi formidable, ne doit-on pas croire que cet ennemi eût profité de l'inaction des peuples chrétiens, qu'il les eût surpris au milieu de leurs divisions et les eût subjugués les uns après les autres? Qui de nous ne frémit d'horreur en pensant que la France, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie, pouvaient éprouver le sort de la Grèce et de la Palestine?

Nous avons dit en commençant cette histoire que les croisades offraient le spectacle d'une lutte sanglante et terrible entre deux religions qui se disputaient l'empire du monde. Dans cette lutte formidable, les véritables moyens de défense consistaient dans la supériorité des lumières et des qualités sociales. Tant que l'ignorance de la barbarie régna sur les peuples de l'Occident comme sur ceux de l'Asie, la victoire resta incertaine; peut-être même que la force se trouvait alors du côté du peuple le plus barbare, car il avait déjà toutes les conditions de son existence politique. Mais quand l'Europe vit naître pour elle l'aurore de la civilisation (et les croisades hâtèrent cette heureuse époque), elle connut enfin la sécurité, et ses ennemis commencèrent à redouter sa puissance.

La religion musulmane, par sa doctrine du fatalisme, semblait interdire toute prévoyance à ses disciples, et dans les jours malheureux elle ne relevait point le courage des guerriers. Les chrétiens, au contraire, ne perdaient aucune de leurs facultés dans les revers;

[1] M. de Bonald.

Digitized by Google

souvent même les revers doublaient leur énergie et leur activité. Ce qui étonne le plus dans l'histoire des croisades, c'est de voir que les défaites des chrétiens en Asie excitaient bien plus que leurs victoires l'enthousiasme de la population belliqueuse de l'Europe. Les prédicateurs des guerres saintes, pour engager les guerriers chrétiens à prendre les armes contre les infidèles, ne parlaient point de la gloire et de la puissance de Jérusalem, mais ils s'efforçaient dans leurs lamentations pathétiques d'exagérer les périls, les malheurs et la décadence des colonies chrétiennes.

Sous l'empire de l'islamisme, il n'y a que le despotisme qui soit fort; mais la force du despotisme n'est presque jamais autre chose que la faiblesse des nations. La religion chrétienne a un autre but, quand elle dit à ses disciples : *Aimez-vous comme des frères.* Par toutes ses maximes, elle leur ordonne de se réunir, de s'aider, de s'éclairer les uns les autres. Elle double ainsi leur force, en les mettant sans cesse en communauté de travaux et de dangers, de craintes et d'espérances, d'opinions et de sentiments. C'est cet esprit de sociabilité qui donna naissance aux croisades et les soutint pendant deux siècles. S'il ne put en assurer le succès, il prépara du moins la république chrétienne à se défendre plus tard avec avantage; il fit des peuples de l'Europe comme un faisceau qu'on ne pouvait plus briser; il créa, au milieu même des discordes, une force morale que rien ne pouvait vaincre, et la chrétienté, défendue par cette force morale, put dire enfin aux barbares maîtres de Byzance ce que Dieu avait dit aux flots de la mer : *Vous n'irez pas plus loin.*

Rappelons-nous l'état où les croisades avaient laissé l'Orient. Les puissances musulmanes, sur la fin des

Digitized by Google

guerres saintes, tombaient presque toutes en décadence ; aucune, pas même les Turcs, n'a pu se relever avec éclat depuis cette époque. L'islamisme, nous l'avons vu par nos yeux, semble partout avoir perdu sa force ; toutes les institutions qu'il avait fondées n'ont fait que dépérir. De toutes parts les peuples, ceux même qui ne sont pas chrétiens, attendent leurs destinées de l'Occident. La plupart des contrées orientales où les guerriers francs avaient planté la croix de Jésus-Christ, fixent maintenant l'attention de l'Europe chrétienne. Comme aux temps des saintes expéditions, tout le monde a les yeux sur la Grèce, sur Byzance, sur les côtes d'Afrique, sur l'Égypte et la Syrie, sur la Méditerranée et ses îles. Ne semble-t-il pas que les croisades vont recommencer ? Dans les sociétés humaines il est des révolutions qui ne s'arrêtent jamais, et qui s'avancent lentement et même à l'insu de l'homme, semblables à ces astres qu'on voit apparaître sur l'horizon, à de longs intervalles, et qui poursuivent sans cesse leur course dans le firmament. Parmi ces grandes révolutions que la providence dirige on doit compter sans doute la révolution des croisades, dont rien n'a pu jusqu'ici arrêter la marche et qui, sous des formes diverses, avec des mobiles différents, tend toujours au même but moral, la civilisation des peuples barbares et la réunion de l'Occident et de l'Orient.

Nos lecteurs se rappellent que dans notre Histoire nous avons pris soin de montrer le caractère et la physionomie particulière de chaque croisade, et de faire connaître le bien et le mal qui en résultaient pour les contemporains. Maintenant nous embrasserons dans une revue générale toutes les expéditions en Orient ;

Digitized by Google

nous montrerons l'état des royaumes de l'Europe au milieu des guerres saintes, l'origine des institutions et des lois, les progrès des lumières, laissant aux lecteurs éclairés le soin de juger eux-mêmes ce qui est l'ouvrage du temps, ce qui appartient à la politique des rois, aux passions humaines, à l'influence du christianisme et des croisades.

Digitized by Google

CHAPITRE II

DE LA FRANCE.

Ce que chaque génération connaît le moins, c'est l'esprit et le caractère des événements auxquels elle a pris part. Ainsi l'histoire, pour apprécier les vieux âges et ce qu'ils ont laissé après eux, peut rarement invoquer leurs jugements et s'aider de leurs lumières. Lorsqu'on veut faire connaître le bien et le mal qu'ont produits les croisades, on se trouve réduit à la nécessité de chercher dans la société ce qui est venu après ces grandes révolutions, et d'indiquer avec plus ou moins de probabilité ce qui peut être regardé comme leur ouvrage.

Afin de juger ce qu'a pu gagner la monarchie française pendant les croisades, il nous suffira peut-être de voir ce qu'elle était sous Philippe I avant le concile de Clermont, et ce qu'elle était deux siècles plus tard, quand Louis IX mourut sur la cendre à Tunis. Sous la seconde race de nos rois, toutes les parties du grand royaume de France tendaient à se désunir, par une suite des partages entre les enfants des monarques. Ce mouvement de séparation, cette tendance à se diviser, s'accrurent encore par les progrès et l'extrême désordre de la féodalité. Une impulsion toute contraire

Digitized by Google

fut donnée sous la troisième dynastie, et l'excès du mal fit revenir au principe de l'unité. Sous les deux premiers règnes des Capets, le monarque se trouvait obligé de lutter sans cesse avec les seigneurs voisins de sa capitale, et souvent le château d'un vassal infidèle arrêtait toutes les forces de la monarchie. Dans cet état de désordre et de faiblesse, le nom de France néanmoins était resté, et ce nom, déjà glorieux, devait suffire pour ramener les Français du midi et du nord aux sentiments d'une commune patrie. Cet esprit de nationalité, dont la royauté tirait toute sa force, fut naturellement favorisé par les croisades.

On sait que le pape Urbain s'était principalement adressé aux Français[1]. La nation française, en donnant le signal des croisades, se mit en quelque sorte à la tête des plus grands événements du moyen âge. La gloire de la première expédition lui appartint tout entière, et la royauté, sans y prendre une part directe, dut en tirer un grand avantage. On connaît toutes les plaintes qui s'élevèrent contre la seconde croisade; mais on y vit un roi de France commander une nombreuse armée hors de son territoire, ce qui ne s'était pas vu depuis Charlemagne, et rien n'était plus capable de seconder les progrès de la monarchie. S'il est vrai que la conduite d'Éléonore en Orient motiva son divorce et que Louis VII perdit ainsi la Guienne, qui tomba entre les mains des Anglais, il faut dire aussi que cette perte fut bientôt réparée et que Philippe-Auguste retrouva plus que Louis le Jeune n'avait perdu. A voir le rôle que Philippe joua dans la troisième croisade, on pourrait croire qu'il n'était allé en

[1] Voyez le liv. I de notre Histoire.

Digitized by Google

Asie que pour y conduire Richard et pour éloigner de l'Occident le plus redoutable de ses rivaux ; lorsque le monarque anglais se trouva engagé dans toutes les difficultés et dans tous les embarras de la guerre sainte, le roi de France revint dans ses États, et l'histoire nous dit qu'il profita de l'absence de ses ennemis ou de ses voisins, sinon avec cette loyauté qu'on aime à retrouver dans la conduite des rois, du moins avec une habileté que la politique moderne a souvent prise pour modèle.

On sait quel orage s'éleva plus tard contre la royauté : l'enthousiasme des croisades vint de nouveau à son secours, renversa tout à coup les projets d'une ligue redoutable. Entraînés par l'exemple du duc de Bretagne et du roi de Navarre, les grands vassaux partirent pour la Palestine, et dissipèrent en Orient des trésors et des armées qu'ils n'avaient employés jusque-là que pour troubler le royaume. Enfin, Louis IX partant pour l'Asie emmenait à sa suite tous les seigneurs qui s'étaient déclarés contre lui, et dans sa dernière expédition il avait toute la noblesse de France à sa solde. Les désastres qui accablèrent les armées ne sauraient nous empêcher de reconnaître ces rapides progrès de la puissance royale. L'intérêt même qu'on portait à de grands malheurs, les sacrifices faits à une cause qui était celle de tout le peuple, l'habitude de voir les rois à la tête de la milice française, effaçaient peu à peu le principe de la féodalité, ou plutôt le faisaient tourner au profit de la monarchie. Souvent la turbulence et l'indocilité féodales purent altérer la gloire des armes chrétiennes ; mais l'esprit même et les habitudes d'une guerre lointaine soumirent à la fin l'orgueil des comtes et des barons.

Digitized by Google

Ainsi on peut dire que la féodalité nuisit d'abord au progrès des guerres saintes, et qu'ensuite les guerres saintes portèrent les coups les plus redoutables à cette anarchie au milieu de laquelle la royauté avait été sur le point de périr.

On remarquait, comme nous l'avons dit en commençant ce chapitre, chez tous les peuples de la France, depuis les Pyrénées jusqu'au Rhin, un sentiment de respect et de prédilection pour les sujets des rois, qui portaient seuls alors le nom et le titre de Français, et qui pouvaient être regardés comme les aînés de la grande famille. La plupart des chroniques parlent toujours des Français dans les termes les plus affectueux et les plus honorables. Raoul de Caen, qui était normand, hésite à commencer son histoire de Tancrède, parce que, dit-il, c'est à la France qu'il appartient de célébrer les grands hommes, à la France, qui renferme dans son sein tous les genres de mérite et de talent. L'abbé de Nogent nous dit qu'il a donné à son histoire de la première croisade le titre de *Gesta Dei per Francos,* pour faire honneur à la nation belliqueuse des Français[1].

Parmi les Francs établis en Syrie on ne parlait guère que la langue française. Lorsque la race des Baudouins s'éteignit en Orient, les chrétiens du pays envoyèrent demander un roi à Philippe-Auguste, qui leur donna un de ses barons[2]. Le nom de la France se mêlait à tous les grands événements des croisades, et les colonies chrétiennes d'au delà des mers étaient ap-

[1] Quatre siècles plus tard, Bongars crut devoir donner à son recueil des historiens des croisades le titre de *Gesta Dei per Francos*, parce que, dit-il, c'est à la France que revint toute la gloire de ces expéditions (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Jean de Brienne (Voyez le liv. XII de notre Histoire).

Digitized by Google

pelées la France d'Orient. Les liens de la patrie se resserrèrent davantage encore parmi les guerriers qui allaient combattre dans des contrées lointaines. Les Français, dispersés dans leur propre pays sous plusieurs dominations, étaient plus rapprochés entre eux, étaient plus portés à s'unir, sous le ciel étranger de la Syrie et de l'Égypte.

D'autres causes purent aussi contribuer à entretenir cet esprit de nationalité. Quoi qu'il en soit, il ne fit que s'accroître d'âge en âge et de règne en règne; à la fin, il n'y avait rien de plus heureux pour les peuples, rien de plus glorieux pour les monarques, que la réunion d'une cité à la couronne; c'était une honte et un très-grand malheur pour la royauté que la perte et l'abandon d'une province. La France, au temps des guerres saintes, semblait avoir, comme les Romains, son dieu Terme, qui ne reculait point et qui avançait toujours. Des revers purent l'affaiblir, mais ces revers passagers ne changèrent point le caractère de la nation. Mathieu Pâris nous rapporte que Louis IX, ayant résolu après sa délivrance de rester quelque temps en Palestine, avait promis à Henri III de lui rendre la Normandie, s'il venait à son secours avec une armée. A cette proposition, les barons de France, assemblés par la reine Blanche, firent éclater leur mécontentement par de violents murmures, et dans leur indignation ils oublièrent un moment le respect et l'amour qu'ils devaient à un roi malheureux. Le roi d'Angleterre, lorsqu'il apprit la colère et les menaces des barons français, fut très-effrayé, et ne jugea pas convenable, ajoute l'historien anglais, de pousser plus loin la négociation[1]. Un siècle après les croisades, l'histoire

[1] Mathieu Pâris, Coll. des chroniques anglaises (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

nous offre un exemple touchant de ce patriotisme, pour qui rien n'était plus beau que d'être Français, et rien de plus triste que de ne plus l'être. Le roi Jean, sorti de sa captivité, avait cédé plusieurs provinces au roi d'Angleterre. Quand ce traité fut connu, plusieurs seigneurs du Languedoc et de la Gascogne (nous suivons ici le récit de Froissard) [1] *ne voulurent mie obeir; aucuns disoient qu'il n'appartenoit point au roy de France de les quitter de leur foy.* Dans le Poitou, dans le pays de La Rochelle, dans la Saintonge, les barons, les chevaliers, les bonnes villes, supplièrent plusieurs fois le roi qu'il ne *les voulust mettre aux mains de l'estranger;* enfin ils obéirent, mais, dirent bien les notables gens de La Rochelle, *nous serons et obeirons aux Anglois des levres, mais les cueurs ne s'en mouvront.*

A ce besoin si clairement manifesté de resserrer les liens de la famille et de rassembler les parties dispersées d'une grande puissance, se joignit le désir de voir la France grandir et se fortifier contre toute domination étrangère ou rivale. Comme la véritable grandeur de la nation française venait d'un esprit d'union et de rapprochement, cette tendance salutaire devait être consacrée dans son organisation politique: il fallait qu'un principe d'unité, une volonté suprême réglât tout, animât tout, et que la France pût marcher comme un seul homme à l'accomplissement de ses destinées; il fallait que dans son gouvernement, qui était sa vie, elle fût indépendante avant que ses citoyens le fussent eux-mêmes, et qu'une époque de puissance et de gloire précédât celle de la liberté. Chose remarquable! à mesure que la France s'élevait

[1] Froissard, ch. CCXIII.

Digitized by Google

comme État et comme nation, on vit s'étendre et s'accroître l'affranchissement des cités et la liberté des citoyens. Il en est des sociétés politiques comme de la famille, où l'exercice des droits les plus précieux est réservé à l'âge présumé de la maturité et de la raison. Il est probable que, s'il en eût été autrement, la France ne serait point arrivée à ce point de grandeur et de prospérité où nous l'avons vue, et qu'elle aurait fini comme la malheureuse Italie.

La fortune de la France se servit surtout du pouvoir royal pour opérer ces prodiges, et voilà pourquoi les Français ont toujours montré plus d'affection pour la royauté que les autres peuples : elle fut un point de ralliement qui rassembla tout ce qui était dispersé, et qui rapprocha ce qui était désuni. De même que Newton a expliqué le monde par le seul principe de l'attraction, il nous semble qu'on pourrait expliquer aussi la France par cette royauté, qui fut dès les premiers temps un centre commun, un point de gravitation autour duquel tout devait agir, se mouvoir et s'agrandir.

Nous ajouterons à ce que nous venons de dire, que la monarchie obtint dans les croisades ce qu'elle n'aurait jamais obtenu dans d'autres temps et par d'autres moyens, des levées de soldats, des taxes sur le peuple, des impôts sur la noblesse et même sur le clergé. Les assemblées des prélats et des barons, auxquelles la royauté n'avait plus recours et dont on ne parlait plus depuis plus d'un siècle, furent alors réunies auprès du trône pour délibérer sur chaque croisade ; il dut en résulter quelques avantages pour l'administration du royaume, et des lumières utiles pour la couronne. En partant pour la guerre sainte, les rois avaient coutume de publier des ordonnances ou des édits qu'ils

Digitized by Google

jugeaient propres à réparer les maux de leur absence et dont la législation naissante put s'enrichir. Ce fut en s'embarquant pour Tunis que Louis IX rédigea les plus sages de ses lois; rempli des saintes pensées de la croisade, il régla avec soin le royaume qu'il aimait comme *la prunelle de ses yeux*[1], et les institutions du monarque *justicier* furent ses derniers adieux à la France.

Pour résumer notre opinion, nous dirons en terminant, ce chapitre que la France fut le royaume de l'Occident qui profita le plus des croisades, et que ces grands événements ajoutèrent surtout à la force de la royauté, par laquelle la civilisation devait arriver. Dès le temps des guerres saintes, on ne séparait plus la nation française de ses rois; et tel était l'esprit des peuples, qu'un vieux panégyriste de saint Louis ne croit pouvoir mieux honorer la mémoire du monarque français qu'en parlant des merveilles et de la gloire de la France[2]. Une observation curieuse, c'est que la dynastie des Carlovingiens s'était établie par les victoires remportées sur les Sarrasins qui avaient passé les Pyrénées, et que la race des Capets accrut sa puissance par les guerres entreprises contre les infidèles qu'on alla chercher en Orient.

[1] Expressions de Philippe le Hardi, dans sa lettre à l'occasion de la mort de saint Louis, Coll. de Duchesne (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] *Panégyriques de saint Louis*, Coll. de Duchesne (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

CHAPITRE III

DE L'ANGLETERRE.

La nation anglaise, enfermée dans son île, avait vu éclater loin d'elle les premiers orages des croisades. A cette époque, les rois d'Angleterre s'occupaient d'apaiser le mécontentement des peuples conquis, et profitaient en même temps de l'absence de leurs voisins ou de leurs rivaux que les opinions dominantes entraînaient en Asie. Henri II, devenu après la seconde guerre d'Orient l'époux d'Éléonore et le maître de la Guienne, poursuivait avec autant de succès que d'habileté l'ouvrage commencé par ses prédécesseurs, lorsque le meurtre de Thomas Becket interrompit le cours de ses desseins et changea toute la politique de son règne. Menacé des foudres de Rome, il se vit contraint d'obéir aux idées de son siècle, et fit le serment de passer trois ans à la guerre sainte, soit en Espagne, soit en Syrie[1]. Un traité conclu à Ivry entre Henri II et Louis VII[2], nous apprend que ces deux monarques avaient formé le projet de partir ensemble pour la croisade; mais dans ce

[1] Brompton, ann. 1188.

[2] Voyez le texte de ce traité dans notre extrait des *Actes de Rymer* (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

traité on prévoyait tellement le cas d'une rupture, on y remarque des protestations si affectées d'un attachement réciproque, que dès lors il était permis de croire que les rois de France et d'Angleterre se défiaient l'un de l'autre et qu'ils ne se réuniraient point sous les drapeaux de la croix.

Lorsque le patriarche de Jérusalem vint en Angleterre et conjura Henri de partir pour l'Asie, le roi prêcha lui-même la croisade; mais ses barons l'empêchèrent de quitter son royaume, troublé au dedans, menacé au dehors. Le patriarche appela sur la tête du roi la colère céleste; et, pour détourner les malédictions du ciel, Henri II envoya quelques chevaliers et une grande somme d'argent à la terre sainte. En reconnaissance des offrandes généreuses du monarque anglais, on fit placer ses armoiries sur les étendards de Jérusalem, et, dans la malheureuse bataille de Tibériade, il arriva que les armes de la monarchie britannique tombèrent avec la vraie croix au pouvoir de Saladin [1].

Dès qu'on apprit en Europe la perte de la ville sainte, la croisade fut prêchée en Angleterre comme dans les autres pays chrétiens. On vit beaucoup de prodiges dans le ciel; le peuple s'enflamma d'un saint enthousiasme pour la cause de la croix. Ce fut au milieu de cette agitation des esprits que Richard succéda à son père Henri II, qui avait juré en mourant de marcher à la délivrance de Jérusalem. Richard, passionné pour la guerre, saisit cette occasion avec ardeur, ne voyant dans son avénement au trône qu'un moyen de lever de l'argent et des soldats et de se faire une

[1] Vovez le liv. I de notre Histoire.

Digitized by Google

grande renommée militaire en Asie. Il leva des impôts sur les Anglais avec plus de rigueur peut-être qu'il ne l'eût fait sur les musulmans vaincus. Ses combats contre Saladin lui obtinrent une place distinguée parmi les grands capitaines du moyen âge ; mais comme roi, que devait-on attendre d'un prince qui, avant de partir, avait vendu les prérogatives de sa couronne et regretté de ne pas trouver un acheteur pour sa capitale? Il versa des larmes sur Jérusalem, qu'il ne pouvait délivrer ; et son peuple, abandonné aux factions, n'obtint de lui qu'un souvenir tardif et stérile. Sa captivité mit le comble à tous les maux causés par son séjour en Orient. Pour connaître la situation déplorable des sujets de Richard, il suffirait de lire les lettres adressées par Éléonore de Guienne au pape Célestin. Deux fils lui restaient pour consoler sa vieillesse : l'un gémissait dans les prisons de la Germanie, l'autre ravageait le royaume par le fer et le feu. L'imagination troublée de cette princesse ne voyait que des sujets d'affliction, que des discordes sanglantes, de grands malheurs annonçant d'autres calamités. Dans son désespoir, elle prévoyait les révolutions futures de l'Angleterre, car l'excès du désespoir a souvent quelque chose de prophétique ; et, s'adressant au pontife de Rome : « Le temps de la dissension ap- » proche, s'écriait-elle, les jours de trouble et de » péril ne sont pas loin, ces jours où la tunique du » Christ doit se déchirer, où le monde chrétien verra » se briser le filet de Pierre, et l'unité catholique se » dissoudre [1]. » Cette prédiction singulière ne s'accomplit que longtemps après les croisades d'outre-

[1] On trouvera une traduction des lettres d'Éléonore au pape Célestin, dans notre extrait des *Actes de Rymer* (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

mer, mais nous devons penser que les paroles d'Éléonore exprimaient alors non-seulement les chagrins d'une mère, mais encore la disposition des esprits, le mécontentement et les misères du peuple anglais.

Lorsque Jean sans Terre fut couronné roi, on levait en Angleterre un tribut sur le clergé et sur le peuple pour une croisade ; le frère de Richard ne prit point la croix. Bientôt un grand crime lui fit perdre la Normandie, et son gouvernement lui aliéna l'affection des peuples. Ayant irrité contre lui le clergé anglais, le nouveau roi attira sur sa tête les anathèmes de l'Église ; le pape Innocent III offrit son royaume à Philippe-Auguste, et promit les priviléges des pèlerins de Jérusalem à tous ceux qui prendraient les armes contre lui. Pour échapper au péril, Jean prit le parti de se déclarer le vassal du saint-siége, et donna l'Angleterre *à Dieu, aux apôtres saint Pierre et saint Paul, à Innocent III et ses successeurs* [1]. Cette cession d'un royaume désolé n'apporta à la cour de Rome qu'une responsabilité dangereuse, et sema parmi le peuple anglais de nouveaux éléments de trouble et de discorde. Jean se trouva bientôt aux prises avec ses barons [2] ; le clergé lui-même et les communes se réunirent à la noblesse. En vain le roi fit le vœu d'aller à Jérusalem et réclama les priviléges des croisés ; en vain l'Église romaine lança ses foudres contre les barons et même contre Louis VIII, que les Anglais appelaient à la couronne. Le désordre allait toujours croissant, et, comme il était donné à la liberté anglaise

[1] Spicilége de d'Achery, p. 578, t. III.

[2] Voyez dans notre extrait des *Actes de Rymer* une lettre de Jean sans Terre adressée à ce sujet au souverain pontife (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

de faire surtout des progrès sous les mauvais princes, toute la nation sentit le besoin de s'affranchir de l'autorité de Jean, et la grande charte sortit enfin de l'état de trouble et de ruine où deux règnes malheureux avaient plongé l'Angleterre [1].

Plus tard, sous le règne de Henri III, on parla souvent d'entreprendre une croisade ; plus d'une fois les barons anglais voulurent partir pour l'Orient malgré la volonté des monarques, et la seule pensée de contrarier un roi qu'ils n'aimaient point ajoutait à leur pieuse impatience. Henri ne négligea pas de mettre à profit les opinions de son siècle, et s'engagea plusieurs fois à partir pour la croisade, dans le seul but d'obtenir des subsides. Mathieu Pâris rapporte que le souverain pontife avait autorisé le monarque anglais à lever pendant trois ans une décime sur le clergé et le peuple. « Si cet impôt, ajoute l'auteur, avait pu être levé, » il aurait produit à la couronne plus de six cent » mille livres sterling, ce qui aurait ruiné le royau- » me [2]. » La légèreté que le monarque anglais mettait à ses serments, fit mépriser la royauté, et les mépris de la nation ne lui permirent pas de lever un tribut onéreux.

Comme les formes de la croisade s'introduisaient partout, on les employa jusque dans la guerre qu'on fit alors au roi. Dans la ligue des barons contre Henri III, les adversaires de la couronne portaient une croix comme dans les guerres d'outre-mer, et les prêtres promettaient les palmes du martyre à ceux qui mouraient pour la cause de la liberté. Une chose cu-

[1] La grande charte se trouve rapportée en vieux français, p. 539 et suiv. du Spicilége de d'Achery, t. III.

[2] Mathieu Pâris (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

rieuse, c'est que le chef de la ligue formée pour l'indépendance de la nation anglaise était un gentilhomme français, le fils de ce comte de Montfort si renommé dans la croisade des Albigeois.

On peut voir par ce rapide tableau que les croisades n'exercèrent point en Angleterre une influence favorable à la royauté. Nous ne croyons pas néanmoins qu'elles aient donné quelque force ni aux communes, qui existaient à peine, ni à cette aristocratie d'où devaient sortir les destinées du peuple anglais. L'aristocratie, telle que l'avait constituée Guillaume le Conquérant, et qui se trouvait disséminée en soixante mille fiefs, fut obligée de se réunir au clergé et au peuple pour faire entendre et prévaloir ses plaintes et ses griefs. Si les révolutions d'Angleterre produisirent à la fin des effets salutaires, c'est que toutes les classes de la société y concoururent ensemble et qu'on y agissait dans l'intérêt de tous. On ne saurait point dire à quelle époque naquit la constitution de la Grande-Bretagne, quelles circonstances favorisèrent ses progrès, et sous quel règne elle reçut son plus grand développement. L'accord des partis, des mœurs et des habitudes, l'assentiment des générations, les traditions et les souvenirs, élevèrent successivement l'édifice de la liberté anglaise; et cette liberté devait être plus durable qu'en beaucoup d'autres pays, car il est difficile de détruire ce que tout le monde a fait, et le temps respecte presque toujours dans les institutions humaines ce qui est son ouvrage.

Les croisades, nous devons le répéter, contribuèrent peu à cet état de choses. Nous ajouterons que la puissance britannique, qui devait un jour embrasser le monde dans ses relations politiques et commerciales,

Digitized by Google

ne profita pas même des guerres saintes pour étendre son commerce et son industrie. Elle n'eut jamais un comptoir ni une colonie dans les États chrétiens d'Orient; sa navigation ne fit alors aucun progrès que l'histoire puisse mentionner. On ne peut disconvenir que la gloire des armes ne fut aussi dans les croisades le partage de la nation anglaise; mais, lorsque cette nation devint riche et puissante et qu'elle apprécia mieux les véritables sources de sa prospérité, elle ne tarda pas à répudier une gloire à côté de laquelle elle ne trouvait ni avantage réel, ni intérêt positif. C'est pour cela sans doute qu'on rencontre à peine une trace des guerres saintes dans les historiens modernes de la Grande-Bretagne[1].

Nous devons dire en terminant ce chapitre que les guerres que l'Angleterre eut à soutenir sur le continent ne lui furent pas plus profitables que la part qu'elle prit aux expéditions contre les infidèles. Ce fut un grand malheur pour les successeurs de Guillaume le Conquérant d'avoir conservé en deçà de la Manche des provinces qu'il fallait sans cesse défendre et qui attirèrent trop souvent leur attention hors de leur pays. On a vu dans notre Histoire que cet état de choses et les longues discordes qui en furent la suite nuisirent quelquefois au succès des guerres d'Orient et finirent par les arrêter tout à fait. On sait qu'Édouard, qui avait souvent pris la croix du saint pèlerinage, menaça tout à coup la France, et que ses menaces suspendirent les préparatifs d'une croisade entreprise par Philippe de

[1] Nous regrettons que M. Hallam, dans son important ouvrage intitulé, l'*Europe au moyen âge*, se soit laissé entraîner par l'exemple des historiens de son pays. On ne saurait pardonner à cet estimable écrivain de n'avoir point parlé des croisades, puisqu'il faisait l'histoire du moyen âge.

Digitized by Google

Valois[1]. C'est alors qu'éclata une guerre entre deux peuples rivaux, qui dura plus longtemps, qui enfanta plus de calamités que les guerres saintes. Au milieu des désastres et des périls qu'entraînait l'invasion d'une terre étrangère, les monarques anglais se mirent à la discrétion des barons et des communes pour avoir de l'argent et des soldats, et l'Angleterre oublia qu'elle avait dans son sein les véritables éléments de la puissance et de la prospérité.

[1] Voyez le liv. XIX de notre Histoire.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

DE L'ALLEMAGNE.

Tandis que l'Angleterre conquérait la liberté contre ses rois et que la France redemandait la sienne à la royauté, l'Allemagne présentait un autre spectacle. L'empire germanique, qui avait jeté un grand éclat sous Othon I et sous Henri III, marcha vers une décadence rapide pendant les croisades. La puissance impériale avait d'abord dominé toutes les autres ; mais les empereurs, tour à tour aux prises avec le saint-siége et les révoltes des grands vassaux, accordèrent des priviléges et des libertés à tous ceux qui se présentaient pour les défendre, et tout ce qu'ils avaient donné tourna contre leur pouvoir. Bientôt l'Allemagne eut des princes ecclésiastiques, dont les regards se tournèrent vers la cour de Rome ; des princes laïques reconnus souverains, qui s'occupaient d'accroître leurs prérogatives ; des villes libres, qui étaient devenues des républiques indépendantes ; une noblesse inférieure, qui, affranchie de tout lien féodal, désolait les provinces par ses guerres privées ou par ses brigandages. La puissance impériale restait isolée au milieu de tous ces intérêts nouveaux. Dans le désordre général, chacun avait trouvé les moyens de s'agrandir et de se conserver,

Digitized by Google

tandis que le chef de l'Empire ne pouvait ajouter un fief à ses domaines, et que sa famille, ne pouvant s'appuyer sur le droit d'hérédité, n'avait point d'avenir. Tous les efforts des empereurs n'avaient pu empêcher que la couronne ne restât élective; ainsi la succession des souverains de l'Allemagne dépendait du choix de la noblesse et des princes, qui eux-mêmes s'étaient affranchis de toute dépendance envers les souverains. Parmi les princes qui montèrent sur le trône impérial, plusieurs exercèrent une grande influence par leur habileté ou leur bravoure; mais cette influence, toute personnelle, ne donnait aucune force à la couronne et mourait avec eux. Des entreprises aventureuses et des guerres portées au delà des Alpes, contribuèrent aussi à l'affaiblissement de leur puissance : l'histoire contemporaine se plaignait déjà de la politique imprévoyante de l'Allemagne, qui, *du sein de ses nuages, lançait une pluie de fer sur l'Italie*[1]. Les rives du Tibre et du Pô furent pour les monarques teutons ce que la Germanie avait été autrefois pour Auguste et ses successeurs : ils y perdirent leurs légions, et ne purent jamais s'y maintenir. Dans ces expéditions imprudentes, ils rencontrèrent sur leur chemin les papes, qui leur déclarèrent une guerre d'extermination. Deux familles d'empereurs succombèrent sous les foudres de Rome; et, tandis qu'ils s'épuisaient en vains efforts pour régner sur la Lombardie ou sur le royaume de Naples, ils achevèrent de perdre ce qui leur restait de puissance en Allemagne.

Au milieu de toutes ces révolutions, il n'est pas facile de distinguer quelle put être l'influence des croi-

[1] Cornélius Zanfliet, Coll. de Martenne (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

sades sur les destinées de la nation allemande. On sait que l'Allemagne proprement dite ne prit aucune part à la première expédition, et que les peuples de cette contrée, préoccupés des longs débats élevés entre le sacerdoce et l'Empire, eurent besoin, pour accourir sous les drapeaux de la guerre sainte, de voir se multiplier les prodiges du ciel[1] et surtout d'apprendre la délivrance de Jérusalem.

Lorsqu'on prêcha la seconde croisade, Conrad II tenait en main les rênes de l'Empire. L'éloquence de saint Bernand, ou plutôt le bruit de ses miracles échauffa le zèle des Allemands et de leur chef. Les démêlés qui survinrent dans cette expédition entre les maîtres de Byzance et l'empereur teuton, renouvelèrent ou accrurent l'antipathie des Grecs et des Latins, et cette antipathie amena avec elle beaucoup de misères pour les croisés, et peut-être aussi les revers où périrent les armées les plus florissantes de l'Allemagne. La préséance que Conrad obtint à Jérusalem sur Louis VII[2] et l'honneur d'avoir pourfendu un géant sous les murs de Damas[3], furent les seuls avantages ou les seuls titres de gloire qu'il rapporta de l'Orient; dans un bref du souverain pontife, il fut proclamé le *premier défenseur de l'Église*[4]; mais, ce qui dut surtout lui mériter la confiance des peuples, il avait laissé, en partant pour l'Asie, un ministre qui fut pour l'Empire ce que l'abbé Suger était dans le même temps pour la France.

[1] L'abbé Ekkard, Coll. de Martenne (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Mutius, Coll. des chroniques allemandes (*Bibliothèque des Croisades*).

[3] Odon de Deuil (*Bibliothèque des Croisades*).

[4] Lettres de l'abbé Wilbald, Coll. de Martenne (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

Quarante ans plus tard, l'enthousiasme des croisades échauffa de nouveau les peuples germaniques. Frédéric Barberousse, qui commandait les nouveaux croisés, passait pour le plus grand homme de guerre de son temps, et les soldats qui l'accompagnaient en Asie étaient cités comme les modèles de la discipline et de la bravoure. L'empereur d'Allemagne allait se réunir à deux grands monarques de l'Occident qui l'avaient précédé en Palestine. On espérait que les musulmans seraient détruits et leur orgueil à jamais abattu; ce triomphe, auquel devait s'associer Frédéric, pouvait ajouter à sa gloire comme à sa puissance parmi les peuples chrétiens. Il en arriva autrement, et la petite rivière du Sélef fut comme un abîme où vinrent s'engloutir toutes les espérances de la troisième croisade[1]. L'histoire ne nous dit point quelles furent alors les plaintes de l'Allemagne; mais, par un caprice singulier de la fortune, ce fut la rançon de Richard, retenu captif par le fils de Frédéric, qui pays les frais de la guerre sainte[2], et, si nous en croyons les traditions, la capitale de l'Autriche, dont Ænéas Sylvius vantait plus tard les somptueux édifices, fut rebâtie dans le même temps avec les trésors du monarque anglais[3].

Quand les guerres saintes commencèrent, les foudres de Rome grondaient déjà sur le trône impérial; vers la fin des croisades, l'orage devint plus violent. On se rappelle qu'Urbain II, après le concile de Clermont,

[1] Tagenon, Godefroy le Moine, Ansberg, *la Relation anonyme, etc. (Bibliothèque des Croisades).*

[2] Guillaume de Neubridge *(Bibliothèque des Croisades).*

[3] Thomas Ébendorffer, Coll. des chroniques allemandes *(Bibliothèque des Croisades).*

Digitized by Google

n'invoqua pas les armes des croisés pour combattre l'empereur, qu'il poursuivait de ses malédictions; plus tard on n'imita point cette modération envers Frédéric II, et l'étendard d'une guerre sacrée fut levé contre lui, lorsqu'il était lui-même revêtu de la croix. Le saint sépulcre délivré ne put servir d'asile au chef de la sixième croisade, et la conquête de Jérusalem ne le défendit point des formidables anathèmes du saint-siége. Frédéric, de son côté, opposa la guerre à la guerre, la violence à la violence. Comme les deux partis montrèrent une obstination égale et que leurs forces se balançaient, la lutte fut longue et terrible; quand la famille de Souabe succomba, elle faillit entraîner toute l'Allemagne dans sa chute. Cependant l'empire germanique, ébranlé de toutes parts, ne périt point, et ce corps immense, dont les éléments étaient si compliqués, résista par sa propre masse. Au défaut d'un pouvoir protecteur, il se forma des associations qui en tinrent lieu; les diètes, ou assemblées nationales, dans lesquelles les villes, les princes, avaient leurs députés, et qui se montrèrent toujours animées d'un esprit de concorde et de modération, conservèrent les traditions législatives, et servirent de lien pour réunir les débris dispersés de la force et de la puissance; le sentiment du péril inspira des idées d'ordre public, et du sein du chaos sortit cette confédération allemande qui, avec quelques modifications, subsista jusqu'à la fin du siècle dernier.

Cette confédération profita des guerres saintes, et vit alors augmenter sa population et son territoire. Les expéditions contre les infidèles d'Orient avaient fait naître l'idée de combattre les païens et les idolâtres dont les peuplades habitaient les rives de la Vistule,

Digitized by Google

du Prégel et du Niémen. Ces peuplades, soumises par les croisés, entrèrent dans la république chrétienne, et firent partie de l'association germanique. A l'aspect de la croix, des villes sortirent du sein des déserts et des forêts, telles que Dantzick, Thorn, Elbing, Kœnigsberg, etc.; la Finlande, la Lithuanie, la Poméranie, la Silésie, devinrent, sous l'étendard du Christ, des provinces florissantes; on vit naître de nouveaux peuples, se former de nouveaux États, et, pour achever ces prodiges, les armes des croisés marquèrent la place où devait s'élever une monarchie que le moyen âge n'a point connue et que l'âge présent a vue tout à coup monter au rang des grandes puissances de l'Europe. A la fin du treizième siècle, les provinces dont la monarchie prussienne tire son nom et son origine étaient encore séparées de la chrétienté par l'idolâtrie et par des mœurs sauvages; la conquête et la civilisation de ces provinces furent l'ouvrage des guerres religieuses.

Nous ne finirons point ce chapitre sans parler des croisades contre les Turcs. Les assemblées de la nation proclamèrent souvent les dangers de la religion et de la patrie[1]. Leurs délibérations, il est vrai, furent quelquefois comparées à celles des Athéniens, où l'on prenait de belles décisions qu'on n'exécutait point; il faut remarquer néanmoins qu'à cette époque la constitution germanique reçut ses derniers développements, et que les maximes du droit des gens, consacrées par les lois, devinrent la plus sûre garantie de la paix publique. Si plus tard l'Allemagne perdit son unité religieuse par la réforme de Luther, elle retrouva quelque chose de son unité politique dans une législation géné-

[1] Voyez les discours relatifs aux croisades, Coll. des chroniques allemandes (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

ralement adoptée. A mesure que les Turcs s'avançaient vers le Danube, la puissance impériale se releva tout à coup, comme pour répondre à la grandeur du péril, et la fortune de la Germanie voulut que le génie et la puissance de Charles-Quint fussent opposés à l'ambition et aux progrès rapides de Soliman.

Au milieu de ces guerres où l'indépendance de tous les peuples chrétiens était menacée, nous ne pouvons oublier le royaume de Hongrie, qui mérita d'être appelé le *Bouclier et les Thermopyles de la chrétienté*[1]. La nation hongroise, qui, au dixième siècle, avait été la terreur de l'Allemagne et de l'Italie, combattit pendant deux cents ans les Turcs, devenus maîtres de Constantinople; elle leur livra plus de combats que l'ancienne Grèce n'en avait livré aux barbares et aux soldats du grand roi; mais elle manqua de poëtes et d'historiens, et les prodiges de sa constance et de sa bravoure ont été à peine connus de la postérité.

[1] Ænéas Sylvius, Discours relatifs aux croisades (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

CHAPITRE V

DE L'ITALIE.

On se rappelle que le pape Urbain II, avant de prêcher la croisade au concile de Clermont, l'avait déjà prêchée au concile de Plaisance[1]. Dans ce dernier, personne n'avait pris les armes; à Clermont, tout le monde accourut sous les drapeaux de la croix. Des résultats aussi différents semblaient prouver que les deux peuples dont le pontife invoqua tour à tour le pieux enthousiasme n'avaient ni la même ardeur belliqueuse, ni le même caractère. Pour faire mieux apprécier cette différence de mœurs et de sentiments entre des nations voisines, il nous suffira de jeter un coup d'œil rapide sur l'état de l'Italie au moyen âge.

Les Huns, les Francs, les Vandales, les Goths, les Germains et les Lombards, portèrent tour à tour dans cette belle contrée le fléau de leur domination, et, lorsqu'elle sortit des mains de tous ces peuples barbares, la nation italienne ne trouva rien ni dans ses mœurs, ni dans ses institutions, qui pût l'aider à recouvrer son indépendance. Plusieurs États s'élevèrent, les uns par la conquête, les autres par la fortune, sans qu'ils pussent jamais être réunis par un lien commun[2].

[1] Voyez le liv. I de notre Histoire.

[2] On peut consulter sur l'Italie au moyen âge les *Annales d'Italie*, par

Digitized by Google

Au dixième siècle, la royauté apparaît un moment; mais les peuples, déjà préoccupés de leurs divisions intérieures, ne la regardèrent ni comme un point de ralliement, ni comme un moyen de salut. Plus tard, l'influence des papes défendit quelquefois l'Italie contre l'invasion et le joug des empereurs allemands ; toutefois, la lutte fut si longue et la guerre entre ces deux puissances, qui arma les Guelfes et les Gibelins, eut tant d'alternatives, que l'influence papale ne fit que perpétuer le trouble et le désordre. Rien ne prouve mieux l'état de dissolution dans lequel se trouvait l'Italie, que la manière dont elle essaya de constituer son existence politique dans le douzième et le treizième siècle. Cette division en plusieurs États, ce morcellement du territoire, cette population nombreuse partagée en mille fractions, n'annonçaient que trop l'absence de tout centre commun et de tout esprit de nationalité[1]. Le même pays comptait plusieurs peuples; trente cités avaient chacune leurs lois, leurs intérêts, leurs annales. Ces violentes animosités entre les républiques, ces guerres perpétuelles entre les citoyens, l'exaltation des partis partout substituée au patriotisme, cette haine pour tous les voisins, cette défiance pour tout ce qui était proche, cette jalousie qui n'épargnait que les étrangers et les gens venus de loin, achevèrent d'étouffer dans les esprits la tendance à se former en corps de nation, et firent enfin oublier jusqu'au nom de l'Italie.

Muratori; les *Dissertations sur les antiquités d'Italie*, par le même auteur; l'*Abrégé chronologique de l'histoire générale d'Italie*, par Saint-Marc, etc.

[1] M. de Sismondi nous a fait connaître, jusque dans les moindres détails, toutes les républiques italiennes; et, quoique son ouvrage ne soit point à l'abri de l'esprit de prévention et de système, on ne peut se dispenser de le lire pour avoir une juste idée de l'état de l'Italie au moyen âge.

Digitized by Google

Le système féodal fut aboli en Italie plus tôt qu'ailleurs; mais avec le système féodal on vit disparaître l'antique honneur des preux et les vertus de la chevalerie. Dans ces républiques, défendues le plus souvent par des mercenaires, on cessa d'estimer la bravoure et ce qu'elle porte avec elle de sentiments généreux. Des familles entières envoyées en exil, la moitié des populations massacrée ou bannie des foyers domestiques, des villes détruites de fond en comble, tels sont les fréquents spectacles que nous offrent les guerres civiles d'Italie. Au temps des croisades, les papes entreprirent plus d'une fois de rétablir la concorde; mais leurs efforts furent presque toujours inutiles, et jamais la trêve de Dieu, décrétée par les conciles, proclamée dans chaque guerre sainte, ne put porter ses bienfaits au delà des Alpes.

On ne peut nier que le génie de la liberté n'ait quelquefois enfanté des prodiges, et que plusieurs des républiques italiennes n'aient eu des époques glorieuses. Mais les passions ardentes de l'aristocratie hâtèrent leur corruption, et les progrès de cette corruption furent si rapides, qu'au commencement du quatorzième siècle le Dante n'eut qu'à regarder autour de lui pour trouver un modèle de son enfer [1].

Au milieu de tant de désordres, il n'est pas facile de suivre et d'étudier l'influence qu'eurent les croisades sur le sort de l'Italie. Dès le commencement du douzième siècle, les villes de la Toscane et de la Lombardie étaient florissantes; plusieurs avaient envoyé une partie de leur population sous les drapeaux de la croix, et la riche cité de Milan se vantait d'avoir une

[1] Dante Alighieri naquit à Florence, au mois de mai 1265, et mourut à Ravenne, le 15 septembre 1321.

Digitized by Google

armée assez nombreuse pour abattre l'orgueil des musulmans.

Les villes maritimes de l'Italie, Pise, Gênes, Venise, étaient parvenues au plus haut degré de prospérité ; elles durent cette prospérité aux relations commerciales que l'Italie entretenait avec l'Orient avant les guerres saintes, relations qui ne firent que s'étendre et se multiplier pendant les expéditions d'outre-mer. C'était un singulier spectacle que celui de ces républiques qui ne possédaient qu'un coin de terre au bord de la Méditerranée, et qui avaient sans cesse les yeux sur la Syrie, sur l'Égypte et sur la Grèce. On ne peut surtout s'empêcher d'admirer cette république de Venise dont la puissance avait partout devancé les armes des croisés et que les peuples du moyen âge regardaient comme la reine de l'Orient. L'histoire a fait connaître les services que ces villes rendirent aux guerres saintes, soit en approvisionnant les armées chrétiennes, soit en s'associant à la conquête des villes maritimes de la Palestine, soit enfin en combattant les flottes des infidèles. Elles établissaient partout des colonies, elles possédaient une partie de toutes les villes conquises par les croisés[1]. Jacques de Vitri se plaît à louer le zèle, l'activité, la prudence, le patriotisme des Italiens qui habitaient la terre sainte[2].

Il faut remarquer néanmoins que l'Italie n'entra point dans l'esprit des croisades comme les autres peuples de l'Occident, et que la population de ce pays fut rarement entraînée par cet enthousiasme désintéressé qui présidait alors à tout ce qu'il y avait de noble et de grand dans les sociétés chrétiennes. Toujours préoc-

[1] Caffaro, Sanuto, Bizaro (*Bibliothèque des Croisades*).
[2] Jacques de Vitri (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

cupés des profits de leur commerce et de leur industrie, les peuples maritimes de l'Italie, en se mêlant aux guerres saintes, obéissaient bien plus à l'esprit de cupidité qu'aux opinions dominantes. L'établissement d'un comptoir, l'acquisition d'un avantage commercial, les intéressaient bien autrement qu'une victoire remportée sur les infidèles. Ils fournissaient, il est vrai, des vivres, des armes, aux croisés; mais on sait qu'ils furent souvent accusés d'en fournir aux musulmans. Après la destruction des colonies chrétiennes, un historien de Florence se contente de remarquer que le commerce d'Italie avait perdu la moitié de ses avantages [1]. En un mot, les Italiens s'occupèrent peu de faire triompher la cause de la croix, lorsqu'ils ne pouvaient profiter de la victoire pour eux-mêmes, et nous ne craignons pas d'être accusé d'injustice, en disant qu'ils ne prirent des croisades que ce qui devait les enrichir et les corrompre.

La population italienne avait peut-être alors plus de lumières que le reste de l'Europe; elle marchait à une sorte de civilisation. Mais ce qui ne tarda pas à la faire rétrogader, c'est qu'elle s'avançait toute seule et que dans sa marche elle se sépara des sociétés contemporaines. On a comparé les républiques d'Italie, dans le moyen âge, à celles de l'ancienne Grèce; et cette comparaison suffirait pour prouver que leur existence était fragile et périssable. Un État ne se conserve et ne prospère longtemps que lorsqu'il est fondé sur les mœurs, les croyances et le caractère des générations auxquelles il appartient: les serviles imitations d'un autre siècle, et les vains souvenirs d'un

[1] Villani (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

temps qui n'est plus et qui ne doit plus revenir, ne peuvent rien fonder de durable parmi les hommes. Rome elle-même, en rêvant au milieu de ses vénérables ruines qu'elle devait être encore la ville des consuls ou des Césars, oublia qu'elle était la capitale du monde chrétien, la ville des pontifes, et cette préoccupation, qui l'égara dans tout le moyen âge, nuisit à sa véritable destinée. Chose remarquable! cette cité, si fière des trophées du Capitole et du vieil éclat des aigles romaines, ne s'associa point à la gloire des guerres saintes, et nous ne voyons qu'une seule fois des soldats romains dans les armées parties pour l'Orient[1].

On remarque que pendant les croisades le désordre et la corruption de l'Italie étaient restés les mêmes, tandis qu'il s'était fait quelque changement ou quelque amélioration dans les autres pays. La société, toujours près de se dissoudre, semblait n'avoir d'autre mobile que la fureur des partis, d'autre vie que la discorde et la guerre civile; on n'y avait de garantie contre la licence que la tyrannie, contre la tyrannie que le désespoir des factions. Vers le milieu du treizième siècle, toute l'Italie se leva en armes contre le tyran Eccelino[2], et cette guerre fut une véritable croisade; mais à cette croisade sainte succédèrent des discordes nouvelles, et ces inimitiés, ces vengeances, dont le récit est à peine vraisemblable dans nos tragédies.

[1] Ce fut au siége de Damiette, où commandait Jean de Brienne, que les Romains parurent pour la première fois sous les drapeaux de Jésus-Christ; c'est à leur retraite imprudente qu'on attribua la perte de la bataille, où ils s'étaient montrés (Chronique de Tours, *Bibliothèque des Croisades*). Voyez ce que dit cette même chronique sur les Romains, dans le récit qu'elle a fait de la reddition de Damiette en 1221; ce récit est traduit à la fin du troisième volume de notre Histoire.

[2] *Annales eccles.*, ann. 1251. (Voyez ce que nous avons dit à ce sujet, à la fin du liv. XV de notre Histoire.)

Digitized by Google

Comme l'étendue et la puissance de la plupart des petits États qui couvraient l'Italie, comme la force des partis qui se disputaient les cités, étaient rarement proportionnées à leur ambition, ils cherchèrent leur élévation ou leur salut dans tous les moyens que pouvaient leur suggérer la trahison ou la perfidie. Les complots, les coups d'État, les attentats les plus odieux, tout leur semblait bon, tout leur paraissait convenable pour appuyer leurs querelles et pour satisfaire leur besoin d'agrandissement ou leurs passions jalouses. En un mot, toute morale disparut, et ce fut alors que se forma cette école de politique dont on retrouve les leçons ou plutôt la satire dans le livre de Machiavel.

Enfin la liberté se retira d'un peuple qui n'avait invoqué son nom qu'au milieu des désordres, de la licence et des crimes de la guerre civile. A la place de ces démocraties turbulentes qu'on ne retrouve plus à à la fin du quatorzième siècle, s'élevèrent des princes et des ducs, qui substituèrent les intrigues d'une diplomatie obscure et timide aux passions populaires, et qui quelquefois mirent leur ambition à favoriser la renaissance des arts et des lettres, la véritable gloire de l'Italie.

Les contrées situées entre la Méditerranée et les Alpes ne furent point pour cela à l'abri de l'invasion de l'étranger : les peuples italiens continuèrent d'être le jouet ou la proie des guerriers accourus de toutes les parties de l'Occident; et ce qu'il y a de curieux, c'est qu'un pays dont la population n'était point belliqueuse vit se former dans son sein la première école de guerre qu'aient connue les temps modernes [1].

[1] Muratori, *Antiq. ital.*, dissert. 26.

Digitized by Google

Le royaume de Naples et de Sicile, placé aux extrémités de l'Italie, était pour les croisés le chemin de la Grèce et de l'Orient : des richesses qui semblaient n'avoir point de gardiens, un territoire que ses habitants n'avaient jamais su défendre, durent souvent tenter la cupidité ou l'ambition des princes et même des chevaliers qui allaient chercher fortune en Asie. L'histoire de ce pays se mêle pendant plus de deux siècles à celle des expéditions d'outre-mer. L'Allemagne, la France, l'Aragon, la Hongrie, lui donnèrent tour à tour des rois, et chacun de ces rois apportait avec lui la guerre. On invoqua dans ces guerres l'autorité de l'Église ; on montra souvent les images de la croix ; on prêcha, en un mot, plus de croisades pour l'asservissement de ce malheureux royaume qu'on n'en avait prêché pour la délivrance de Jérusalem, et toutes ces croisades ne firent que jeter le désordre et la confusion parmi les peuples de l'Italie et dans une grande partie de l'Europe.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

DE L'ESPAGNE.

En parcourant ainsi les principaux États de l'Europe, on est frappé surtout de cette grande diversité qu'on aperçoit dans les mœurs, les institutions et les destinées des peuples. Comment suivre la marche de la civilisation au milieu de tant de républiques et de monarchies, les unes sortant avec éclat du sein de la barbarie, les autres tombant en ruines? et comment montrer l'influence des croisades à travers tant de révolutions qui ont souvent les mêmes causes et dont les effets sont si différents et quelquefois si opposés? L'Espagne, sur laquelle nous allons jeter les yeux, nous offrira encore d'autres tableaux, et doit fournir de nouveaux sujets de méditation.

Pendant tout le cours des croisades, nous voyons l'Espagne occupée dans ses propres foyers à se défendre contre ces mêmes musulmans que les autres peuples de l'Europe allaient combattre en Orient. Au nord de la péninsule s'étaient maintenues quelques souverainetés chrétiennes qui commencèrent à se rendre redoutables sous Sanche le Grand, roi de Castille et d'Aragon. La valeur des Castillans, soutenue par l'exemple du Cid, par l'influence des mœurs chevaleresques,

Digitized by Google

secondée par des guerriers accourus de toutes les provinces de France, avait repris Tolède avant la fin du onzième siècle. Cependant les conquêtes des Espagnols ne répondirent point dans la suite à l'éclat de leurs premiers triomphes : à mesure qu'ils reprenaient des provinces sur les Maures, ils en formaient des royaumes séparés, et la puissance espagnole, ainsi divisée, se trouvait en quelque sorte affaiblie par ses propres victoires [1].

L'invasion des Maures en Espagne avait quelque ressemblance avec celle des Francs en Asie. C'était la religion de Mahomet qui animait aux combats les guerriers sarrasins, comme la religion chrétienne enflammait le zèle et l'ardeur des soldats de la croix. Plusieurs fois l'Afrique et l'Asie répondirent à l'appel des colonies musulmanes en Espagne, comme l'Europe aux cris d'alarme des colonies chrétiennes en Syrie. L'enthousiasme enfanta de part et d'autre des prodiges d'héroïsme, et tint la fortune longtemps suspendue entre les deux peuples et les deux religions ennemis.

Un esprit d'indépendance dut naître parmi les Espagnols au milieu de cette guerre où l'État avait besoin de tous les citoyens, où chaque citoyen acquérait par cela même un très-haut degré d'importance. On a remarqué qu'un peuple qui a fait de grandes choses, qu'un peuple appelé tout entier à la défense de la patrie, éprouve un sentiment exagéré de ses droits, se montre plus exigeant, quelquefois injuste envers ceux qui le gouvernent, et se trouve souvent tenté d'employer contre ses souverains la force qu'il employa

[1] Consultez pour l'histoire de l'Espagne au moyen âge, l'*Histoire de l'Afrique et de l'Espagne*, par Cardonne; l'*Hist. Hispan.*, par Mariana; l'*Ensayo historico-critico*, par Marina, etc., etc.

Digitized by Google

contre ses ennemis. Aussi voit-on dans les annales espagnoles que la noblesse et le peuple se montrèrent plus turbulents en Espagne que dans d'autres pays, et que la monarchie y fut d'abord plus limitée que chez les autres nations de l'Europe.

L'institution des cortès, l'affranchissement des communes, une foule de priviléges accordés aux villes, signalèrent de bonne heure l'indépendance des peuples de la Péninsule. L'invasion des Maures ne permit point au gouvernement féodal de prendre racine sur le territoire espagnol [1] comme dans le reste de l'Europe, et parmi les désordres qui désolèrent pendant si longtemps les royaumes de Léon, de Navarre et de Castille, on n'eut point à déplorer une lutte funeste entre l'aristocratie et le peuple ; mais la noblesse, toujours prête à se révolter contre ses rois, les prétentions ambitieuses de quelques familles qui se disputaient la prééminence ou le pouvoir, n'en troublèrent pas moins les provinces arrachées au joug des musulmans. Si on en jugeait par les actes publics de la législation, on pourrait croire que les Espagnols avaient joui de la liberté avant les autres peuples de l'Europe ; mais, dans tous les moments de trouble, il faut bien se garder de juger de la liberté d'une nation par ce qui se dit dans les assemblées politiques, ou par des chartes et des institutions tour à tour arrachées par la violence, détruites par la force, toujours placées entre deux écueils, l'anarchie et le despotisme. L'histoire d'Espagne à cette époque est remplie de crimes et de faits monstrueux qui souillèrent la cause des princes comme celle des peuples, ce qui prouve du moins que

[1] On doit excepter le pays d'Aragon, où les tenures féodales étaient générales.

Digitized by Google

les mœurs ne s'accordaient point avec les lois, et que les institutions créées au milieu des discordes publiques n'avaient point adouci le caractère national.

Au milieu des révolutions qui agitaient l'Espagne, les passions politiques firent quelquefois oublier jusqu'à la domination des Maures. Lorsqu'à la fin du treizième siècle les musulmans, vaincus par Jacques d'Aragon, abandonnèrent les îles Baléares, le royaume de Valence et de Murcie, les Espagnols suspendirent tout à coup les progrès de leurs armes. Tandis qu'en Orient les mameluks victorieux avaient redoublé d'efforts pour chasser tout à fait les Francs des côtes de Syrie, en Occident les Maures restèrent pendant deux siècles en possession d'une partie de l'Espagne, sans que les Espagnols s'occupassent sérieusement d'achever la conquête de leur propre patrie. L'étendard de Mahomet flotta sur les villes du royaume de Grenade jusqu'au règne de Ferdinand [1] et d'Isabelle. Ce fut seulement à cette époque que la monarchie espagnole sortit toute-puissante du chaos des révolutions, et qu'elle réveilla dans les peuples cet enthousiasme guerrier et religieux qui acheva l'expulsion des Maures. Alors se termina cette lutte qui avait duré huit siècles, et dans laquelle, selon les auteurs espagnols, il se livra trois mille sept cents batailles. Tant de combats, qui ne furent qu'une longue croisade, durent être comme une école de bravoure et d'héroïsme; aussi les Espagnols, dans le seizième et le dix-septième siècle, étaient-ils regardés comme la nation la plus brave et

[1] Ferdinand III, dit le *saint*, était cousin de saint Louis, et ces deux princes régnèrent à la même époque. Pendant que le monarque espagnol achevait l'expulsion des Maures, le roi de France combattait au delà des mers les nations musulmanes.

Digitized by Google

la plus belliqueuse de l'Europe. Les philosophes ont cherché à expliquer par l'influence du climat cet esprit de fierté et d'orgueil, ce caractère grave et austère, qui distinguent encore aujourd'hui la nation espagnole: il nous semble qu'on trouverait une explication plus naturelle de ce caractère national dans une guerre à la fois patriotique et religieuse à laquelle concoururent vingt générations successives, et dont les périls durent inspirer tant de sérieuses pensées, tant de nobles sentiments.

Vers la fin des guerres contre les Maures, l'Espagne avait adopté l'inquisition avec plus de chaleur que les autres nations chrétiennes. Je ne veux point répondre aux reproches de la philosophie moderne; mais il me semble qu'on n'a point assez tenu compte des motifs qui devaient rendre plus excusables en Espagne qu'ailleurs ces défiances et ces sombres jalousies pour tout ce qui n'était pas la religion nationale. Comment pouvait-on oublier que l'étendard d'un culte étranger avait longtemps flotté sur la Péninsule, et que pendant plusieurs siècles des guerriers chrétiens avaient combattu non-seulement pour la foi de leurs pères, mais même pour le sol de la patrie contre les infidèles? D'après cette pensée, ne peut-on pas croire que chez les Espagnols l'intolérance religieuse ou plutôt la haine de toute religion étrangère avait quelque chose en soi qui tenait moins d'une dévotion jalouse que d'un patriotisme inquiet et ardent?

L'Espagne ne prit part aux croisades que lorsque l'esprit de ces guerres saintes commença à s'affaiblir dans le reste de l'Europe. On doit dire cependant que ce royaume trouva quelques avantages dans les expéditions en Orient. Dans presque toutes les entre-

Digitized by Google

prises de la chrétienté contre les musulmans de l'Asie, un grand nombre de croisés s'arrêtèrent sur les côtes d'Espagne pour combattre les Maures; il y eut plusieurs croisades publiées en Occident contre les infidèles maîtres de la Péninsule; la célèbre victoire de Tolosa contre les Maures fut le fruit d'une croisade prêchée en Europe, et surtout en France, par l'ordre du souverain pontife. Les expéditions d'outre-mer servirent aussi la cause des Espagnols, en retenant dans leur pays les musulmans d'Égypte et de Syrie, qui auraient pu se joindre à ceux des côtes d'Afrique. On a vu dans cette Histoire que le royaume de Portugal fut conquis et fondé par des croisés. Les croisades donnèrent l'idée de ces ordres de chevalerie [1] qui, à l'imitation de ceux de la Palestine, se formèrent en Espagne, et sans le secours desquels la nation espagnole n'aurait peut-être point triomphé des Maures.

On doit ajouter que l'Espagne est le pays où la mémoire des croisades s'est conservée le plus longtemps. Au siècle dernier, on y publiait encore, chaque année, dans toutes les provinces, la bulle appelée *Crusada* [2]. Cette publication solennelle rappelait au peuple espagnol les triomphes qu'il avait remportés autrefois sur les musulmans.

[1] Les ordres de Calatrava, de Santiago et d'Alcantara.

[2] Le père Labat, pag. 399 et suiv., t. I, de ses *Voyages d'Espagne et d'Italie*, décrit la marche d'une cavalcade qui accompagnait la bulle de la croisade, portée solennellement dans les rues des villes espagnoles. Cette bulle, dont le texte et la traduction se trouvent à la fin du premier volume des *Voyages d'Espagne*, avait été accordée aux chrétiens de la Péninsule par Urbain VIII, et faisait la principale partie des revenus des rois d'Espagne (*Voyez* le P. Labat aux endroits cités).

Digitized by Google

CHAPITRE VII

DES PAPES.

Nous avons montré l'état des principales puissances de l'Europe pendant les croisades. Il nous reste à parler d'une puissance qui dominait toutes les autres et qui était comme le lien, comme le centre de toutes les puissances : c'est l'autorité des chefs de l'Église.

Les papes, comme pouvoir temporel et comme pouvoir spirituel, présentaient un singulier contraste dans le moyen âge. Comme souverains de Rome, ils n'avaient presque aucune autorité, et souvent ils étaient exilés de leurs propres États : comme chefs de la chrétienté, ils exerçaient un empire absolu jusqu'aux extrémités du monde, et leur nom était révéré partout où se prêchait l'Évangile.

On a dit que les papes avaient fait les croisades : ceux qui soutiennent cette opinion sont loin de connaître le mouvement général qui s'empara alors du monde chrétien. Aucune puissance sur la terre n'eût été capable de produire une aussi grande révolution ; il n'appartenait qu'à celui dont la volonté enfante et dissipe les tempêtes, de jeter tout à coup dans les cœurs cet enthousiasme qui faisait taire toutes les autres passions et qui entraînait la multitude comme par

Digitized by Google

une force invisible. Dans le premier livre de cette Histoire nous avons montré comment l'enthousiasme des guerres saintes se développa peu à peu, et comment il éclata vers la fin du onzième siècle, sans autre influence que celle des idées dominantes ; il entraîna la société tout entière, et les papes furent entraînés comme les peuples. Une preuve que les souverains pontifes n'avaient pas produit cette révolution extraordinaire, c'est qu'ils ne purent jamais ranimer l'esprit des croisades, lorsque cet esprit vint à s'éteindre parmi les peuples chrétiens.

On a dit aussi que les croisades avaient beaucoup accru l'autorité des papes : nous verrons tout à l'heure ce qu'il y a de vrai dans cette assertion. Parmi les causes qui purent contribuer à l'accroissement de l'autorité pontificale dans le moyen âge, on pourrait citer l'invasion des barbares du Nord, qui renversa l'empire d'Occident, et les progrès des Sarrasins, qui ne permirent point aux empereurs d'Orient de porter leurs regards et de conserver leur domination sur l'Italie ; les papes se trouvèrent ainsi affranchis de deux puissances dont ils dépendaient, et restèrent en possession de la ville de Rome, qui semblait n'avoir plus de maîtres. D'autres circonstances purent ajouter dès lors à l'autorité des successeurs de saint Pierre. Quoi qu'il en soit, tout le monde sait que cette autorité avait déjà fait d'immenses progrès avant les croisades ; la tête des plus puissants monarques s'était déjà courbée devant les foudres du Vatican ; et déjà la chrétienté semblait avoir adopté cette maxime de Grégoire VII, que *le pape, en qualité de vicaire de Jésus-Christ, devait être supérieur à toute puissance humaine.*

Il n'est pas douteux cependant qu'une guerre re-

Digitized by Google

ligieuse ne fût propre à favoriser le développement de l'autorité pontificale ; mais cette guerre même produisit des événements et fit naître des circonstances qui furent moins pour la puissance des papes un moyen d'agrandissement qu'un écueil où cette puissance vint se briser. Ce qu'il y a de positif, c'est que la fin des croisades trouva les souverains pontifes moins puissants qu'ils ne l'avaient été à l'origine des guerres saintes.

Parlons d'abord des avantages que les chefs de l'Église retirèrent des expéditions contre les infidèles. On avait recours aux souverains pontifes toutes les fois qu'il était question d'une croisade ; on prêchait la guerre sainte en leur nom, on la poursuivait sous leurs auspices. Les guerriers enrôlés sous l'étendard de la croix recevaient du pape des priviléges qui les affranchissaient de toute autre dépendance que celle de l'Église ; les papes étaient les protecteurs des croisés, l'appui de leurs familles, les gardiens de leurs propriétés ; c'était aux papes que les croisés soumettaient tous leurs différends et qu'ils confiaient tous leurs intérêts.

Les souverains pontifes ne surent pas d'abord tout le parti qu'ils pouvaient tirer des croisades. Dans la première expédition, Urbain, qui avait des ennemis à combattre, n'implora point le secours des guerriers auxquels il avait fait prendre la croix ; ce ne fut qu'à la seconde croisade que les papes purent s'apercevoir de l'ascendant que devaient leur donner les guerres saintes.

Les croisades avaient été pour les papes un prétexte pour usurper dans tous les États de l'Europe les principaux attributs de la souveraineté. Ils s'emparè-

Digitized by Google

rent au nom de la guerre sainte du droit de lever partout des armées et des impôts. Les légats qu'ils employaient dans tous les pays de la chrétienté exerçaient en leur nom l'autorité suprême. La présence de ces légats inspirait le respect et la crainte; leurs volontés étaient des lois; armés de la croix, ils commandaient en maîtres à tout le clergé; et, comme le clergé avait chez tous les peuples chrétiens le plus grand ascendant, l'empire des papes ne connaissait plus d'opposition ni de limites.

On voit que nous n'avons rien oublié des avantages que les chefs de l'Église trouvèrent dans les croisades. Voici, d'un autre côté, les obstacles et les écueils qu'ils rencontrèrent dans l'exercice de leur pouvoir.

Il faut dire d'abord que l'empire des papes ne prit que très-peu d'accroissement en Asie pendant les guerres saintes : les querelles, les discordes qui troublaient sans cesse les colonies chrétiennes d'Orient et dans lesquelles ils se trouvaient obligés d'intervenir, multiplièrent leurs embarras sans ajouter à leur puissance.

Leur voix ne fut pas toujours entendue au milieu de la multitude des croisés; quelquefois même les soldats de la croix résistèrent aux volontés et méprisèrent les conseils des pontifes[1]. Les légats du saint-siége furent souvent en opposition avec les chefs des armées chrétiennes[2], et leur caractère ne fut pas toujours respecté au milieu des camps. Comme les papes passaient pour diriger les croisades, ils étaient en

[1] La cinquième croisade nous offre un exemple très-frappant de cette résistance opiniâtre aux ordres du pape. (Voyez à ce sujet notre analyse des Lettres d'Innocent III, Coll. de Duchesne, *Bibliothèque des Croisades*).

[2] Voyez le récit du siége de Damiette en 1219, liv. XII de notre Histoire.

Digitized by Google

quelque sorte responsables des malheurs et des désordres qu'ils n'avaient pu prévenir; cette responsabilité morale les exposa quelquefois à être jugés avec rigueur, et nuisit à leur réputation de sagesse et d'habileté.

Par un abus de l'esprit des croisades, les papes se trouvèrent entraînés à des guerres où leur ambition était souvent plus intéressée que la religion [1]: ils songeaient alors à leur pouvoir temporel, et c'est ce qu'ils avaient de plus faible; ils n'étaient forts que lorsqu'ils cherchaient leur appui plus haut. Les croisades devinrent pour eux comme un levier dont ils se servirent pour s'élever; mais on peut dire qu'ils s'y appuyèrent trop, et, lorsque ce levier vint à leur manquer, leur autorité chancela. Cherchant à retrouver ce qu'ils avaient perdu, les papes firent dans le quatorzième et le quinzième siècle d'incroyables efforts pour renouveler l'esprit des croisades. Il ne s'agissait plus alors d'aller combattre les musulmans en Asie, mais de défendre l'Europe contre l'invasion des Turcs. Au milieu des périls de la chrétienté, la conduite des papes mérita les plus grands éloges, et le zèle qu'ils déployèrent n'a pas été assez apprécié par les historiens. Mais le temps de la ferveur des croisades était passé. Les succès qu'obtinrent les souverains pontifes ne furent jamais en proportion avec leurs efforts, et l'inutilité de leurs tentatives dut affaiblir l'idée qu'on avait de leur ascendant et de leur puissance.

La croisade des Albigeois leur procura peu d'avantages [2]. L'intolérance, qui enfanta cette guerre, provenait des croisades; l'inquisition, qui y prit naissance,

[1] Les guerres de Grégoire IX avec Frédéric II. (Voyez Mathieu Pâris, *Bibliothèque des Croisades*).

[2] Voyez ce que nous avons dit sur la croisade des Albigeois à la fin du liv. XII de notre Histoire.

Digitized by Google

réveilla plus de passions qu'elle n'en comprima. L'Église eut alors dans ce monde une justice qui se ressentait trop de la faible humanité, et qui n'avait rien de cette juridiction mystérieuse et redoutable que toutes les croyances ont placée dans la vie future.

Rien n'égale l'énormité des tributs qu'on imposait au clergé pour les guerres saintes[1]. On ne levait pas seulement des décimes pour la croisade, mais pour toute tentative de croisade, non-seulement pour les expéditions en Orient, mais pour toute entreprise contre les ennemis de la cour de Rome ; on en leva enfin sous les plus vains prétextes. Toute l'Europe adressa aux papes de vives réclamations : on se plaignit d'abord de la rigueur avec laquelle les agents des pontifes percevaient les tributs ; on se plaignit ensuite de leur infidélité dans l'emploi des trésors arrachés aux fidèles. Rien ne fut plus funeste à l'autorité pontificale que ces plaintes qu'on entendait de toutes parts et dont s'arma enfin la redoutable hérésie de Luther.

L'histoire des papes au moyen âge achève de prouver ce que nous venons de dire. Leur domination alla toujours s'accroissant pendant un siècle, jusqu'à Innocent III ; elle alla ensuite en déclinant pendant un autre siècle, jusqu'au pontificat de Boniface VIII, époque où finissaient les croisades d'outre-mer.

Dans les derniers temps, les publicistes ont beaucoup parlé de la puissance des chefs de l'Église ; mais ils l'ont plutôt jugée d'après des systèmes que d'après des faits, d'après l'esprit de notre siècle que d'après l'esprit du moyen âge. On a beaucoup vanté le génie des souverains pontifes ; on l'a vanté surtout dans le

[1] Nous aurons occasion de parler de ces tributs dans notre chapitre sur le clergé au moyen âge.

Digitized by Google

dessein de faire ressortir davantage leur ambition. Mais, si les papes avaient eu le génie et l'ambition qu'on leur suppose, il est à croire qu'ils se seraient d'abord occupés d'agrandir leurs États et d'accroître leur autorité comme souverains. Cependant ils n'y ont point réussi, ou ne l'ont point tenté. En effet, que pouvaient des hommes la plupart parvenus à l'âge de caducité, que pouvaient des princes qui ne faisaient que passer sur le trône, pour affermir leur autorité et maîtriser les passions ardentes des sociétés nouvelles? Parmi la foule des papes qui se succédaient, plusieurs étaient doués d'un génie supérieur, d'autres n'avaient qu'une capacité médiocre; on voyait tour à tour sur la chaire de saint Pierre des hommes de tous les caractères et de tous les genres d'esprit; cependant ces hommes si différents par leurs goûts, leurs passions et leurs talents, voulaient tous et faisaient tous la même chose; ils suivaient donc une impulsion qui n'était pas en eux et dont il faut chercher le mobile ailleurs que dans la politique vulgaire des princes.

Une histoire curieuse serait celle qui retracerait dans le même tableau l'empire spirituel et l'empire temporel des papes. Qui ne serait surpris d'y voir, d'un côté, une force à laquelle rien ne résiste et qui va remuer le monde, une volonté toujours la même, qui se transmet de pontife en pontife comme un dépôt ou comme un héritage sacré; de l'autre, une politique faible et changeante comme l'homme, un pouvoir qui peut à peine se défendre contre les derniers de ses ennemis et qu'à chaque moment le souffle des révolutions peut ébranler? Dans ce parallèle, l'imagination serait éblouie, lorsqu'on lui représenterait un empire tel qu'on n'en a jamais vu sur la terre, et qui

Digitized by Google

ferait croire que les papes n'appartenaient point à ce monde fragile et passager, une puissance que l'enfer ne peut abattre, que le monde ne peut corrompre, qui, sans le secours d'aucune armée et par le seul ascendant de quelques paroles, dompte plus de rois et se montre plus formidable que l'ancienne Rome avec toutes ses victoires. Quel plus magnifique spectacle peut nous offrir l'histoire des empires? Mais, dans l'autre partie du tableau, qui ne serait ému de pitié, en voyant un gouvernement sans vigueur, une administration sans prévoyance, ce peuple descendant du peuple-roi conduit par un vieillard indolent et timide, la ville éternelle tombant en ruine et comme cachée sous l'herbe? Lorsqu'on voit, si près d'un pouvoir presque surnaturel, la faiblesse, l'incertitude, la fragilité des choses d'ici-bas, et l'humanité avec toutes ses misères, pourquoi ne serait-il pas permis de comparer la double puissance des papes à Jésus-Christ lui-même, dont ils étaient les vicaires et les images sur la terre, à Jésus-Christ, dont la double nature nous présente d'un côté un Dieu rayonnant de splendeur, et de l'autre un simple mortel chargé de sa croix et couronné d'épines?

Si les principaux traits de ce tableau ne manquent pas de vérité, comment croire à la politique des papes telle qu'on nous la représente? n'est-il pas plus naturel de penser que les souverains pontifes, dans ce qu'ils firent de grand, suivirent l'esprit de la chrétienté? Dans le moyen âge, qui fut l'époque de leur puissance, ils furent bien plus dirigés par cet esprit qu'ils ne le dirigèrent eux-mêmes; plus tard, et lorsque les papes eurent des projets comme ceux qu'on attribue à leur génie et à leur ambition, leur pouvoir déclina. On n'a

Digitized by Google

qu'à comparer Grégoire VII, se livrant à l'esprit de son siècle et s'appuyant sur l'ascendant de l'Église, avec Jules II, que Voltaire appelle un grand prince et qui n'employa que les combinaisons connues de la politique.

L'autorité pontificale était la seule qui eût des bases et des racines dans les opinions et dans les croyances. Cette puissance donnait au monde, ou plutôt le monde lui demandait des lois, des lumières, un appui. Les papes avaient raison alors dans la fameuse comparaison des deux grands luminaires[1]. L'autorité des chefs de l'Église était bien plus avancée vers la civilisation que l'autorité des princes. Pour que le monde chrétien fût civilisé, il lui importait que les papes eussent un grand pouvoir, et le besoin qu'on avait de leur puissance en favorisa les progrès.

On voit par là que la souveraine puissance des pontifes vint de leur position, et non de leur volonté. L'histoire nous les montre d'abord cherchant à affranchir l'Église, à s'affranchir eux-mêmes de la domination temporelle des princes et surtout des empereurs d'Allemagne. Il arriva alors ce qui arrive dans presque toutes les révolutions qui ont la liberté ou l'indépendance pour objet : on ne se croit pas libre si on ne devient le maître, et très-souvent, dans la crainte d'être opprimé par un pouvoir rival, on veut le renverser pour se mettre à sa place. L'ancienne Rome marcha à l'empire du monde en parlant de la liberté ; ce fut le destin de la Rome nouvelle. Au reste, c'est aux violents débats entre l'autorité des princes et celle des papes que les peuples de l'Occident durent peut-être de n'avoir pas

[1] Cette comparaison date d'Innocent III.

Digitized by Google

connu ce despotisme sans limites qui ne se trouve que chez les anciens ou dans l'Orient. Les contestations firent naître la règle, et la règle limita à la fin toutes les puissances.

Résumons en peu de mots notre opinion. Tant que le monde fut gouverné par des croyances religieuses, tant que les sociétés n'eurent d'autres règlements que ceux de l'Église, les pontifes exercèrent la plus grande influence ; quand les intérêts et les droits des princes et des peuples furent mieux réglés, quand le monde passa de l'empire des opinions à celui des lois et que la puissance temporelle eut reçu l'organisation qui lui était propre, les papes durent perdre de leur ascendant. C'est ainsi qu'on peut expliquer l'origine, les progrès et la décadence du pouvoir pontifical dans les siècles qui nous ont précédés.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

DE LA NOBLESSE

C'est en vain qu'un esprit dédaigneux repousse le souvenir des âges passés et que nous protestons en quelque sorte contre notre propre origine : nous y sommes sans cesse rappelés par nos goûts, par nos sentiments, et quelquefois par nos plaisirs. En effet, si, d'un côté, notre raison formée à l'école des idées nouvelles ne trouve rien que de révoltant dans le moyen âge, pourquoi, de l'autre, notre imagination émue par le spectacle des passions généreuses aime-t-elle à se représenter les vieux temps, et se plaît-elle avec les preux et les paladins? Tandis qu'une philosophie sévère blâme sans mesure les coutumes barbares de la féodalité et les mœurs gothiques de nos aïeux, pourquoi les souvenirs que ces coutumes et ces mœurs nous ont laissés inspirent-ils encore à nos poëtes des tableaux qui nous paraissent pleins de charmes? Pourquoi ces souvenirs sont-ils reproduits tous les jours, avec le même succès, dans nos poëmes, dans nos romans et sur nos théâtres? Serait-il vrai de dire qu'il y a plus de patriotisme dans notre imagination que dans notre raison, puisque cette dernière voudrait nous faire oublier l'histoire de notre patrie, et que l'autre nous la rappelle sans cesse?

Digitized by Google

Les croisades contribuèrent à détruire les abus du système féodal; elles servirent à conserver ce que ce système inspirait de sentiments généreux, et concoururent en même temps à développer ce qu'il avait de favorable à la civilisation. Nous ferons connaître les mœurs de la féodalité et les résultats des croisades, en montrant la révolution qui s'opéra à cette époque dans les différentes classes de la société. C'est la noblesse qui fixera d'abord notre attention.

On retrouve la noblesse chez tous les peuples où la mémoire des aïeux est comptée pour quelque chose. On ne peut douter que la noblesse ne fût connue chez les Francs et les autres peuples barbares qui avaient envahi l'Europe. Mais sous quel point de vue cette noblesse était-elle considérée avant le onzième et le douzième siècle? comment fut-elle d'abord constituée? comment se transmettait l'illustration des races? Il nous reste peu de monuments à l'aide desquels on puisse décider ces questions.

Lorsqu'on songe avec quelle rapidité s'écoulent les générations, et combien dans les temps mêmes de la civilisation il est difficile à la plupart des familles de faire leur propre histoire pendant un siècle, faut-il s'étonner que dans des temps d'ignorance et de barbarie on ait eu si peu de moyens de conserver la mémoire des familles les plus illustres? Outre que les témoignages écrits étaient presque inconnus, l'idée de la véritable grandeur, l'idée de ce qui fait l'illustration historique, ne frappait point encore assez les esprits. La chronique de Tours nous dit avec une simplicité naïve que Charlemagne fut appelé *grand* à cause de son *grand bonheur*[1]; ainsi les historiens con-

[1] Chronique de Tours (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

fondaient, comme le vulgaire, la gloire avec la fortune. Dans ces temps barbares, on ne distinguait le plus souvent les hommes, même les princes, que par les qualités physiques ou les défauts corporels. Pour se convaincre de cette vérité, il suffit de parcourir la liste des rois du moyen âge, sur laquelle on trouve les noms de *Pépin le Bref*, de *Charles le Chauve*, de *Guillaume le Roux*, de *Louis le Gros*, de *Frédéric Barberousse*, et de plusieurs autres que leur siècle ne désignait que par ce qui frappait les yeux et tombait sous les sens grossiers. Rien de plus curieux pour l'observateur que de voir comment les vieux chroniqueurs font connaître les personnages dont ils racontent les actions. Ils n'oublient dans leurs peintures ni la couleur des cheveux, ni la stature, ni la physionomie des princes et des héros[1], et les portraits qu'ils nous en ont laissés (qu'on me permette cette comparaison), ressemblent bien moins à des peintures retracées par l'histoire qu'à ces signalements qu'on écrit de nos jours sur les passeports des voyageurs.

Quand la civilisation jeta ses premières lueurs, les idées morales de la grandeur se rattachèrent au nom des anciennes familles; et la noblesse ne fut véritablement instituée que lorsqu'on commença à sentir le prix de la gloire. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans les croisades la noblesse acquit une illustration qu'elle n'avait point eue jusqu'alors[2]. Ses exploits pour la

[1] Guillaume de Tyr a tracé avec les détails les plus minutieux le portrait des héros qu'il a mis en scène (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Les familles de Montmorency, Adhémar, Héracle de Polignac, Castillon, Châtillon, Cérisie, Montaigu, Vandeuil, Coucy, Damas de Vichy, Mortemart, et beaucoup d'autres que nous pourrions citer, existent encore aujourd'hui. Les Mortemart ou Mortemer, que nous avons oublié de citer dans notre Histoire, parurent avec honneur dans presque toutes les croisades.

Digitized by Google

cause de la chrétienté étaient bien autre chose que ces guerres de château à château dont elle s'occupait en Europe. Elle trouva dès lors ses archives dans l'histoire, et l'opinion que le monde avait de sa bravoure devint son plus beau titre.

Si on consulte les faits les plus authentiques et les opinions les plus probables, on doit croire que les distinctions de la noblesse furent d'abord fondées sur les grands offices, et principalement sur la propriété. C'est pour la terre que, dans le système féodal, on prêtait serment de foi et hommage, et qu'on réclamait la protection du souverain. Pour l'homme non-propriétaire, il n'y avait point de contrat, point de privilége ; il n'avait rien à donner, ni rien à recevoir. En France, un grand propriétaire avait le titre de noble ; s'il était ruiné ou dépouillé, ses descendants retombaient dans la foule. Les chroniques nous parlent d'un Gauthier *sans avoir*, d'un Guillaume *sans avoir* : il est probable qu'on désignait ainsi des nobles que l'indigence avait fait dégénérer, et dont le surnom conservait le souvenir d'une existence perdue ou d'une fortune dissipée.

La propriété territoriale avait alors une telle influence sur l'état social, qu'il suffit de connaître les changements qu'elle éprouva, pour juger les changements survenus dans la société. « Dès qu'on a découvert, dit Robertson, l'état de la propriété à une certaine époque, on peut déterminer avec précision quel était en même temps le degré de pouvoir dont jouissaient alors le roi ou la noblesse[1]. » Pendant les croisades, les lois ecclésiastiques et les lois civiles permirent aux nobles d'aliéner leurs domaines. Un grand nombre d'entre

[1] Robertson, *Introduction à l'Histoire de Charles-Quint.*

Digitized by Google

eux usèrent de ce funeste privilége, et n'hésitèrent point à vendre leurs terres[1], ce qui déplaça la propriété et par conséquent la puissance.

Cependant les croisades ne furent pas sans fruit pour la noblesse : on vit des gentilshommes acquérir des principautés en Orient; la plupart des villes de la Grèce et de la Syrie devinrent autant de seigneuries qui reconnurent pour maîtres des comtes et des barons enrôlés sous les drapeaux des guerres saintes; quelques-uns, plus heureux, montèrent sur le trône de David ou sur celui de Constantin, et prirent place parmi les plus grands monarques de la chrétienté.

Les ordres militaires offrirent aussi quelques dédommagements à la noblesse pour les pertes qu'elle avait faites dans des guerres ruineuses. Ces ordres avaient d'immenses possessions en Occident et en Orient; ils furent pour la noblesse européenne un asile dans la paix, et une école d'héroïsme dans la guerre.

Ce fut alors que s'introduisit l'usage des surnoms et des armoiries. Chaque gentilhomme ajouta à son nom le nom de la terre ou le titre de la seigneurie qu'il possédait; il plaça dans ses armoiries un signe qui distingua sa famille et rappela sa noblesse; la généalogie devint une science et consacra par ses recherches l'illustration des races. Quel que soit le prix qu'on attache aujourd'hui à cette science, on doit avouer qu'elle jeta souvent un grand jour sur l'histoire des familles illustres, et quelquefois sur l'histoire générale du pays auquel appartenaient ces familles.

Tout nous porte à croire que l'origine des surnoms,

[1] Les nobles, privés de leurs domaines et de leur puissance territoriale, pouvaient être comparés à ces grands chênes que l'orage déracine, et qui languissent desséchés sur la terre qui les a longtemps nourris.

Digitized by Google

et surtout des armoiries, est due aux croisades. Le seigneur n'avait pas besoin d'un signe de distinction lorsqu'il ne sortait point de son manoir; mais il sentit le besoin de se distinguer des autres, lorsqu'il se trouva loin de son pays, confondu dans la foule des croisés. Un grand nombre de familles se ruinèrent ou s'éteignirent dans les guerres saintes. Celles qui étaient ruinées s'attachaient davantage au souvenir de leur noblesse, le seul bien qui leur restait; après l'extinction des familles, on sentit la nécessité de les remplacer; ce fut alors qu'on introduisit, sous Philippe le Hardi, l'usage de créer des nobles. Dès qu'il y eut des nobles nouveaux, on mit plus de prix à passer pour anciens. La propriété ne parut plus suffisante pour conserver et transmettre un nom qui devenait lui-même une propriété consacrée par l'histoire et reconnue par la société; ce fut alors que la noblesse devait tenir davantage à des marques distinctives.

A la chute du gouvernement féodal, la noblesse, il est vrai, formait encore en grande partie la force de l'armée; mais elle servit l'État avec un nouveau caractère : elle se conforma plutôt à l'esprit de la chevalerie qu'à celui de la féodalité; un gentilhomme ne fit plus au souverain l'hommage de sa terre, mais il jura sur son épée de lui rester fidèle.

Changeant dès lors sa manière de vivre, la noblesse descendit des hauteurs où s'élevaient ses donjons menaçants, et des châteaux bâtis dans la plaine ou sur le penchant des collines eurent encore des tourelles, des ponts-levis, mais devinrent des habitations plus commodes. Lorsque l'aristocratie parut moins redoutable, les rois s'empressèrent de l'accueillir; elle retrouva dans les cours une partie des avantages qu'elle avait

Digitized by Google

perdus. Comme elle tenait toujours le premier rang dans la société, comme elle conservait un grand ascendant sur les autres classes, elle continua par son exemple à polir l'esprit et les manières de la nation, et c'est par elle surtout que se formèrent les mœurs élégantes qui ont longtemps distingué les Français au milieu de tous les peuples de l'Europe.

Il est difficile toutefois de juger d'une manière précise si la noblesse perdit moins qu'elle ne gagna aux changements qui s'opérèrent à la suite des croisades. Les prérogatives honorifiques qui lui restaient, sans lui donner une force positive, armèrent contre elle plus de passions jalouses que n'avait fait la puissance territoriale, car on a pu remarquer que l'amour-propre de l'homme souffre plus volontiers dans les autres la richesse et le pouvoir qu'il ne souffre les distinctions. Plus tard la noblesse put reconnaître le tort qu'elle avait eu de ne point se mettre à la tête de la révolution des communes, ce qu'elle pouvait faire facilement. « La noblesse, disait un gentilhomme du seizième » siècle, la noblesse s'est faict grand tort et dommage » de desdaigner les charges des villes; car, refusant les » charges ou les laissant prendre par les gens des » villes, ceulx-ci s'emparent de l'autorité, et, quand » nous arrivons, il faut les *bonneter* et leur faire la » cour. Ç'a esté un mauvais advis à ceulx qui en sont » premierement cause[1]. » Ainsi parlait Blaise Montluc

[1] « Plust à Dieu, ajoute Montluc, que, comme en Espagne, nous eussions » tousjours logé dans les villes, nous en serions plus riches; et cependant » il faut que nous passions par leurs mains, et que pour la moindre chose » nous allions avec beaucoup de peine troter par les villes. » (*Commentaires* de Blaise Montluc, I, p. 7). Sous le règne de Louis IX, Hugues de Bercy se plaignait de ce que la noblesse de son temps quittait les ville pour aller résider à la campagne. Pasquier, *les Recherches de la France*, tit. II, ch. XVI.

Digitized by Google

sous le règne de François I. Alors la noblesse de France se ruinait pour les guerres de la couronne, comme elle s'était ruinée deux siècles auparavant pour les guerres saintes. Elle se ruinait dans une carrière qui l'écartait du gouvernement et la maintenait dans l'ignorance des affaires, tandis que d'autres s'enrichissaient dans des emplois paisibles, exerçaient utilement leurs facultés et s'occupaient exclusivement du pouvoir. Une des grandes erreurs de la noblesse à cette époque, fut de prendre l'illustration pour la force, la faveur des rois pour la puissance, l'opinion des hommes pour un appui. Entourée de glorieux débris et dépouillée de ce qu'elle avait de plus solide, elle se réfugia en quelque sorte dans l'histoire ; mais l'histoire ne relève point ceux qui tombent, elle ne conserve que le vain souvenir des grandeurs passées.

De nos jours, la noblesse a été longtemps présentée comme puissance aristocratique; il fallait d'abord se demander si nous avions une véritable aristocratie. Pour éclaircir les doutes sur ce point, il suffirait peut-être d'étudier l'aristocratie anglaise et de savoir comment elle s'est formée au moyen âge. A la conquête de Guillaume, soixante mille fiefs furent partagés entre les vainqueurs; les nobles anglais furent dès lors associés par le lien indissoluble de la terre, et leur puissance se fonda sur le sol inaliénable. Voilà comment s'établit l'aristocratie de la Grande-Bretagne. La noblesse par l'association obtint des chartes à l'aide desquelles elle se trouva instituée et prit son rang dans l'État. D'un autre côté, que voyons-nous en France à la même époque? des barons et des seigneurs qui se font la guerre entre eux, ce qui était contraire à tout esprit d'association, et plusieurs grands vassaux, véritables souverains

Digitized by Google

qui faisaient la guerre à la couronne, mais nullement dans la pensée de fonder une aristocratie. La noblesse française se précipita autour du trône, où elle devint la noblesse la plus illustre de l'univers, mais où elle acheva de perdre les conditions nécessaires de l'aristocratie, je veux dire l'appui du sol et l'esprit d'association. Elle avait conservé, il est vrai, d'assez grands priviléges ; elle tint surtout à ceux qui flattaient sa vanité, et négligea ceux qui pouvaient lui donner de la force. Mais il n'y a quelquefois rien de pire que des droits et un pouvoir qu'on n'exerce pas. Il arriva à la fin que la noblesse française n'eut plus d'action réelle dans le système politique dont elle devait régler le mouvement, et qu'elle se trouva seulement représentée dans des assemblées nationales qu'on ne convoquait plus. Telle était l'aristocratie que nous avons vue, il y a quarante-cinq ans, tomber dans une seule nuit, qui n'a jamais pu se relever, et qu'on nous montre encore par dérision comme un fantôme menaçant. Ce n'est pas ici le lieu de suivre cette question dans les temps modernes ; revenons aux résultats des croisades.

Digitized by Google

CHAPITRE IX

DE LA CHEVALERIE.

Il ne faut pas confondre la chevalerie d'armes avec cette chevalerie à laquelle la possession d'une terre ou d'un fief imposait l'obligation de suivre un seigneur suzerain à la guerre : les chevaliers dont nous allons parler formaient un ordre distinct, ils avaient leur éducation particulière et des statuts qui leur étaient propres. On devait être noble, il est vrai, pour être admis dans l'ordre de la chevalerie ; mais on n'y était reçu qu'à certaines conditions et pour des qualités personnelles. Les rois et les princes s'honoraient eux-mêmes d'être admis dans une association qui n'avait d'autres liens que des serments, et d'autre distinction que la valeur[1].

Il nous importe peu de connaître l'origine de cette institution[2] : il nous suffit de savoir qu'elle était adoptée dans tout l'Occident avant les croisades. La religion, qui dans le moyen âge se mêlait à tout, prêta d'abord à la chevalerie ses cérémonies saintes ; elle lui inspira quelque chose de ses maximes, et, quoiqu'on ne con-

[1] Consultez les *Mémoires sur la Chevalerie*, de Sainte-Palaye, part. II, et le *Glossaire* de Ducange (Voyez *Arma*).

[2] L'usage de recevoir les armes avec solennité était établi chez les anciens Germains (Voyez Tacite, *de Moribus german.*, ch. XIII).

Digitized by Google

nût point encore de guerres religieuses, elle bénissait l'épée des chevaliers[1]. Les nobles guerriers parcouraient le monde cherchant les périls et les aventures glorieuses. Ils ne connaissaient pas d'autre souverain que celui auquel ils avaient engagé leur foi volontaire; partout où la guerre éclatait, on les voyait accourir. C'est à cette chevalerie que s'adressait le pape Urbain en disant : « Vous qui portez en tous lieux la terreur de » vos armes, et qui servez l'ambition ou la haine d'au- » trui dans la guerre, levez-vous, et nouveaux Macha- » bées courez défendre la maison d'Israël, qui est la » vigne du Seigneur des armées. » On sait comment la chevalerie chrétienne répondit à cet appel. Dès lors, les rapports de la chevalerie et de la religion furent plus immédiats et plus multipliés. Chaque chevalier semblait avoir pris l'engagement de combattre les ennemis de Jésus-Christ; il portait sur ses vêtements des emblèmes de la foi chrétienne; pendant le service divin, il tenait son épée nue devant lui, comme pour faire hommage à Dieu de sa bravoure. Enfin la chevalerie était devenue une institution aussi religieuse que militaire.

Un des caractères les plus remarquables de cette institution, celui qui excite le plus aujourd'hui notre curiosité et notre surprise, c'est l'alliance des sentiments religieux et de la galanterie : la dévotion et l'amour, tel était le mobile des chevaliers; *Dieu et les dames*, telle était leur devise. On a dit que cet esprit de la chevalerie venait des Germains ou des peuples du

[1] Les rapports intimes qui unissaient la chevalerie à la religion, faisaient regarder cet ordre comme une espèce de sacerdoce. On peut se faire une juste idée de l'esprit de la chevalerie en parcourant l'*Ordène de la Chevalerie*, roman en vers publié dans les *Fabliaux* de Barbazan, t. I, p. 59, édition de 1808.

Digitized by Google

Nord ; si cela était vrai, l'histoire en aurait retrouvé des traces à des époques antérieures. On peut emprunter à un autre peuple des lois ou des usages, mais non des illusions et des sentiments. Pour connaître ici la vérité, il faudrait savoir ce qu'il y avait de caché et de mystérieux dans les mœurs et dans le cœur humain au moyen âge. Quoi qu'il en soit, on peut affirmer que la fidélité à Dieu et la fidélité aux dames étaient recommandées comme une même vertu et comme un même devoir.

Lorsqu'un chevalier mourait pour la dame de ses pensées, on ne devait pas douter de son salut d'après la théologie des châteaux ; il faut croire néanmoins que le clergé était plus sévère. Un chevalier ne prononçait pas un serment où il ne fût question de la religion et de l'amour : Louis IX ne veut pas conclure un traité avec les musulmans, sans le consentement de la reine Marguerite, qui *estoit sa dame*[1] ; d'après une loi de Jacques II d'Aragon, la présence d'une femme était comme le droit d'asile dans un lieu saint ; l'institution de l'ordre du Bouclier d'or prescrivait de respecter les dames, *parce qu'après Dieu elles étaient la source de tout honneur que les hommes pouvaient acquérir*[2].

Dans les guerres du moyen âge, l'histoire nous montre souvent les chevaliers portant les couleurs de la beauté au milieu des batailles. Il faut convenir cependant que dans les guerres saintes on rencontre peu d'exemples de ces amours héroïques et chevaleresques. Nous verrons bientôt que cette chevalerie, si dévouée en Europe à l'amour des dames, prit un autre carac-

[1] Voyez le liv. XV de notre Histoire.

[2] L'ordre du Bouclier d'or fut institué par Louis II, duc de Bourbon. Legrand, t. I, p. 120.

Digitized by Google

tère dans le royaume de Jérusalem et près du tombeau de Jésus-Christ.

Au reste, les vertus qu'enseignait la chevalerie d'Occident étaient précisément celles qui devaient le plus contribuer à détruire le règne de la barbarie. On ne pouvait faire une plus cruelle injure à un chevalier que de le soupçonner de mensonge et de félonie. La déloyauté, le parjure, passaient pour les plus honteux de tous les crimes. Quand l'innocence opprimée implorait le secours d'un noble guerrier, malheur à celui qui ne répondait point à cet appel! L'opprobre suivait toute offense envers le faible, toute agression envers l'homme désarmé. Nous ne parlerons point de cette politesse chevaleresque par laquelle devaient s'adoucir les mœurs, ni de cette modestie des héros qui, sans être tout à fait l'humilité chrétienne, était, au milieu des trophées de la guerre, comme la pudeur de la gloire. Pour rappeler par un seul mot toutes les vertus de la chevalerie, il nous suffira de nommer ce vieil honneur qu'on n'a jamais bien défini, et qui fut pour un siècle barbare comme une autre religion avec ses mystères et surtout avec ses miracles.

Pour se faire une idée juste de la chevalerie, on doit l'étudier dans les tournois, qui lui durent leur origine, et qui étaient comme les écoles de la courtoisie et les fêtes de la bravoure[1]. A cette époque, la noblesse se trouvait dispersée, et restait isolée dans les châteaux. Les tournois lui donnaient l'occasion de se rassembler, et c'est dans ces réunions brillantes qu'on rappelait la mémoire des anciens preux, que la jeunesse les prenait

[1] De Sainte-Palaye, t. I, p. 87, 118; Ducange, *cinquième Dissertation sur Joinville*.

Digitized by Google

pour modèles, et se formait aux vertus chevaleresques en recevant le prix des mains de la beauté.

Comme les dames étaient les juges des actions et de la bravoure des chevaliers, elles exercèrent un empire absolu sur l'âme des guerriers; et je n'ai pas besoin de dire ce que cet ascendant du sexe le plus doux put donner de charmes à l'héroïsme des preux et des paladins. L'Europe commença à sortir de la barbarie, du moment où le plus faible commanda au plus fort, où l'amour de la gloire, où les plus nobles sentiments du cœur, les plus tendres affections de l'âme, tout ce qui constitue la force morale de la société, put triompher de toute autre force.

Nous ne croyons pas que la chevalerie errante avec ses bizarres travers ait jamais existé ailleurs que dans les romans; on doit croire néanmoins que, si l'amour de Dieu avait armé les chevaliers chrétiens contre les infidèles, l'amour des dames put aussi les porter quelquefois à la défense de la beauté malheureuse. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que la chevalerie d'armes, comme nous l'avons dit, ne tenait point à la terre, et que la patrie d'un chevalier se trouvait partout où il pouvait montrer sa force, son adresse et sa valeur. Ainsi un reste de l'esprit nomade des barbares se mêlait au caractère de la chevalerie, et cet esprit cosmopolite pourrait donner quelque vraisemblance aux récits des romanciers. L'histoire a raconté les aventures et les exploits de ces guerriers normands qui, en revenant de Jérusalem, délivrèrent la Calabre de l'invasion et du joug des Sarrasins. Joinville nous parle de plusieurs chevaliers qu'il avait vus arriver dans la Palestine, et qui, sur le portrait qu'il nous en a retracé, pourraient passer pour de vrais chevaliers errants. Par-

Digitized by Google

tis du nord de l'Europe, ils avaient longtemps vécu parmi les Comans et les peuplades sauvages de l'Asie Mineure. Les croisés et le peuple de Ptolémaïs écoutaient avec avidité le récit de leurs courses lointaines; on se plaisait à imiter dans l'armée chrétienne les coutumes qu'ils avaient empruntées aux barbares; on admirait leurs manières chevaleresques, et surtout l'adresse intrépide avec laquelle ils poursuivaient les tigres et les lions dans les déserts de la Syrie. Après avoir parcouru l'Orient et l'Occident, ils venaient engager leur foi au service de Jésus-Christ et s'enrôler sous les drapeaux de Louis IX.

On avait vu dans l'antiquité des héros qui parcouraient le monde pour le délivrer des fléaux et des monstres. Mais ces héros n'avaient pour mobile ni la religion qui élève l'âme, ni cette courtoisie qui adoucit les mœurs. Une autre différence entre l'esprit de l'antiquité et les sentiments des modernes, c'est que chez les anciens l'amour passait pour amollir le courage des héros, et qu'au temps de la chevalerie les femmes, qui étaient les juges de la valeur, rappelaient sans cesse dans l'âme des guerriers l'enthousiasme de la vertu et l'amour de la gloire. On trouve dans Alain Chartier une conversation entre plusieurs dames exprimant leurs sentiments sur la conduite de leurs chevaliers qui s'étaient trouvés à la bataille d'Azincourt. Un de ces chevaliers avait cherché son salut dans la fuite, et la dame de ses pensées s'écrie : *Selon la loy d'amour, je l'aurois mieulx aimé mort que vif.*

Cette institution, si ingénieusement appelée *Fontaine de courtoisie et qui de Dieu vient*, est bien plus admirable encore lorsqu'elle se montre sous l'influence toute-puissante des idées religieuses. La charité chré-

Digitized by Google

tienne réclama toutes les affections du chevalier, et lui demanda un dévouement perpétuel pour la défense des pèlerins et le soin des malades. Ce fut ainsi que s'établirent les ordres de Saint-Jean et du Temple, celui des chevaliers teutoniques et plusieurs autres, tous institués pour combattre les musulmans et soulager les misères humaines. Les infidèles admiraient leurs vertus, autant qu'ils redoutaient leur bravoure. Rien n'est plus touchant que le spectacle de ces nobles guerriers qu'on voyait tour à tour sur le champ de bataille et dans l'asile des douleurs, tantôt la terreur de l'ennemi, tantôt la consolation de tous ceux qui souffraient. Ce que les paladins de l'Occident faisaient pour la beauté, les chevaliers de la Palestine le faisaient pour la pauvreté et pour le malheur. Les uns dévouaient leur vie à la dame de leurs pensées; les autres la dévouaient aux pauvres et aux infirmes. Le grand maître de l'ordre militaire de Saint-Jean prenait le titre de *gardien des pauvres de Jésus-Christ*, et les chevaliers appelaient les malades et les pauvres, *nos seigneurs*. Une chose plus incroyable, le grand maître de l'ordre de Saint-Lazare, institué pour la guérison et le soulagement de la lèpre, devait être pris parmi les lépreux [1]. Ainsi la charité des chevaliers, pour entrer plus avant dans les misères de leurs semblables, avait ennobli en quelque sorte ce qu'il y a de plus dégoûtant dans les

[1] Cet usage dura jusque sous le pontificat d'Innocent IV, vers l'an 1253. A cette époque, les chevaliers de Saint-Lazare demandèrent au souverain pontife la permission d'élire pour grand maître quelqu'un d'entre eux qui ne fût point attaqué de la lèpre, parce que les infidèles avaient tué tous les chevaliers lépreux de leur hôpital de Jérusalem. Le pape les renvoya à l'évêque de Frascati, afin que celui-ci leur accordât cette permission, après avoir examiné si cela pouvait se faire selon Dieu. Ce fait est rapporté dans la bulle de Pie IV, datée de l'an 1565 (Voyez l'*Histoire des ordres monastiques* du P. Helyot, t. I, p. 263).

Digitized by Google

maladies de l'homme. Ce grand maître de Saint-Lazare qui doit avoir lui-même les infirmités qu'il est appelé à soulager dans les autres, n'imite-t-il pas, autant que peut le faire notre faiblesse, l'exemple du fils de Dieu, qui revêtit une forme humaine pour délivrer l'humanité ?

On pourrait croire qu'il y avait de l'ostentation dans une aussi grande charité. Mais le christianisme, comme nous l'avons déjà dit, avait dompté l'orgueil des guerriers, et ce fut là sans doute un des plus beaux miracles de la religion au moyen âge. Tous ceux qui visitaient alors la terre sainte ne pouvaient se lasser d'admirer dans les chevaliers du Temple, de Saint-Jean, de Saint-Lazare, leur résignation à souffrir toutes les peines de la vie, leur soumission à toutes les rigueurs de la discipline, et leur docilité à la moindre volonté de leur chef. Pendant le séjour de saint Louis en Palestine, les hospitaliers ayant eu une querelle avec quelques croisés qui chassaient sur le mont Carmel, ceux-ci portèrent leur plainte au grand maître. Le chef de l'Hôpital mande devant lui les frères qui avaient fait outrage aux croisés, et, pour les punir, les condamne à manger à terre sur leurs manteaux. *Advint*, dit le sire de Joinville, *que je me trouvay present avec les chevaliers qui s'estoient plaints et requismes du maistre qu'il fist lever les freres de dessus leurs manteaux, ce qu'il cuida refuser.* Ainsi la rigueur des cloîtres et l'humilité austère des cénobites n'avaient rien de repoussant pour des guerriers : tels étaient les héros qu'avaient formés la religion et l'esprit des croisades. Les chevaliers de Saint-Jean et du Temple avaient appris à mépriser les vanités de cette vie: c'est dans ces ordres militaires et religieux, selon un

Digitized by Google

poëte contemporain, que se retiraient les guerriers qui étaient fatigués du monde, *et qui avaient tout vu et goûté de tout* [1]. Il ne faut pas oublier que dans les âges barbares la modération de ceux qui portent les armes et l'humilité de la force sont un commencement de civilisation.

Nous savons qu'il ne faut pas toujours juger les hommes d'après la morale qu'ils proclament et d'après les règles qu'ils doivent suivre. Les ordres militaires de la terre sainte, pour le scandale de leurs mœurs, méritèrent quelquefois la censure des chefs de l'Église ; leur esprit d'ambition et de rivalité troubla souvent la paix des colonies chétiennes en Orient. Lorsqu'on voit les désordres du moyen âge, on doit croire aussi que la chevalerie de l'Occident resta au moins impuissante pour arrêter le mal, et qu'elle s'associa quelquefois elle-même aux excès qu'elle devait réprimer ; mais l'esprit de son institution subsistait, et ses maximes présidaient à l'éducation d'une noblesse encore barbare. Quoi qu'on puisse penser de la corruption humaine, il sera toujours vrai de dire que la chevalerie, alliée à l'esprit de courtoisie et à l'esprit du christianisme, a éveillé chez les peuples modernes des sentiments et des vertus ignorés des anciens. C'est à cette école que les jeunes guerriers venaient prendre des leçons de politesse, de bravoure et de générosité : admirable école, où la victoire déposait son orgueil, la grandeur ses superbes dédains, où rien n'était plus honteux que la perfidie et le mensonge, où rien n'était plus glorieux que de protéger la faiblesse et de secourir le malheur !

Comme l'éducation des peuples se formait sur

[1] Guyot, poëte satirique du treizième siècle.

Digitized by Google

l'exemple des premières classes de la société, les généreux sentiments de la chevalerie se répandirent peu à peu dans tous les rangs, et se mêlèrent au caractère des nations européennes. Il s'élevait contre ceux qui manquaient à leurs devoirs de chevaliers une opinion générale, plus sévère que les lois elles-mêmes, qui était comme le code de l'honneur, comme le cri de la conscience publique.

Lorsque l'institution de la chevalerie tomba par l'abus qu'on en fit, et surtout par une suite des changements survenus dans le système militaire de l'Europe [1], il resta encore aux sociétés européennes quelques sentiments qu'elle avait inspirés, de même qu'il reste à ceux qui ont oublié la religion dans laquelle ils sont nés, quelque chose de ses préceptes et surtout des impressions qu'ils en reçurent dans leur enfance. Au temps de la chevalerie, le prix des bonnes actions était la gloire et l'honneur. Cette monnaie, qui est si utile aux peuples et qui ne leur coûte rien, n'a pas laissé d'avoir quelque cours dans les siècles suivants. Tel est l'effet d'un glorieux souvenir, que les marques et les distinctions de la chevalerie chrétienne servent encore de nos jours à récompenser le mérite et la bravoure.

Puisqu'il est vrai de dire que les croisades donnèrent à la chevalerie cet ascendant qui adoucit la barbarie et la rudesse des mœurs, on doit convenir qu'elles ont rendu un véritable service à l'humanité.

[1] De Sainte-Palaye attribue la chute de la chevalerie en France à l'établissement des compagnies d'ordonnance par Charles VII, à l'édit de François I qui étendit les honneurs de la chevalerie aux gens de robe et à d'autres magistrats civils (*Mémoires sur la Chevalerie*, part. V).

Digitized by Google

CHAPITRE X

DU CLERGÉ.

L'ascendant et la richesse du clergé l'avaient placé à côté de la noblesse dans le système féodal ; mais il faut convenir que le rang qu'on lui avait donné dans cet ordre de choses répugnait à la fois à son caractère et à l'état de la société. Nous ne craignons pas de dire que le système féodal tendait à corrompre l'institution de l'ordre ecclésiastique, comme le clergé tendait à corrompre le système de la féodalité. Le clergé, élevé pour la paix, n'était pas propre à remplir les conditions du régime militaire ; d'un autre côté, le régime militaire devait changer ou altérer les mœurs pacifiques du clergé. Il n'était pas rare de voir des prélats revêtus du casque et de la cuirasse ; quelquefois même des prêtres de campagne conduisaient à la guerre le troupeau qu'une religion de paix leur avait confié. Cet esprit militaire dans les ecclésiastiques s'accrut encore par les croisades, où leurs armes se trouvaient sanctifiées par l'objet de la guerre. Cependant le clergé ne devint jamais assez guerrier pour remplir tous les engagements féodaux, et l'on peut ajouter qu'il ne fut pas toujours assez pacifique pour remplir tous les devoirs religieux.

Digitized by Google

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à mesure que la féodalité fit des progrès, le clergé perdit quelque chose de sa régularité et de ses vieilles traditions. Les Francs, lorsqu'ils entrèrent dans l'Église, y portèrent leurs habitudes ; et ces habitudes ne s'accordaient guère avec l'esprit du sacerdoce. Les barons et les princes invoquèrent quelquefois les armes spirituelles du clergé pour s'assurer l'obéissance de leurs sujets et de leurs vassaux ; d'un autre côté, le clergé invoquait aussi les armes des seigneurs pour la défense de ses droits, et nous voyons dans l'histoire que chaque parti qui venait au secours de l'autre finissait par vendre chèrement ses services. Ajoutez à cela que le clergé, dans les jours d'oppression et de misère, fut regardé comme un asile où tout le monde accourait, les uns pour leur salut dans une autre vie, le plus grand nombre pour échapper à l'indigence ou à la servitude dans ce monde terrestre. Tous ceux qui se présentaient étaient reçus ; même quelquefois les enfants des serfs, et c'est de là surtout que vinrent l'oubli de la discipline, la décadence des études, que tous les historiens de l'Église ont déplorés.

Il n'était pas facile de faire observer la discipline parmi cette foule de clercs répandus dans les châteaux, où ils remplissaient l'office de chapelains, de trésoriers, de secrétaires ; dans les cités, où ils exerçaient la profession d'avocats, de notaires, de collecteurs, de marchands [1], etc. Comme tout était procès alors, même les pénitences de l'Église, et que chacun pouvait se faire juger au tribunal de Rome, il arriva que

[1] Le concile de Vienne défendit aux clercs d'être bouchers et de tenir cabaret; quelque temps auparavant on leur avait défendu d'être jongleurs ou bouffons de profession. Fleury, septième Discours sur l'*Hist. eccles.*

Digitized by Google

les évêques dont la puissance avait été excessive dans les siècles précédents, puisqu'ils déposaient les rois, ne pouvaient plus même juger les clercs de leurs diocèses. On abandonna l'étude des doctrines pour étudier la chicane et les moyens de se soustraire à la hiérarchie ecclésiastique. Dès qu'il n'y eut plus d'ordre et de justice parmi les pasteurs, il n'y en eut plus nulle part ; dès que la nuit pénétra dans l'Église, elle se répandit partout.

On n'a pas reproché au clergé du moyen âge d'avoir négligé ses intérêts ; cependant on vit en France des prélats abandonner à la couronne les priviléges d'un évêché, et, ce qui doit exciter notre surprise, des cures avec leurs revenus furent données aux seigneurs qui partaient pour la première croisade [1]. Aucun pouvoir n'avait alors de règles fixées ni de limites reconnues ; on ne doit donc pas s'étonner que le siècle se mêlât des intérêts de l'Église, et que l'Église s'introduisît dans les affaires du siècle. La confusion du spirituel et du temporel fut portée au dernier excès ; saint Bernard disait aux évêques qu'ils n'avaient pas été appelés pour gouverner le monde, mais pour extirper les mauvaises herbes [1] : c'était un sarcloir qu'il leur fallait, et non un sceptre. Les abus dont se plaignait l'abbé de Clairvaux venaient surtout de la confusion dont nous venons de parler, et signalaient le désordre des sociétés bien plus qu'ils n'étaient eux-mêmes le désordre.

Le pape Grégoire VII, qui entreprit de changer le monde chrétien et dont la maxime était *frapper pour*

[1] Orderic Vital.

[2] « Le devoir des pasteurs, ajoutait saint Bernard, est de vaincre les loups, » et non point de dominer sur les brebis. » (*De Consideratione.*)

Digitized by Google

guérir, avait conçu deux grands desseins : celui de soumettre les princes à l'autorité de Rome, et celui de réformer les mœurs du clergé. On peut dire que ce pontife réussit trop dans ce qu'il y avait de plus difficile et de plus dangereux, l'asservissement des trônes de la terre, et qu'il ne réussit pas assez dans ce qu'il y avait de plus utile et de plus nécessaire, le rétablissement de la discipline et le triomphe de la morale évangélique. Les passions humaines résistèrent plus longtemps que les princes, et, tandis que les empereurs et les rois s'abaissaient devant les papes, les désordres que l'Église voulait réprimer ne cessaient point de scandaliser l'Europe chrétienne. La plupart des conciles qui se tinrent au commencement du douzième siècle, attestent que la loi du célibat n'était pas encore scrupuleusement observée dans le clergé séculier, et que le serpent de la simonie continuait à se glisser dans le sanctuaire [1].

L'abbé de Nogent parle de quatre évêques qui se succédèrent sur le siége de Laon et dont l'élévation fut le fruit de la corruption et de la brigue. Le premier de ces prélats était accusé d'avoir trahi, le jour même du vendredi saint, le seul prince qui restait de la maison de Charlemagne ; le dernier, Baudri, avait livré Robert, duc de Normandie, un des héros de la première croisade, à son frère Henri, vainqueur à Tinchebray [2]. Nous ne répéterons point ce que dit Guibert des mœurs de ces quatre évêques ; nous ne répéterons

[1] Dans son traité intitulé *De Conversione ad clericos*, l'abbé de Clairvaux trace un tableau sévère des mœurs du clergé de son temps : s'il faut en croire ce pieux docteur, les vices les plus hideux souillaient alors le sacerdoce.

[2] L'abbé Guibert : *De vitâ suâ.*

Digitized by Google

point non plus ce que disaient du clergé de leur temps saint Bernard, Jacques de Vitri[1], Pierre de Blois[2] et tant d'autres pieux réformateurs, accoutumés dans la chaire évangélique à censurer leur siècle avec amertume, et naturellement portés à exagérer les peintures de la corruption et du vice. Il faut se garder aussi de prendre à la lettre les satires des troubadours et des romanciers, accueillies par la malignité populaire, toujours prête à se soulever contre le grave ministère du sacerdoce. Nous avouons toutefois que la puissance et la richesse du clergé devaient exciter la jalousie. Voilà pourquoi, vers le milieu du douzième siècle, la noblesse forma une ligue contre les prétentions des ecclésiastiques, et que, dans la révolte des pastoureaux, le peuple voyait avec joie qu'on outrageât les prêtres[3]. Cependant le clergé ne perdit point son empire sur les esprits : dès longtemps il régnait par les croyances religieuses ; il continua de régner avec elles.

Les abus contre lesquels s'était élevé Grégoire VII, la simonie et surtout le mariage des clercs, ne désolaient plus l'Église chrétienne avant la fin des guerres saintes. On vit peu à peu se rétablir la discipline ; les ténèbres de l'ignorance commencèrent à se dissiper ; Innocent III et ses successeurs encouragèrent les études. Le clergé reprit son ancien éclat, et, dans un siècle encore barbare, il répandit les premières clartés de la civilisation, semblable aux colonnes lumineuses du désert.

Nous devons faire remarquer que le clergé ne parut

[1] Voyez dans l'*Histoire d'Orient* de Jacques de Vitri le chapitre intitulé *De la négligence et des péchés des prélats.*

[2] Voyez les lettres de Pierre de Blois (*Bibliothèque des Croisades*).

[3] Guillaume de Nangis (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

jamais dans les guerres saintes qu'à la suite des barons et des chevaliers de la croix. L'histoire ne le présente qu'une seule fois dirigeant les travaux militaires d'une croisade ; ce fut au siége de Damiette[1]. Aussi les assauts et les combats y étaient-ils sans cesse mêlés aux cérémonies religieuses. La bravoure n'y connaissait pas d'autre encouragement que les bénédictions du ciel ; la licence, d'autre frein que les anathèmes de l'Église. Nous avons déjà dit qu'on reconnaissait surtout l'influence du clergé dans une croisade à la témérité des entreprises : le clergé, dans les circonstances difficiles de la guerre, croyait peut-être trop aux miracles, et ne croyait pas assez aux périls. On sait quelles furent après la prise de Damiette les suites de son excessive confiance dans la victoire.

Dans chaque expédition, il partit un grand nombre d'évêques et d'abbés suivis de leurs vassaux et de ceux qui étaient venus s'enrôler sous leurs bannières. Il n'était point de baron ou de comte qui n'emmenât avec lui un ou deux chapelains, ce qui devait accroître la multitude des ecclésiastiques sous les drapeaux de la croix. Dans une guerre religieuse, l'influence morale du clergé devait être toute-puissante. On sait quelle confiance l'évêque du Puy inspirait aux pèlerins de la première croisade ; mais, si nous en croyons Guillaume de Tyr, les ecclésiastiques qui survécurent à ce vénérable prélat n'eurent point dans l'armée chrétienne le même crédit ni la même considération : on put à peine trouver dans ce clergé voyageur des pontifes capables d'occuper les principaux siéges de la Palestine et de la Syrie. Dans les croisades suivantes, surtout

[1] *Mémorial des Podestats de Reggio*, Coll. de Muratori (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

dans la troisième, un grand nombre d'évêques servirent la cause de la croix par leurs lumières, et donnèrent aux pèlerins l'exemple des vertus évangéliques.

Nous ne suivrons point le clergé latin dans les colonies chrétiennes d'Orient, où il voulut quelquefois exercer une domination temporelle. On se rappelle que le patriarche Daimbert aspirait à la possession de Jérusalem, et que la ville sainte vit de nombreuses divisions éclater entre l'autorité des princes et celle du clergé. Tantôt les rois de Sion demandaient des subsides à l'Église, tantôt le patriarche demandait au successeur de David et de Salomon les décimes dues aux serviteurs de Dieu. Les deux partis cédaient ou résistaient tour à tour et selon les circonstances, ne mettant jamais de mesure ni dans la haine, ni dans la soumission. Baudouin demanda humblement pardon au concile de Naplouse pour les injustices que lui et ses prédécesseurs avaient commises envers le clergé de la Palestine. Dans une autre occasion, le roi Baudouin ayant eu une vive querelle avec le patriarche Étienne au sujet de la possession de Joppé, celui-ci tomba malade, et mourut d'une mort prématurée. Quoique l'insinuation peu charitable que fait à ce sujet l'archevêque de Tyr nous paraisse sans fondement, elle n'en montre pas moins la malheureuse animosité avec laquelle on se disputait les conquêtes des guerriers chrétiens et l'héritage de Jésus-Christ[1]. Les papes furent souvent sollicités de prononcer dans ces contestations; mais ils ne donnèrent presque jamais une entière satisfaction au clergé, car le clergé latin d'Orient ne pouvait servir leurs desseins ni en deçà ni au delà des mers, et la prudence

[1] Guillaume de Tyr, Coll. de Bongars (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

leur commandait de ne pas décourager les princes qui défendaient les armes à la main le royaume de Jérusalem.

On a prétendu que le clergé s'était enrichi pendant les croisades. Cette assertion, qui a été si souvent répétée par les écrivains du dernier siècle, a besoin d'être examinée enfin avec une attention impartiale. Le clergé se trouvait très-riche à l'époque de la première croisade; ses ennemis l'accusaient depuis longtemps d'avoir usurpé des propriétés immenses. Sous les deux premières races, ses richesses avaient porté de l'ombrage aux barons et aux rois, qui l'avaient plusieurs fois dépouillé, sous prétexte qu'il ne défendait point l'État et que les propriétés dont il jouissait appartenaient à ceux dont la bravoure veillait au salut du royaume.

Si les croisades eussent enrichi le clergé, il aurait dû être plus riche dans les pays qui avaient pris le plus de part aux croisades; or, le clergé de l'Allemagne et de plusieurs autres États de l'Europe surpassait en richesses celui du royaume de France, où les expéditions d'Orient avaient excité tant d'enthousiasme et fait accourir tant de guerriers sous les armes.

Le clergé, il est vrai, acquit de nouvelles possessions dans les pays conquis par les croisés; mais il ne lui en resta rien après les guerres saintes. Nous avons dit qu'à la fin des croisades le nombre des fidèles avait beaucoup diminué dans l'Asie Mineure, dans la Syrie, en Égypte : ce fut là sans doute une des suites les plus déplorables de ces guerres qui avaient irrité les musulmans sans les avoir vaincus. Tous ces évêchés sans fonctions dont le clergé conserve encore aujourd'hui les titres vains et pompeux, n'attestent que trop

Digitized by Google

les pertes de l'Église catholique dans les contrées de l'Orient.

La première guerre sainte dut être, comme nous l'avons vu, très-profitable au clergé : il ne fut point obligé d'en payer les frais ; le zèle des fidèles fournit à toutes les dépenses. Cependant il prit part lui-même à cette croisade, et les prêtres qui partirent avec les autres croisés ne durent pas s'enrichir dans leur pèlerinage. A la seconde croisade, on commença à mettre des contributions sur les églises, sans avoir égard aux vives réclamations des ecclésiastiques. Il s'établit dès lors dans le monde chrétien une opinion qui devint funeste au clergé : c'est que les guerres entreprises pour la gloire de Jésus-Christ et la délivrance des saints lieux devaient être payées par l'Église. On leva d'abord des tributs sur le clergé, sans consulter d'autre autorité et suivre d'autres règles que celles de la nécessité et des circonstances. A compter de la troisième croisade, après la publication de la *dîme saladine*, on établit des impôts plus réguliers, qui étaient fixés par les papes ou les conciles, et qu'on percevait avec tant de rigueur, que les églises furent dépouillées de leurs ornements et qu'on mit quelquefois à l'encan les vases sacrés.

Il est vrai que le clergé recevait quelquefois les offrandes et les legs de ceux qui partaient pour la terre sainte, ou qui avaient fait vœu de partir ; mais qu'était-ce que ce tribut de la piété, à côté des tributs qu'il se trouvait obligé de payer lui-même ? Nous ne craignons pas d'affirmer que, dans l'espace de deux cents ans, le clergé donna pour les guerres saintes plus d'argent qu'il n'en aurait fallu pour acheter la plus grande partie de ses propriétés. Aussi vit-on peu à peu

Digitized by Google

se refroidir le zèle des ecclésiastiques pour la délivrance des lieux saints, et l'indifférence qui succéda parmi les peuples chrétiens à l'ardeur des croisades, commença par le clergé. En Allemagne et dans plusieurs autres pays, son mécontentement était poussé si loin, qu'à la fin les papes n'osaient plus se fier aux évêques pour la prédication des croisades, et qu'ils ne donnaient plus cette mission qu'aux ordres mendiants, qui ne possédaient rien et n'avaient rien à payer pour les expéditions contre les infidèles.

On a dit que le clergé avait profité des croisades pour acheter à vil prix les propriétés de la noblesse, comme de nos jours nous avons vu beaucoup de gens profiter de la révolution pour acheter à un prix modique les biens du clergé lui-même. Nous trouvons en effet des exemples de ces sortes d'acquisitions dans la première croisade ; mais ces exemples devaient être plus rares dans les autres guerres saintes, dont le clergé fut obligé de payer les frais. Le grand avantage qu'eut alors le clergé sur la noblesse, c'est que les nobles pouvaient engager et aliéner leurs possessions, et qu'il ne fut jamais permis aux ecclésiastiques d'aliéner ni d'engager leurs biens. Un autre avantage du clergé, c'est qu'il formait un corps toujours animé du même esprit et toujours dirigé par les mêmes lois ; tandis que tout changeait autour de lui, lui seul ne changeait point. C'est ainsi qu'il résista à la révolution qui s'opérait dans les propriétés. Nous ajouterons que la juridiction du clergé, qui chaque jour faisait de nouveaux progrès, était pour lui une source de richesses. Il était dans la nature des choses, comme nous l'avons déjà fait remarquer, que la classe la plus éclairée devînt la classe la plus riche. Le clergé n'eut donc pas besoin

Digitized by Google

de profiter de la ruine des croisés pour s'enrichir : ses lumières, son esprit d'ordre et d'économie, l'ascendant qu'il avait sur les peuples, lui offraient assez de moyens pour accroître ou pour conserver ses possessions.

Digitized by Google

CHAPITRE XI

DES MONASTÈRES.

Nous avons vu que l'exaltation des esprits qui produisit les croisades avait augmenté le nombre des cénobites. Guillaume de Tyr dit, en commençant son histoire des guerres saintes, que le monde, livré à tous les désordres, était près de tomber en ruine. On se persuadait que le monde, ainsi menacé de sa fin, ne pouvait être renouvelé que par des événements et des sacrifices extraordinaires. La religion, qui dirigeait tout alors, montra aux uns l'Orient à conquérir, aux autres, le désert où les attendait la pénitence. Dans l'opinion des sages et des docteurs, il n'y avait rien de plus dangereux sur la terre que le *siècle*, et toutes les cités semblaient être pour les chrétiens remplis d'une dévotion ardente comme des villes maudites du ciel qu'il fallait s'empresser de quitter. C'est ainsi qu'on prenait à la fois la route de Jérusalem et celle des lieux retirés, qui étaient regardées comme le chemin de la Jérusalem céleste. Nous avons parlé des guerriers de la croix et des pèlerins de la terre sainte; qu'il nous soit permis d'arrêter un moment notre attention sur la milice des cloîtres et sur les croisés du désert.

Digitized by Google

Les fondations de monastères ne sont pas les faits les moins connus de l'histoire [1] : les chroniqueurs, qui étaient presque tous des moines, n'y attachent pas moins d'importance qu'aux plus grands événements politiques. Orderic Vital parle tour à tour, et sur le même ton, de l'invasion de Guillaume en Angleterre, de la conquête de la Pouille par les Normands, et de la fondation ou de la gloire du monastère de Saint-Évroul.

Les couvents s'établissaient de plusieurs manières. Quelquefois c'était un seul homme qui se retirait dans un lieu solitaire et dont les fidèles venaient admirer la sainteté. Ces anachorètes, au rapport des légendes contemporaines, étaient comme les rois de la solitude; car les oiseaux du ciel obéissaient à leur voix, et la nature leur était soumise. L'historien de la Normandie, après avoir raconté la sainte vie d'un anachorète, nous raconte ainsi sa mort, plus miraculeuse encore que sa vie : « Une douce mélodie s'élevait dans les » airs, un parfum divin remplit les lieux sauvages; » un nuage brillant s'éleva sur l'horizon et fit pâlir » l'astre du jour [2]. » Le récit de ces prodiges et de mille autres semblables se répandait dans tous les pays voisins; bientôt la foule accourait, et le désert voyait s'accomplir ces paroles d'Isaïe : « Ce lieu est » trop étroit pour moi; faites-moi de la place, afin » que je puisse y habiter. » Une autre origine des cloîtres était le repentir des pécheurs, la dévotion des grands et des princes. En donnant une partie de leurs

[1] Le troisième volume du Spicilége de d'Achery renferme beaucoup d'actes de fondation de monastères.

[2] Orderic Vital ajoute qu'un monastère fut fondé à côté de la cellule de cet ermite, qui s'appelait Gustal (*Histoire de Normandie*, liv. I).

Digitized by Google

biens à des cénobites qui passaient les jours et les nuits dans l'oraison, les riches et les puissants du siècle espéraient hâter dans une autre vie la délivrance de leurs proches, et croyaient acquérir pour eux-mêmes les trésors du ciel [1]. Plusieurs établissements monastiques durent leur origine à des colonies de moines envoyés dans d'autres solitudes pour y faire fleurir les austères vertus de la vie religieuse [2]. Plus d'un ordre de cénobites avait des monastères répandus sur toute la surface du monde; et ces monastères, suivant la même règle, pratiquant les mêmes austérités, obéissant à un seul chef, formaient comme une confédération pieuse qui surpassait quelquefois la richesse, la puissance des grands de la terre et des florissantes cités.

Le zèle pour la vie monastique fut si grand dans le douzième siècle, que la France et l'Europe craignirent de manquer de solitudes. Les mères cachaient leurs enfants, les femmes leurs maris, les amis leurs amis, pour les dérober au prosélytisme des cloîtres. Un frère de saint Bernard hésitait à prendre l'habit religieux, alléguant que sa femme n'y consentirait pas: « Elle y consentira, dit Bernard, ou elle mourra [3]; » paroles cruelles qui montrent que les lois de la société et celles de la famille étaient immolées sans scrupule

[1] Il nous reste une foule de chartes où sont consignées des donations religieuses faites par des rois ou des seigneurs (*Spicil.*, t. III). Ces chartes avaient ordinairement pour sanction une croix et les paroles suivantes: « Que celui qui voudra enfreindre nos volontés sache que, par l'autorité de » Dieu et par la chrétienté de tous les saints, il sera, à moins qu'il ne s'a- » mende, excommunié et maudit éternellement. »

[2] Saint Bernard fonda en Europe cent soixante maisons de son ordre. L'abbaye de Cluny avait quinze mille soixante-quatorze succursales.

[3] Guillaume de Saint-Thierry, *Vie de saint Bernard.*

Digitized by Google

à la passion jalouse par laquelle se peuplaient les déserts.

Les historiens ecclésiastiques ont longuement décrit la vie intérieure des monastères, les journées des moines, partagées entre le travail, la méditation et la prière, les longues extases d'une dévotion ascétique, et les prodiges de la pénitence; d'autres ont répété ce qu'on disait déjà au moyen âge de la corruption des cénobites et des désordres qui régnaient dans les cloîtres. Nous présenterons à nos lecteurs d'autres tableaux. Tandis que la société était livrée à tous les excès de l'anarchie féodale, on aime à voir se former, à l'ombre des autels, des associations régulières qui étaient comme de petits États, ayant leurs mœurs, leurs lois, leurs gouvernements; et c'est sous ce rapport que nous parlerons des monastères au temps des croisades. Chaque cloître avait sa règle et ses priviléges; une prérogative générale et commune à tous était la liberté. Cette liberté s'exerçait surtout dans la police intérieure du couvent, dans l'élection des supérieurs de la communauté, sur laquelle aucune autorité religieuse ou civile ne pouvait exercer d'influence. Plusieurs abbayes se vantaient de ne dépendre que du saint-siége [1]; beaucoup de monastères supportaient impatiemment la juridiction spirituelle des évêques. Les moines de Rebais refusèrent de reconnaître leur abbé qui s'était soumis à l'évêque de Meaux, et les anathèmes du concile de Beauvais purent à peine les ramener à la soumission [2].

Un monastère se plaçait d'abord sous la protection

[1] Le monastère de Vézelay et autres. Saint Bernard s'élevait contre cette prétention de plusieurs congrégations monastiques.

[2] Concile de Beauvais, 1167.

Digitized by Google

d'un saint. Le bienheureux patron que les cénobites invoquaient dans leurs prières, était le seigneur de cette pieuse milice, et c'était, pour ainsi dire, sous sa bannière qu'ils livraient leurs combats spirituels ou qu'ils défendaient les intérêts temporels de leur association. Le respect qu'ils avaient pour la mémoire de leur fondateur ou de ceux qui les avaient précédés dans le cloître, et qui étaient pour eux comme des aïeux ou des ancêtres, offrait une véritable image des sentiments et des souvenirs de la patrie. Souvent des laïques riches et puissants demandaient une part aux prières des moines, et mettaient leur gloire à faire inscrire leurs noms sur les registres du couvent; ces frères du dehors recevaient en quelque sorte le droit de cité ou de bourgeoisie dans la communauté monastique; après avoir servi pendant toute leur vie les intérêts du monastère, leur dernier vœu était de mourir sous l'habit des cénobites et d'obtenir une portion de la terre qui devait couvrir leurs frères de la solitude. On ne peut se faire une idée de l'esprit d'émulation qui animait les moines pour agrandir les domaines et la renommée de leur ordre. « C'est cultiver la vigne du Seigneur, disait l'abbé Suger, que de prodiguer aux demeures des solitaires l'or l'argent et les pierres précieuses. » L'histoire nous représente plusieurs cénobites exerçant une sainte violence envers leurs familles et ruinant leurs parents pour enrichir leurs monastères [1]. Lorsque la libéralité des fidèles abandonnait à un couvent une terre ou un bien quelconque, les moines y transportaient leurs reliques avec la plus grande solennité, afin que leurs

[1] Orderic Vital raconte un trait semblable, et loue beaucoup le moine qui avait donné à son couvent cette preuve de zèle.

Digitized by Google

saints patrons prissent possession comme eux de leurs nouvelles conquêtes [1]. Chaque monastère avait dans ses archives des chartes et des contrats qui constataient ses titres et ses droits de propriété; et tel était le zèle des religieux pour reculer les limites de leurs domaines, que, si nous en croyons certains documents du moyen âge, ils ne se firent point scrupule d'appuyer quelquefois leurs prétentions sur des donations irrégulières et sur des pièces apocryphes [2].

Les moines, selon l'opinion du temps, étaient les dépositaires des biens du pauvre et des biens de Dieu; toute tentative pour révoquer une donation ou contester un privilége, était à leurs yeux un véritable sacrilége. Chaque monastère se disait l'Église elle-même, et se regardait comme la sainte famille du Christ [3]; cette conviction donnait aux cénobites une incroyable ardeur pour la défense des droits qu'ils avaient acquis et que le temps avait consacrés. On connaît la vive contestation élevée entre les bourgeois et les moines de Vézelay, vers le milieu du douzième siècle. Les bourgeois, poussés par le comte de Nevers, voulaient se soustraire à la juridiction de l'abbaye. Rien n'est plus curieux que l'histoire de cette révolution écrite par un moine, témoin oculaire. L'historien cénobite nous représente l'abbé Pons prenant la défense de la maison d'Israël, d'abord contre l'évêque d'Autun, ensuite contre le duc de Nevers, et parvenant, *à force*

[1] Glossaire de Ducange. Voyez *Reliquiæ*.

[2] Le chapitre général de l'an 1157 prononça des peines contre les falsificateurs des chartes et des sceaux. Si les coupables étaient des moines, on les interdisait; si c'étaient des frères laïques, on les rejetait au dernier rang; les uns et les autres étaient condamnés à jeûner tous les vendredis au pain et à l'eau (Lebœuf, t. II, p. 162).

[3] Expression du moine Udalric, dans la préface qui précède les coutumes du monastère de Cluny (*Spicilége de d'Achery*, t. I, p. 642).

Digitized by Google

de travaux et de périls, à rendre plus brillante et plus visible à tous les yeux la pureté des libertés de son Eglise. Il faut remarquer ici que l'abbaye de Vézelay, *dédiée à Madeleine, amie et servante de Dieu*, avait la prétention d'être indépendante pour le spirituel comme pour le temporel, et qu'elle se vantait d'être *un aleu du bienheureux Pierre.* En soutenant cette prétention, les disciples de Pons ne voyaient que des *brigands et des impies* dans leurs adversaires; si le comte de Nevers s'attendrissait sur le sort des bourgeois de Vézelay, *c'étaient les larmes de l'impiété qui coulaient d'une fontaine de corruption.* L'abbé Pons invoqua tour à tour les puissances de la terre et les anathèmes de la religion; la misérable bourgade de Vézelay succomba enfin dans cette lutte, qui dura plusieurs années. Nous ne pouvons juger ni les griefs ni les torts des bourgeois, qui n'ont point eu d'historien; mais, en lisant l'histoire de l'abbaye, on est obligé de convenir que les cénobites firent la guerre sans modération et n'usèrent point de la victoire avec charité [1].

La puissance et la richesse des monastères ne provenaient pas uniquement de leurs domaines ou de leurs priviléges seigneuriaux: la plupart avaient dans leurs églises les ossements de quelques apôtres ou de quelques martyrs qui leur attiraient de nombreuses offrandes et qui les protégeaient dans les mauvais jours. Dès le neuvième siècle, les habitants des cloîtres, lorsqu'ils avaient à se plaindre de l'injustice ou de l'usurpation des hommes puissants, déposaient à terre ou *parmi les ronces* les reliques des saints, et les laissaient ainsi abandonnées jusqu'à ce que le sanctuaire

[1] *Hist.* de *Vézelay*, par Hugues de Poitou (*Spicilége de d'Achery*, t. II, p. 498 et suiv.).

Digitized by Google

envahi ou menacé fût délivré de toute crainte [1]. Lorsqu'ils avaient à redouter les entreprises des brigands ou des ennemis, on les voyait porter les dépouilles des élus de Dieu à la ville prochaine ; tout le monastère marchait en procession, implorant dans des cantiques lugubres la miséricorde du Seigneur. Dès les premiers temps des pèlerinages en Orient, on rechercha les saintes reliques, et dès lors il n'y avait pas une église, pas un monastère qui n'eût son reliquaire, que les moines appelaient leur trésor. Les ossements des saints guérissaient les malades, convertissaient les pécheurs, obtenaient les grâces du ciel pour tous ceux qui les visitaient, et jamais un pèlerin n'adora les restes mortels des martyrs sans déposer sur l'autel le tribut de sa piété [2]. Lorsque les croisades eurent commencé, on apporta des contrées orientales un grand nombre de reliques qui furent déposées dans les monastères comme dans un sûr asile. Tandis que les guerriers de la croix pillaient les villes des infidèles ou des hérétiques, des moines et des clercs s'occupaient d'un butin qu'ils regardaient comme plus précieux et plus digne des victoires remportées au nom de Jésus-Christ. Nous avons vu dans l'historien Gunther les violences qu'employa l'abbé Martin pour dépouiller une église de Constantinople et pour s'emparer des reliques dont il enrichit son monastère près de Bâle [3]. Il nous reste une relation dans laquelle un chevalier nommé Dalmas raconte lui-même comment il déroba dans une église des Grecs le chef de saint Clément, qui fut transporté en triomphe à l'abbaye

[1] Voyez le mot *Reliquiæ*, Glossaire de Ducange.

[2] Joinville, avant de partir pour l'Orient, alla en pèlerinage à Bleicourt, à Saint-Urbain et en d'autres lieux,

[3] Gunther (*Bibliothèque Croisades*).

Digitized by Google

de Cluny [1]. La multitude des fidèles accourait pour contempler ces trophées de la guerre sainte. Il arrivait souvent que les cénobites portaient leurs reliquaires de village en village, de cité en cité, afin de recueillir une plus grande quantité d'offrandes. Au milieu de ces translations auxquelles l'avarice présidait peut-être bien plus que la piété, l'iniquité et la fraude durent quelquefois abuser de la crédulité du vulgaire. Dès le commencement du douzième siècle, l'abbé Guibert s'élevait contre la coutume de faire ainsi voyager les saints. « Le tort qu'on a, disait-il, est de » ne pas laisser les *bienheureux* jouir dans une tombe » immuable du repos qui leur est dû [2]. » Ces abus que signalait l'abbé de Nogent subsistèrent longtemps encore ; la dévotion pour les reliques ne fit que s'accroître pendant les croisades, et cette dévotion ne cessa pas d'être une source de prospérité pour la plupart des monastères.

[1] *Traité sur la translation du chef de saint Clément de Constantinople au monastère de Cluny* (*Bibliothèque des Croisades*).
[2] L'abbé Guibert, Coll. de Bongars (*Bibliothèque des Croisades*.

Digitized by Google

CHAPITRE XII

CONTINUATION DU MÊME SUJET.

Ce qui ajoutait à la force des communautés religieuses, c'est qu'un monastère devenait riche et que chaque habitant du cloître restait pauvre. Souvent les arts les plus somptueux étaient appelés à construire un monastère, et dans ce monastère, qui était comme un palais, chaque moine n'occupait qu'une étroite cellule. L'historien de saint Bernard nous apprend que, le pape étant venu à l'abbaye de Clairvaux, on n'épargna rien pour recevoir Sa Sainteté, et qu'on servit sur sa table un poisson extraordinaire [1]; dans le même temps les cénobites avaient pour nourriture un pain semblable à celui du prophète, et des feuilles de hêtre bouillies avec du sel. Ainsi se trouvaient réunies sous le même toit la splendeur des grands de la terre et la pauvreté des ermites. Le vœu de pauvreté était celui qu'on observait le plus rigoureusement dans les cloîtres. L'abbé Guibert nous parle d'un moine de l'abbaye de Flavigny sur lequel on avait trouvé, après sa mort, deux sous cachés sous son aisselle [2]: ce fut un si grand

[1] *Histoire de saint Bernard*, par Arnold de Bonneval, liv. II, ch. I.
[2] L'abbé Guibert : *De Vitâ suâ.*

Digitized by Google

scandale dans le monastère, que le chapitre s'assembla comme pour une affaire où le salut de l'Église se trouvait intéressé, et qu'on refusa la sépulture sainte au cénobite coupable du *vice de propriété*.

Jamais ces paroles, *Ceci est à moi*, ne furent prononcées dans un cloître, et les moines ne pouvaient employer l'adjectif possessif que pour dire *mon père* et *ma mère*. [1] L'amour même de la gloire était interdit aux cénobites, qui devaient quitter leur nom pour prendre celui d'un martyr ou d'un élu de Dieu. C'est au milieu de toutes ces abnégations que s'élevait la puissance d'un monastère. Tandis que chaque moine ne se croyait que néant et poussière dans ce monde, il n'était point de couvent qui n'eût l'orgueil de la ville éternelle et ne crût subsister jusqu'à la fin des siècles. Aussi dans la foule des solitaires ne remarquait-on qu'un seul homme, et cet homme était l'abbé que les moines avaient choisi. Tous se glorifiaient de lui obéir, à condition néanmoins qu'il n'obéirait lui-même à personne. Plus la puissance de leur abbé était grande, plus ils se croyaient libres. Tel était le respect qu'on avait pour lui, que les cénobites s'inclinaient toutes les fois qu'ils entendaient prononcer son nom. Les peines et les récompenses qu'il décernait venaient de Dieu; lorsqu'il déployait la sévérité de sa justice, tout le monastère répondait de l'exécution de ses jugements [2]. Les plus coupables, ceux qu'il jugeait indignes de sa miséricorde, étaient quelquefois battus de verges en présence du chapitre; ils devaient se tenir debout à la

[1] Coutumes de Cluny (*Spicilége de d'Achery*, t. I).

[2] S'il arrivait que le cénobite coupable vînt à se révolter contre la correction, ses frères du cloître s'élançaient sur lui, sans attendre aucun ordre des supérieurs.

Digitized by Google

porte de l'église pendant les offices, ils devaient vivre séparés de leurs frères. Aux jours de la discorde, les paroles du chef suprême exerçaient le plus souvent un empire absolu ; s'il s'élevait contre son pouvoir une résistance opiniâtre, alors, secouant la poussière de ses pieds, il maudissait ses enfants indociles, et cherchait un asile dans un autre monastère. Ses malédictions paternelles, et surtout son absence, qui était regardée comme un abandon du ciel, suffisaient presque toujours pour ramener l'obéissance et la paix.

Cependant cette autorité souveraine n'avait rien d'arbitraire, car tout se trouvait réglé d'avance. Des traditions et des coutumes dirigeaient les moindres actions des cénobites; elles leur prescrivaient la manière de se rendre au chapitre et au réfectoire, la manière d'en sortir, comment ils devaient assister aux prières du jour et de la nuit, comment ils devaient se couper la barbe et les cheveux. Il y avait des lois pour la parole, il y en avait pour le silence, pour la forme et la couleur des vêtements, pour la démarche et le maintien habituel des religieux. Le code monastique avait tout réglé, jusqu'aux mortifications de la pénitence et jusqu'aux innocentes joies du cloître; l'histoire nous apprend à quelle époque de l'année, dans le monastère de Cluny, on assaisonnait les fèves et les herbes à l'huile ou à la graisse, en quel temps on servait aux moines des fruits, des œufs épicés et du poisson; nous voyons aussi dans l'histoire que le prieur de Vézelay était tenu, sous peine d'excommunication, de faire servir aux moines un splendide festin le jour de la fête de sainte Madeleine, patronne de l'abbaye[1].

[1] *Hist. de Vézelay*, par Hugues de Poitou.

Digitized by Google

Ainsi rien n'était plus uniforme que la vie des cénobites. Tout ce qui habitait un monastère avait la même pensée; et on peut dire que dans les déserts habités par la foule des moines il y avait une solitude pour chacun d'eux[1]. Un monastère néanmoins offrait des fonctions différentes à remplir, et la division du travail y était aussi bien ordonnée que dans la cité la plus industrieuse. Les uns étaient chargés de surveiller les intérêts du cloître; ils allaient présider aux moissons et aux vendanges, ils allaient recueillir les tributs ou les redevances des vassaux de l'abbaye. Celui-ci gardait le vin, celui-là veillait à la nourriture des moines, un autre allait voir dans le réfectoire si les portions des cénobites étaient égales. On avait des infirmiers chargés de soigner les malades; des visiteurs qui, nuit et jour, parcouraient le cloître. Chaque monastère comptait parmi les religieux des jardiniers, des bûcherons, des pêcheurs, des cuisiniers, des boulangers. Dans la communauté étaient des officiers qui recevaient les voyageurs et les pèlerins; d'autres qui accueillaient les pauvres et leur distribuaient chaque jour les dons de la charité. Les moines marchaient au travail deux à deux et en procession, ayant à leur tête leur abbé et chantant des psaumes, des versets et des hymnes[2]. C'est un lieu commun aujourd'hui que de parler des services que les monastères ont rendus à l'agriculture

[1] Expressions de Guillaume de Saint-Thierry, historien de saint Bernard, liv. I, ch. VII.

[2] La plupart de ces détails sont extraits des *Coutumes du monastère de Cluny* insérées au t. I du *Spicilége de d'Achery*. Nous ne parlons ici que des documents que la presse nous a conservés. M. Buchon, dans son dernier voyage, a trouvé un très-grand nombre de manuscrits renfermant des titres et des chartes de l'abbaye de Cluny: ces pièces, qui remplissent quatre caisses, prouvent que les archives d'un monastère étaient quelquefois aussi considérables que les archives d'un royaume.

Digitized by Google

et aux lettres. Les chroniques nous apprennent que dans les cloîtres on honorait ceux qui savaient lire et psalmodier; Orderic Vital, en célébrant la vie de trois anachorètes qui avaient paru comme trois étoiles dans le firmament, s'exprime en ces termes : « Ils possé-» dèrent la science de l'art musical dans ses modula-» tions les plus suaves, et mirent au jour des airs » pleins de douceur pour les antiennes et les répons. » Les moines qui transcrivaient les manuscrits passaient pour faire une chose agréable à Dieu; dans l'opinion des cénobites, chaque lettre tracée sur un parchemin devait effacer une faute devant le juge suprême. Les monastères les plus célèbres avaient tout à la fois une bibliothèque et une école qui défendaient les doctrines de la vérité, conservaient la langue du peuple-roi, et gardaient en dépôt la mémoire du temps passé. Les cénobites exerçaient à la fois l'empire de la religion, de la richesse et du savoir; ainsi les déserts éclairaient les cités, et dominaient les opinions du siècle.

Rien ne prouve mieux l'ascendant de l'Église et l'esprit du temps, que de voir, d'un côté, la noblesse enfermée dans des châteaux forts, de l'autre, des solitaires habitant des cloîtres à peine fermés et défendus seulement par des croyances. Cette paix qui régnait autour des cloîtres attirait dans le voisinage des monastères une population nombreuse; plusieurs bourgs et même des villes durent leur origine au voisinage d'un monastère dont ils conservent encore le nom. On lit dans l'*Histoire de la Normandie* [1] qu'un grand nombre de moines s'établirent en Angleterre après la conquête de Guillaume, et que les retraites pieuses

[1] Orderic Vital,

Digitized by Google

qu'ils avaient fondées devinrent comme autant de forteresses où leur sainte milice combattait pour l'autorité des rois normands. Souvent les grands et les princes demandèrent, à leur dernière heure, que leur cendre reposât dans l'église des cénobites, afin que la prière veillât nuit et jour sur leur tombeau. D'après un usage antique, les dépouilles mortelles des puissants monarques étaient confiées à la garde des moines, et la France avait vu les deux premières races de ses rois s'éteindre et finir dans l'ombre des cloîtres : n'y avait-il pas dans ces souvenirs quelque chose de saint et de royal qui devait entourer de respect les demeures des solitaires?

Quoique l'esprit d'exaltation qui avait produit les croisades eût contribué à peupler un grand nombre de solitudes, nous ne savons pas néanmoins jusqu'à quel point les monastères purent à leur tour contribuer aux progrès des guerres saintes. Les déserts devenus fertiles par le travail des moines ne furent point exempts du tribut imposé pour la solde et l'entretien des armées chrétiennes. Un grand nombre de moines, malgré la défense du pape Urbain, quittèrent leur couvent pour suivre les drapeaux de la première croisade. Dans les autres expéditions, des cénobites, à l'exemple de l'ermite Pierre et de saint Bernard, exhortèrent quelquefois les fidèles à prendre la croix; mais on ne vit partir pour l'Orient que ceux qui pouvaient se procurer l'argent nécessaire pour un voyage lointain. L'histoire contemporaine traite avec sévérité les moines qui firent le pèlerinage de Jérusalem et qui s'établirent dans la terre sainte. L'abbé de Clairvaux, dont les prédications avaient envoyé tant de chrétiens mourir en Asie, ne voulut pas qu'aucun de ses disci-

Digitized by Google

ples traversât les mers : il alléguait les invasions des barbares et l'insalubrité du climat[1]; mais tout nous porte à croire que la corruption des mœurs de l'Orient fut son véritable motif. On se persuadait alors parmi les moines que les retraites du cloître étaient aussi agréables à Dieu que les lieux saints que les pèlerins allaient visiter en Orient : l'histoire rapporte qu'un pèlerin parti pour la terre sainte[2] s'arrêta dans le monastère de saint Bernard, et qu'il résolut de prendre l'habit de religieux; saint Bernard, qui avait entraîné le pèlerin dans cette résolution, demanda que le nouveau cénobite fût dégagé de son vœu, alléguant que son pèlerinage était accompli et que l'abbaye de Clairvaux était une autre Jérusalem[3].

Vers la fin des croisades, la plupart des monastères commençaient à perdre leur crédit et leur renommée. Comme les sociétés politiques, ils s'élevèrent par la vertu, ils tombèrent par la corruption. Plusieurs de ces asiles de la piété devinrent semblables aux villes maudites dont parle l'Écriture, et la décadence des études suivit celle de la discipline. Enfin l'Église trouva dans les cénobites des serviteurs moins ardents[4], et Rome une milice moins dévouée.

Il se forma des ordres nouveaux, qui furent à la

[1] *Histoire de saint Bernard*, par Guillaume de Saint-Thierry.

[2] *Histoire littéraire de la France*, t. XIII, p. 151.

[3] Saint Bernard, dans une lettre écrite au pape Célestin au nom de tous les moines de Clairvaux, conjure le souverain pontife de ne point laisser partir pour Jérusalem l'abbé de Morimond ; celui-ci voulait entraîner avec lui en Orient une multitude de cénobites. « Dans les armées de la croix, » dit Bernard, il faut des chevaliers qui combattent, et non point des moines » qui chantent et qui pleurent. » (*Epist. S. Bern.*)

[4] Lorsqu'on a étudié l'histoire de cette époque, on est porté à croire que les papes, qui n'étaient pas secondés dans leurs entreprises pour les croisades, étaient mécontents du clergé et surtout des moines, qui répugnaient à faire des sacrifices.

Digitized by Google

fois encouragés par le respect des fidèles et par la faveur des pontifes. A la tête des congrégations religieuses qui se formèrent à cette époque, nous devons placer celle des frères de la Merci ou de la Trinité, qui prit naissance après la troisième croisade et dont l'institution avait pour objet de délivrer et de racheter les captifs. Ces vénérables cénobites allaient chercher au loin tous ceux qui gémissaient dans les prisons des infidèles, et, véritables chevaliers de la foi et de la liberté, ils ne goûtaient point de repos s'il n'avaient brisé les fers de quelques prisonniers chrétiens. Ce fut pendant la sixième croisade que s'élevèrent les deux ordres des frères mineurs et des frères prêcheurs, qui, selon l'expression de l'abbé d'Usberg, renouvelèrent la jeunesse de l'Église : ces deux institutions nouvelles durent apporter de grands changements dans le régime monastique. Il ne s'agissait plus pour les moines d'acquérir des domaines, de bâtir des édifices, mais de vivre comme les oiseaux du ciel; ce n'était plus la vie paisible et contemplative, mais une vie passée au milieu des travaux apostoliques qu'il fallait prendre pour modèle ; on n'admirait plus le silence de la solitude, mais les miracles de la parole; et la voix des nouveaux apôtres du Christ, véritable trompette évangélique, devait proclamer la loi chrétienne au milieu des bourgs et des cités. Les disciples de saint François et de saint Dominique se livrèrent aux soins de l'éducation publique, fondèrent un grand nombre de colléges, et plusieurs d'entre eux, comme saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure, remplirent avec distinction les chaires de la philosophie scolastique. Nous ne les suivrons point dans les luttes qu'ils soutinrent avec le clergé, qui se montra

Digitized by Google

quelquefois jaloux de leur crédit et de leur influence, ni dans ces guerres religieuses où la charité n'inspira pas toujours leurs prédications [1]; nous aimons mieux suivre leurs courses pieuses sous le ciel brûlant de l'Afrique, au nord de l'Asie et dans les contrées les plus reculées de l'Orient. Tandis que les Maures désolaient encore l'Espagne, que les Tartares ébranlaient les trônes des puissants monarques, ravageaient les confins de l'Europe et menaçaient toute la chrétienté, de pauvres prêtres visitaient les habitants des rives du Niger, parcouraient les vastes déserts de la Tartarie, pénétraient jusqu'à la rivière Jaune, et, conquérants pacifiques, armés de l'Évangile, ils reculaient l'empire du christianisme, et plantaient l'étendard de la croix aux extrémités du monde connu. Les colonies chrétiennes qu'ils fondèrent parmi des nations païennes ou chez des peuples sauvages, ont duré plus longtemps que les colonies fondées par les croisades.

[1] Nous n'entrerons ici dans aucuns détails sur la croisade contre Albigeois ni sur la hideuse inquisition qui vint à sa suite (Voyez l'*Histoire des Albigeois*, de Pierre de Vaulx-Cernay).

Digitized by Google

CHAPITRE XIII

DES SERFS.

On a vu le côté brillant de la féodalité ; il nous reste à parler de l'état où gémissait le peuple des villes et des campagnes. L'homme réduit à la servitude n'avait aucune loi qui le protégeât contre l'oppression ; le produit de son travail, le prix de sa sueur, ne lui appartenaient point ; il était lui-même une propriété qu'on réclamait partout, lorsqu'il venait à fuir son domicile. Enchaîné à la glèbe, il devait souvent porter envie à l'animal qui l'aidait à tracer des sillons, ou au palefroi, noble compagnon de son maître. Le serf n'avait d'autre espérance que celle que lui donnait la religion, et ne laissait à ses enfants que l'exemple de sa patience à souffrir. Il ne pouvait faire ni un contrat pendant sa vie, ni un testament à l'heure de sa mort[1]. Sa dernière volonté n'était point reconnue par la loi, elle mourait avec lui. Pour excuser la barbarie de cet âge grossier, on a besoin de se rappeler le sort plus affreux encore des esclaves chez les Grecs et chez les Romains. Nous n'avons pas besoin de dire combien cet état de choses devait mettre d'obstacles au développement de l'industrie et des facultés sociales de

[1] Fleury, *Histoire du Droit français*, n. 17.

Digitized by Google

l'homme. Aussi la plupart des campagnes étaient-elles couvertes de forêts, et le plus grand nombre de nos cités ne présentaient que l'aspect de la pauvreté et de la misère [1].

Lorsqu'on voit toutes les misères qui accablaient les serfs attachés à la glèbe, on n'a pas de peine à croire qu'un très-grand nombre de ces malheureux aient cherché un asile sous les drapeaux de la croix. Ceux qui furent faits prisonniers restèrent dans la servitude des musulmans, et leur sort ne fut pas trop changé. Il en périt sans doute une multitude innombrable, car ils n'étaient presque point armés, ils n'avaient ni vivres ni vêtements, et les seigneurs dont ils suivaient les drapeaux ne pouvaient pas toujours leur en donner.

Les serfs qui fixèrent leur séjour en Palestine durent être employés à cultiver la terre ; les assises de Jérusalem daignèrent à peine s'occuper de leur sort, et ne firent que consacrer leur esclavage en déclarant qu'on pouvait réclamer un serf ou un paysan fugitif comme un faucon. Nous avons peu de renseignements sur ceux qui revinrent en Europe ; l'histoire, qui n'omet aucune des circonstances du départ des pèlerins, garde presque toujours le silence sur leur retour. La dépopulation de plusieurs provinces dut améliorer le sort des serfs qui n'avaient point quitté leurs foyers : plus les hommes étaient nécessaires, plus ils furent respectés ; c'est ainsi que les croisades purent adoucir le sort des paysans dans les lieux qu'elles avaient dépeuplés ; ce n'est pas là un résultat dont l'humanité puisse s'ap-

[1] Anton, dans son *Histoire de l'économie rurale en Allemagne*, a fait les recherches les plus savantes sur l'état des serfs au moyen âge (t. II, p. 148 et suiv.).

Digitized by Google

plaudir. Boulainvilliers dit que, si les croisades n'avaient pas fait partir une foule de serfs, il eût fallu plus tard les exterminer comme des bêtes féroces [1]. Cette réflexion barbare n'est fondée ni sur la vérité, ni sur la raison : il est certain que, si tous les serfs partis pour la croisade étaient revenus, leur multitude eût été fort embarrassante, et que la société aurait pu en être troublée ; mais ce qui prouve qu'on ne trouvait pas un aussi grand bien au départ des paysans, c'est qu'à la troisième croisade on leur défendit de partir sans la permission de leurs seigneurs [2]. Le plus grand avantage que les croisades procurèrent aux serfs de la glèbe, ce fut la cessation momentanée des brigandages et la paix qui régnait dans les campagnes pendant tout le temps que durait une guerre contre les musulmans. La trêve de Dieu, qui était l'ouvrage du clergé et que les guerres saintes rendaient encore plus sacrée, plaçait sous la sauvegarde de l'Église le laboureur, sa charrue, sa herse et les bœufs compagnons de ses travaux.

La population des campagnes n'était pas toute composée de serfs : on y trouvait un assez grand nombre d'hommes qu'on appelait *vilains*, et qui n'étaient ni tout à fait libres, ni tout à fait esclaves. Personne dans cette multitude misérable n'aspirait à l'indépendance, et le seul bien auquel pussent prétendre des hommes sans appui, était de choisir leur servitude. Comme l'Église inspirait plus de confiance que les seigneurs, une foule d'infortunés s'étaient réfugiés, en quelque sorte, au pied des autels, et vouaient leur liberté et celle de leurs en-

[1] *Histoire de l'ancien gouvernement de la France*, let. V.

[2] Roger de Hoveden (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

fants, soit à une église, soit à un monastère[1] dont ils espéraient la protection. Rien n'est plus curieux que les formules par lesquelles le clergé recevait ce sacrifice de la liberté individuelle. On félicitait les nouveaux serfs d'avoir préféré *la domination de Jésus-Christ à la liberté du siècle;* on ajoutait que *servir Dieu c'était régner*, et qu'*une sainte servitude était la véritable indépendance.* Il fallait bien que ces paroles fussent en harmonie avec les mœurs et les idées du temps, puisqu'on voyait chaque jour une multitude d'hommes et de femmes accourir autour des monastères, et conjurer l'Église de les recevoir parmi les *serfs de Jésus-Christ.* Qu'ils se crussent, par là, beaucoup plus libres que les autres hommes, on peut s'en étonner aujourd'hui; mais n'y avait-il pas aussi une sorte de liberté à porter des chaînes qu'on avait choisies et qu'on s'était données soi-même?

D'après le fait que nous venons de citer, on doit croire que les serfs des églises ne firent pas de grands efforts pour être libres. Cependant le clergé prêcha quelquefois l'affranchissement des serfs; l'histoire cite plusieurs exemples d'affranchissements à l'époque dont nous parlons; mais ce n'étaient là que des exceptions, que des actes isolés. Rien n'était plus difficile que de briser les fers d'un homme ou d'une famille attachée à la glèbe : il fallait à la fois le consentement du seigneur, du suzerain et du roi. Le clergé lui-même ne pouvait donner l'exemple, car il ne lui était pas permis d'aliéner ses biens, et les serfs qui dépendaient

[1] Celui qui se rendait serf d'un monastère liait autour de son cou, lors de la passation du contrat, une corde des cloches du monastère (Pasquier, *les Recherches de la France*, liv. III, ch. XLI; Ducange, *Glossarium latinitatis*, au mot OBLATI). On lit dans le *Spicilége de d'Achery* plusieurs chartes de semblables oblations.

Digitized by Google

de lui étaient sa propriété. Ainsi les affranchissements particuliers ne servaient pas plus la cause de la liberté que l'affranchissement des esclaves chez les Romains. Encore y avait-il dans l'ancienne Rome une législation pour les affranchis, tandis qu'il n'y en avait point sous les gouvernements féodaux.

Il ne fallait rien moins qu'une circonstance extraordinaire pour que les serfs des campagnes pussent obtenir la liberté. Les paysans d'une partie de la Zélande, chassés de leur territoire par le débordement de la mer, se réfugièrent dans la basse Allemagne, et obtinrent, avec l'indépendance, des marais à dessécher et à cultiver. D'autres paysans vinrent habiter les bords du Rhin, ravagés par les Vendes et les Slaves, et la liberté fut le prix de leurs travaux.

Quelques villes libres de l'Allemagne contribuèrent à l'affranchissement des paysans de leur territoire. La même chose arriva en Italie et en Espagne, où le territoire des villes était considérable. En Angleterre, les paysans attendirent plus longtemps une amélioration à leur sort. Au reste, rien n'est plus difficile que de connaître avec exactitude les destinées que subit, pendant plusieurs siècles, cette multitude d'hommes qui couvraient les campagnes de l'Europe : au milieu des ténèbres du moyen âge, d'innombrables générations de serfs ont passé sur la terre, sans laisser de traces dans l'histoire. A peine trouvons-nous dans les vieilles chroniques et dans les actes de l'administration quelques lueurs éparses qui puissent éclairer ici nos recherches.

L'histoire ne nous montre guère les serfs que dans les moments d'agitation et de trouble, ou dans les grands désordres de la société, comme le soulèvement

Digitized by Google

des pastoureaux, la révolte des paysans de Souabe, la jacquerie, et cette guerre civile qui, vers le commencement du seizième siècle, éclata en Hongrie à l'occasion d'une croisade contre les Turcs.

Un historien allemand rapporte que, sous le pontificat de Léon X et sous le règne de Ladislas II, on exhorta la nation hongroise à prendre la croix et les armes. Le légat du pape voulut que tout le monde fût admis à la croisade, et le roi y consentit malgré l'avis de plusieurs de ses conseillers. Bientôt accoururent sous l'étendard de la croix une foule de paysans qui avaient abandonné la culture des terres. La noblesse, qui voyait avec effroi toutes les campagnes abandonnées, employa la violence pour ramener les déserteurs, et la violence alluma la guerre. L'armée des croisés, presque toute composée de paysans, devenait chaque jour plus nombreuse; son chef, nommé par le roi, avait reçu du légat un étendard béni par le pape. Ce fut avec les signes révérés d'une guerre sainte et sous l'étendard même donné par l'Église, que les paysans qui avaient pris la croix, se mirent à ravager les terres des nobles, brûlèrent les châteaux et commirent d'horribles cruautés. Cette guerre, ou plutôt cette révolution, qui fit couler des flots de sang, se termina dans les plaines d'Ulissia, où les paysans hongrois furent vaincus et leurs chefs faits prisonniers. Les nobles de Hongrie avaient été très-effrayés de cette révolte; ils voulurent à leur tour effrayer les paysans, et pour cela on inventa des supplices dont la seule idée fait frémir [1].

A l'aspect de ce tableau, on se demande naturelle-

[1] Voyez le récit de cette guerre dans notre extrait d'Istuanfius (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

ment ce qui serait arrivé si de pareils mouvements avaient éclaté dans les grandes croisades de l'Occident. Que serait devenue l'Europe, si la multitude qui s'était levée à la voix de Pierre l'Ermite, au lieu de piller les juifs et quelques villes qui se trouvaient sur son passage, avait écrit sur les drapeaux de la croix le mot de *liberté*, et fait la guerre à la noblesse au nom de Jésus-Christ? Tout le monde sait que la pensée n'en vint alors à personne; mais, si la *jacquerie*, qui éclata deux siècles plus tard, s'était trouvée en concurrence avec une croisade, si la révolte des pâtres et des villageois avait pu s'allier aux idées si puissantes des guerres saintes, qui pourra nous dire jusqu'où serait allée une révolution animée par un pareil mobile et secondée par de tels auxiliaires? Nous n'avons point de documents historiques qui nous prouvent que les grands et les seigneurs féodaux aient craint sérieusement une révolte des serfs pendant les croisades d'outre-mer; mais nous voyons du moins qu'on prenait alors des précautions, et qu'on se gardait bien surtout d'irriter ce peuple qui couvrait le territoire. Nous avons sous les yeux une charte par laquelle le comte de Forez, se disposant à partir pour l'Orient, défendait sévèrement dans tout son comté qu'on injuriât les serfs et qu'on donnât à qui que ce fût la dénomination d'esclave[1]. L'histoire loue la fermeté avec laquelle la reine Blanche défendit les paysans de Verrières, que le chapitre de Notre-Dame avait fait enfermer dans d'obscurs cachots[2]. On connaissait alors les revers de Louis IX, et la prudence recommandait de redoubler de soin pour que la multitude des villes et des campa-

[1] *Spicilége de d'Achery*. t. III, p. 630.
[2] L'abbé Velly, *Histoire de France*, t. V, p. 102.

Digitized by Google

gnes ne troublât point la paix publique. Nous avons vu combien on mit d'abord de ménagements à réprimer le mouvement des pastoureaux; ce ne fut qu'après les plus grands excès qu'on se décida à les poursuivre. Tout nous porte à croire que, s'ils avaient eu des chefs habiles et qu'ils leur eussent obéi, ces attroupements de bergers et de paysans auraient facilement troublé un royaume ruiné par la croisade et privé de ses plus braves défenseurs. Ce qui sauva la France des plus grands désordres, c'est que les serfs, en s'armant pour le triomphe de la croix, ne songèrent point à la liberté, et qu'en se soulevant contre l'oppression, ils n'invoquèrent point l'influence des idées religieuses.

Les paysans, épars sur le territoire, ne pouvaient former d'associations comme dans les villes. Ajoutons qu'ils étaient pauvres et abrutis par l'ignorance. L'amour de l'indépendance vient avec les lumières et surtout avec la richesse; voilà pourquoi il naquit d'abord dans les cités, et plus tôt dans les villes florissantes que dans les autres. Vers le milieu du douzième siècle, beaucoup de serfs de la Belgique s'étaient enrichis et se confondaient avec les bourgeois ou les hommes libres. Un édit de Charles le Bon, comte de Flandre, qui poursuivait, comme à lui appartenant, les hommes entachés de servitude, jeta le trouble dans tout le pays. La honte d'être serf ou de passer pour tel inspirait des passions si violentes, que le prévôt de Bruges, réclamé comme la propriété du prince, forma un complot contre lui et le tua dans la cathédrale en présence de tout le peuple. On ne voit rien de semblable parmi les serfs des campagnes, qui supportaient l'esclavage plus patiemment, et qui ne connaissaient pas du moins l'orgueil, père des grands crimes : tou-

Digitized by Google

jours aux prises avec la misère, ils n'auraient su que faire de leur indépendance. Quand Louis X voulut que dans le *royaume des Francs la chose en verité fust accordante au nom*, et qu'on donnât *la franchise à ceulx qui la requerroyent*[2], à la condition de payer les droits de servitude qui revenaient à la couronne, on fut tout surpris de l'opposition qu'on rencontra, ou tout au moins de l'indifférence avec laquelle le bienfait royal était reçu. « Il y avait des serfs, dit une lettre du monarque, » qui ne voulaient pas être libres, soit par mauvais » conseils, soit faute de bons avis[2]. » La chose nous paraît simple : on voulait soumettre les paysans à la taille, et c'était la taille qu'ils redoutaient le plus. La liberté pour eux consistait à ne pas donner leur argent: quelle devait être leur surprise lorsqu'on leur demandait leur argent pour prix de la liberté ![3]

[1] Louis X n'eut pas le temps de faire exécuter cette ordonnance, qu'il avait donnée en 1315. Phlippe V, son frère et son successeur, la publia de nouveau et dans les mêmes termes en 1316 (*Ordonnances des rois de France*, t. I, p. 585).

[2] *Spicilége de d'Achery*, t. III, p. 707.

[3] Au milieu du quinzième siècle, quelques serfs de Catalogne qui s'étaient réfugiés en France ayant été réclamés par leur seigneur, le parlement de Toulouse déclara que tout homme qui entrait dans le royaume en criant *France!* devenait libre. Mézerai, qui rapporte ce fait, ajoute : *Tel est le royaume de France, que son air communique la liberté à ceux qui le respirent, et nos rois sont si augustes ; qu'ils ne règnent que sur des hommes libres.*

Digitized by Google

CHAPITRE XIV

AFFRANCHISSEMENT DES COMMUNES.

Ce qui amena l'affranchissement des communes, c'est que le régime féodal, qui était au fond une véritable anarchie, marchait à sa décadence, et que les lueurs d'une civilisation naissante se répandaient parmi les peuples[1]. Quelques idées d'ordre public et de législation commençaient à prévaloir, et ces idées, quoique très-confuses encore, se tournaient contre la féodalité, que l'instinct des peuples ne considérait plus comme un gouvernement, mais comme un obstacle au bien public. Chaque cité, à mesure qu'elle se peuplait davantage, qu'elle devenait plus industrieuse et plus riche, devait avoir la pensée ou plutôt le besoin de secouer le joug des seigneurs, qui ne la protégeaient point, et de s'affranchir d'un régime qu'elle regardait comme l'ennemi de son repos et de sa prospérité.

Les villes de la Lombardie et d'une grande partie de l'Italie furent des premières qui échappèrent à la do-

[1] M. Raynouard, dont les travaux littéraires sont si connus, a traité avec cette sagacité qui lui est propre toutes les questions qui se rattachent au droit municipal en France sous la domination romaine et sous les trois dynasties. Ce que nous avons surtout remarqué dans l'important ouvrage de M. Raynouard, c'est la manière dont ce savant a éclairci tout ce qui concerne le concours des magistrats et du peuple aux élections papales et épiscopales.

Digitized by Google

mination féodale[1]. Les empereurs d'Allemagne, comme nous l'avons vu, étaient presque toujours en querelle avec les papes. Beaucoup de ces cités profitèrent de cette division pour s'arroger des droits que personne ne leur contesta; d'autres les obtinrent ou plutôt les achetèrent des empereurs, qui croyaient faire un bon marché en vendant ce qu'ils ne pouvaient refuser. Vers le milieu du onzième siècle, le clergé et la noblesse n'avaient déjà plus aucune influence dans les villes d'Italie. D'après le témoignage d'Otton de Freisingen[2], auteur contemporain, l'Italie était remplie de villes libres qui chacune avaient obligé leur évêque à résider dans leurs murs; à peine y avait-il un noble qui ne fût soumis aux lois et au gouvernement d'une cité. Nous avons dit dans un autre chapitre que les croisades enrichirent les républiques italiennes, mais que les richesses d'Orient contribuèrent à les corrompre[3]. La plupart des villes libres d'Allemagne durent leur émancipation à la décadence de l'Empire; elles jetèrent moins d'éclat que celles d'Italie, mais ce qu'elles avaient acquis, elles le conservèrent plus longtemps; loin de se faire la guerre entre elles, elles cherchèrent leur force et leur appui dans des associations qui les défendirent à la fois des discordes intérieures et des entreprises de leurs plus puissants ennemis. Quelques-unes prirent part aux expéditions en Syrie, sans en tirer aucun avantage pour leur commerce. L'Angleterre, accablée par la conquête de Guillaume, ne vit aucune de ses villes réclamer l'indépendance à l'époque des premières croisades. Les cités de la Grande-Bretagne, à l'exception de celle de Londres

[1] Muratori, *Dissert.* XLV.
[2] Otton de Freisingen.
[3] Voyez notre chapitre sur l'Italie.

Digitized by Google

qui avait obtenu plusieurs priviléges, ne songeaient point à s'affranchir du pouvoir féodal. Les Bretons, comme au temps de Virgile, paraissaient encore séparés du reste du monde. On peut dire que dans ce royaume la liberté ne fut pas l'affaire d'une ville ou d'un bourg, mais de la nation entière, et plus tard toute l'Angleterre se trouva libre. En Espagne, la guerre contre les Maures dut favoriser, comme nous l'avons dit, l'indépendance des communes. Il nous reste des monuments historiques du commencement du onzième siècle qui prouvent que plusieurs cités espagnoles jouissaient à cette époque de certaines immunités [1]. Mais les premières de ces villes qui plus tard furent appelées aux cortès, poussées par un esprit de jalousie, ne voulurent point y admettre les autres, ce qui nuisit beaucoup au développement et aux progrès de la liberté en Espagne.

C'est en France surtout que nous examinerons l'affranchissement des communes. Cet affranchissement commença dans les provinces méridionales ; les traditions romaines qui subsistaient encore en donnèrent la première pensée, ou plutôt les villes de la Provence et du Languedoc n'avaient jamais cessé d'être indépendantes et de jouir des bienfaits du régime municipal. On pourrait croire que leur exemple exerça une influence sur les villes de l'est et du nord de la France ; mais tel était alors le manque presque absolu de communications entre les peuples, qu'on ne savait point dans le nord du royaume s'il y avait des villes libres dans le midi. Dans les contrées situées entre la Somme, la Meuse et l'Océan, toutes les villes commencèrent, vers la fin du onzième siècle, à réclamer leur

[1] Hallam, *l'Europe au moyen âge*, t. I, p. 391 et suiv.

Digitized by Google

indépendance, et tout nous porte à croire que la pensée leur en vint de l'état de prospérité où elles étaient parvenues [1]. La fabrication des laines anglaises et celle des toiles avaient enrichi les villes de la Belgique, et ce genre d'industrie s'était étendu aux villes de l'Artois, de la Picardie et de la Champagne. Les manufactures de serge de Reims avaient de la célébrité au temps des croisades, et cette étoffe grossière servait à vêtir les pauvres pèlerins. Froissard parle de plusieurs autres manufactures, entre autres de celles d'Arras, où s'étaient *ouvrees* ou fabriquées ces riches tapisseries représentant les batailles d'Alexandre qui furent envoyées à Bajazet pour la rançon des chevaliers français faits prisonniers à Nicopolis [2]. Les principales cités des provinces du nord s'enrichirent ainsi par l'industrie, chose presque aussi nouvelle au douzième siècle que la liberté; elles voulurent avoir la faculté de jouir des biens qu'elles avaient acquis, et ce fut alors que commença pour la France la grande révolution des communes.

L'établissement des communes n'était autre chose que la réunion approuvée des bourgeois pour la défense de leurs droits et de leurs intérêts. La commune était un pacte d'amitié [3], de paix [4], de concorde, par

[1] En 988, Albert le Pieux, comte de Vermandois, accorda à Saint-Quentin des priviléges de liberté. Cette concession est la plus ancienne de cette nature qui ait été faite à un corps d'habitants, depuis que les Gaules n'obéissaient plus aux Romains (*Statistique du département de l'Aisne*, par M. Brayer, première partie, p. 113).

[2] Voyez notre liv. XIX.

[3] Le mot *amicitia* se trouve en tête de la plupart des chartes du moyen âge. Dans une charte de commune de Philippe, comte de Flandre, en 1148, le mot *amicitia* se trouve répété dans les dix-sept articles qui composent cet acte. Le comte donne à la commune le nom de *amicitia*.

[4] L'acte de la commune de Laon, rapporté dans le t. XI des *Ordonnances des rois de France*, a pour titre *Institutio pacis*.

Digitized by Google

lequel les habitants des villes juraient de se secourir et de s'aider entre eux comme des frères. Chaque localité réclamait des priviléges ou des garanties, selon la nature de ses besoins ou selon les craintes qu'elle pouvait avoir. Trois objets principaux occupaient surtout l'attention et la sollicitude des communes : comme les seigneurs ne songeaient guère à maintenir l'ordre dans les villes, les habitants voulurent se charger eux-mêmes de la police de leurs cités et veiller à la paix de leurs foyers ; d'un autre côté, comme la justice féodale était devenue un sujet d'effroi et qu'on redoutait sans cesse l'iniquité ou l'ignorance des juges, les bourgeois réclamèrent le droit d'être jugés par leurs pairs, ou tout au moins d'être associés aux fonctions de la justice seigneuriale pour ce qui regardait la commune ; mais la plus grande affaire était pour chacun d'assurer le fruit de son travail, de pouvoir disposer de sa fortune, de régler soi-même ses intérêts, d'alléger la charge des tributs, ou d'être imposé d'après un mode régulièrement établi. Pour savoir ce que demandaient principalement les communes, il suffit d'écouter leurs adversaires. « Voici, » dit l'abbé Guibert qui écrivait au commencement » du douzième siècle, voici ce qu'on entend aujour- » d'hui par ce mot *nouveau et détestable de commune* : les » gens taillables ne payent plus qu'une fois l'an la » rente qu'ils doivent à leurs seigneurs ; s'ils commet- » tent quelque délit, ils en sont quittes pour une » amende légalement fixée, et quant aux levées » d'argent qu'on a coutume d'infliger aux serfs, ils » en sont exempts [1]. » Telle était la plus grande pré-

[1] Mémoires de l'abbé Guibert, liv. III, ch. VII. D'après Ducange et Brequignon, on peut citer les actes originaux de quatre-vingt-dix-huit communes dans le douzième et le treizième siècle.

Digitized by Google

tention des communes, et c'est celle-là sans doute que beaucoup de seigneurs leur pardonnaient le moins.

Les communes, qui tiraient leur origine des progrès du commerce, ne négligeaient point de protéger l'industrie; et, dans les contrats d'association, des dispositions formelles mettaient toujours les marchands étrangers à l'abri de la persécution et des brigandages. On invoquait aussi la rigueur des lois contre la fraude ou la mauvaise foi dans les marchés. En un mot, les chartes des communes étaient d'utiles règlements, et pouvaient suppléer, sous beaucoup de rapports, à ce qui manquait à la législation des temps barbares [1].

L'affranchissement des communes ne s'opéra point sans désordres. La commune de Cambrai, qui fut la première à réclamer son indépendance, eut de longues contestations avec le clergé; et parmi les prélats qu'elle eut à combattre, nous retrouvons avec surprise ce pieux évêque Lietbert qui se mit en marche pour Jérusalem vers le milieu du onzième siècle, suivi de trois mille pèlerins qu'on appelait *l'armée du Seigneur* [2]. Dans d'autres communes, de grands attentats se mêlèrent aux révolutions qui avaient pour

[1] On trouve l'article suivant dans la charte concédée par Philippe, comte de Flandre et de Verdun, aux habitants d'Aire en Artois: « Si quelque » bourgeois de la commune (*de amicitiâ*) vient à perdre quelque chose » par larcin ou par rapine, et qu'il ait découvert des traces certaines tou- » chant l'objet perdu, il ira porter plainte auprès du préfet de la commune; » celui-ci assemblera tous les *amis* de la ville, et donnera à chacun l'ordre » de chercher pendant toute une journée la chose perdue : celui qui né- » gligera de chercher payera, pendant une semaine, cinq sous par jour à la » commune. »

[2] Dès l'an 957 les habitants de Cambrai avaient tenté de s'affranchir de l'autorité de leur évêque; ce n'est que vers le commencement du douzième siècle que cette ville parvint à jouir entièrement des franchises communales (Voyez la chronique de Cambrai, *Script. rer. francic.*, t. XIII).

Digitized by Google

objet la liberté. La ville de Laon vit un de ses pasteurs spirituels se rendre complice d'un homicide commis dans le lieu saint, elle vit ensuite ses citoyens se souiller du meurtre de leur évêque [1]. Des mouvements séditieux, des émeutes populaires, troublèrent longtemps les villes de Beauvais, de Reims, d'Amiens. Parmi les cités qui furent alors le théâtre des discordes civiles, nous n'oublierons point le bourg de Vézelay. Rien n'est plus curieux que de voir dans l'histoire cette longue querelle élevée entre des moines qui parlaient au nom des libertés de leur église et quelques bourgeois qui réclamaient les priviléges de leur commune, révolution qui dura plusieurs années, dans laquelle intervinrent des évêques, des seigneurs, la cour de Rome, le roi de France, et qui finit par la ruine et l'asservissement d'une malheureuse bourgade [2].

Les croisades eurent sans doute quelque part à l'affranchissement des communes; mais il ne faut rien exagérer. Si on en croyait quelques écrivains modernes, rien n'aurait été plus favorable à l'indépendance des villes que la mort des grands vassaux moissonnés par la guerre sainte; plus il mourait de comtes et de barons en Orient, plus la liberté devait faire de progrès en Europe : opinion qui n'est guère plus raisonnable que celle des pieux contemporains qui ne voyaient dans les funérailles d'une croisade qu'un moyen dont Dieu se servait pour peupler le royaume des élus. Il périt plus de nobles dans les batailles de Poitiers et d'Azincourt que dans plusieurs guerres

[1] Mémoires de l'abbé Guibert, liv. III, ch. XXIII.

[2] Histoire du monastère de Vézelay, *Spicilége de d'Achery*, t. II, p. 498 et suiv.

Digitized by Google

d'outre-mer, et personne n'a jamais dit que la liberté en ait tiré quelque avantage. Si des seigneurs périrent en Asie, on doit croire qu'ils eurent des successeurs et que leur trépas ne changea pas beaucoup le régime féodal.

L'histoire nous offre des moyens plus simples et plus naturels d'expliquer l'affranchissement des communes : comme les seigneurs emmenaient avec eux tous ceux qui portaient les armes et qu'il ne restait presque plus personne dans les villes, il fallait bien se confier au petit nombre de ceux qui ne partaient point. On devait ainsi leur laisser le droit de veiller à l'ordre public et de se défendre contre les brigandages qu'eux seuls pouvaient réprimer [1]. Ceux qui exerçaient l'autorité pour les comtes absents, n'ayant qu'un pouvoir passager et incertain, se conduisaient avec modération, et cherchaient à obtenir par la confiance et l'amour ce qu'ils n'auraient point obtenu par la force. Quand la croisade était finie, les seigneurs qui avaient perdu leurs hommes d'armes en Orient laissaient les choses telles qu'elles étaient, ou, s'ils voulaient reprendre tous leurs droits, ils ne manquaient pas d'éprouver une résistance à laquelle ils étaient contraints de céder. Nous ajouterons qu'à leur départ les comtes et les barons avaient besoin d'argent[2], et que pour en avoir ils étaient obligés de faire

[1] Il nous reste une ordonnance de la reine Blanche qui, en l'absence de Louis IX, appelle tous les citoyens de Paris à veiller à la tranquillité publique. Cette pièce est rapportée textuellement dans nos extraits du *Spicilége de d'Achery* (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Le dauphin des Viennois vendit à la noblesse et aux villes tous les priviléges qu'elles voulurent acheter. En rentrant dans ses États, il ne trouva plus rien, et se fit moine. La même chose était arrivée à Guillaume de Montpellier et à Arpin de Bourges à l'époque de la première croisade.

Digitized by Google

des concessions. Ils avaient encore plus besoin d'argent à leur retour, et montraient les mêmes dispositions à céder quelque chose de leurs droits.

Lorsque les princes et les rois quittaient l'Europe, ils avaient coutume de faire leurs testaments, et leurs volontés dernières ne consacraient point l'oppression et l'iniquité. Ce n'était pas lorsqu'ils allaient combattre pour le triomphe de l'Évangile, qu'ils négligeaient de secourir les pauvres et de protéger les faibles : on a vu la sollicitude que montrait saint Louis avant de s'embarquer pour l'Orient; on a vu quels moyens employa son zèle infatigable pour que la justice fût rendue à tous pendant son absence, et la justice était alors tout ce qu'on demandait.

Il nous reste quelques priviléges de communes accordés par des seigneurs et des princes partant pour la croisade, et la circonstance du saint pèlerinage se trouve presque toujours mentionnée dans les chartes *octroyées* par les chevaliers de la croix [1]. Le royaume de Jérusalem présentait aux pèlerins plusieurs modèles de la législation communale. Les assises de Godefroy avaient accordé une juridiction particulière aux bourgeois de la terre sainte; et c'était là, comme on sait, le privilége que recherchaient les communes dans la plupart des royaumes de l'Occident. Le roi Baudouin II donna une charte de commune à la ville de David et de Salomon; et Guillaume de Tyr nous apprend que ce prince acquit par là l'estime et la confiance des peuples [2]. Les nations d'Europe qui habi-

[1] La charte du comte de Flandre, que nous avons déjà citée, commence par ces mots : « Près d'aller en pèlerinage à la terre sainte, où Dieu nous a » délivrés, au prix de son sang, de la puissance du démon, etc. »

[2] Guillaume de Tyr, Coll. de Bongars (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

taient les villes maritimes de la Syrie, et qui se gouvernaient elles-mêmes, offraient le spectacle de plusieurs communes réunies dans la même cité[1]. Ce spectacle ne devait point être perdu pour les pèlerins; et de même qu'en Occident on bâtissait des églises sur le modèle de la basilique du Saint-Sépulcre, ainsi l'Europe chrétienne put prendre quelquefois pour modèle les communes établies dans l'héritage de Jésus-Christ.

[1] Bizaro, écrivain du seizième siècle, parle de plusieurs chartes ou diplômes accordés par Baudouin aux Génois qui habitaient la Palestine (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

CHAPITRE XV

CONTINUATION DU MÊME SUJET.

Au milieu de tous ces changements opérés dans les États de l'Occident et surtout en France, on se demande quelles furent l'attitude et la politique de la royauté. Quelques écrivains ont mis beaucoup d'importance à nous persuader que les rois avaient peu contribué à l'affranchissement des communes, et qu'ils n'y avaient été portés que par l'avarice et le besoin d'argent. Nous ne perdrons pas de temps à examiner de semblables assertions; car il suffit de connaître l'état de la société au douzième siècle pour apprécier les motifs qui faisaient agir les monarques; et la véritable question est de savoir ce qu'ont entrepris les rois pour affaiblir ou pour détruire cette anarchie féodale qui opprimait le trône et les peuples. Il nous semble que Louis le Gros et ses successeurs servirent mieux la liberté en combattant la féodalité retranchée dans ses donjons menaçants, qu'en accordant çà et là des priviléges aux bourgs et aux cités. Ce qu'il y a de certain, c'est que la royauté se trouvait plus intéressée à la chute du régime féodal que les communes elles-mêmes; elle ne pouvait donc rester neutre dans les querelles qui s'élevaient de toutes parts au nom de la

Digitized by Google

liberté. Les villes, quand il s'agissait d'obtenir leur indépendance, avaient les yeux sur la couronne; quand elles l'avaient obtenue, elles cherchaient à la mettre sous la sauvegarde des monarques [1]. Ainsi l'autorité des rois devenait l'espérance de toutes les communes du royaume, et la liberté naissante s'appuyait sur la royauté. Voilà pourquoi les villes de France, pour défendre leurs franchises, ne formèrent point de confédérations, comme dans d'autres pays; car elles trouvaient une défense naturelle dans la puissance royale.

Si la royauté favorisa l'indépendance des communes, celles-ci offrirent leur secours à la couronne toutes les fois qu'elle eut besoin d'argent ou de soldats pour le service de l'État ou la défense du royaume. Les chroniques de Saint-Denis ont célébré le dévouement des villes de Corbie, d'Amiens, d'Arras, de Beauvais et de Compiègne, qui envoyèrent leurs légions à la bataille de Bovines. *Les communes*, disent les chroniques, *trespasserent toutes les batailles des chevaliers, et se mirent devant le roy encontre Othon et sa bataille* [2].

On a représenté la société de cette époque comme étant dans une guerre perpétuelle avec les seigneurs. Cette assertion est fort exagérée; il ne faut pas oublier, comme nous l'avons dit en commençant le chapitre précédent, que l'aristocratie féodale touchait à son déclin, et que sa puissance s'affaiblissait en raison même des progrès de la civilisation. Beaucoup de possesseurs de fiefs entreprirent sans doute de résister au mouvement

[1] Entre autres communes qui avaient placé leurs priviléges sous la sauvegarde du prince, nous citerons celles de Poix, d'Amiens, de Laon, de Reims, etc.

[2] Les Gestes de Philippe-Auguste, extraits des chroniques de Saint-Denis (*Recueil des Hist. de France*, t. XVII, p. 409).

Digitized by Google

général; mais un grand nombre s'y laissèrent entraîner. On doit croire que les lumières et la marche des esprits, qui étaient comme le signal de la liberté des communes, n'avaient pas commencé par les serfs, mais par les premières classes de la société : il y avait alors un besoin général d'amélioration auquel les seigneurs n'étaient pas étrangers, et ce besoin d'amélioration tendait partout à adoucir les rigueurs de la servitude. Il se trouvait même dans plusieurs pays si peu de différence entre l'état des serfs et l'indépendance dont on pouvait jouir, que plusieurs cités, plusieurs bourgs, dédaignaient les priviléges qui leur étaient offerts. Il nous reste des chartes dans lesquelles les seigneurs féodaux invitaient eux-mêmes leurs vassaux à jouir de la liberté tantôt en leur rappelant la richesse du pays[1], tantôt en parlant des avantages de l'industrie et du commerce. L'histoire nous offre l'exemple de plusieurs communes résistant au bienfait qu'on voulait leur imposer et plaidant contre les seigneurs pour rester telles qu'elles étaient[2]. La plus grande résistance aux idées dominantes vint du clergé, qui avait pour règle de n'aliéner ni ses terres ni ses droits seigneuriaux; encore voyons-nous plusieurs évêques donner des chartes aux communes sur lesquelles ils avaient un droit de juridiction, et diriger à la fois les fidèles dans la voie de la religion et de la liberté[3].

[1] Dans la charte de commune accordée à la ville de Quingey, le seigneur rappelle à ses vassaux la beauté du paysage et la fécondité du sol. Cette charte est du quatorzième siècle; c'est M. Buchon qui nous a communiqué ce fait.

[2] Vers le milieu du quatorzième siècle, les habitants de Pont-de-Vaux en Bresse aimèrent mieux rester esclaves que d'acheter à prix d'argent les priviléges de la liberté. Le seigneur leur intenta un procès à ce sujet, et les serfs de Pont-de-Vaux obtinrent gain de cause.

[3] Lors de l'établissement de la commune de Noyon, Baudri, évêque de

Digitized by Google

Un siècle après Louis VI, une opinion générale s'était établie que tout ce qui échappait au joug féodal tombait ou plutôt rentrait dans le domaine de la royauté [1]; d'après une autre maxime qui s'accrédita en même temps, tout ce qui ne dépendait que du roi était libre. Il résulta de la première de ces opinions que les monarques prétendirent avoir et qu'ils exercèrent réellement un droit de souveraineté immédiate sur toutes les communes; il résulta de la seconde que les communes, en se rapprochant du pouvoir royal, s'éloignèrent de tout esprit républicain qui aurait morcelé le territoire, divisé la société, et brisé l'unité politique si nécessaire à la gloire et à la grandeur de la France. Cette direction des esprits suffisait seule pour détruire la féodalité. Il est probable toutefois que personne dans le royaume, ni les rois, ni les seigneurs, ni les communes, ne comprenait la grande révolution qui s'opérait; et c'est peut-être parce qu'on ne la comprenait pas qu'elle allait si vite. A la fin elle précipita tellement sa marche, que l'histoire a peine à suivre ses

cette ville, adressa à ses ouailles une lettre pastorale dans laquelle le prélat défend de porter atteinte à la commune et à ses règlements Baudri termine son mandement par ces paroles: « Que celui qui transgressera et » enfreindra la présente loi, subisse l'excommunication; que celui qui, au » contraire, la gardera fidèlement, demeure sans fin avec ceux qui habitent » dans la maison du Seigneur. » *Annales de Noyon*, t. XI, p. 805. Voyez aussi le chapitre de la commune de Reims, dans le deuxième volume de l'*Histoire du droit municipal*, par M. Raynouard.

[1] On lit dans une chronique que, le comte Guillaume ayant érigé en commune la ville d'Auxerre, du consentement du roi Louis VIII, l'évêque de cette ville vint se plaindre auprès du monarque d'une institution qui lui enlevait une partie de ses droits. « Vous voulez donc ravir à moi et à mes » héritiers la cité d'Auxerre? » lui répondit Louis, irrité des remontrances du prélat. L'historien qui rapporte ce fait ajoute que le prince regardait comme siennes toutes les villes où s'établissaient des communes (*Hist. episcop. antiss.*, Labbe, Nov. Bibl. manusc., t. I, p. 466).

Digitized by Google

progrès, et qu'elle ne peut assigner la part qu'y eurent les croisades.

On s'afflige toutefois de la rapidité imprévoyante avec laquelle s'établissaient et se multipliaient les communes. Les grandes révolutions ne se préoccupent presque jamais que d'une chose à la fois, et se soucient peu surtout de consolider leurs propres œuvres. La principale affaire était alors qu'il y eût beaucoup de communes libres ; on s'inquiétait peu du reste. N'est-il pas fâcheux qu'à côté de ces libertés et de ces franchises qui semblaient naître d'elles-mêmes et de toutes parts, il ne se soit pas formé de sages institutions pour en diriger le développement et en assurer les bienfaits? Que de maux on aurait pu prévenir, si dans ce temps d'heureuses réformes il se fût élevé une forte aristocratie qui aurait pu tempérer l'action de la royauté et défendre la démocratie contre ses propres excès! La fortune de la France n'y songea point, et personne n'y songea pour elle. Quel tableau que celui qui montrerait les suites de cette révolution jusqu'aux temps modernes, qui représenterait la monarchie sortant des ruines de la féodalité et succombant elle-même dans une révolution nouvelle! Quel sujet de graves pensées pour l'historien, lorsqu'embrassant d'un coup d'œil rapide les temps anciens et les temps nouveaux, il voit les deux forces les plus agissantes de la société à la renaissance de la civilisation, la royauté et la liberté, marchant sans cesse l'une vers l'autre, se demandant réciproquement un appui, renversant toutes les barrières qui les séparaient, détruisant tout ce qui se trouvait sur leur passage; enfin, après plusieurs siècles d'efforts, arrivant à se rencontrer face à face sur les débris accumulés autour d'elles,

Digitized by Google

se prenant au premier aspect pour des ennemies, se déclarant la guerre et tombant ensemble sur le même champ de bataille !

A Dieu ne plaise que je veuille présenter ici des images décourageantes, mais il n'est jamais inutile de rappeler les grandes leçons de l'histoire.

Digitized by Google

CHAPITRE XVI

DE L'ORDRE JUDICIAIRE.

Pour savoir quel est dans un siècle et chez un peuple l'esprit de la civilisation, il suffit de connaître dans ce même siècle et chez ce même peuple l'administration de la justice. De tous les monuments que peut élever l'esprit humain, un code civil et criminel est celui qui exige le plus de lumières et le plus de connaissance de l'histoire et des passions de l'homme.

Avant les croisades, la société, plongée dans les ténèbres, avait perdu les leçons et les exemples de l'antiquité, et se trouvait en quelque sorte réduite à l'expérience des barbares. Lorsque les barons eurent usurpé sur la couronne le droit de rendre la justice, il y eut autant de juridictions qu'il y avait en France de seigneuries, ou plutôt il n'y eut plus d'ordre judiciaire. Une des choses les plus remarquables du moyen âge, c'est que la France, après le règne de Charlemagne, resta plus de deux siècles sans reconnaître aucun pouvoir auquel elle pût porter ses griefs et ses plaintes, sans avoir ni dans la personne du monarque, ni dans l'assemblée des grands, une autorité qui fît des règlements, réparât les injustices, corrigeât les abus, consacrât les leçons du temps et de l'expérience.

Digitized by Google

Ainsi l'avait voulu l'aristocratie féodale, qui, par cet état d'anarchie qu'elle maintenait dans le royaume, protestait, pour ainsi dire, d'avance contre toute amélioration qui serait faite dans l'avenir, et renonçait d'elle-même aux moyens de régulariser et de conserver sa propre puissance. Il fallait que la conscience des juges cherchât ses décisions dans des traditions incertaines, dans des coutumes souvent mal interprétées et quelquefois opposées entre elles. Dans l'absence de toute législation régulière, on eut recours, pour confondre l'iniquité et triompher de la fraude et du parjure, aux épreuves du feu et de l'eau, et le témoignage aveugle des éléments, qu'on appelait la justice de Dieu, vint au secours de la justice humaine. Cette institution barbare était répandue dans tout l'Occident, et nous voyons dans l'histoire qu'elle suivit les guerriers de la première croisade jusque dans les contrées de l'Orient. Quel lecteur pourrait oublier ce clerc de Marseille qui croyait avoir découvert la lance du Sauveur, et qui, accusé d'imposture, traversa un bûcher allumé en présence de quarante mille pèlerins [1]? Toutefois nous devons ajouter qu'on ne vit rien de semblable dans les autres guerres saintes, et ce fut un progrès de civilisation, au moins parmi les croisés.

Non-seulement on rendait la justice par les épreuves de l'eau et du feu, mais on avait encore adopté le combat judiciaire, qui devint à la fin le privilége des nobles et des hommes libres. On ne se contentait pas d'ordonner le combat dans les causes criminelles, on l'ordonnait quelquefois dans les causes civiles. Un plaideur ou un accusé pouvait défier son adversaire, il pouvait aussi

[1] Raymond d'Agiles, Coll. de Bongars (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

appeler en champ clos les témoins eux-mêmes et forcer les juges à descendre avec lui dans l'arène. Ainsi la justice, ne pouvant se retrouver elle-même au milieu de la barbarie, s'environna d'un appareil redoutable, et voulut qu'on n'approchât de son sanctuaire qu'avec effroi. On évita par là beaucoup de contestations, et c'était un avantage : il ne s'agissait pas seulement alors de rendre des jugements, mais aussi d'apaiser des querelles qui pouvaient devenir des guerres civiles; il importait sans doute à la société qu'on terminât les débats d'une manière équitable, mais il lui importait surtout que ces débats fussent promptement terminés.

L'histoire de la terre sainte parle d'un combat ordonné par les barons entre Gauthier, comte de Césarée, et le comte de Joppé, accusé de félonie envers le roi [1]. On ne trouve pas un autre exemple du combat judiciaire dans les colonies chrétiennes d'Orient. Les assises de Jérusalem avaient mis à cette justice rendue par les armes tant de restrictions, qu'elle ne pouvait être fréquemment invoquée ; lorsqu'en Europe on entreprit de modifier la loi du combat judiciaire, la première pensée de cette amélioration fut due à la législation de Godefroy.

Au milieu de cet ordre de choses où l'eau, le feu et le fer dictaient des arrêts, on se demande comment les avocats et les légistes pouvaient trouver place; mais nous devons faire observer que toutes les causes ne se terminaient point par un combat ni par une épreuve, et que ces sortes de jugements avaient aussi leurs formalités qu'il fallait remplir. Nous ajouterons que beaucoup de procès se plaidaient devant la juridiction ecclésiastique,

[1] Voyez le liv. V de notre Histoire.

Digitized by Google

qui ne souffrait point que l'épée se mêlât de sa justice. Pour savoir ce qu'étaient les procès et les plaidoiries vers le milieu du douzième siècle, il faut entendre saint Bernard dans son livre *De Consideratione*. Après avoir censuré avec amertume la manière de rendre la justice adoptée de son temps, l'abbé de Clairvaux s'adresse au pape Eugène, occupé lui-même jour et nuit de juger des contestations qu'on apportait à son tribunal de toutes les parties du monde chrétien. « J'admire, » lui dit-il, comment vos oreilles religieuses peuvent » supporter les disputes des avocats, ces éternels com- » bats de paroles où l'innocence est souvent immolée, » où le crime trouve un sûr refuge, où la vérité perd » toute sa candeur. Faites taire, ajoute le cénobite, ces » langues de vipères, qui distillent le fiel de la satire et » le poison de la calomnie; fermez ces lèvres impures, » d'où découlent les flots de l'iniquité[1]. » Saint Bernard ne parle pas seulement ici des procès qui se plaidaient à la cour de Rome : il voit partout les mêmes abus, et dans sa colère sainte il supplie le chef de l'Église d'étouffer enfin le monstre de la chicane, de délivrer les fidèles de cette *peste générale qui dévorait le monde*.

Dans tous les conciles de cette époque, on répétait les mêmes plaintes. Jacques de Vitri, qui vivait au commencement du treizième siècle, juge les légistes avec plus de sévérité que saint Bernard[2]. Il est probable que les avocats, tels que l'histoire nous les représente, ne parurent point dans les croisades; quels avantages auraient-ils trouvés à la suite de ces armées où tout le monde était misérable, où la justice d'ailleurs devait se rendre d'une manière trop expéditive

[1] *De Consideratione*, liv. I, ch. X.
[2] *Hist. d'Orient*, liv. II, ch. III.

Digitized by Google

pour laisser place à de longues procédures? On se rappelle que dans la contestation relative aux dépouilles de la mosquée d'Omar, Arnould de Rohès exposa ses griefs devant les chefs assemblés, et que Tancrède plaida lui-même sa cause[1]. Les *assises de Jérusalem* recommandaient aux juges d'être sages, loyaux, bons justiciers; aux avocats et aux plaideurs d'avoir l'*esprit sain, de n'estre doubtifs, ni esbahis, ni hastifs, de ne se trop corroucer, ne se trop esmouvoir en plaidant*[1].

Ceux qui profitaient de cet état de choses et qui formaient la classe la plus éclairée de la société, ne songeaient guère à réformer les abus; ceux qui maniaient l'épée n'y songeaient pas davantage, attendu qu'on ne pouvait impunément être injuste envers eux et qu'ils avaient toujours les moyens de se faire justice. La noblesse belliqueuse de l'Europe n'aurait point voulu surtout d'une justice qui n'eût pas présenté une image de la guerre. Les barons ne pouvaient se faire à l'idée que la législation fût une sauvegarde pour la société comme pour eux-mêmes; ils ne reconnaissaient une injustice que lorsqu'ils avaient à en souffrir, et le ressentiment personnel était le seul motif qui pût les animer à la poursuite des coupables. Avec ces mœurs et ce caractère, les barons ne pouvaient renoncer à l'usage des guerres privées, que les Francs et les autres barbares avaient apportées avec eux en Europe. Chaque seigneur qui se croyait attaqué dans son honneur ou dans ses biens, prenait les armes pour défendre ses droits ou venger sa querelle. Tous les parents et les vassaux des deux parties belligérantes étaient obligés

[1] Raoul de Caen (*Bibliothèque des Croisades*).

[1] Voyez l'Éclaircissement sur les assises de Jérusalem, t. II de notre Histoire, p. 457.

Digitized by Google

de prendre part à la guerre. Pendant plusieurs siècles, l'Europe fut désolée par ces guerres intestines. Les sanglantes discordes qu'on se transmettait de génération en génération, devinrent comme un état habituel pour lequel on invoquait des coutumes, des règlements; et, tandis que la société était sans lois, la guerre civile avait sa jurisprudence.

Il n'était pas facile de remédier à de si grands désordres. Comment désarmer la force et la dépouiller d'une prérogative qu'elle était toujours prête à défendre? La société, telle qu'elle était alors, n'avait qu'une seule puissance capable de contre-balancer celle des passions guerrières qui désolaient l'Europe : c'était la force des idées religieuses et l'ascendant du christianisme. On invoqua contre les guerres privées l'autorité des conciles; on fit parler les saints; on employa la superstition elle-même, on eut recours à des visions, à des révélations, à des prodiges. L'Église déploya toutes ses menaces, et lança toutes ses foudres. Ces moyens suspendirent quelquefois les progrès du mal, mais le principe de la discorde subsistait toujours. On obtint des seigneurs, non qu'ils renonceraient aux guerres privées, mais qu'ils les interrompraient pendant quelques jours de la semaine; et tout le bien que put opérer la religion si puissante fut de faire adopter la trêve de Dieu[1]. C'est ici que les croisades secondèrent merveilleusement le zèle du clergé : toutes les fois qu'on déclarait la guerre aux musulmans, les discordes s'apaisaient tout à coup, comme par miracle, et l'Europe restait dans un profond silence devant l'étendard de la croix.

On voit par là que le clergé était plus puissant sur les esprits que les comtes et les barons; aussi la juri-

[1] Voyez sur la trêve de Dieu le liv. I de notre Histoire.

Digitized by Google

diction ecclésiastique fit-elle des progrès rapides. En voyant d'abord le clergé prendre sous sa protection spéciale les veuves et les orphelins, l'étranger et le pauvre, les malades, les infirmes, les lépreux, on dut croire que sa justice avait quelque chose de la miséricorde de Dieu. Le privilége accordé aux croisés d'être jugés d'après les lois ecclésiastiques, et le soin qu'on avait confié au clergé de veiller aux plus chers intérêts des pèlerins pendant leur absence, semblaient avoir placé tous les fidèles sous sa juridiction puissante. Comme la morale évangélique pouvait être mêlée à tous les procès, on en tira la conséquence que la juridiction du clergé ou de l'Église était appelée à prononcer dans toutes les causes. Il faut ajouter que la juridiction ecclésiastique avait plus de régularité dans ses formes que celle des seigneurs; et ce qui attira surtout la confiance des peuples, c'est que le glaive ne présidait point à ses décisions. Cette juridiction, avec tous les avantages dont nous venons de parler, acquit enfin une si grande influence et s'étendit tellement, qu'elle éveilla la jalousie de la noblesse française.

Vers le milieu du treizième siècle, les seigneurs formèrent une ligue contre le clergé; et dans un manifeste qui nous est resté, ils demandèrent *qu'on rendît enfin à César ce qui appartenait à César.* Ils défendirent à leurs vassaux de se présenter devant les tribunaux ecclésiastiques, sinon pour cause d'hérésie, de mariage, d'usure, et menacèrent ceux qui leur désobéiraient de la confiscation de leurs biens et de la mutilation d'un membre. « Les clercs, ajoutaient-ils, enrichis à nos » dépens, seront ramenés à l'état de la primitive Église » et à la vie contemplative, nous laissant l'action qui » nous convient et se réservant d'édifier les fidèles

Digitized by Google

» par des miracles qu'on ne voit plus depuis long-» temps[1]. » La noblesse se vantait d'avoir converti les Gaules par ses armes, et reprochait aux enfants des serfs (c'est ainsi qu'elle appelait les ecclésiastiques) d'usurper le fruit de ses travaux et de se glisser *comme le renard* dans le pouvoir temporel. Les croisades, dans lesquelles les guerriers se trouvaient alors chargés de convertir ou de combattre avec l'épée les hérétiques et les musulmans, pouvaient excuser cette prétention naïve des barons. Nous avons dit dans un chapitre précédent que le clergé et la noblesse, placés ensemble dans la hiérarchie féodale, devaient finir par se nuire l'un à l'autre : ce qui se passait alors est une preuve de cette vérité. Non-seulement le clergé avait sa juridiction, mais encore il était maître en quelque sorte de celle des seigneurs, qui ne pouvaient rien faire sans les clercs. D'un autre côté, les enfants des nobles possédaient un grand nombre de bénéfices ecclésiastiques, et l'aristocratie féodale s'enrichissait des biens de l'Église. Pour apaiser cette contestation, la cour de Rome menaça la noblesse de la priver des avantages qu'elle partageait avec le clergé, et les abus ou les usurpations réciproques restèrent comme ils étaient auparavant. Les chefs de la confédération formée contre la justice ecclésiastique ne tardèrent point d'ailleurs à partir avec saint Louis pour la croisade; plusieurs y recueillirent les palmes du martyre; l'histoire ne dit point que ceux

[1] Mathieu Pâris (*Bibliothèque des Croisades*). La chronique de Mathieu Pâris vient d'être traduite pour la première fois tout entière en français par M. Huillard-Bréholles; cette traduction qui forme huit volumes in-8° est accompagnée de notes, et précédée d'une notice par M. le duc de Luynes, membre de l'Institut. Le jeune et savant traducteur de cette grande chronique des Anglais a rendu un important service à ceux qui veulent étudier l'histoire du moyen âge.

Digitized by Google

qui revinrent dans leurs foyers, ou qui étaient restés en Occident, aient fait de nouvelles tentatives pour limiter la juridiction du clergé.

Il nous semble qu'au lieu de faire entendre ainsi d'inutiles menaces, les comtes et les barons avaient un moyen plus simple et beaucoup plus sûr de conserver leur juridiction, c'était d'améliorer les lois et de conformer leur justice à la marche générale des idées ; mais ils mirent trop de confiance dans leur épée, et, tandis qu'ils réclamaient les priviléges d'un ordre de choses qui allait cesser d'être, un ordre de choses nouveau s'établissait sans leur intervention et leur concours. Cependant les sociétés, qui marchaient de toutes parts vers des changements, étaient violemment agitées : les opinions nouvelles et les opinions anciennes se déclaraient une guerre opiniâtre; les peuples, qui ne croyaient plus aux pouvoirs qui tombaient en ruine et qui ne croyaient pas encore aux institutions naissantes, semblaient tour à tour courir au-devant des nouveautés et s'effrayer à leur aspect. Vers la fin des croisades, une crise universelle se fit sentir en Europe, et l'Occident, troublé par les révolutions et les guerres civiles, fut au moment de reculer vers les ténèbres et le chaos du dixième siècle. Ce fut alors que l'Allemagne invoqua l'institution d'une chambre impériale contre les désordres toujours croissants qui troublaient l'Empire[1], et que l'Aragoncré a l'autorité du *Justiza*[2] qui s'arma de la dictature suprême contre la licence. Dans tous les pays, il se forma des confréries, des associations contre les excès de l'anarchie universelle. Ce fut en France surtout qu'on sentit

[1] *L'Europe au moyen âge*, par Hallam, t. IV, p. 9 et suiv.
[2] *Id.* t. I, p. 462 et suiv.

Digitized by Google

davantage la nécessité d'appeler la justice au secours de la paix et de l'ordre public. Un nouvel ordre judiciaire naquit des besoins ou plutôt des périls de la société ; du sein des ruines sortit le régime du parlement, devant lequel disparurent ou s'affaiblirent toutes les juridictions rivales, et qui devint comme la constitution du royaume ; les monarques retrouvèrent l'autorité législative, qu'ils avaient perdue, et qui leur était si nécessaire pour protéger et diriger la civilisation naissante. Dès lors la couronne fut le centre de tout, et les peuples portèrent leurs regards vers cette royauté d'où leur venaient la liberté et la justice.

Il serait difficile de dire avec précision quelle part on doit assigner aux croisades dans ces grands changements. Toutefois le départ des croisés avait donné lieu à une foule de contrats ; on multiplia les précautions contre la fraude ; le nombre des notaires s'accrut, leurs actes eurent plus d'authenticité, et leur témoignage inspira plus de confiance ; on adopta, ou plutôt on renouvela l'usage des chartes appelées *chirographes* ou *chartes parties*[1]. Les précautions que les simples pèlerins prenaient, à leur départ, pour leurs intérêts ou ceux de leurs familles, les rois et les princes les prenaient aussi pour maintenir l'ordre et la paix des provinces pendant leur absence. Le préambule des établissements de saint Louis nous dit que le bon roi les fit rédiger, *avant ce qu'il allast à Tunes*, pour servir de règle à *toutes les cours du royaume et prevostez de France*[2]. L'affranchissement des communes et l'établissement

[1] Ce fut de l'Angleterre que vint en France l'usage des chirographes. Voyez le *Nouveau Traité de diplomatie*, par les Bénédictins, part. I, sect. II, ch. IV, art. II.

[2] *Établissements de saint Louis*, liv. I.

Digitized by Google

des justices municipales, auxquels contribuèrent beaucoup les guerres d'Orient, durent seconder les progrès de la législation et de l'administration judiciaire [1]. Les pèlerins, en parcourant les contrées lointaines, purent remarquer de sages coutumes qu'ils rapportèrent dans leur patrie. Villehardouin nous apprend quel fut l'étonnement des seigneurs français lorsque, arrivés à Venise, ils virent le sénat, le doge et le peuple, délibérant en leur présence. Si les Francs, maîtres de Constantinople, imposèrent à l'empire grec les institutions féodales du Nord, ne peut-on pas penser que ce qui restait des lumières de la Grèce antique et de la législation des Césars dut éclairer un peuple nouveau, et lui donner dans l'exercice même de sa domination barbare quelque chose de l'expérience des anciens. Les colonies chrétiennes de Syrie avaient un gouvernement que les plus éclairés d'entre les pèlerins ne devaient point voir avec indifférence, ni sans avantage pour leur propre pays. Les lois de Jérusalem avaient établi ou réglé le pouvoir et les prérogatives de la royauté, les dignités du royaume, les charges et les priviléges des fiefs, les services et les redevances militaires des comtés et des villes; mais ce qu'on devait surtout remarquer, c'était l'institution d'un ordre judiciaire et l'établissement de trois juridictions, l'une pour les barons, l'autre pour les bourgeois, la troisième pour les Syriens. Depuis les capitulaires de Charlemagne, aucun empire des Francs n'avait vu promulguer un recueil d'édits et de règlements qui fût en rien

[1] La plupart des chartes de communes renferment des dispositions relatives à l'ordre judiciaire; ces dispositions donnent aux cités libres des juges et des officiers chargés d'écouter les plaintes et de réparer les injustices. Philippe-Auguste, dans la charte qu'il accorda à la ville de Tournai, défend le duel aux bourgeois (*Spicil. de d'Achery*, t. III).

Digitized by Google

comparable à la législation écrite du royaume de Godefroy; aucun peuple de l'Europe, depuis plusieurs siècles, n'avait reçu des lois qu'on pût comparer à ces *lettres du Saint-Sépulcre* d'après lesquelles, selon les expressions d'un noble jurisconsulte de la terre sainte, les *hommes du roy et son peuple, et toutes manieres de gens, allans et venans, et demorans el dict royaume, furent gardez et gouvernez, tenuz et maintenuz, et menez à justice, à droict et à raison*[1]. Il faut ajouter que chaque nation d'Europe établie à Jérusalem ou dans les villes maritimes avait apporté avec elle ses institutions particulières, et que dans une seule cité, comme Tyr, Ptolémaïs ou Tripoli, on voyait réunis non-seulement les lois de la Palestine, mais aussi les usages et les coutumes qui régissaient alors les peuples les plus civilisés de l'Occident.

[1] *Préface des Assises de Jérusalem*, rédigée par le comte de Joppé.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII

DE LA NAVIGATION ET DU COMMERCE.

Quand les croisades eurent commencé, l'esprit de dévotion, uni à celui du commerce, donna une direction nouvelle et plus étendue aux courses et aux travaux des navigateurs. Les habitants du Danemarck parurent dans les mers de Syrie ; et des Norwégiens arrivés par la mer assistèrent à la prise de Sidon. On vit au siége de plusieurs villes maritimes de la Palestine des citoyens de Lubeck et de Brême. De toutes les côtes de l'Occident il partait alors des vaisseaux et des flottes qui transportaient des pèlerins, des vivres, des armes dans le royaume de Jérusalem et dans les autres principautés chrétiennes établies en Asie par les victoires des croisés.

Ainsi les navigateurs de tous les pays se rencontrèrent dans les mers d'Orient. Ce fut en quelque sorte sous les auspices de la croix que commencèrent à s'établir d'utiles relations entre les peuples maritimes de l'Europe. Dans le commencement du douzième siècle, une flotte de Pisans réunis à quelques autres Italiens, vint aider les Aragonais à conquérir les îles Baléares. Les navigateurs d'Italie connaissaient si peu les parages de l'Espagne, qu'ils prirent les côtes d'Aragon pour

Digitized by Google

le pays des Maures. Cette première alliance entre des peuples éloignés fut l'ouvrage d'une croisade prêchée par le pape Pascal II, secondé d'un grand nombre de seigneurs et de chevaliers de la Provence et du Languedoc.

Les navigateurs de Lubeck, de Brême et du Danemarck, après avoir essayé leur force dans des voyages lointains, profitèrent de l'expérience qu'ils avaient acquise pour visiter les parages inconnus de la Baltique. Ces nouvelles entreprises présentèrent à leur zèle pieux et à leur ambition une mer plus voisine, et des nations sauvages qu'ils pouvaient soumettre à la religion et à leur empire commercial. Des expéditions maritimes se mêlèrent aux croisades prêchées contre les peuples livrés encore au paganisme. A l'aspect de la croix et du pavillon des navigateurs, de riches cités s'élevèrent, et des régions barbares commencèrent à connaître les bienfaits de la civilisation.

Ce fut à cette époque que la navigation s'ouvrit une carrière nouvelle et vit s'agrandir le théâtre de ses utiles travaux. Rien ne pouvait favoriser ses progrès comme la communication qui s'établit alors entre la Baltique, la Méditerranée, l'Océan espagnol et les mers du Nord. En réunissant les peuples dans la poursuite des mêmes avantages, elle multiplia leurs rapports, leurs biens, leurs intérêts, et redoubla leur émulation. Dans cette carrière ouverte à toutes les nations de l'Europe, les connaissances pratiques se rectifiaient, s'accumulaient, et se répandaient partout. On détermina la configuration des côtes, la position des caps, des ports, des baies, des îles, etc.; on explora le fond de la mer; on observa la direction des vents, des courants, des marées; on s'éclaira sur

Digitized by Google

tous les points de l'hydrographie, et bientôt se dissipa l'ignorance du onzième et du douzième siècle, cette ignorance qui avait occasionné tant de naufrages que les chroniqueurs du temps des premières croisades racontent en frémissant, et dont ils ne trouvent la cause que dans la colère céleste [1].

Nous parlerions ici de l'invention de la boussole, si l'époque de cette invention pouvait être indiquée d'une manière précise. Un passage de Jacques de Vitri que nous avons fait connaître dans les extraits des anciennes chroniques [2], ne permet pas de douter qu'on connût, au temps des croisades, les propriétés de l'aimant, et que dès ce temps-là même les navigateurs en tirassent un grand avantage dans leurs courses lointaines; mais, d'un autre côté, rien ne prouve qu'alors l'usage de la boussole fût général. On peut croire qu'une si précieuse découverte était encore un secret pour le vulgaire, et que ceux qui se trouvaient en possession de ce secret ne cherchaient qu'à en profiter pour leur intérêt, sans songer aux avantages qu'on pouvait en tirer pour les progrès de la navigation. Nous ajouterons que ce qui est arrivé pour la boussole est arrivé aussi pour la plupart des inventions de l'industrie, dont l'histoire peut rarement assigner l'époque, parce que leurs auteurs, par esprit de cupidité ou de jalousie, ne les ont point divulguées, les ont même quelquefois dérobées à la connaissance de leurs contemporains.

[1] Foucher de Chartres, dans un siècle où la science de navigation était encore un mystère pour les peuples de l'Occident, semble n'avoir pas été tout à fait étranger à la manière de diriger les navires, à la connaissance des vents et des mers. Il dit lui-même qu'il avait lu les ouvrages de Solin. (Voyez la *Chronique de Foucher*, ch. LXXVIII et ch. LXXIX.)

[2] Jacques de Vitri, Coll. de Bongars (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

L'architecture navale se perfectionna pendant les croisades. On agrandit la forme des vaisseaux pour transporter la multitude des pèlerins. Les dangers attachés à des courses lointaines firent donner une construction plus solide aux navires destinés pour l'Orient. L'art de dresser plusieurs mâts dans un même vaisseau, l'art de multiplier les voiles et de les disposer de manière à marcher contre le vent, furent l'heureux fruit de l'émulation qui animait alors les navigateurs.

A l'époque de la troisième croisade, la science nautique avait déjà fait beaucoup de progrès. Gauthier Vinisauf, historien du pèlerinage de Philippe-Auguste et de Richard, donne sur l'architecture navale chez les anciens et chez les modernes des explications savantes qui pourraient ajouter aux lumières du temps présent. Quinze ans après la troisième guerre sainte, des flottes nombreuses sorties des ports de Gênes et de Venise étonnèrent la Méditerranée ; parmi les navires qui portaient en Orient les compagnons du comte de Flandre et du marquis de Montferrat, l'histoire a remarqué un vaisseau si grand, qu'on l'appelait *le Monde*. Le Vénitien Sanuto, dans l'ouvrage intitulé *Secrets des fidèles de la Croix*, a consacré plusieurs chapitres à la construction des navires, aux moyens d'approvisionner et d'armer les flottes ; les observations et les projets qu'il soumet au pontife de Rome, annoncent que l'art de la navigation était déjà très-avancé au commencement du quatorzième siècle.

Ainsi l'activité et le génie de l'homme triomphaient de tous les obstacles, commandaient aux éléments, et prenaient possession de l'empire de la mer. Mais au moyen âge cet empire, comme celui de la terre, était en proie au brigandage et à la violence. Les tempêtes,

Digitized by Google

les vents contraires, les naufrages, n'étaient pas les seuls maux qui fussent à redouter dans de longs voyages : on ne connaissait sur toutes les mers que le droit du plus fort, et l'absence d'un code maritime ajoutait à tous les périls d'une longue navigation.

On sentit la nécessité d'une législation qui assurât les intérêts et la liberté des navigateurs [1] ; ce fut l'Espagne qui en fournit le premier modèle. Dans le commencement du douzième siècle, un code de droit maritime fut rédigé par les anciens prud'hommes de la mer de Barcelonne. Ce code fut adopté ensuite par les Vénitiens, par les Pisans et les Génois, et sous le nom de consulat de la mer devint le droit commun de la Méditerranée et de l'Océan. Parmi les lois maritimes du moyen âge, l'histoire cite encore les *ordonnances de Wisby*, les *jugements de Damme*, et surtout les *rôles d'Oléron*, qu'on a regardés comme le type des autres législations. On ne sait point d'une manière certaine et précise quels furent les auteurs de ces codes, ni à quelle époque on les promulgua. Il est probable qu'ils ne furent autre chose que les traditions qui avaient été conservées parmi les navigateurs, et qui devinrent des lois écrites à mesure qu'on en reconnut davantage la nécessité [2]. Il est permis de croire que les guerres saintes, surtout lorsqu'on eut préféré la route de la mer à celle de la terre, contribuèrent aux progrès de cette législation maritime. Il nous reste plusieurs règlements rédigés par Richard Cœur-de-Lion et quelques autres princes croisés, pour maintenir l'ordre sur leurs flottes [3].

[1] M. Pardessus a publié, en 1828, le premier volume d'un ouvrage intitulé *Collection des lois maritimes antérieures au dix-huitième siècle.*

[2] Ces diverses ordonnances maritimes sont rapportées avec des commentaires et des explications dans le savant ouvrage de M. Pardessus.

[3] Benoît de Petersborourgh (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

Les *Assises de Jérusalem* renferment quelques dispositions qui avaient pour but d'assurer les intérêts du commerce maritime. Comme ces dispositions étaient faites principalement pour la terre sainte, elles portaient des peines très-sévères contre les navigateurs chrétiens qui fournissaient aux musulmans des armes et des munitions de guerre [1].

Les siècles des croisades virent naître plusieurs autres lois qui avaient pour objet de réprimer la piraterie et les crimes qui se commettaient au milieu des solitudes de la mer. L'exécution de ces lois dut sans doute rencontrer de grands obstacles. Chaque ville, chaque association, chaque particulier, en parcourant la Méditerranée ou l'Océan, pouvait se mettre en guerre avec tous ceux qu'il trouvait sur sa route; dans des contestations qui n'avaient point d'arbitre, où la force était opposée à la force, la violence à la violence, quelle autorité pouvait faire respecter le droit des gens? D'un autre côté, comment atteindre ces pirates audacieux qui souvent n'avaient plus de patrie, et s'étaient voués à passer une vie errante sur les flots, où nulle puissance ne pouvait les atteindre? Afin de réprimer de criminels excès, les pontifes de Rome firent souvent entendre leur voix, et les excommunications de l'Église se réunirent aux menaces de la justice humaine. Cet appareil formidable et la réunion des justices de la terre et du ciel, sans arrêter tout le mal, répandirent du moins quelque sécurité parmi les marchands, les pèlerins et les navigateurs. Tant que l'enthousiasme des pèlerinages subsista dans les esprits, tant que le commerce trouva de grands avantages à

[1] M. Pardessus a donné des extraits relatifs au droit maritime, du livre des *Assises de Jérusalem*, p. 275 et suiv.

Digitized by Google

multiplier ses relations lointaines, la navigation ne cessa point de faire des progrès; à la fin, la mer se couvrit de vaisseaux qui se protégèrent les uns les autres, et les routes de l'Océan comme celles de la terre devinrent moins dangereuses, à mesure qu'elles furent plus fréquentées.

La puissance de plusieurs États maritimes fut la véritable sauvegarde de la navigation : comme ces États avaient un grand intérêt à ce que la marche des navigateurs ne fût point troublée, ils firent, si on peut parler ainsi, la police des mers; on peut ajouter que, si l'Italie et plusieurs autres contrées de l'Occident ne furent point subjuguées par les Sarrasins, elles durent leur salut plus encore à la supériorité de leurs flottes qu'à celle de leurs armées.

Nous avons parlé dans notre vingtième livre de la découverte de l'Amérique et du passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance. Il est probable que, sans les croisades, le génie des navigateurs n'aurait pu franchir que beaucoup plus tard l'espace immense et les écueils sans nombre qui séparent la Baltique et la Méditerranée de l'Océan indien, et l'ancien monde du nouveau. On peut dire au moins que les expéditions lointaines et les entreprises périlleuses tentées sous les bannières de la croix préparèrent les derniers prodiges de la navigation, en ouvrant partout des routes nouvelles à l'industrie, et surtout en favorisant les progrès du commerce, lien naturel et nécessaire entre les diverses nations et les différents pays du globe.

Chaque climat a ses productions, et cette diversité de richesses fait aux hommes une obligation des échanges. Cette obligation des échanges entraîne la communication entre tous les peuples, de telle sorte

Digitized by Google

qu'à la longue les régions les plus éloignées ne sauraient rester inconnues. On pourrait dire que la providence a jeté ainsi dans plusieurs climats des productions différentes, qu'elle a refusé à certaines contrées ce qu'elle a donné à d'autres, afin de mettre les hommes, dispersés sur la terre, dans la nécessité de se chercher réciproquement, de commercer entre eux pour leurs besoins, de se communiquer leurs lumières et de marcher ensemble à la civilisation.

Dans le moyen âge, les Grecs, indolents et amollis, négligeaient d'apporter en Occident les marchandises de l'Asie ; les Sarrasins n'abordaient sur les côtes d'Europe que pour y répandre les fléaux de la guerre : le commerce de l'Occident alla chercher ce qu'on ne lui apportait pas, et les fréquents voyages en Orient furent tout au profit des Occidentaux.

Longtemps avant les croisades, les marchandises de l'Inde et de l'Asie arrivaient en Europe [1], quelquefois par la route de terre, en traversant l'empire grec, la Hongrie et le pays des Bulgares ; le plus souvent par la Méditerranée, qui aboutissait à tous les ports de l'Italie. Ces deux routes furent rendues faciles par les guerres saintes, et dès lors rien ne put arrêter le rapide essor du commerce, protégé dans sa marche par l'étendard de la croix.

La plupart des villes maritimes de l'Occident ne s'enrichirent pas seulement en fournissant à l'Europe les productions de l'Orient, mais elles trouvèrent encore un avantage considérable dans le transport des pèle-

[1] Les habitants d'Amalfi, ville d'Italie, furent les premiers qui entretinrent des relations commerciales avec les peuples d'Orient. Guillaume de Tyr, liv. XVIII, ch. IV et ch. V ; Jacques de Vitri, liv. I, ch. IV, ont parlé commerce des Amalfitains.

Digitized by Google

rins et des armées chrétiennes. Des flottes suivaient les côtes des pays où combattaient les croisés, et leur vendaient des munitions de guerre et des vivres dont ils avaient toujours besoin. Ainsi le commerce rapportait en Europe une partie des trésors qu'avaient emportés en Asie les princes et les barons qui se ruinaient pour aller combattre les infidèles.

Toutes les richesses des villes maritimes de la Syrie et même de la Grèce appartenaient à des marchands d'Occident. Ils étaient les maîtres d'une grande partie des cités chrétiennes en Asie. On sait quel fut le partage des Vénitiens après la prise de Constantinople; ils possédaient toutes les îles de l'Archipel, la moitié de Byzance ; l'empire grec fut comme une autre Venise avec ses lois, ses flottes et ses armées.

Les Latins ne tardèrent pas à perdre Constantinople, Jérusalem et la plupart des pays soumis à leurs armes. Le commerce, plus heureux, conserva ses conquêtes après les croisades. La ville de Tana, bâtie à l'embouchure du Tanaïs, devint pour Venise une colonie qui lui ouvrit d'utiles relations avec la Perse, la Tartarie, et qui domina dans les marchés de Tauris, de Trébisonde, de Bagdad et de Bassora. Des Génois réunis dans une petite ville de Crimée (Caffa), au temps même où les Turcs menaçaient l'Europe, s'occupèrent d'exploiter les mines du Caucase, et reçurent les trésors de l'Inde par Astracan. Le commerce européen avait établi des comptoirs jusque chez les peuples qui faisaient une guerre cruelle aux chrétiens. La terreur qu'inspiraient les mameluks n'avait point empêché des peuplades de marchands de s'établir en Égypte; l'Afrique, sur toutes les côtes de la Méditerranée, fut soumise à leur ambition mercantile, et les lieux que

Digitized by Google

saint Louis n'avait pu conquérir devinrent les tributaires de leur industrie.

Tandis que le commerce de toutes les parties du monde se trouvait ainsi entre les mains de quelques villes maritimes, plusieurs grands royaumes de l'Europe y restaient encore étrangers. L'Angleterre, qui n'avait d'autre richesse que ses laines, recevait avec reconnaissance dans sa capitale les marchandises de l'Asie qui lui étaient apportées par des marchands italiens et espagnols. Les villes de France prirent peu de part au commerce d'Orient : les croisades étaient l'ouvrage des Français, d'autres en recueillaient alors les fruits. Marseille fut au moyen âge la seule ville française qui entretint quelques rapports avec des peuples lointains. Cette ville, fondée par les Phocéens pour le commerce des Gaules, n'avait jamais cessé de porter ses regards vers les lieux de son origine et d'avoir des relations commerciales avec la Syrie et la Grèce. L'Espagne, dont l'industrie s'était développée de bonne heure, profita mieux des croisades, et, vers la fin des guerres saintes, les Espagnols avaient des comptoirs sur toutes les côtes de l'Asie. Aucun pays cependant ne tira plus d'avantages que l'Italie du commerce d'Orient. Cette contrée, qui dominait sur la Méditerranée et qui aboutissait à toutes les parties de l'univers connu, se trouvait placée de la manière la plus favorable. Cette position, qui avait autrefois facilité les conquêtes des Romains, seconda les peuples de l'Italie dans leurs nouvelles entreprises, et soumit le monde à leurs spéculations, comme elle l'avait soumis à leurs armes.

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII

DE L'INDUSTRIE, DE QUELQUES PRODUCTIONS D'ORIENT, GÉOGRAPHIE.

Pour connaître ce que put gagner l'industrie aux relations avec l'Orient, il suffirait peut-être de savoir en quel état cette source de prospérité se trouvait alors chez les Orientaux. Parmi tant de voyageurs, il y en avait sans doute qui avaient intérêt à observer les usages et les pratiques des contrées lointaines qu'ils visitaient. Nous savons que dans les expéditions des croisés on enrôlait de préférence ceux qui avaient un métier ou qui exerçaient une profession mécanique : ces industrieux pèlerins ne faisaient pas toujours un voyage inutile pour leur pays ; et, dans ces guerres saintes où les chevaliers de la croix ne cherchaient que la victoire et la renommée, l'industrie, si j'ose parler ainsi, avait aussi sa croisade, dont les paisibles trophées consistaient dans de précieuses découvertes dérobées aux Grecs et aux Sarrasins, et dans l'heureuse imitation de ce qu'on avait admiré dans les arts de l'Orient.

Les Sarrasins avaient des manufactures d'étoffes avant les croisades. A Damas et dans les villes d'Égypte, on travaillait les métaux avec plus de perfection que dans l'Occident. Les vieilles chroniques nous apprennent que les chrétiens de la Palestine allaient

Digitized by Google

quelquefois à Damas pour y acheter des armes. Joinville rapporte qu'étant allé en pèlerinage à Notre-Dame de Tortose, il acheta à Tripoli des camelots qu'on fabriquait dans cette ville. Il en envoya quelques pièces à la reine Marguerite, laquelle, nous dit-il, les prit d'abord pour des reliques, se mit à genoux pour les recevoir, et se releva en disant : *Maujour soit au Seneschal, qui m'a faict agenouiller devant ses camelots.* Joinville avait été chargé par Louis IX d'acheter une certaine quantité de cette étoffe, ce qui prouve que la manufacture où elle était fabriquée avait quelque réputation [1].

Il y avait, à cette époque, dans la même ville de Tripoli et dans plusieurs villes de la Grèce un grand nombre de métiers de soie dont les produits devaient attirer l'attention des marchands et des pèlerins qui visitaient l'Orient. Vers le milieu du douzième siècle, Roger II, roi de Sicile, fit transporter à Palerme plusieurs de ces métiers : ce fut le fruit d'une expédition sur les côtes de la Grèce. Le mûrier se multiplia sous le beau ciel d'Italie, comme sous celui de la Morée, et cette utile conquête donna aux Siciliens la facilité de surpasser bientôt l'industrie des Grecs. Le principal atelier fut placé dans le palais des rois comme pour montrer la richesse et la magnificence de cet art nouveau.

Plusieurs inventions utiles nous vinrent à cette époque des contrées d'Orient. Quelques écrivains ont affirmé que les moulins à vent étaient connus en Europe avant les croisades [2] ; mais il faut considérer que

[1] *Hist. de saint Louis*, édit. de 1761, p. 125 et suiv. (Voyez sur le mot *Camelot* ou *Camelin* les observations de Ducange sur Joinville, p. 38.)

[2] La chronique de Bohême, de Wenceslas Hagek, traduite en allemand

Digitized by Google

cette invention a pu venir par les premiers pèlerinages en Asie, qu'on ne peut séparer des guerres saintes.

Tyr était renommée alors pour ses verreries [1]. Le sable qui se trouvait dans son voisinage donnait à la fabrication du verre une perfection qu'on ne connaissait point dans d'autres pays. L'usage du verre était beaucoup plus commun en Palestine qu'en Occident. Les Vénitiens durent prendre à Tyr l'idée de leurs belles verreries, si célèbres au moyen âge.

Les croisés, comme on l'a vu dans cette histoire, témoignèrent toujours une grande surprise en voyant l'explosion du feu grégeois; mais, ce qui doit nous étonner, ils ne parurent point envier un si grand avantage aux musulmans. Les guerriers francs préférèrent sur le champ de bataille l'épée et la lance à un moyen de combattre qui semblait ôter quelque chose à la bravoure personnelle. Il est probable cependant que le feu grégeois donna à la fin l'idée de la poudre, invention funeste à l'humanité, mais qui mit une arme redoutable entre les mains de la société européenne menacée par les Turcs et par les Tartares.

On sait quels furent les transports des croisés lorsqu'ils virent pour la première fois des cannes à sucre dans le territoire de Tripoli [2]. La plante en fut transportée en Sicile dès le milieu du douzième siècle; il n'est pas exact cependant de dire qu'elle passa de là dans le nouveau monde. Si les Espagnols transportèrent dans la suite la canne à sucre dans l'île de Ma-

par Jean Sandel, a essayé de prouver, p. 10 et 11, que les moulins à vent étaient connus dans la Bohême avant l'année 718. (Voyez l'*Histoire de la vie privée des Français*, par Legrand d'Aussy, t. I, p. 42.)

[1] Guillaume de Tyr, liv. XIII, ch. III.

[2] Foucher de Chartres (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

dêre, on doit croire qu'ils la trouvèrent dans le royaume de Grenade, où les Maures l'avaient apportée d'Afrique. Mais il est aussi probable qu'on ne s'occupa de cette plante que parce que le goût du sucre s'était répandu, et que cette substance, qu'on tirait d'Égypte, devenait une branche importante du commerce. C'est ainsi qu'on peut en faire honneur aux croisades.

L'histoire naturelle, qui se lie aux progrès de l'industrie et de l'agriculture, s'enrichit alors de quelques notions utiles. Non-seulement les climats éloignés échangèrent leurs productions végétales, mais quelques circonstances des croisades procurèrent à l'Europe la connaissance de plusieurs animaux de l'Afrique et de l'Asie. Nous avons dit que les mameluks d'Égypte envoyèrent à saint Louis un éléphant, dont le monarque français fit présent au roi d'Angleterre[1]. Peu de temps après la première expédition de Louis IX, Bibars envoya à Mainfroy, fils de Frédéric II, plusieurs prisonniers mogols avec leurs chevaux, qui étaient de race tartare. Parmi les productions orientales que les ambassadeurs égyptiens étaient chargés d'offrir au roi de Sicile, on remarquait une girafe, animal qu'on n'avait jamais vu jusqu'alors en Occident[2].

A côté des grandes émigrations des peuples qui passaient de l'Orient en Occident, il est curieux de voir les plantes et les fleurs changer aussi de climat et passer d'Orient en Europe tantôt portées dans la panetière des pèlerins, tantôt transplantées de proche

[1] Voyez le liv. XVI de notre Histoire.

[2] De Sainte-Palaye, *Mémoires historiques sur la chasse*, première partie, cite *la chasse royale composée par Charles IX*, dans laquelle il s'agit d'une race de chiens gris, originaire de Tartarie, rapportée en France par Louis IX.

Digitized by Google

en proche, s'avançant de jardin en jardin, de province en province. Nous avons déjà parlé du maïs ou blé de Turquie, envoyé en Italie par Boniface de Montferrat, après la prise de Constantinople [1]; la prune de Damas fut apportée à peu près dans le même temps en Europe par un duc d'Anjou, qui avait visité Jérusalem [2]. Il n'y a point de chaumière en Europe qui ne connaisse aujourd'hui les *échalotes*, qui tirent leur nom et leur origine d'Ascalon. Dans toutes les contrées de l'Occident, on retrouve des productions exotiques que les traditions populaires font venir de l'Asie avec les croisés, et les observations recueillies à ce sujet sont si nombreuses, qu'un de nos savants a eu la pensée de publier une *Flore des Croisades*.

On a pu juger, par ce que nous venons de dire dans ce chapitre et dans celui qui précède, que la géographie avait dû faire des progrès à l'époque des expéditions en Orient. Avant les croisades, cette science était tout à fait négligée et inconnue; à Paris on connaissait à peine la Bourgogne, en Bourgogne on regardait Paris comme un pays fort éloigné. Les croisés qui suivaient Pierre l'Ermite ne connaissaient point les noms des villes d'Allemagne et de Hongrie qu'ils traversaient; ils éprouvèrent une défaite à Semlin, et les chroniques contemporaines qui en ont parlé se contentent d'appeler cette cité hongroise *Malleville*, ou *la ville du malheur*.

Si les Francs connaissaient à peine leur propre pays,

[1] M. Grégori, dans un mémoire lu à la Société d'agriculture, a cité des faits qui viennent à l'appui de notre opinion au sujet de l'introduction du maïs en Europe.

[2] On croit que c'est aussi aux guerres d'Orient que nous devons les renoncules (Voyez la préface du *Traité des renoncules*, par le P. d'Ardène).

Digitized by Google

quelle devait être leur ignorance pour les contrées de l'Orient? On en peut juger par la nécessité où ils étaient de prendre des guides parmi les Grecs, dont ils se défiaient, et par leur embarras extrême toutes les fois que ces guides les abandonnèrent. Plusieurs armées chrétiennes périrent faute de connaître les lieux où les conduisait la victoire. On voulait trouver dans la Palestine et dans l'Orient tous les lieux qu'avait nommés l'Écriture; et, sans consulter les habitants du pays, on cherchait encore cette Babylone dont les ruines mêmes ont péri; on donnait ce nom tantôt à Bagdad, tantôt au vieux Caire, l'une et l'autre bâties par les musulmans.

Une chose remarquable, c'est que sur plus de deux cents chroniques du douzième et du treizième siècle qui parlent de l'Égypte, nous n'en avons trouvé qu'une seule dans laquelle il soit fait mention des Pyramides [1]. Jacques de Vitri, qui avait longtemps séjourné en Syrie et qui paraît avoir eu toutes les connaissances qu'on avait alors, répète dans sa description de l'Orient, les fables d'Hérodote, telles que l'histoire des Amazones et celle du Phénix. On ne peut s'empêcher de rire de la naïve crédulité de Joinville, qui nous dit gravement dans ses mémoires que les arbres du paradis terrestre produisaient la cannelle, le gingembre, le girofle, et qu'on pêchait ces épiceries dans les eaux du Nil, où elles étaient portées par les vents [2].

[1] Arnauld de Lubeck cite une lettre d'un envoyé de Frédéric I qui séjourna au Caire et vit les Pyramides. Jacques de Vitri, qui a copié cette lettre sans en citer l'auteur, omet le passage où les Pyramides sont décrites, ou plutôt indiquées.

[2] « Quand celuy fleuve entre en Egipte, il y a gens tous expers et ac-
» coustumez, comme vous diriez les psecheurs des rivieres de ce pays-cy
» qui au soir jettent leur retz au fleuve et es rivieres; et au matin souvent

Digitized by Google

Les croisés, toujours occupés de combattre, n'avaient pas même la pensée d'étudier les pays conquis par leurs armes. Cependant à leur suite, la religion et le commerce, conduits l'une par l'envie de répandre l'Évangile, l'autre par l'espoir d'amasser des trésors, s'ouvrirent quelques routes nouvelles, et recueillirent d'utiles notions sur l'Orient pendant les croisades. Les missionnaires envoyés par la cour de Rome et par saint Louis parcoururent les plus vastes régions de l'Asie; le commerce les suivit ou les devança dans ces courses lointaines. Les relations de Rubruquis, d'Asselin, de Jean Duplan de Carpin, de Marc-Pol, renferment des observations dont on reconnaît encore aujourd'hui la vérité et l'exactitude.

On doit ajouter que les croisés, qui partaient de toutes les contrées de l'Europe, apprirent à se connaître entre eux sous l'étendard de la croix. Les peuples ne furent plus étrangers les uns pour les autres, ce qui dissipa l'ignorance où ils étaient sur les noms des villes et des provinces de l'Occident.

Les cartes géographiques de cette époque ne donnent ni la configuration du globe, ni l'étendue des pays, ni la position et les limites des empires : elles se bornent à retracer par des désignations vagues ce qui frappait le plus les voyageurs, les curiosités de chaque contrée, des animaux, des édifices, des hommes diversement vêtus. Nous avons eu sous les yeux une mappemonde

» y trouvent et prennent les espiceries qu'on vent en les parties de par-
» deça bien chierement et au pois, comme canelle, gingembre, rubarbe,
» girofle, lignum aloës, et plusieurs bonnes choses, et dit-on au pays; que ces
» choses là viennent de paradis terrestre, ainsi comme le vent abat es forets
» de ce pays, le bois sec; et ce qui chiet en ce fleuve l'eau amene, et les
» marchands le recueillent, qui le nous vendent au pois. » (Joinville, deuxième partie, p. 36, édit. de Ducange.)

Digitized by Google

qui se trouve jointe à la chronique de Saint-Denis, et qui paraît avoir été faite dans le quatorzième siècle : comme dans les cartes modernes, on n'y trouve point marqués les quatre points cardinaux, mais sur les quatre côtés sont écrits les noms des principaux vents, au nombre de douze. Jérusalem, selon l'opinion du temps, est placée au centre des trois parties du monde connu : un grand édifice surmonté d'une croix représente la ville sainte. Autour de cette reine des cités, l'auteur de la carte a figuré par d'autres édifices les villes de la Palestine, de la Syrie, de l'Égypte, etc. ; les distances sont marquées sans exactitude; tout semble jeté pêle-mêle et comme au hasard; cet amas confus d'édifices ou de maisons paraît moins être une représentation de l'univers, que l'image informe d'une grande ville bâtie sans plan et sans régularité[1].

On jugera par là combien la géographie était encore dans l'enfance; mais au moins on s'en occupait, ce qu'on n'avait point fait jusqu'alors. Ainsi on devait croire qu'on n'en resterait pas là, et que les connaissances géographiques feraient bientôt des progrès. Dans le quatorzième siècle, on connaissait déjà beaucoup mieux les contrés de l'Orient, si on en juge par la carte que Sanuto présenta au pape, et qu'on peut voir dans le recueil des historiens des croisades par Bongars.

Nous ne terminerons pas ce chapitre sans parler de l'état de la géographie chez les Arabes dans le moyen âge. L'ouvrage d'Édrizi, composé entre la seconde et

[1] Cette carte se trouve à la fin d'un manuscrit du quatorzième siècle, à la bibliothèque de Sainte-Geneviève, classé sous la lettre L. f. 2, in-folio. Elle nous a été indiquée par M. Thory, sous-conservateur de la bibliothèque du roi, qui nous a fourni plusieurs matériaux importants pour notre *Histoire des Croisades*.

Digitized by Google

la troisième croisade, nous prouve que les musulmans étaient alors beaucoup plus avancés que les Francs et les Grecs[1]. Cet ouvrage est précieux, même de nos jours, par les détails géographiques qu'il renferme sur certaines contrées de l'intérieur de l'Asie qui n'ont pas encore été bien décrites. Aboulféda et Makrizi, qui vinrent ensuite, sont supérieurs à tous les écrivains de l'Occident qui s'occupaient de la géographie à la même époque[2]. Nous n'avons point assez de documents pour expliquer cette supériorité; mais ne pourrait-on pas en trouver une cause vraisemblable dans ce caractère impatient, dans cette ambition inquiète, qui portèrent d'abord les peuples musulmans à étendre partout leur domination? Dès les premiers temps de l'hégire, le prosélytisme belliqueux des Arabes leur persuada que le monde leur appartenait[3]. D'après cela, on ne doit pas trop s'étonner qu'ils aient cherché à connaître les régions lointaines que Mahomet promet-

[1] La géographie d'Édrizi ne nous était jusqu'ici connue que par l'abrégé publié à Rome en arabe, et traduit plus tard en latin par Gabriel Sionita. M. Reinaud a découvert parmi les manuscrits arabes de la bibliothèque du roi, qu'il met en ce moment en ordre, un ouvrage qui paraît être le traité entier d'Édrizi, et M. Amédée Jaubert en prépare une traduction française.

[2] La géographie d'Aboulféda n'est que le précis des connaissances qu'on avait recueillies de son temps; mais ce précis est méthodique et en général complet. Pour les ouvrages de géographie de Makrisi, ils se bornent à l'Égypte, à la Nubie et à quelques contrées voisines; mais l'auteur cite tout au long les divers passages d'écrivains plus anciens et de voyageurs de son temps qui se rapportaient à son sujet.

[3] Nous citerons à ce sujet les paroles que les musulmans mettent dans la bouche de Mahomet : « Les royaumes du monde se sont présentés de-» vant moi, et mes yeux ont franchi la distance de l'Orient et de l'Occi-» dent. Tout ce que j'ai vu fera partie de la domination de mon peuple. » (Voyez l'ouvrage que M. Reinaud a publié sur les monuments arabes, persans et turcs du cabinet de M. le duc de Blacas, ouvrage qui ne se borne pas à quelques sèches descriptions, mais qui renferme une foule de notions nouvelles sur l'histoire, les croyances et les mœurs des nations musulmanes, t. I, p. 320.)

Digitized by Google

tait à leurs armes. L'histoire nous les montre, dans le septième et dans le huitième siècle, envahissant l'Asie et l'Afrique, parcourant les plus riches contrées de l'Europe. Ils connurent les pays qu'ils avaient conquis et ceux qu'ils voulaient conquérir. Ainsi la géographie fit des progrès parmi les Orientaux à la suite des victoires de l'islamisme, comme elle en fit plus tard parmi les occidentaux à la suite des croisés et des missionnaires.

Digitized by Google

CHAPITRE XIX

ÉCOLES, UNIVERSITÉS, SCIENCES DU DROIT, DE LA PHYSIQUE ET DE LA MÉDECINE.

On nous reprochera de sortir trop souvent de notre sujet, et d'arrêter notre attention sur beaucoup de choses qui n'ont pas un rapport direct avec les croisades. Nous imitons les pèlerins, qui, partis de leurs foyers pour visiter le tombeau de Jésus-Christ, regardaient néanmoins à droite et à gauche sur leur route. Lorsqu'ils revenaient dans leur patrie, ce qu'ils disaient des pays qu'ils avaient traversés, des peuples qu'ils avaient vus, n'était pas ce qui intéressait le moins leurs auditeurs dans le récit de leur pèlerinage à Jérusalem. Peut-être obtiendrons-nous la même indulgence de nos lecteurs pour les digressions où notre esprit se laisse quelquefois entraîner.

Les progrès des arts et des sciences du douzième siècle ne doivent pas sans doute être attribués à la seule influence des croisades. Il faut remarquer néanmoins que la passion du savoir, le besoin de s'éclairer, naquirent et se manifestèrent en même temps que le pieux enthousiasme qui entraînait les peuples en Asie. Cette exaltation, cette vague impatience des esprits, qui avaient armé l'Europe pour des croyances et spi-

Digitized by Google

ritualisé en quelque sorte la guerre elle-même, ne devaient-elles pas éveiller l'intelligence de l'homme et mettre en action toutes ses facultés? Comment expliquer autrement cette multitude d'écoles qui s'élevèrent alors dans tous les royaumes de l'Occident, ces universités de Paris, de Bologne, de Prague, d'Oxford, de Salamanque, dans lesquelles accoururent tout à coup plus d'étudiants *qu'on n'en avait vu autrefois dans Athènes, en Egypte, et dans aucun pays du monde*[1]?

Ce fut d'abord pour l'enseignement de la théologie qu'on avait élevé les plus célèbres écoles; mais, comme on exigeait qu'un théologien connût la grammaire, la logique et la rhétorique, il en résulta que toutes les études furent encouragées à la fois. Les avantages accordés aux universités suffisent pour montrer combien les rois et la société elle-même mettaient alors de prix aux progrès des lumières. Les universités, fidèle expression d'un siècle avide de savoir et de liberté, étaient comme des cités littéraires qui avaient leurs chartes, leurs priviléges, et se trouvaient investies des mêmes droits que les communes. Quelquefois même l'autorité des rois fléchit devant leurs prétentions, et leur indépendance alla jusqu'à l'impunité du désordre. Le roi d'Angleterre, Henri II, voulut prendre pour arbitre dans une affaire importante la cour des pairs de France, le clergé gallican, ou *les suppôts des écoles de Paris*[2]. Presque tous les monarques français, depuis Philippe-Auguste, n'avaient cessé de protéger l'université de Paris, le plus bel ornement de leur capitale et de leur royaume; la protection de Louis IX se

[1] Expression de Guillaume le Breton.

[2] *Histoire littéraire de la France.* Discours sur l'état des lettres au treizième siècle.

Digitized by Google

montra plus active et plus généreuse que celle de ses prédécesseurs. Nous laisserons parler l'histoire contemporaine. « Dans une sanglante querelle, dit Guil-
» laume de Nangis, qui s'éleva entre les bourgeois et
» les clercs de l'université de Paris, ceux-ci quittèrent
» la capitale, ce que voyant le roi saint Louis, il
» fut grandement affligé que l'étude des lettres et
» de la philosophie se retirât ainsi de son royaume. Le
» roi recommanda donc aux étudiants de revenir, et,
» lorsqu'ils revinrent, il leur fit donner une pleine
» et entière satisfaction par les bourgeois, les com-
» blant de toutes sortes de prévenances et de bontés. »
Le chroniqueur applaudit à la générosité éclairée de Louis IX, et ne craint pas de dire que, si le trésor de la sagesse eût été enlevé au royaume de France, le lis, emblème de la royauté, aurait beaucoup perdu de son éclat : « Car les rois, ajoute-t-il, avaient coutume de
» porter une couronne de fleurs de lis peint à trois
» feuilles, comme pour annoncer clairement que la
» foi, la science et la chevalerie, brillaient plus dans
» le royaume de France que dans tous les autres pays
» du monde[1]. »

Ce ne fut pas l'étude des lettres romaines qui fit alors le plus de progrès. On peut s'étonner que dans une société qui s'avance vers la civilisation, les hommes ne commencent pas toujours par les idées les plus simples, et qu'ils se jettent dès l'abord dans ce qu'il y a de plus compliqué et de plus difficile à saisir. Nos bons aïeux, cherchant à secouer le joug de la barbarie, commencèrent par les abstractions de la métaphysique, et les hautes questions des sciences morales occupèrent leur

[1] Chronique de Guillaume de Nangis, an 1230, *Spicilége de d'Achery*, t. III.

Digitized by Google

raison naissante. On se passionnait pour ces discussions où les maîtres et les disciples pouvaient, chaque jour, sinon trouver la vérité, au moins faire parade de leur habileté et de leur savoir. C'est alors que reparut Aristote, semblable à ces constellations qu'on a perdues de vue pendant plusieurs siècles, et qu'on retrouve tout à coup sur l'horizon. Traduit, selon quelques savants, de la langue des Sarrasins, attaqué avec chaleur, défendu avec passion, tour à tour autorisé et proscrit par les papes et les conciles, protégé enfin par Thomas d'Aquin et par les disciples de Dominique et de François d'Assise, le philosophe de Stagire régna dans l'école, et balança quelquefois l'autorité de l'Écriture et des pères de l'Église. Il n'entre point dans notre sujet de rappeler les vifs débats qui s'élevèrent alors sur le libre arbitre, ni les longues querelles des réalistes et des nominaux, ni ces interminables combats soutenus avec les armes de la parole et le glaive de l'argumentation. Il semble que dans un siècle où tout se décidait par la violence, l'esprit ait voulu avoir son espèce de guerre ; de même que l'épée dans les affaires du monde était alors toute la justice, le syllogisme victorieux fut pour les écoles toute la vérité, toute la raison [1].

Cette passion des disputes avait deux inconvénients : celui d'encourager l'esprit de contradiction et celui d'exalter l'amour-propre des docteurs. L'esprit de contradiction fit naître de nouvelles hérésies, et l'amour-propre blessé des maîtres et des disciples ne craignit point d'invoquer contre elles le glaive des

[1] On lit ces mots dans un Traité ecclésiastique contemporain : *Grammatica, rhetorica, logica, sunt gladii quibus inter se pugnant clerici* (*Spicil. de d'Achery*, t. I).

Digitized by Google

guerres saintes. Dans la première expédition en Asie, nous avons vu des pèlerins, armés du bourdon et de la panetière, menacer les royaumes d'Arabie et du Coran : cette confiance des pèlerins avait passé dans l'esprit des fougueux athlètes de la philosophie scolastique ; c'est alors que de savants argumentateurs, pleins de mépris pour les armées de la croix, voulurent triompher des infidèles par la seule force de leur dialectique ; c'est alors que les papes eux-mêmes, dédaignant la chevalerie chrétienne ou n'espérant plus ranimer l'enthousiasme pieux des guerriers, adressèrent aux princes musulmans des messages remplis d'arguments et de subtilités à l'aide desquels ils croyaient les vaincre et les soumettre à la foi du Christ. Nous avons fait remarquer plusieurs fois, dans l'histoire des dernières croisades, cette présomption des docteurs et cet orgueil de l'école, qui furent un des caractères distinctifs du treizième et du quatorzième siècle [1].

On peut juger par ce que nous venons de dire que la philosophie scolastique ne fortifia pas toujours les

[1] Mathieu Pâris raconte un fait qui caractérise à lui seul l'esprit de l'école. Il s'agit de Simon de Tournai, célèbre théologien du treizième siècle. Un jour que ce théologien, dans une leçon brillante et profonde, avait étonné ses auditeurs par la manière dont il avait parlé du mystère de la sainte Trinité, on le supplia de rédiger par écrit cette leçon, afin que tant de solutions heureuses ne fussent point perdues. Alors, dit Mathieu Pâris, Simon de Tournai fut tellement infatué de lui-même, qu'élevant les yeux au ciel et riant aux éclats, il osa s'exprimer ainsi : *O Jésulet, Jésulet* (Jesule, Jesule)*! dans la question que je viens de traiter, combien j'ai confirmé et exalté ta loi! Si je voulais faire le méchant et combattre tes doctrines, je saurais trouver des raisons et des arguments plus forts pour les ébranler et les détruire.* Cela dit, ajoute Mathieu Pâris, il se tut comme étant sans langue; Simon devint non-seulement muet, mais encore idiot et ridicule, et fut un objet de risée pour son auditoire. Le chroniqueur ajoute que ce miracle servit à réprimer l'orgueil et l'insolence des scolastiques.

Digitized by Google

croyances religieuses, et qu'elle favorisa peu l'essor des véritables lumières. On doit dire néanmoins que, si elle égara quelquefois l'esprit humain, elle n'arrêta pas tout à fait sa marche : elle exerça les facultés de l'homme, et par cela même elle servit à leur développement. Dans les commencements des sociétés, c'est moins l'égarement de l'esprit que son inaction qui retient les peuples dans les ténèbres de la barbarie.

La science qu'on cultiva le plus après la théologie scolastique fut la jurisprudence. La connaissance du droit civil et du droit canonique offrait de grands avantages à ceux qui la possédaient, et devenait le chemin de la fortune et des honneurs. Innocent III, Innocent IV, Honorius III, Grégoire IX [1], et plusieurs autres pontifes, durent à l'étude approfondie des lois les moyens d'étendre et d'agrandir leur pouvoir. Dans plusieurs écoles de France et d'Italie, on vit briller des professeurs qui enseignèrent les lois des Grecs et des Romains. On invoqua le nom de Justinien comme on avait invoqué celui d'Aristote; mais les lumières que répandirent les plus célèbres jurisconsultes restèrent trop longtemps concentrées parmi les savants, et furent comme les premiers rayons du crépuscule, qui n'éclairent que les lieux élevés. La diversité des codes, la multiplicité des commentaires et des gloses, devinrent en certaines occasions une difficulté de plus. L'anarchie s'était introduite dans l'ordre judiciaire, parce qu'on manquait de lumières législatives; elle

[1] En 1151, Gratien publia sous le titre de décret, un recueil de décisions pontificales. Quatre-vingts ans plus tard, Grégoire IX chargea Raimond de Pegnafort, dominicain espagnol, de recueillir toutes les bulles ou décrétales qui avaient été écrites depuis la publication du Code de Gratien.

Digitized by Google

subsista encore par la multitude des opinions diverses et des explications contradictoires. La justice, il est vrai, commençait à perdre ses formes barbares; mais la chicane, au milieu de la confusion des lois et des coutumes, trouva peut-être plus de moyens d'embarrasser les juges et de compliquer les procédures [1]. Ce fut alors que le droit de juger devint le prix de la patience ou du laborieux savoir, et que le pouvoir judiciaire tomba tout à fait entre les mains des légistes, ou plutôt de cette *chevalerie ès lois* qu'on appela dans la suite la noblesse de robe.

Les autres sciences, telles que la chimie, la physique, les mathématiques, avaient fait peu de progrès pendant les croisades; on ne connaissait guère l'algèbre et la géométrie que dans leur application à l'architecture, à la mécanique et à l'astronomie. Ce fut à cette époque que s'introduisit en Europe l'usage des chiffres arabes [2], qui n'entendit point, il est vrai, la science des nombres, mais qui en facilita beaucoup l'étude. L'astronomie aurait pu être cultivée avec succès pendant les guerres saintes : l'Orient fut le berceau de cette science, et les princes de l'Asie, dès les premiers siècles de l'hégire, lui donnèrent de nombreux encouragements. Nous avons vu que Frédéric II et le sultan du Caire se proposaient mutuellement des problèmes d'astronomie et de géométrie. Parmi les prin-

[1] Le légat Robert, de Courçon, dans le concile tenu à Paris en 1212, interdit aux abbés, aux prieurs, aux moines et aux prêtres, les fonctions de juges, d'assesseurs, d'avocats, de témoins, etc. Cette défense fut renouvelée par Honorius III, Innocent IV et Alexandre IV (*Hist. littér. de la France*, t. XVI, p. 79).

[2] On croit que Léonard Fibonais de Pise est le premier Européen qui ait connu les chiffres arabes; il les rapporta de ses voyages en Orient, et les employa dès 1202 dans un traité intitulé *Liberabaie* (*Histoire littér. de la France*, t. XVI, p. 114).

Digitized by Google

ces chrétiens qui encouragèrent ou qui cultivèrent eux-mêmes la science astronomique, l'histoire ne peut oublier Alphonse, dont les tables eurent tant de célébrité au moyen âge[1]. En étudiant le monde planétaire dans les astronomes anciens, le prince castillan regrettait de n'avoir pas été appelé au conseil du Créateur. On avait alors une si aveugle confiance dans le système de Ptolémée, qu'on aimait mieux dire que Dieu s'était trompé que de trouver le système en défaut. Le savoir d'Alphonse lui valut une grande réputation de sagesse, et le fit désigner parmi les princes qui furent appelés à gouverner l'empire germanique; mais, tout sage qu'il était, il ne put monter sur le trône impérial; il finit même par perdre son propre royaume, ce qui a fait dire à l'historien Mariana qu'il *perdit la terre en regardant le ciel*[2].

On faisait alors beaucoup de prophéties fondées sur les observations astronomiques. Plusieurs chroniques nous rapportent, sous la date de 1186, que les astrologues ou astronomes orientaux et occidentaux, chrétiens, juifs, arabes, avaient annoncé une grande conjonction de toutes les planètes, tant supérieures qu'inférieures, et la destruction de toutes choses par la violence des vents ou des tempêtes[2]. L'histoire ajoute que les peuples furent dans le deuil et dans les

[1] Parmi ceux qui travaillaient à la rédaction des tables d'Alphonse X, roi d'Espagne, on cite surtout le juif Isaac Habensid-Hazan; celui-ci y avait mêlé beaucoup d'erreurs et de rêveries (*Histoire de l'astron. de Bailly*, p. 299 et 300).

[2] On lit dans un livre provençal du treizième siècle intitulé *Les Enseignements de l'enfant sage*, que, pendant la nuit, le soleil éclaire tantôt le purgatoire, tantôt la mer; que la terre est soutenue par l'eau, l'eau par les pierres, les pierres par les quatre évangélistes, et ceux-ci par le feu spirituel, image des anges et figure des archanges (Lebœuf, *État des sciences*, t. II, p. 193).

[3] *Vie de Philippe-Auguste*, par Rigord, an 1186.

Digitized by Google

alarmes ; car on croyait à la fin du monde. Cependant les tempêtes ne causèrent point les ravages qui avaient été prédits, le monde resta tel qu'il était; et, ce qu'il y a de curieux, les astrologues ne perdirent point leur crédit ; car il arriva qu'à l'époque annoncée pour de grandes catastrophes Saladin entra avec son armée dans la Palestine, et la perte de Jérusalem fut regardée dans la chrétienté comme l'accomplissement des prédictions qui avaient été faites.

Rigord, qui nous rapporte la prophétie dont nous venons de parler et qui prenait le titre de physicien ou de médecin, n'était guère plus avancé que le vulgaire crédule. Il nous dit gravement qu'après la perte de la ville sainte on avait vu la lune descendre dans la plaine d'Argenteuil et remonter ensuite vers le ciel. Ce phénomène était attesté par plusieurs religieux de Saint-Denis, qui prétendaient l'avoir vu [1]; ce qui prouve au moins que dans l'abbaye de Saint-Denis il n'y avait personne qui eût les moindres notions de l'astronomie.

La science qui consiste à mesurer le temps ne fit pas plus de progrès dans le moyen âge que celle de la sphère. On ne connaissait les heures que par les horloges d'eau, les cadrans solaires [2], et l'étendue de l'ombre du corps humain. Chose singulière ! il ne vint dans la pensée d'aucun homme d'imiter en quelque manière la fameuse horloge envoyée d'Orient à Charlemagne au commencement du neuvième siècle; et près de cinq siè-

[1] *Vie de Philippe-Auguste*, an 1188.

[2] Lebœuf pense que c'est le fameux Gerbert qui, vers la fin du dixième siècle, enseigna le premier en France les différentes manières de dresser les horloges solaires (*État des sciences depuis Charlemagne jusqu'au roi Robert*, p. 89).

Digitized by Google

cles plus tard, saint Louis mesurait la longueur de ses lectures et de ses prières nocturnes par la durée d'un cierge allumé[1]. L'étude du comput et la science des nombres ne servaient guère qu'à trouver la lune pascale; si on lisait dans les monastères les livres de Boëce et de Cassiodore, c'était pour régler les fêtes solennelles de la religion.

La persuasion où l'on était que le spectacle du ciel n'annonçait pas seulement la gloire de Dieu, mais qu'il révélait aux hommes les événements futurs, contribua beaucoup à donner de la vogue aux études astronomiques. De même l'espérance qu'on avait de parvenir à la transmutation des métaux augmentait le nombre et redoublait les efforts de ceux qui étudiaient la chimie. C'est ici qu'il faut admirer l'ambition de l'esprit humain à l'aurore de la civilisation. Il cherchait dans la chimie ou la physique la pierre philosophale, dans les mathématiques la quadrature du cercle, dans la médecine un remède universel, un breuvage d'immortalité, dans le cours des astres tous les secrets de l'avenir. Il est certain que le monde eût été miraculeusement changé, si on eût trouvé la dixième partie de ce qu'on cherchait alors. D'après cela nous ne devons pas trop nous étonner que les savants qui s'occupaient de ces grandes découvertes fussent regardés comme des magiciens [2].

Deux choses devaient nuire à l'étude des sciences naturelles : la première, c'est qu'on ne tenait compte

[1] Lebœuf, *id.*, 89.

[2] Gerbert, Albert le Grand, Abbon de Fleury, et autres illustres savants, furent accusés de magie par les contemporains. Voici ce que dit Rigord sur l'astronomie : « Depuis que le nombre des fidèles s'est multiplié, la » science de l'astronomie a disparu, et on l'a bannie de la société des fi- » dèles comme une idolâtrie. » *Vie de Philippe-Auguste*, an 1182.

Digitized by Google

que des prodiges ou des miracles, et que les lois de la nature étaient à peine aperçues au milieu des merveilles qui frappaient sans cesse l'imagination des peuples; la seconde, c'est qu'on voulait tout réduire à des abstractions, tout expliquer par des principes généraux. Cette direction des études au moyen âge se fait surtout remarquer par la préférence qu'on donnait à certains ouvrages d'Aristote. On étudiait avec ardeur la métaphysique, la dialectique du philosophe grec, qui offraient un vaste champ aux subtilités de l'esprit, tandis qu'on négligeait les traités du même auteur qui renfermaient des vérités positives. Ainsi, d'une part, la disposition des esprits à ne voir partout que des choses surnaturelles, de l'autre, l'habitude de tout généraliser et de substituer une théorie abstraite à l'observation des faits, furent cause qu'on ne profita pas autant qu'on l'aurait pu des voyages en Orient, et qu'on négligea les leçons de l'expérience.

On a remarqué que la médecine, pour qui l'étude des faits est si nécessaire et dont l'utilité ne put jamais être contestée, était très-peu avancée vers la fin des croisades. Un ancien préjugé défendait la dissection du corps humain, et ce préjugé, que les papes consacrèrent par leurs anathèmes, nuisit beaucoup aux progrès de l'anatomie. L'Église avait interdit aux clercs la profession de médecin [1], ce qui livra la médecine aux hommes les plus illettrés. Ajoutez à cela qu'on demandait alors aux reliques des saints le soulagement de tous les maux de l'humanité; il n'existait pas une église, pas une chapelle, dont le patron n'eût la vertu

[1] Quatre conciles tenus à différents intervalles dans le douzième siècle, défendaient aux religieux d'exercer la profession de médecin. Lebœuf, *Etat des sciences*, p. 203-204.

Digitized by Google

de guérir quelques maladies du corps ou de l'esprit: avec de pareils moyens de guérison, on ne sentait guère le besoin de consulter ou d'étudier la médecine.

Les Grecs et les Arabes avaient dans l'art de guérir une grande supériorité sur les Francs. Guillaume de Tyr nous apprend que les rois de Jérusalem et les chefs des colonies chrétiennes en Asie préférèrent toujours les médecins syriens ou juifs à ceux d'Occident. Au siége de Ptolémaïs, on voit Saladin envoyer ses médecins à Richard; mais on ne voit point le roi d'Angleterre envoyer les siens à Saladin, qui était aussi tombé malade. A la première croisade de saint Louis, les médecins qui accompagnaient l'armée des croisés ne comprenaient rien aux ravages que le scorbut et les maladies épidémiques les plus ordinaires exerçaient dans le camp des chrétiens : leur ignorance ne fut pas moins funeste que la contagion. Lorsque Louis IX et ses guerriers furent prisonniers des musulmans, les maladies qui les désolaient cessèrent tout à coup, parce qu'on ne les soigna plus, ou qu'ils reçurent les soins des médecins arabes[1]. Nous ne pouvons nous défendre de faire ici un rapprochement assez curieux qui nous montre que les saints, comme nous l'avons dit plus haut, opéraient alors plus de guérisons que la médecine. Saint Louis fut soigné sur les côtes de Carthage par un médecin français qui ne put le sauver, et, lorsque ce médecin, revenu en France, tomba malade, il ne retrouva la santé et la vie que sur le tombeau du roi martyr. On sait que les Orientaux avaient découvert

[1] Guillaume de Nangis fait l'éloge des médecins musulmans qui soignèrent saint Louis, par ordre du sultan : *Ils savoyent mieux mieulx garir de telle maladie que nos physiciens ne savoyent garir.*

Digitized by Google

l'alambic avant les guerres saintes. L'Europe reçut d'Orient un grand nombre de remèdes, tels que la casse, le séné, la thériaque ; les médecins d'Occident s'en servirent sans chercher à les imiter ou à les perfectionner. Nous lisons dans l'histoire que Robert, duc de Normandie, en revenant de Jérusalem, reçut de l'école de Salerne un recueil de préceptes d'hygiène ; et ce recueil, qui se répandit dès lors en Europe, fut toute la science des médecins pendant le douzième et le treizième siècle[1].

A cette époque, la charité religieuse avait élevé un grand nombre d'asiles ouverts à l'humanité souffrante. Mais cette charité, si admirable quand il ne s'agissait que de soigner les malades, de les consoler dans leurs souffrances, connaissait peu les symptômes et les caractères des innombrables maladies qui attaquent la vie de l'homme. On peut dire que pendant les croisades il nous vint d'Orient plus de maladies graves que de véritables lumières sur la médecine. On sait les nombreuses léproseries qui furent établies en Europe dans le temps des guerres saintes ; mais on ne sait point quels remèdes étaient employés contre la lèpre. L'isolement paraît avoir été le seul moyen curatif ou préservatif qu'on connût pour cette maladie, ce que beaucoup de savants médecins regardent aujourd'hui comme un préjugé. L'esprit de dévotion avait doté richement les lépreux, sans rien faire pour leur guérison. La lèpre, à la fin, disparut sans le secours de la médecine, et les biens affectés aux léproseries furent donnés aux hôpitaux, ce qui tourna au profit de l'humanité, et ce qu'on doit signaler comme un des bienfaits des croisades.

[1] Le P. Pagi a prétendu sans fondement que le livre de l'école de Salerne était composé dès 1086. *Annales eccles.*, ann. 1087.

Digitized by Google

CHAPITRE XX

ÉTUDES DES LANGUES, LITTÉRATURE.

On regrette que les croisés n'aient pas d'abord connu les langues de l'Asie : ils auraient tiré de plus grands avantages de leurs relations avec les Orientaux. La première fois qu'ils trouvèrent des livres arabes parmi les dépouilles des vaincus, leurs clercs jugèrent que ces livres, écrits en caractères *diaboliques*, ne pouvaient être que l'ouvrage du démon[1]. Rien n'était plus rare, surtout dans les premières croisades, que de trouver un chrétien d'Occident qui sût l'arabe ou le syriaque, et dans la ville de Jérusalem personne n'entendait la langue des prophètes. Il faut ajouter que l'ignorance des Syriens surpassait celle des Francs, et que les Turcs, qui se trouvaient en présence des soldats de la croix, étaient les peuples les plus barbares de l'Asie.

A l'époque de la seconde croisade, on ne connaissait pas la langue arabe dans la plupart des royaumes de l'Occident; et, lorsque Pierre le Vénérable forma le projet de réfuter le Coran, il en demanda la traduction à des moines espagnols[2]. Ce ne fut que vers la fin

[1] Albert d'Aix, Coll. de Bongars (*Bibliothèque des Croisades*).
[2] *Annal. bened.*, t. VI, p. 343, *ad annum* 1141.

Digitized by Google

du douzième siècle qu'on s'occupa dans la chrétienté des langues orientales; on sait que Guillaume de Tyr avait écrit l'histoire des dynasties musulmanes d'après des historiens originaux[1]. Les chroniques de la troisième croisade nous parlent d'un Renaud de Sidon qui s'entretenait souvent avec Saladin dans le langage des Orientaux[2]. Au siècle suivant, on enseignait les langues d'Orient dans quelques écoles, et surtout dans celles qui appartenaient aux frères prêcheurs et aux frères mineurs. Un décret du concile de Vienne ordonna que dans les écoles de Louvain, de Salamanque et de Paris, on enseignerait la langue des Arabes et celle des Tartares[3]. Cette étude fut encouragée par les pontifes, lorsqu'on renonça à lever des armées pour combattre les infidèles, et qu'on eut la pensée d'envoyer en Orient non plus des guerriers, mais des prédicateurs et des missionnaires : rien n'était plus propre à favoriser les progrès de la science géographique et la connaissance des lois et des mœurs de l'Asie.

La langue grecque avait été cultivée en France sous le règne de Charlemagne et de quelques-uns de ses

[1] Guillaume de Tyr, liv. p. 626.

[2] Parmi le petit nombre d'hommes qui surent profiter de leur séjour en Orient pour apprendre les langues asiatiques, on cite Philippe, clerc de Gui de Valence, évêque de Tripoli, qui traduisit d'arabe en latin, par ordre de ce prélat, la lettre d'Aristote à Alexandre intitulée *Secretum secretorum Aristotelis* (Le savant Baluze avait dans ses manuscrits un exemplaire de cette traduction). On cite encore Adelard de Bath, Anglais de naissance, qui traduisit les *Éléments d'Euclide* et un *Traité de l'astrolabe*. Rodolphe de Bugues traduisit aussi d'arabe en latin le *Planisphère de Ptolémée* (Voyez le discours sur l'état des lettres au douzième siècle, *Histoire littéraire de France*).

[3] Raymond Lulle, vers la fin du treizième siècle, proposa à Philippe le Bel de doter des maisons où seraient enseignées les langues orientales. Le concile de Vienne adopta cette idée. Humbert de Romans fut un de ceux qui encouragèrent les langues asiatiques. Ce fut lui qui mit en latin les lettres que le kan des Tartares envoya à Louis IX en 1249.

Digitized by Google

successeurs ; Charles le Chauve, si on en croit l'histoire contemporaine, voulait faire de Compiègne une rivale d'Athènes ou de Thèbes, et le nom de Carlopolis qui lui fut donné nous montre quel était alors le goût dominant ou plutôt la prétention de la cour impériale[1]. De pareils projets ne pouvaient réussir dans des temps barbares ; Compiègne ne tarda pas à perdre son surnom fastueux, et les successeurs d'Hincmar n'étudièrent plus la langue des Hellènes. L'antipathie des Grecs et des Latins, qui commença à cette époque et qui ne fit que s'accroître d'âge en âge, ne permit pas que les pèlerins de Jérusalem et les guerriers de la croix profitassent de leur passage à Constantinople ou même de leur séjour dans la Grèce. Les marchands d'Italie établis à Byzance ne s'occupaient guère que d'enlever aux Grecs les trésors de l'industrie et du commerce. Anne Comnène méprisait jusqu'aux noms barbares des Francs, et ne daignait pas les citer dans son histoire. Les Francs, à leur tour, ne voulurent pas apprendre la langue d'un peuple qu'ils méprisaient.

On sait avec quelle indifférence les croisés virent l'incendie de plusieurs bibliothèques dans la capitale des Grecs. Cependant quelques lueurs d'érudition se montrèrent à la suite des Latins victorieux. Les chroniques de Saint-Denis nous racontent comme un événement remarquable que, dans l'année 1255, un médecin nommé Guillaume apporta des livres grecs de Constantinople. Lorsqu'on eut renoncé à l'espoir de vaincre et de soumettre par les armes la croyance des Grecs, on consentit à apprendre leur langue pour les convertir ; les missionnaires de l'Église de Rome

[1] Lebœuf, *État des sciences depuis Charlemagne jusqu'au roi Robert*, p. 14.

Digitized by Google

étudièrent la langue d'Homère et de Platon pour la conversion des Grecs, comme ils apprenaient les langues de l'Asie pour la conversion des Turcs et des Tartares. Sous le règne de Philippe-Auguste, il s'établit à Paris un collége de jeunes Grecs auxquels on enseignait les dogmes de l'Église romaine, et qu'on envoyait ensuite prêcher l'orthodoxie latine en Orient[1].

On n'étudiait guère que la langue latine en Occident. Cette langue y était la langue des conciles et des pontifes, elle était celle que l'Église universelle avait adoptée dans ses prières et dans ses cérémonies. Sans le christianisme et la langue qu'il avait conservée, l'histoire de l'antiquité, ses leçons, ses lumières, tout aurait péri. La religion chrétienne, dit un écrivain anglais, jeta en quelque sorte un pont sur le chaos, et rapprocha les deux époques de la civilisation ancienne et de la civilisation moderne[1]. L'étude de la langue latine fit de grands progrès à l'époque de la première guerre d'Orient; l'abbé Guibert, dans une lettre adressée à l'évêque de Soissons, vante l'esprit d'émulation qui animait ses contemporains, et s'étonne de l'ardeur qu'on mettait à étudier la grammaire et la rhétorique non-seulement dans les cités, mais dans les bourgs et les campagnes. Le même auteur nous dit dans la préface de son histoire que les lumières qui se répandaient de son temps lui imposaient l'obligation d'orner son style et de raconter avec élégance les exploits des hé-

[1] Lebœuf, *État des sciences*, p. 34. On envoyait alors de jeunes Grecs à Paris, comme on y envoie aujourd'hui de jeunes Chinois; ils étudiaient la théologie catholique, et retournaient ensuite dans leur patrie, pour prêcher la foi romaine.

[2] Hallam, *l'Europe au moyen âge*, t. IV, p. 115.

Digitized by Google

ros de la croix [1]. Cependant la langue des Latins ne garda point la pureté qu'elle avait encore au douzième siècle, et les dernières croisades n'eurent pas des historiens aussi corrects, aussi élégants que les trois premières.

En parlant de la littérature du moyen âge, nous n'oublierons point cette éloquence sacrée dont les inspirations ranimèrent si souvent l'enthousiasme des croisades. On se rappelle les prédications de Pierre l'Ermite, et l'effet miraculeux que produisaient ses discours sur la multitude des fidèles. Parmi les orateurs à la voix desquels l'Europe se leva contre l'Orient, l'histoire contemporaine cite avec éloge Jacques de Vitri, Olivier Scholastique, tous deux célèbres par leur savoir et leur talent oratoire. Elle a célébré aussi ce Foulques de Neuilly, qui fit tant de conversions, et dont l'éloquence inculte prêcha la croisade qui fonda l'empire latin de Byzance. Tous ces prédicateurs eurent une grande influence sur les hommes de leur temps; mais aucun n'égala le génie de saint Bernard, qui maîtrisa son siècle par le seul pouvoir de ses paroles, et que l'Europe croyait inspiré *on ne sait par quels oracles* [2]. Les légendes sont remplies des miracles qui accompagnèrent ses prédications en France et en Allemagne; mais la plus grande de toutes les merveilles était sans contredit l'autorité de ses discours, cette puissance de persuasion devant laquelle tout semblait fléchir, comme si le saint orateur eût répété les paroles de Dieu lui-même et qu'il eût parlé des hauteurs du ciel. La plupart de ses discours ne sont pas venus jusqu'à nous; mais on peut au moins en juger par les

[1] L'abbé Guibert, Coll. de Bongars, t. I, p. 467.
[2] Chronique des Slaves (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

lettres qu'il écrivait dans le même temps aux fidèles qui n'avaient pu l'entendre. Qui pourrait surtout lire sans émotion cette apologie qu'il adressa au pape Eugène[1], et dans laquelle il justifiait avec le ton et l'inspiration des prophètes la mission qu'il croyait avoir reçue de Dieu?

Nous avons fait connaître les exhortations des papes dans les conciles de Clermont, de Latran, de Lyon et de Mantoue. On a vu avec quels accents pathétiques les chefs de l'Église s'exprimaient sur les malheurs des chrétiens opprimés par les musulmans. On trouverait peut-être plus d'éloquence encore dans les lettres et les circulaires que les pontifes adressaient aux fidèles. Nous avons vu dans une bulle de Grégoire VIII comment le père des chrétiens déplorait les calamités qui affligèrent la terre sainte, lorsqu'après la bataille de Tibériade, après la perte de la vraie croix et la destruction de l'armée chrétienne, les troupes de Saladin se répandirent partout comme les flammes d'un vaste incendie ou les flots d'une mer débordée.

Dans une lettre adressée à l'archevêque de Rouen, Innocent IV ne s'exprime pas avec moins d'éloquence en parlant de la captivité de saint Louis et de la douleur des peuples d'Occident. « Ah! Seigneur, s'écrie le » pontife, comment tant de guerriers valeureux sont-ils » tombés dans les batailles? Voilà que le glaive des im- » pies s'est enivré du sang des justes et s'est rassasié » de leur chair! Le fer du Sarrasin barbare a dévoré » la nation que la piété avait conduite sous tes dra- » peaux! les plaines sont encore humides du sang qui » a coulé pour toi; la pourpre du sang de tes martyrs

[1] L'apologie de saint Bernard a été copiée en entier par Baronius, ad ann. 1149.

Digitized by Google

» brille sur le sol de l'Orient; leurs corps gisent sans » sépulture, abandonnés aux oiseaux du ciel et aux » animaux du désert... Seigneur, tous les enfants de » l'Église versent des larmes; les cris de la douleur » retentissent sur tous les chemins; le deuil est peint » sur tous les fronts; chacun baisse ses yeux vers la » terre; il ne sort de la bouche des chrétiens que des » paroles lugubres[1]. » Nous pourrions rappeler d'au- » tres lettres d'Innocent III, d'Honorius IV, et surtout de Pie II, qui passa sa vie à prêcher la croisade contre les oppresseurs de la Grèce. On voit par ces exemples qu'en s'adressant aux passions dominantes l'éloquence avait emprunté leur vivacité et leur génie. Il n'est pas jusqu'aux simples chroniqueurs qui ne se montrent éloquents en déplorant la servitude de Sion et qui, dans les harangues qu'ils font prononcer aux chefs des croisés, n'offrent quelquefois des modèles de l'art oratoire. Il s'en fallait de beaucoup que l'éloquence des écoles et du barreau fût alors aussi avancée que celle qui s'adressait ainsi aux soldats de Jésus-Christ, et dont la noble mission était de prêcher en présence de la belliqueuse Europe la délivrance de Jérusalem et la conquête du saint tombeau.

La poésie devait être encore plus en rapport avec le siècle merveilleux des croisades. Les troubadours qui florissaient dans le douzième siècle ne négligèrent point les exploits et les aventures des croisés. On entend sans cesse leur voix se mêler à celle des orateurs sacrés, et leurs peintures poétiques se confondent souvent avec les narrations de l'histoire. On remarquait parmi les chevaliers de la croix un grand nombre de

[1] Lettres d'Innocent IV (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

troubadours et de trouvères. Nous avons cité la romance de Raoul de Coucy[1], et les vers dans lesquels Thibaut, comte de Champagne, annonçait son départ pour l'Orient. On peut ajouter à ces noms illustres ceux de Guillaume, comte de Poitiers; de Pierre Mauclerc, comte de Bretagne; de l'empereur Frédéric II; du duc d'Anjou, frère de saint Louis, etc. De pareils exemples étaient propres à éveiller l'émulation des poëtes; et, comme la plupart composaient leurs vers dans la langue française, cette langue, qu'on parlait à Jérusalem, à Constantinople, dans la Grèce, dans toutes les villes chrétiennes d'Orient, dut l'emporter alors sur tous les idiomes contemporains[2].

Il n'est pas aisé de savoir quelle fut l'influence des croisades sur la poésie des troubadours, qu'on nommait le *gai savoir*. On sait que la littérature provençale, consacrée surtout à la galanterie et aux plaisirs de la paix, touchait à sa décadence vers la fin des expéditions en Orient. Les trouvères, qui parlaient la langue du nord de la France, firent entendre des chants plus graves et plus en rapport avec les grandes révolutions du moyen âge; on se plaisait à représenter des scènes héroïques, et dans les compositions des poëtes, les noms de Godefroy, de Tancrède, de Richard, de Saladin, se trouvèrent mêlés à ceux de Roland, de Charlemagne et des chevaliers de la table ronde.

[1] Nous avons donné un extrait du vieux roman du châtelain de Coucy, qui vient d'être traduit en français par M. Crapelet (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Un auteur Florentin du treizième siècle, appelé Brunetto Latini, préférait la langue française, parce qu'il en trouvait *la parleure plus delicate*. Un certain *Martino da Canale* écrivait ou traduisait en français un morceau d'histoire vénitienne; il expliquait sa prédilection particulière pour la langue française, en disant que la *langue françoise cort parmi le monde*

Digitized by Google

On ne vit jamais une génération plus disposée à croire aux prodiges. Ce fut alors que s'accréditèrent parmi nous les traditions poétiques des peuples du Nord, les fables ingénieuses de l'Orient et celles de l'Armorique, dont le mélange forma une mythologie nouvelle [1]. Les événements des croisades et les exploits de la chevalerie contribuèrent beaucoup à entretenir dans les esprits le goût des récits merveilleux. Tandis que dans les écoles on imitait l'antiquité grecque et latine, il se formait dans les châteaux une autre littérature, une littérature contemporaine, qui n'employait guère que les idiomes modernes et qui s'adressait à l'imagination vive et crédule des sociétés naissantes : des narrations chantées ou débitées par des ménestrels, des lais inspirés par la tristesse ou par la joie, des chants où respiraient la passion de l'amour ou celle de la gloire, charmaient la cour des seigneurs et des barons. On célébrait les exploits et la mort du roi Arthur, les enchantements de Merlin, les merveilles de la forêt de Brechiliant habitée par les fées bretonnes. Les chevaliers racontaient eux-mêmes leurs combats, leurs périls et tout ce qu'ils avaient appris dans leur vie errante [2]. Au milieu de ces nobles assemblées, on se plaisait surtout à entendre ceux qui revenaient de la croisade; les pèlerins de Jérusalem avaient toujours

et est plus delitable à lire et à oir que nulle autre (*Hist. litt. de la France*, t. XVI. p. 159).

[1] Les romanciers du moyen âge puisèrent tour à tour dans les fictions armoricaines et dans les contes orientaux (Voyez De la Rue, *Rech. sur les Bardes armoricains*).

[2] Dans les cours et dans les châteaux, les chevaliers étaient obligés de débiter une histoire. Des clercs assermentés consignaient dans des registres les exploits de chaque chevalier, tels qu'il les racontait lui-même. Cet usage s'est maintenu jusque sous Charles VII (De Sainte-Palaye, second Mémoire sur la chevalerie).

Digitized by Google

beaucoup de choses à raconter, et l'histoire de la guerre sainte commençait ainsi dans les manoirs des seigneurs. *Par la greffe Dieu!* s'écriait le comte de Soissons sur le champ de bataille de Mansourah, *nous parlerons encore de cette journee en chambree devant les dames* [1]. Lorsque Villehardouin racontait en français, ou plutôt *dictait dans le ramage de son pays* la conquête miraculeuse de Byzance par les guerriers latins, il avait sans doute la pensée que cette histoire serait lue et écoutée dans les châteaux de Provins et de Troyes. Le sire de Joinville avait souvent parlé, à la cour des rois de France, des vertus, des exploits et des malheurs de Louis IX, et tout nous porte à croire que la reine Marguerite engagea le bon sénéchal à écrire ce qu'elle avait entendu raconter non-seulement pour honorer la mémoire du saint roi, mais aussi afin que les narrations qui l'avaient charmée tant de fois ne fussent pas perdues pour les âges suivants.

Il est fâcheux que les romanciers et les poëtes de ces temps reculés n'aient pas imité plus souvent qu'ils ne l'ont fait l'héroïque simplicité de Villehardouin et de Joinville. Qu'y avait-il de plus favorable à la poésie et surtout à la muse épique que le siècle des croisades? Quelques auteurs latins du douzième siècle ont entrepris de célébrer les expéditions des croisés en Orient [2]; mais, dédaignant les merveilles de leur sujet et les mœurs de leur temps, ils se traînent servilement sur les traces des anciens, et ne savent que répéter ce qu'ils ont vu dans Homère ou dans Virgile. Les romanciers qui ont parlé des croisades n'ont jamais essayé de peindre les prodiges des guerres sain-

[1] Joinville (*Hist. de S. Louis*).
[2] Foulques, Giton de Paris (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

tes, et nous montrent partout les chevaliers de la croix aux prises avec des dragons impétueux, des griffons et d'autres monstres qu'ils ont imaginés[1]. Je ne puis me défendre de rappeler à ce sujet un trait rapporté par les chroniques de cette époque. Le jour que se livra la bataille de Bouvines, la métropole d'Auxerre dédiée à saint Germain fut livrée aux flammes. Tous les habitants étaient dans une grande désolation; dans leur désespoir, plusieurs s'adressaient au saint lui-même, et lui demandaient pourquoi il avait laissé brûler son église; le patron d'Auxerre apparut alors à quelques fidèles, et leur dit : *Ce jour-là, mes enfants, j'étais à Bouvines.* Nous avons sur cette victoire qui sauva la France un poëme latin composé par un auteur contemporain, mais il ne nous dit rien de saint Germain d'Auxerre; plusieurs poëtes modernes ont pris la bataille de Bouvines pour sujet de leurs chants; on peut leur reprocher le même oubli. Quel merveilleux cependant pouvait toucher davantage des lecteurs français? Ne peut-on pas dire ici que l'intérêt de l'épopée est resté à la simple histoire, et que nos bons chroniqueurs sont les véritables poëtes du moyen âge? L'auteur de la *Jérusalem délivrée* a fait d'heureux emprunts à nos vieilles chroniques, et, s'il les avait mieux connues, nous trouverions peut-être aujourd'hui plus de charme encore et plus de vérité dans son poëme. L'enfance ou la jeunesse des peuples a toujours des souvenirs attachants, surtout dans les sociétés qui vieillissent; et pour une civilisation avancée, le spectacle même de la barbarie peut paraître quelquefois poétique. Rien n'est plus naturel que ce re-

[1] Gandor de Douai, l'auteur du roman de Godefroy de Bouillon (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

tour sur le passé, et c'est ainsi que dans la vie humaine, lorsque la froide expérience a glacé nos sens et flétri nos cœurs, nous aimons à revenir par la pensée vers l'âge des illusions et des passions généreuses.

Nous regrettons sincèrement que notre littérature du moyen âge n'ait rien produit qui pût la faire vivre dans l'avenir, et que l'histoire de l'esprit humain n'ait pu nous parler du siècle des croisades comme elle nous parle du siècle de Périclès et du siècle d'Auguste. Sans doute que les anciens, dont l'imitation a enfanté plus tard tant de merveilles littéraires, nous offraient de parfaits modèles dans tous les genres, mais, en se passionnant pour les Grecs et les Latins, les peuples modernes dédaignèrent peut-être trop leurs propres antiquités pour celles de Rome et d'Athènes. A l'étude des chefs-d'œuvre qui n'étaient pas notre propre gloire ne se mêlait point la pensée des aïeux, et les lumières qu'ils nous ont données n'ont rien ajouté à notre patriotisme. Quel intérêt, quel prix auraient eu pour nous les souvenirs de la patrie, s'ils eussent été retracés par une littérature formée d'après les mœurs de la nation et qui aurait en quelque sorte commencé avec la nation elle-même!

Mais, puisque la littérature et la civilisation de l'Europe devaient commencer par l'imitation ou l'étude des anciens, il faut convenir que le moyen âge nous a beaucoup mieux servis par ce qu'il a conservé que par ce qu'il a produit. Quel ami des lettres, en parcourant les annales des siècles ténébreux, n'a pas tremblé pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité? Qui n'a pas éprouvé un sentiment de reconnaissance pour ces hommes studieux qui s'occupaient sans relâche de nous transmettre le dépôt que les âges précédents leur avaient confié, et qui s'en oc-

Digitized by Google

cupaient tandis que l'Europe était troublée par toutes sortes de fléaux, tandis que les peuples agités croyaient assister aux derniers jours du monde? Les muses profanes se retirèrent avec la piété dans la solitude, et trouvèrent dans les cloîtres un asile sûr. Transcrire, corriger, soigner des manuscrits, était pour les cénobites une occupation glorieuse. « L'œuvre des copis- » tes, disait le prieur d'un couvent de Chartres, est » une œuvre immortelle; ce travail ne passe point, » et le temps ne peut le détruire[1]. » Un savant solitaire du douzième siècle comparait un cloître sans bibliothèque à une ville de guerre sans arsenal[2]. Dans plusieurs monastères il y avait des jours destinés à prier pour ceux qui avaient donné ou écrit des livres. Ainsi les trésors littéraires des anciens temps ne manquèrent jamais de gardiens, et ces gardiens les ont conservés jusqu'à l'époque où l'imprimerie devait les protéger à jamais contre les ravages de la guerre, de la barbarie et du temps[3]. La conservation des chefs-d'œuvre produits par les anciens fut un des plus grands miracles des siècles barbares, et l'Église latine, qui garda un si précieux dépôt, pourrait être comparée à cette arche du déluge qui sauva du naufrage universel toutes les merveilles vivantes de la création.

[1] Guigues, prieur de Chartres, *De quadripartito exercitio cellæ*. La transcription des manuscrits était l'occupation particulière des moines de Chartres (Voyez Ducange, au mot *Scriptores*).

[2] *Claustrum sine armario, quasi castrum sine armamentario*, paroles de Geoffroi, chanoine de Sainte-Barbe-en-Auge, vers l'an 1170.

[3] Nous regrettons de ne pouvoir nous arrêter plus longtemps à la conservation des livres du moyen âge; rien n'est plus curieux que les détails qu'on trouve à ce sujet dans les vieilles annales. Nous renvoyons nos lecteurs aux mémoires de Lebœuf sur l'*État des sciences;* on peut consulter aussi les *Recherches sur les bibliothèques*, par M. Petit-Radel.

Digitized by Google

Vers la fin des croisades, et quand les Turcs furent maîtres de Constantinople, les savants, exilés de leur patrie, vinrent s'établir en Italie, et les chefs-d'œuvre de la Grèce, qu'ils firent connaître aux disciples des muses latines, payèrent les soins d'une hospitalité généreuse. Parmi les hommes éclairés à qui les muses grecques durent une honorable protection, on ne peut oublier le pape Nicolas V, qui, comme chef des chrétiens de l'Occident, excommuniait l'Église grecque, et, comme savant, semblait avoir voué un culte au génie d'Homère et de Platon. L'*Iliade* et l'*Odyssée* trouvèrent des lecteurs dans les lieux mêmes qui avaient inspiré l'*Enéide;* on relut les discours de Démosthène sur les débris du Forum, où les savants croyaient entendre encore la voix de Cicéron; le génie des Italiens, échauffé par les chefs-d'œuvre de l'ancienne Rome et de la vieille Athènes, produisit des chefs-d'œuvre nouveaux, et l'Italie offrit un phénomène que le monde ne verra peut-être plus, celui d'une nation qui obtint deux fois la palme de la littérature dans deux langues différentes.

Les Espagnols qui avaient été si longtemps aux prises avec les Arabes, ne tardèrent pas à s'avancer dans la carrière de la civilisation, et leur littérature, quoiqu'elle jetât moins d'éclat, suivit de près la littérature italienne. L'Angleterre et la France, qui se firent si longtemps la guerre, se distinguèrent plus tard par la culture perfectionnée des sciences et des lettres. Les troubles, les révolutions qui désolèrent ces deux peuples, retardèrent pour eux les progrès de la civilisation naissante. La France, qui avait été le berceau des lumières, se vit dans la suite réduite à marcher sur les traces des autres nations. La langue fran-

Digitized by Google

çaise, qui fut d'abord universelle, se trouva tout à coup confinée dans les limites du royaume; et ce ne fut que trois siècles après les croisades que cette langue, enrichie enfin par d'immortels chefs-d'œuvre, retrouva l'universalité qu'elle avait perdue.

Digitized by Google

CHAPITRE XXI

DES CHRONIQUES.

Les productinos de l'esprit qui durent précéder toutes les autres, furent sans doute celles qui avaient pour objet de conserver la mémoire des événements. A toutes les époques du moyen âge, il parut des chroniques où se trouvaient consignés les faits importants de l'histoire. Dans plusieurs monastères, on avait des registres et des journaux où s'inscrivait exactement tout ce qui arrivait de remarquable. Les moines, dans leurs assemblées générales, surtout en Angleterre, se communiquaient ce qu'ils avaient écrit, et leurs chroniques se rectifiaient ou se complétaient les unes par les autres. Il arrivait souvent que la chronique d'un monastère avait plusieurs continuateurs ; les cénobites qui écrivaient l'histoire de leur temps se succédaient de génération en génération, ou plutôt se relevaient comme des sentinelles vigilantes. Quoiqu'ils fussent élevés dans l'ignorante simplicité des cloîtres, les annalistes du moyen âge paraissent avoir senti l'importance de la mission qu'ils s'étaient donnée : ils nous répètent dans leurs préfaces que l'histoire est la messagère de l'antiquité, le témoin des temps qui ne sont plus, la mémoire du genre humain, la leçon des peu-

Digitized by Google

ples, l'école des rois. Un moine de Cantorbéry, en exprimant ces idées générales, fait une distinction ingénieuse entre l'historien et le chroniqueur. « Le premier, dit-il, a une démarche lente et grave; le second va plus vite et sa manière est plus simple. » L'un cherche de grands mots, des *mots de six pieds*, » et s'adresse aux princes de la terre; l'autre parle le » langage du commun des hommes, et, revêtu de » vulgaires ornements, s'arrête sous la cabane du pauvre. L'histoire fait connaître avec vérité les actes, » les mœurs, la vie de ses personnages, et ne dit que » ce qui est conforme à la dignité de la raison. Pour » la chronique, elle se borne à supputer les années » qui se sont écoulées depuis l'incarnation du Christ; » elle raconte avec brièveté les événements des temps » qu'elle parcourt, et ne craint pas de raconter des » prodiges. »

L'éclat et la solennité de l'histoire font reculer d'effroi le modeste cénobite de Cantorbéry; il peut à peine supporter la vue des *franges* et des *dorures* qu'affectent d'étaler certains chroniqueurs de son temps. Il se promet bien de ne pas les imiter; car il n'écrit point, ajoute-t-il, pour une bibliothèque publique, mais seulement pour son cher *frère Thomas*, à qui il a dédié son livre, et pour sa *pauvre petite famille*, c'est-à-dire pour son monastère [1].

Plusieurs de nos annalistes disent de même qu'ils n'ont écrit que pour leurs frères du cloître et pour *obéir à leurs supérieurs*. La plupart d'entre eux étaient persuadés que leurs livres devaient vivre et mourir,

[1] Chronique de Gervais, moine de Cantorbéry, *Prologue*. (Voyez l'analyse de cet ouvrage, *Bibliothèque des Croisades*.)

Digitized by Google

comme eux, dans la solitude : voilà pourquoi on trouve souvent dans leurs récits des peintures si naïves et quelquefois si indiscrètes. Quelle n'aurait pas été leur surprise, si on était venu leur annoncer qu'un jour ils seraient jugés au tribunal *du monde* ou *du siècle*, et qu'une invention de l'industrie reproduirait en tous lieux les copies de leurs relations manuscrites! Comme ils n'avaient point la pensée d'être jamais vus du public, on sent que leur allure devait être plus naturelle et plus franche. Aussi leur bonhomie, qui n'est point contrainte, nous fait-elle quelquefois sourire. « Comme » je souffre beaucoup de l'hiver, dit Orderic Vital en » finissant un chapitre de son histoire, je vais suspen- » dre mon travail, pour le reprendre au printemps » prochain. » Plus loin, l'historien de la Normandie, mêlant je ne sais quel sentiment profane à l'humilité monastique, remercie la providence de tout ce qui lui est arrivé, de tout ce qu'il a fait en cette vie périssable, et nous donne ainsi sa propre biographie dans une prière adressée à Dieu.

La piété prescrivait aux écrivains du cloître de fuir le mensonge ; et c'est pour nous une garantie, sinon de leur exactitude, au moins de leur bonne foi. Quelques-uns se condamnent eux-mêmes au supplice de l'enfer, si jamais ils écrivent dans un esprit de prévention ou de haine [1]. D'autres, dans leur avant-propos, implorent la charité de leurs lecteurs, et, s'adressant à la clémence divine, ils espèrent que Dieu leur pardonnera les erreurs qu'ils ont pu commettre, lorsqu'ils paraîtront devant son redoutable tribunal. Après de semblables protestations, si nos pieux historiens n'ont

[1] Guillaume de Tyr (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

pas dit la vérité, on doit croire qu'ils ne la connaissaient point [1].

La plupart des chroniqueurs auraient cru manquer à leur devoir, s'ils n'étaient remontés à la création du monde, au déluge, ou tout au moins à l'empire des Césars. Pour marquer dans leurs récits l'époque des événements, ils ont coutume de rappeler les fêtes du calendrier, et donnent ainsi à une simple date l'intérêt d'un souvenir religieux [2]; tantôt c'est une bataille qui a été livrée le jour de saint Pierre et de saint Paul; tantôt c'est une ville qui a été prise à l'anniversaire de la mort du Sauveur. Comme au moyen âge la religion se mêlait à tout, la religion était toujours présente à la pensée des chroniqueurs. Après les intérêts de l'Église, venaient pour eux ceux de leur monastère. La fondation d'un couvent, la réunion d'une ferme, d'une vigne, d'un moulin aux domaines du cloître, ont souvent plus d'importance à leurs yeux et tiennent plus de place dans leur narration, que l'établissement d'un royaume ou la conquête d'une province. Nos bons chroniqueurs louent rarement dans les héros et les princes les qualités ou les vertus du siècle, mais seulement leur dévotion exemplaire et leur munificence

[1] Les écrivains cénobites, séparés du monde, se trouvaient désintéressés dans l'histoire des grandeurs humaines, et cet isolement est aussi pour nous une garantie de leur impartialité. « Je vais parler, dit Orderic Vital, du » roi Guillaume et des changements fâcheux qui s'opérèrent en Angle- » terre et en Normandie, écrivant sans adulation, parce que je n'attends » rien ni des vainqueurs ni des vaincus. » (*Histoire de Normandie*, liv. III.)

[2] Voici comment Foucher de Chartres date la prise de Jérusalem: « Pour la quinzième fois le soleil éclairait de sa lumière et brûlait de ses » feux l'ardent juillet, et, en ôtant un du nombre de onze cents, on avait » le compte des années écoulées depuis l'incarnation du Sauveur, quand » nous, peuples des Gaules, nous primes la ville de Jérusalem. » (Foucher de Chartres, ch. XVIII.)

Digitized by Google

envers les églises. Ils n'épargnent pas dans leurs peintures les mœurs de leurs contemporains; et parmi les symptômes de la corruption générale nous les voyons quelquefois signaler avec amertume les *tuniques de soie à longues manches et descendant jusqu'à terre, les cheveux coupés sur le front et flottants par derrière à la manière des courtisanes, les souliers pointus terminés en queue de scorpion* [1]. Ils ne négligent point de parler des événements de la guerre; mais ils s'occupent peu de savoir si une guerre est injuste, et se rangent volontiers du côté de la victoire. Les révolutions passent sous leurs yeux, sans qu'ils se demandent jamais d'où elles viennent, où elles vont, quelles ont été leurs causes, quels doivent être leurs résultats et leurs suites. Jamais une considération politique n'est venue à leur esprit; seulement ils ajoutent quelquefois au récit d'un événement malheureux une réflexion pieuse et morale, et, lorsqu'ils ont raconté la chute d'un empire ou la mort d'un grand roi, ils s'écrient que la gloire du monde se dissipe comme la fumée, qu'elle s'écoule comme l'eau des torrents, et se dessèche comme la fleur printanière.

Une saison pluvieuse, une inondation, une sécheresse, un orage, occupaient alors l'attention de l'histoire; car la prospérité publique consistait dans les moissons, la stérilité ou l'abondance de chaque année répandait parmi les peuples la tristesse ou la joie. Il faut voir avec quelle exactitude scrupuleuse les chroniqueurs parlent des malheurs qui accompagnaient la disette. Souvent des populations entières, chassées par la faim, se trouvaient obligées d'abandonner leur

[1] Orderic Vital, *Hist. de Normandie.*

Digitized by Google

pays. Glaber nous apprend que dans l'année que l'histoire appelle *annus famis* les hommes se dévoraient entre eux, et qu'on vendit de la chair humaine au marché de Tournus. Les chroniqueurs n'ont pas toujours de pareilles circonstances à raconter ; mais, lorsqu'il s'agit de quelque fléau ou de quelque révolution de la nature, ils ne manquent jamais d'entrer dans les plus petits détails. Guillaume le Breton interrompt son histoire du règne de Philippe-Auguste pour nous apprendre qu'un jour d'été la foudre abattit le coq doré qui surmontait le clocher de Saint-Denis[1], et qu'au mois de septembre de la même année une gelée blanche et la neige tombèrent sur les vignes, ce qui diminua beaucoup la récolte du vin; « encore ce vin fut-il âpre et vert. »

Avec de semblables préoccupations, nos chroniqueurs devaient souvent porter leurs regards vers le ciel et suivre attentivement la marche des saisons. Leurs narrations nous présentent un registre exact des éclipses de la lune et du soleil, des aurores boréales, des phénomènes et des changements remarquables de l'atmosphère. Comme leurs contemporains, ils s'occupent plus volontiers de l'avenir que du passé, et c'est dans le spectacle des révolutions célestes que leur crédulité inquiète cherche la connaissance des événements futurs. Plusieurs chroniqueurs du douzième siècle nous disent qu'une pluie d'étoiles fut le signe avant-coureur de la première croisade. Baudri, un des écrivains les plus instruits de son temps, examine très-sérieusement cette assertion merveilleuse, et se persuade avec peine que les étoiles aient jamais pu tomber

[1] Guillaume le Breton (*Histoire des Croisades*).

Digitized by Google

du firmament comme les gouttes de la pluie; il croit cependant qu'il en tombe quelquefois[1]. Les comètes, qui passaient pour exercer une grande influence sur l'avenir des peuples, ne devaient point être négligées par les historiens du moyen âge. Les yeux toujours fixés vers le ciel, ils se plaisaient à décrire la forme inconnue, la chevelure étincelante de ces astres voyageurs, et ils ne manquent pas surtout de faire pressentir à chaque apparition les malheurs dont le monde est menacé.

Nos annalistes des vieux âges, comme on le voit, ne connaissaient guère mieux les lois de la nature que celles des sociétés politiques. Ils se trouvent ainsi dans un monde qu'ils ne comprennent pas, quoiqu'ils en écrivent l'histoire. Cependant rien ne les embarrasse, car tout ce qui étonne et trouble leur raison, ils l'expliquent par les secrets desseins de Dieu. Il leur semble voir partout éclater la justice divine; ils la voient non-seulement dans un monde futur, mais dans les moindres circonstances de cette vie. Une mort naturelle, une maladie imprévue, un accident est, à leurs yeux, la peine d'une mauvaise action ou de quelques désordres qu'ils ont signalés; et, dans les jours malheureux, c'est toujours la perversité humaine qui attire sur les peuples les grandes calamités. Cette juridiction des chroniqueurs, qui s'arme ainsi contre les coupables des revers de la fortune ou des accidents de la nature, a quelque chose de plus moral et de moins déraisonnable, que celle qui s'exerçait à la même époque par le glaive ou par les épreuves du feu et de l'eau. Quand la justice avait disparu de la terre, pourquoi nous

[1] Baudri, archevêque de Dol (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

étonnerions-nous qu'on la redemandât à tout ce qu'on voyait, à tout ce qui arrivait, à Dieu surtout, le suprême dispensateur des biens et des maux?

On sait que les visions ou les songes du sommeil avaient un grand empire sur l'esprit de nos bons aïeux. Dans les affaires de la vie privée, et même dans les affaires publiques, il arrivait souvent qu'on prenait un parti d'après une apparition ou une révélation nocturne, comme on se déciderait aujourd'hui d'après une maxime de politique ou de morale; les visions invoquées ainsi dans les conseils des rois et dans ceux des familles, devenaient pour nos vieux auteurs des événements historiques. Il faut ajouter que dans ce temps-là l'esprit de ténèbres ou l'ennemi du genre humain *rôdait sans cesse pour chercher sa proie*, et qu'il apparaissait sous toutes sortes de formes bizarres et effrayantes. On le voyait tantôt dans les châteaux, tantôt dans les cabanes des serfs, et jusque dans les solitudes de la piété [1], tendant des piéges à la faiblesse humaine. Selon les bruits populaires, on voyait aussi des morts sortir de leurs tombeaux, des saints et des anges descendre du ciel pour donner aux hommes de salutaires avertissements ou pour annoncer les volontés de Dieu. Toutes ces apparitions, qui remplissaient de surprise et d'effroi les peuples crédules, échappaient rarement aux chroniqueurs, toujours empressés de raconter des prodiges.

Tel est en général le caractère de nos historiens du moyen âge. On voit par là qu'ils ne satisfont pas toujours ceux qui n'y cherchent que la vérité. Toutefois, comme leur marche est simple, que leur manière de

[1] Les mémoires de l'abbé Guibert sont remplis de ces sortes d'apparitions. *De Vitâ suâ*, passim.

Digitized by Google

raconter est pleine de naturel et que leur goût pour le merveilleux est connu, il est facile de distinguer dans leurs récits ce qui est vrai de ce qui ne l'est pas. On les a comparés aux enfants non-seulement parce qu'ils aiment les merveilles, mais aussi parce qu'ils ne savent dissimuler ni mentir. Leurs erreurs mêmes servent quelquefois à nous instruire, et sont pour nous comme des traits de lumière. On aime à voir leurs craintes, leurs espérances, leurs impressions diverses, et jusqu'à leurs préjugés, car ils sont en cela la fidèle expression des mœurs contemporaines. La vérité historique n'est pas seulement pour nous dans ce qu'ils nous racontent, mais dans ce qu'ils ont pensé ou senti; et le caractère ou l'esprit qui anime chaque chroniqueur est souvent la partie la plus intéressante et la plus instructive de son histoire.

La crédulité passionnée qui nous charme dans les annalistes des vieux âges, ne pouvait guère s'allier avec cette critique judicieuse qu'on regarde avec raison comme le principal mérite d'un historien; aussi adoptent-ils les traditions historiques sans les examiner, et tout ce qui a été écrit avant eux leur paraît être la vérité. C'est ainsi que plusieurs chroniqueurs du temps des croisades nous parlent du pèlerinage de Charlemagne à Jérusalem, et d'un certain *Jean des Temps* qui, né au huitième siècle, vécut assez pour voir s'éteindre la dynastie des Carlovingiens[1]. La plupart des historiens du moyen âge font remonter l'origine des Francs ou Français à Francus, fils d'Hector, et les Gallois ou Anglais au *pieux Enée*. Au reste nous devons dire ici que toutes ces fables ont disparu depuis longtemps de

[1] Guillaume de Nangis.

Digitized by Google

notre histoire, et qu'il a été facile à la critique des modernes de reconnaître les erreurs accréditées dans les temps de l'ignorance et de la barbarie [1].

Nous ne parlons ici que des chroniques du douzième et du treizième siècle ; celles des temps antérieurs ont pour un esprit attentif une physionomie un peu différente. On y remarque moins de naïveté et de candeur, plus d'ignorance, et de barbarie. Grégoire de Tours, Frédégaire et ceux qui les ont suivis de près, paraissent tous effrayés des temps qui arrivent et de la nuit qui s'étend par degrés sur l'Europe. Lorsqu'on lit leurs chroniques, où brillent de temps à autre quelques souvenirs des âges précédents, il semble qu'on entende une voix qui sort d'une profonde solitude, ou qu'on aperçoive des lueurs fugitives qui traversent l'épaisseur des ténèbres. Les chroniqueurs du huitième et du neuvième siècle parlent souvent de la décadence des lettres ; ils en parlent dans un style inculte, et je ne sais quelle tristesse sauvage se mêle à la sécheresse de leurs récits. Ceux du douzième siècle, au contraire, s'empressent d'annoncer que partout la grammaire et les lettres sont cultivées [2] ; et leur voix, quoique faible encore, semble saluer le retour des lumières. Les premiers, restés presque seuls d'un âge meilleur, regrettent une ancienne civilisation qui s'éteint, et les mœurs qu'ils décrivent n'annoncent que trop la présence des siècles barbares ; les autres, bien qu'ils ne sachent guère ce qui se prépare pour les âges suivants, regardent pourtant l'avenir sans crainte, et le ton qui

[1] Guillaume le Breton croyait, au treizième siècle, qu'une pyramide qu'on voyait alors près de Tours, était élevée sur le corps de Turnus, qu'il disait fondateur de cette ville (Duchesne. t. V, p. 69).

[2] L'abbé Guibert, *De Vitâ suâ*, et *Préf.* de l'histoire de la première croisade.

Digitized by Google

règne dans leurs récits fait pressentir déjà une civilisation qui commence.

Les chroniques grecques de la même époque ne sont guère plus avancées pour l'esprit de critique, pour la maturité du goût et de la raison, et nous présentent beaucoup moins de faits. On trouve dans Nicétas et dans Anne Comnène quelques souvenirs de l'ancienne Grèce ; mais ces deux auteurs s'étudient trop à imiter le langage des poëtes, ce qui donne à leur récit un caractère de frivolité et de mensonge. Les chroniqueurs de Byzance ne songent qu'à étaler les vains ornements de leur rhétorique; et, lors même qu'ils déplorent les malheurs et la ruine de l'empire, leur langage toujours affecté reste sans chaleur et sans énergie. Ils sont plus élégants et plus polis que les Latins, mais c'est l'élégance et la politesse d'une civilisation surannée [1]. En comparant les chroniques des Francs et celles des Grecs, on s'aperçoit facilement que les unes appartiennent au génie encore barbare d'une société nouvelle, et les autres au déclin d'un empire vieilli dans la corruption et la mollesse.

Nous connaissons moins les chroniques orientales du moyen âge ; mais au premier aspect on y retrouve la même crédulité et plus d'ignorance que dans la plupart de nos chroniques d'Occident. Rarement dans les historiens arabes on rencontre quelques-unes de ces pensées qui font connaître le cœur humain ou les révolutions des sociétés ; ils négligent trop souvent les circonstances importantes des événements pour des particularités bizarres et des détails insignifiants, obéissant ainsi à l'esprit du despotisme oriental, qui veut que l'homme

[1] Les chroniques grecques qui parlent des guerres saintes ont été analysées avec étendue dans notre *Bibliothèque des Croisades.*

Digitized by Google

soit toujours occupé de petites choses. Lorsqu'ils racontent la chute d'un empire, si on leur demande pourquoi cet empire est tombé, ils vous répondent : *Dieu le sait.* Dans celles de leurs chroniques que nous avons vues, toutes les fois que les musulmans triomphent des chrétiens, on ne trouve jamais d'autres réflexions que celle-ci : *Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète.* Si les chrétiens remportent quelque victoire, les chroniques musulmanes gardent le silence, et se contentent de dire : *Que Dieu les maudisse.* On reconnaît néanmoins, de loin en loin, dans leurs récits quelque chose de moins barbare que les peuples et les gouvernements dont ils écrivent l'histoire ; plusieurs d'entre eux, dans leur langage figuré, montrent quelquefois de la vivacité et de l'éloquence. Nous avons déjà cité cet historien des Ayoubites, qui, pour peindre la douleur du peuple de Damas à la mort de Saladin, dit froidement qu'on *oublia de piller la ville ;* éloge singulier qui peint toute une nation, et qui montre à découvert ce despotisme de l'Asie où les lois, la justice, la propriété, tout devait finir avec un seul homme [1].

Nous devons dire, en terminant ce parallèle, que nos auteurs du moyen âge nous paraissent l'emporter par le mérite du style et de la narration sur les écrivains orientaux de la même époque. Comme les chroniqueurs d'Occident écrivaient en latin, on doit croire que les chefs-d'œuvre de l'antiquité ne leur étaient pas inconnus, et, dans plusieurs de leurs récits, on s'aperçoit qu'ils ont eu des modèles. Les écrivains d'Orient n'avaient pour guide que leurs inspirations ; aussi n'ont-ils rien de réglé dans leur marche, et leurs

[1] Nous avons consacré aux extraits des auteurs arabes un volume de notre *Bibliothèque des Croisades.*

Digitized by Google

récits ne sauraient captiver l'attention des lecteurs. Il faut avouer néanmoins que l'étude des anciens a quelquefois égaré nos vieux chroniqueurs, toujours trop portés à juger avec les souvenirs de Rome et d'Athènes les événements qu'ils racontent. Lorsqu'ils veulent nous faire juger un prince ou quelque chevalier chrétien, ils ne manquent pas de le comparer aux grands hommes de l'antiquité profane, et même à quelques personnages de la Fable; s'ils parlent d'un guerrier, c'est toujours Achille, Alexandre ou César; s'ils parlent d'un tyran ou d'un mauvais roi, c'est toujours Phalaris ou Néron. Godefroy de Viterbe compare l'empereur Conrad partant pour la croisade, à Pâris pour la beauté, à Sénèque pour le conseil, à Hector pour la bravoure. Gauthier Vinisauf ne sait comment célébrer Frédéric Barberousse, qui mourut sous les drapeaux de la croix dans les déserts de l'Asie Mineure; et, plein d'admiration pour les vertus de l'empereur allemand, il croit voir en lui la sagesse et même les traits de Socrate. Les chroniqueurs arabes, qui ne savent ni la langue des Latins ni celle des Grecs, et qui ne connaissent point l'histoire des anciens, ne mettent jamais à la place de leurs jugements les lieux communs d'une érudition vulgaire. Ils ne jugent que d'après leurs propres impressions, ou d'après l'esprit des peuples de l'Asie; et, s'ils sont inférieurs à nos historiens dans l'art d'écrire, leur ignorance a du moins quelque chose de naturel et d'original.

Nous avons remarqué que les chroniques ne portent pas seulement l'empreinte des temps, mais aussi celle des lieux qui les ont vues naître. Les chroniques de l'Italie et de l'Allemagne n'ont pas le même caractère ni surtout le même mérite que celles de l'Angleterre et de

Digitized by Google

la France. L'histoire générale de l'Italie, comme le pays qu'elle nous représente, se trouve divisée en plusieurs fractions, et se montre à nos regards semblable à un miroir brisé en mille pièces; de même qu'il faut chercher l'Italie, au moyen âge, dans trente cités rivales, ainsi on ne trouve son histoire que dans beaucoup de chroniques différentes qui ne s'accordent point entre elles. Les chroniqueurs italiens, préoccupés des intérêts de leurs cités, négligent trop les détails caractéristiques, les circonstances curieuses et importantes des grands événements. Les chroniques d'Allemagne, à la même époque, ne nous présentent guère plus de faits, et sont moins avancées pour tout le reste. La Germanie, qui n'avait point connu la civilisation des Romains, marcha la dernière dans la civilisation des modernes. Otton de Freisingen, Godefroy le Moine, l'abbé d'Urangen, et plusieurs autres écrivains allemands du douzième et du treizième siècle, ne peuvent se comparer à quelques-uns des historiens du même temps qui appartiennent à la France ou à l'Angleterre[1].

La France est le pays qui a fourni les témoignages les plus nombreux et les plus complets à l'histoire des temps passés. Aussi a-t on pu remarquer que les savants étrangers des derniers temps qui ont entrepris de faire connaître le moyen âge avec ses lois et ses coutumes, ont puisé presque toutes leurs lumières dans nos vieilles annales. C'est la France et ses historiens qu'ils ont cru devoir étudier de préférence; et c'est là qu'ils ont pris leurs notions les plus approfondies sur la féodalité, sur la chevalerie, et sur l'origine des in-

[1] Les chroniqueurs d'Italie et d'Allemagne qui ont parlé des croisades, sont analysés dans notre *Bibliothèque des Croisades*.

Digitized by Google

stitutions chez les peuples d'Occident. Les chroniques des Anglais ne méritent pas moins de fixer l'attention de la postérité éclairée. Nous remarquons avant tout que les chroniqueurs d'Angleterre sont au moins aussi crédules que les nôtres. Mathieu Pâris[1], qu'on a pris pour un écrivain philosophe, parce qu'il a été l'interprète de quelques plaintes qui s'élevaient de son temps contre la cour de Rome, est peut-être celui des historiens du treizième siècle qui rapporte le plus de prodiges et de choses incroyables. Mais à côté de cette crédulité superstitieuse, on aime à voir dans les annalistes anglais un grand respect pour les faits historiques ; et le soin qu'ils prennent de rapporter toutes les pièces nécessaires à l'histoire, donne beaucoup de prix à leurs chroniques[2].

[1] La chronique de Mathieu Pâris, analysée depuis longtemps dans la *Bibliothèque des Croisades*, vient d'être, pour la première fois, traduite tout entière en français par M. Huillard-Bréholles ; cette traduction, accompagnée de curieuses notes, est précédée d'une excellente introduction par M. le duc de Luynes, membre de l'Institut Le jeune et savant interprète de Mathieu Pâris a rendu un important service à tous ceux qui s'occupent de l'histoire du moyen âge.

[2] On peut voir dans notre *Bibliothèque des Croisades* de longs extraits des chroniques de France et d'Angleterre.

Digitized by Google

CHAPITRE XXII

CONTINUATION DU MÊME SUJET.

On croira facilement que l'époque des croisades, si elle ne perfectionna pas l'art d'écrire l'histoire, augmenta du moins le nombre des historiens ; et tous ces historiens sont pour nous autant de fidèles témoins qui nous font connaître le moyen âge. L'importance des événements, le caractère religieux de la guerre, l'intérêt qu'y prenait la chrétienté, durent inspirer à plusieurs écrivains la pensée de raconter ce qu'ils savaient ou ce qu'ils avaient vu. Il nous reste aujourd'hui plus de douze relations de la première expédition des croisés en Asie[1]. Les pieux auteurs de cette époque (nous empruntons ici leurs expressions) éprouvent le besoin de rappeler à la mémoire des hommes les travaux et les souffrances des guerriers de la croix, et *surtout les grandes choses qui furent faites en Orient par la permission de Dieu*. Beaucoup d'historiens des guerres saintes racontent ce qui s'était passé sous leurs yeux ; car ils avaient suivi les croisés dans la Palestine. Aussi quelques-uns ont-ils soin d'avertir leurs lecteurs qu'ils ont écrit au mi-

[1] Tudebode, Raymond d'Agiles, Foucher de Chartres. Robert le Moine, Raoul de Caen, Baudri, Guillaume de Tyr, Guillaume de Malmesbury, l'anonyme de Mabillon, l'abbé Guibert, Bernard le Trésorier, l'abbé Ekkard, Albert d'Aix, Orderic Vital, etc. (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

lieu des camps, et que le bruit de la guerre ne leur a pas permis de polir leur style. L'un d'eux, pour constater sa présence dans les combats, nous dit, en commençant son histoire, qu'à la prise de Jérusalem par Saladin il fut blessé au visage par une flèche. « Le » bois, ajoute-t-il, a été arraché de la blessure; mais, au » moment où j'écris, le fer y est encore[1]. » Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que les chroniqueurs qui étaient présents aux événements sont plus remplis que tous les autres des passions qui enflammaient les croisés. Leur crédulité surtout est excessive, comme celle de la multitude des pèlerins. A leurs yeux tout est miracle; tout est prodige dans leurs récits; et, lorsqu'on lit certaines relations, comme celles de Raymond d'Agiles, de Gunther ou de quelques autres, on est tenté de croire que les guerriers de la croix se trouvaient dans un autre monde que celui où nous sommes, et que les lois de la nature n'existaient plus que pour les infidèles ou pour les incrédules. Un reproche plus grave que nous ne devons pas épargner à ces historiens, témoins oculaires, c'est l'indifférence, quelquefois la joie avec laquelle ils racontent le massacre des musulmans. On sait qu'à la première croisade ce massacre fut horrible dans plusieurs villes de la Syrie, et surtout à Jérusalem : pour exprimer la destruction des infidèles, un chroniqueur qui était présent nous dit qu'il *fallait avoir des ailes pour échapper au carnage, et que les musulmans n'en avaient point*[2]. Aveuglés par les passions de la guerre, les croisés voyaient à peine des hommes dans leurs ennemis. Nous avons dit que la plupart des chroniqueurs qui suivaient l'armée chré-

[1] Raoul de Coggeshale (*Bibliothèque des Croisades*).
[2] Robert le Moine (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

tienne étaient des clercs, et qu'ils n'avaient d'autres armes que le bâton des pèlerins. Plusieurs d'entre eux ne peuvent dissimuler la crainte que leur inspiraient les soldats musulmans, et c'est la peur sans doute qui les rendait barbares.

Les historiens qui n'avaient pas quitté l'Occident se montrent moins violents et moins passionnés dans leurs récits. L'archevêque de Dol déclare dans la préface de son livre qu'il veut être juste envers les musulmans comme envers les croisés. Il sait ce qu'il doit à la cause des chrétiens, mais il sait aussi ce qu'il doit à la vérité. Il faut ajouter que dans les croisades qui suivirent celle de Godefroy, des rapports plus fréquents avec les musulmans avaient beaucoup adouci cet esprit de haine qui étouffait dans les cœurs tout sentiment de justice et de compassion. A compter de la troisième guerre sainte, les sentiments d'humanité et de tolérance reparaissent dans nos chroniques. Comme en Italie la civilisation commençait à renaître, les chroniqueurs de ce pays ont donné l'exemple; mais c'est surtout dans l'histoire de Guillaume de Tyr qu'on peut reconnaître les progrès qu'on avait faits[1]. L'archevêque de Tyr s'exprime toujours avec une noble modération, et ne se passionne que pour le triomphe de la vertu. Une conscience éclairée, une probité sévère, qu'il montre dans tous ses jugements, lui méritent dès l'abord l'estime et la confiance de ses lecteurs. Comme la plupart des chroniqueurs de son temps, il explique les revers des chrétiens par leurs péchés et leur corruption. Cette manière d'apprécier les événements ne convient pas mal à l'histoire d'une guerre religieuse; elle caractérise d'ailleurs assez bien les temps malheu-

[1] Guillaume de Tyr (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

reux où vivait l'auteur. Au reste, les plus coupables des pécheurs, aux yeux de Guillaume de Tyr, sont toujours ceux qui méprisent les lois de l'humanité et de la justice; et, lorsqu'il invoque les terribles sentences de Dieu contre les enfants des hommes, c'est surtout pour punir l'oubli de la foi jurée et la violation du droit des gens. A la lecture de son livre on voit qu'il a étudié les chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque et de l'antiquité latine; le commerce habituel des anciens n'avait pas seulement éclairé sa raison et formé son talent d'écrivain, mais c'est là sans doute qu'il a pris ce ton d'urbanité, ou plutôt cette bonhomie élégante qui se fait remarquer dans sa narration. Cependant il abuse quelquefois de son savoir. On trouve dans ses récits Virgile cité à côté d'Ézéchiel, Juvénal avec Isaïe; et, pour célébrer sa métropole de Tyr, le pieux historien ne craint pas de rappeler le souvenir profane de Didon. Les détails que l'histoire a coutume de négliger se trouvent trop souvent accumulés sous sa plume. Ainsi, quand il nous retrace les portraits des rois de Jérusalem, il n'oublie pas de nous dire que Godefroy avait la barbe et les cheveux blonds; que Baudouin I avait les cheveux roux, le nez aquilin, et que ce prince n'était ni trop gras ni trop maigre; que Baudouin II avait une taille haute, le visage coloré, et les genoux endurcis par la prière. Toutefois, ces détails minutieux, que proscrit le goût sévère des modernes, ne sont peut-être pas trop déplacés dans l'histoire des vieux temps. Après avoir lu les portraits du bon archevêque, je ne sais quelle illusion s'empare de mon esprit, et j'éprouve un certain plaisir à penser que je reconnaîtrais tous les héros des croisades s'ils venaient à passer devant moi.

Digitized by Google

Nous devons ajouter ici que les derniers livres de Guillaume de Tyr n'ont ni l'intérêt ni le mérite des premiers. A mesure qu'il avance dans la carrière et qu'il s'approche des temps où il a vécu, sa marche devient plus timide; il avait mieux décrit la fondation et les progrès des colonies chrétiennes en Asie, qu'il ne décrit leur décadence. Arrivé au règne de Baudouin le Lépreux, il s'afflige de tout ce qu'il voit et de tout ce qu'il raconte; il n'ose caractériser les mœurs de ses contemporains, et la vérité lui paraît un fardeau pénible; de sinistres pressentiments troublent sa pensée; tout à coup il s'arrête au milieu d'un récit commencé, et son silence devient pour ses lecteurs le triste présage des malheurs qui menacent Jérusalem.

Les chroniqueurs des guerres saintes excellent surtout à peindre les misères des croisés, qu'ils avaient partagées, et la vertu dont ils parlent le mieux est la résignation. Les souvenirs de l'Écriture, les paroles des prophètes, lorsqu'ils ne les prodiguent pas trop, les servent merveilleusement dans leurs descriptions, et donnent à leurs tableaux quelque chose de poétique et de solennel dont l'imagination est frappée. Leurs pensées et leurs images sont souvent une vive expression de cet enthousiasme belliqueux qui avait produit les guerres d'Orient. Un chroniqueur anglais, Raoul de Coggeshale, après avoir décrit l'invasion de la Palestine et les malheurs qu'il a soufferts, s'afflige de survivre aux pèlerins morts pour Jésus-Christ, et leur envie la poussière sacrée qui les couvre : « Malheur à » moi, s'écrie-t-il, qui suis le dernier des pécheurs! » car, moins heureux que mes frères, je n'ai point » reçu ma portion de la terre du Seigneur. » On ne s'étonne point de voir cette mélancolie sombre, ce re-

Digitized by Google

gret de n'être pas tombé sous les coups du vainqueur, dans l'histoire d'une guerre poursuivie au nom du ciel et loin de la patrie, d'une guerre qui n'offrait d'autre gloire que celle du martyre et dont le but sacré était la conquête ou la délivrance d'un tombeau.

Cette exaltation pieuse est le caractère de tous les chroniqueurs qui ont raconté les événements des croisades ; mais chacun d'eux a des qualités qui lui sont propres et qui le distinguent des autres. Nous avons cité assez souvent les historiens des guerres saintes pour qu'ils soient connus de nos lecteurs ; qu'il nous soit permis néanmoins d'en rappeler ici quelques-uns, et de parler une dernière fois des fidèles compagnons de nos travaux. Foucher de Chartres est le premier qui se présente à notre esprit. On sait que ce naïf chroniqueur se plaît à se mettre en scène dans son ouvrage, et ses récits sont souvent interrompus par ces mots : *ego Fulcherius Carnutensis* (*moi Foucher de Chartres*). Lorsque Baudouin, frère de Godefroy, devient prince d'Édesse, Foucher nous avertit qu'il était son chapelain. S'il visite avec d'autres pèlerins la fontaine de Moïse, il nous dit qu'il y fit abreuver ses chevaux ; s'il parcourt les rivages de la mer Morte, il nous apprend qu'il a goûté l'eau de cette mer et qu'il l'a trouvée amère comme l'ellébore. En parlant d'une victoire remportée sur les Parthes, il nous fait savoir l'âge qu'il avait alors, et nous dit *que six fois dix ans et deux fois trois ans s'étaient écoulés depuis sa naissance.* Toujours disposé à parler de lui-même, Foucher nous fait part de toutes ses admirations, de toutes ses surprises, même de ses craintes. Ce qu'il redoute le plus, c'est la guerre et ses fléaux ; il ne peut cacher la peur que lui causent les musulmans ; toutes les fois que les croisés

Digitized by Google

triomphent de leurs ennemis, le chapelain de Baudoin en remercie Dieu avec une grande effusion de cœur; et, lorsqu'il voit le signal des combats périlleux, il avoue ingénument *qu'il aimerait mieux être à Orléans ou à Chartres*. Notre chroniqueur a quelque connaissance de l'histoire naturelle, et ne manque point l'occasion de nous montrer son savoir : c'est ainsi qu'après avoir décrit la bataille d'Ascalon, il nomme douze espèces de pierres précieuses qui se trouvaient parmi les dépouilles des vaincus. Son récit du siége de Jérusalem et d'Antioche ne doit pas fixer notre attention, parce que le chroniqueur était absent, mais il nous donne beaucoup de documents utiles sur Godefroy et sur les colonies chrétiennes. Personne n'a mieux peint que Foucher la création de ces nouveaux États et le miracle de leur conservation au milieu des nations musulmanes. Rien n'est plus ingénieux que la manière dont il nous représente les Francs établis en Syrie quelques années après la première croisade : « Celui qui était Romain ou Franc, dit Foucher, est » devenu ici Galiléen; celui qui habitait Reims ou » Chartres, se voit citoyen de Tyr ou d'Antioche; » nous avons déjà oublié les lieux de notre naissance. » Tel d'entre nous possède déjà dans ce pays des mai- » sons et des esclaves; tel autre a épousé une femme » qui n'est point sa compatriote, une Syrienne, une » Arménienne, ou même une Sarrasine qui a reçu la » grâce du baptême; l'un cultive des vignes, l'autre » des champs. Tous ces habitants parlent diverses » langues, et sont déjà parvenus à s'entendre; la con- » fiance rapproche les races les plus éloignées; car il » est écrit que le lion et le bœuf mangeront à la même » table. De jour en jour nos parents et nos proches

Digitized by Google

» viennent nous joindre, abandonnant les biens qu'ils » possédaient en Occident ; ceux qui étaient pauvres » dans leur patrie, ici Dieu les a faits riches ; ceux qui » n'avaient que peu d'écus possèdent un nombre in- » fini de besants ; à ceux qui n'avaient qu'une mé- » tairie, Dieu leur donne une ville ; car il ne veut » pas que les pèlerins qui ont porté la croix tombent » dans l'indigence. C'est là, vous le voyez bien, une » merveille qui doit étonner l'univers. » Ainsi Foucher égayait à dessein ses tableaux, et, pour attirer les Francs en Asie, il leur montrait les colonies chrétiennes comme une véritable terre promise.

L'abbé Guibert ne ressemble point à Foucher, et porte même un jugement très-sévère sur la relation du chapelain de Baudouin. Il lui reproche d'avoir écrit son histoire dans un style incorrect et grossier, d'avoir exagéré le nombre des pèlerins, d'avoir ajouté foi à beaucoup de fables qu'on débitait en Europe au départ de la première croisade. L'abbé de Nogent mêle à sa critique des réflexions piquantes sur la crédulité populaire, qui voyait partout des prodiges ; il n'épargne pas surtout la pieuse supercherie de ceux qui présentaient une difformité naturelle, une taie qu'ils avaient dans l'œil, ou quelque signe qu'ils avaient imprimé sur leur front, comme une expression de la volonté céleste qui les appelait à la guerre sainte. Chose digne de remarque ! après s'être élevé contre les erreurs de la multitude, il fait un grand crime à Foucher de Chartres de ne pas croire à la lance du Sauveur, trouvée à Antioche, et consacre plusieurs pages de son livre à prouver que l'expédition et les exploits des premiers croisés avaient été clairement annoncés par les prophètes d'Israël. En général, cet

Digitized by Google

auteur tombe souvent dans les défauts qu'il reproche aux autres ; et, si son style n'est pas commun et vulgaire, il dégénère quelquefois en une affectation puérile. Néanmoins son livre est très-précieux par le grand nombre de traits de mœurs qu'il renferme et qu'on ne trouve point ailleurs. Le tableau qu'il retrace de la prédication de Pierre l'Ermite et du départ des croisés, est plein d'intérêt ; l'historien nous attache moins dans le récit de ce qui s'est passé en Orient. Il n'est pas inutile de faire remarquer ici que les chroniqueurs qui sont restés en Occident décrivent mieux que les autres les préparatifs ou le départ d'une croisade, et qu'ils nous font mieux connaître l'espèce d'enthousiasme qui précipitait l'Europe sur l'Asie.

Il y eut une grande émulation, comme nous l'avons dit, pour écrire l'histoire de la première croisade. Tudebode, prêtre de Poitou, est le premier dont la relation ait été connue en Europe. Son style est rempli d'incorrections, d'expressions communes et triviales ; mais une sorte de mélancolie religieuse, une grande simplicité de cœur et d'esprit, respirent dans ses récits, et captivent l'attention de ses lecteurs. Le moine Robert, qui ressemble beaucoup à Tudebode, pour les faits, écrit avec plus de clarté et d'élégance ; et le septième livre de son histoire, dans lequel il raconte la délivrance des croisés à Antioche, n'aurait besoin que d'être mis en vers pour appartenir à l'épopée. Raymond d'Agiles nous paraît moins intéressant, parce qu'il accumule trop les visions, et qu'il néglige quelquefois les événements les plus importants pour raconter des apparitions surnaturelles. Sa conviction imperturbable est un spectacle curieux pour ses lecteurs : il se montre toujours prêt, comme Barthélemi, à se

Digitized by Google

jeter dans un bûcher pour attester la moindre des merveilles qu'il nous débite. L'historien Albert d'Aix, observateur assez éclairé des mœurs de son temps, se fait remarquer par le ton véridique de ses récits et par la multitude des détails qu'il a rassemblés. Il connaît mieux la croisade que les témoins oculaires, et, s'il n'est pas allé en Orient, on pourrait croire qu'il a interrogé tous ceux qui en sont revenus. Raoul de Caen, historien de Tancrède, est le seul chroniqueur de la première croisade qui ne soit pas ecclésiastique; aussi peint-il mieux les mœurs militaires des croisés que leur caractère religieux, et se montre-t-il plus passionné pour la gloire des armes que pour la gloire de la croix; il décrit mieux les batailles que les cérémonies pieuses, et cite plus souvent la mythologie et l'antiquité profane que la Bible et les saintes Écritures. Raoul décrit quelquefois en vers les combats et les événements de la croisade; mais, préoccupé du souvenir de ses études, il croit trop qu'une servile imitation des anciens peut remplacer le merveilleux de son sujet : c'est ainsi qu'en décrivant la bataille d'Antioche, il apostrophe le zéphire ou vent d'Occident, et il compare Tancrède à Castor, à Hercule; il y a même un de ses chapitres qui est intitulé, *Mars favorise les chrétiens*. Quoique Raoul de Caen donne de grands éloges à son héros, il faut convenir qu'il le rend peu intéressant, car il nous le représente sans cesse au milieu du carnage, et ne laisse voir en lui aucune de ces faiblesses passionnées qui nous attachent aux héros d'Homère et du Tasse.

La seconde croisade, qui ne réussit pas, fixa moins les regards de l'histoire, et n'inspira qu'un petit nombre de chroniqueurs peu connus et peu dignes de l'ê-

Digitized by Google

tre. On ne peut néanmoins oublier Odon de Deuil, qui accompagnait Louis VII et qui a décrit avec élégance les préparatifs et la marche de l'armée française[1]. Comme la plupart des historiens latins de cette époque, il ne ménage point les Grecs; et sa haine ou sa prévention s'exprime quelquefois avec une énergie éloquente. Il est celui de tous les chroniqueurs qui nous fait le mieux connaître Constantinople, *cette magnifique cité, qui surpassait toutes les autres par ses richesses et même par ses vices, redoutant tout le monde à cause de sa faiblesse, redoutable elle-même pour ses perfidies.* Odon de Deuil, qui a souvent la précision et quelquefois la vivacité de Salluste, s'anime surtout en nous montrant les misères et la bravoure malheureuse des croisés. Nous croyons dans son récit assister au désastre des pèlerins allemands, à l'entrevue de l'empereur Conrad et de Louis VII, au passage du Méandre, à la défaite de l'armée française près de Laodicée. Les malheurs des guerriers de la France touchent vivement le moine de Saint-Denis, et, lorsqu'il nous les raconte, *il ne peut retenir ses larmes.* Quel lecteur ne s'attendrirait point avec Odon de Deuil sur cette multitude de pèlerins arrivés à Satalie, presque sans vêtements, manquant de vivres, n'ayant point de vaisseaux pour s'embarquer, ne pouvant continuer leur route par terre, remplissant le rivage de leurs plaintes, implorant en vain l'assistance des Grecs, et se livrant à la compassion des infidèles, compassion *plus barbare peut-être que la trahison et la perfidie*? L'historien se plaît à célébrer les sentiments généreux du roi de France: il nous montre ce prince toujours prêt à se dévouer pour son

[1] Odon de Deuil (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

armée, car *il savait qu'un roi n'est pas né pour lui seul, mais pour le salut de tous.* Lorsque Louis VII est arrivé à Antioche, le chroniqueur s'arrête, et n'a pas le courage de suivre les croisés à Jérusalem et jusqu'à Damas. Otton de Freisingen, qui avait aussi commencé l'histoire de la seconde croisade, s'arrête de même au milieu de son récit, et ne revient sur cette guerre malheureuse que pour nous dire que les désastres de la sainte expédition ont peuplé la demeure des élus.

Comme la troisième croisade ne fut pas glorieuse pour la France, nos chroniqueurs contemporains, tels que Rigord et Guillaume le Breton, en parlent à peine. Mais, comme les Anglais s'y distinguèrent, les vieux historiens de la Grande-Bretagne n'ont pas négligé d'en raconter jusqu'aux moindres détails. Nous ne parlerons ici que de l'*Itinéraire de Richard*[1]. L'auteur de cette relation surpasse tous les autres écrivains du même temps par la variété de ses tableaux et par l'étendue de ses connaissances. Gauthier Vinisauf était témoin oculaire des événements de la croisade, et, lorsque nous lisons son livre, nous avons, comme lui, sous les yeux les personnages et les peuples qui ont figuré dans le grand drame de la guerre sainte. C'est dans son histoire qu'on peut contempler à loisir l'Orient armé contre l'Occident; qu'on peut suivre les musulmans et les chrétiens avec leurs passions, leurs mœurs et leurs habitudes guerrières et religieuses. La plupart des chroniqueurs, qui étaient des clercs, se plaisent à décrire les événements militaires, mais leurs récits sont presque toujours obscurs et difficiles à suivre: ce qui distingue Gauthier Vinisauf, c'est qu'il

[1] Nous avons consacré un long article à Gauthier Vinisauf, auteur de l'*Itinéraire du roi Richard* (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

comprend tout ce qu'il raconte, et qu'il s'exprime toujours avec clarté. On voit qu'il est lui-même versé dans l'art de la guerre : il connaît les armes et les coutumes des croisés, les dispositions des chefs, les machines employées dans les siéges; on trouve dans sa relation, comme nous l'avons déjà dit, des notions savantes sur la construction des vaisseaux, et le récit exact et fidèle qu'il nous donne d'une bataille navale pourrait être regardé comme un phénomène dans les chroniques du douzième siècle.

Au milieu des grands événements de la croisade, Gauthier Vinisauf ne perd point de vue des circonstances moins importantes, et mêle toujours au tableau des batailles quelques traits de mœurs. En racontant la victoire d'Arsur, il n'oublie pas de parler du cheval fauve de Chypre sur lequel était monté le roi Richard; il nous montre le monarque anglais tantôt triomphant d'un sanglier farouche descendu des montagnes de la Judée, tantôt répondant par des chansons aux sirventes du duc de Bourgogne, tantôt enfin résistant à Saladin dans des combats qui ressemblent à ceux de l'Iliade ou de l'Énéide. La partie la plus intéressante de cette chronique est celle dans laquelle l'auteur nous représente la pieuse ivresse des pèlerins lorsqu'ils s'approchent de Jérusalem, leur désespoir lorsqu'ils s'éloignent de la ville sainte pour revenir vers la mer. L'irrésolution de Richard, le trouble de ses pensées, qui semblent se communiquer à l'armée dont il est le chef, nous offrent un des spectacles les plus curieux de la guerre sainte. Le monarque anglais, tour à tour entraîné par mille passions diverses, impatient de retourner dans son royaume, brûlant de combattre les infidèles, conclut enfin une trêve avec Saladin. C'est

Digitized by Google

alors que, pour peindre les vicissitudes des choses humaines, Vinisauf dit que l'avenir, dont les deux monarques disposaient par un traité, ne leur appartenait point; car Saladin devait bientôt mourir à Damas, et les rigueurs d'une longue captivité attendaient Richard dans la Germanie. En terminant sa relation, le chroniqueur se croit obligé de confondre ceux *qui, parlant à tort et à travers, ont prétendu que les croisés n'avaient rien fait en Orient*, parce qu'ils n'avaient pas délivré Jérusalem; Gauthier Vinisauf nous déclare, comme témoin des événements de la guerre, que la croisade a envoyé dans le ciel plus de quatre cent mille pèlerins, *dont cent mille étaient morts pour s'être abstenus des plaisirs de ce monde dans l'espérance d'une récompense divine* [1]. Cette manière de juger les croisades se retrouve dans presque toutes les chroniques du temps; et, malgré son savoir, l'historien de Richard n'a pu s'élever au-dessus des erreurs superstitieuses de son siècle.

Quoique l'expédition de Frédéric Barberousse ait été malheureuse, elle a eu trois historiens. Tous les trois, accompagnant l'armée chretienne, nous représentent avec une scrupuleuse fidélité la marche des pèlerins allemands à travers l'empire grec et les déserts de l'Asie Mineure, où les poursuivaient la perfidie de Byzance, la férocité des Turcs et les horreurs de la faim [2]. Un de ces chroniqueurs, dont l'ouvrage manuscrit vient d'être découvert et publié en Allemagne, nous dit que le langage des anges ne suffirait pas pour peindre les souffrances des croisés et leur

[1] *Audenter protestamur, in illâ peregrinatione christianorum centum millia fuisse mortuos, pro eo tantùm quòd sub divinæ spe mercedis se continuerant à mulieribus.*

[2] Tagenon, la Relation anonyme, Ansberg (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

résignation héroïque. « *Le fameux Homère*, ajoute-t-il, » *l'éloquent Lucain*, le poëte de Mantoue lui-même, s'ils » vivaient encore et qu'on leur demandât l'histoire » fidèle de cette croisade, mettraient le doigt sur » leur bouche, et resteraient comme des hommes sans » langue. » Il nous reste deux relations fort étendues du siége de Damiette, dont les auteurs, témoins oculaires, nous font assister au spectacle des événements qu'ils racontent. La première, qu'on attribue à un ecclésiastique de Reggio[1], décrit avec chaleur les assauts, les combats qui se succédèrent sans interruption pendant dix-neuf mois : l'ardente ferveur du légat de Rome, ses prières adressées à Jésus-Christ sur le champ de bataille, les processions, les alarmes, la joie, le désespoir des pèlerins, les cris de guerre, le choc des armes retentissant chaque jour sur les deux rives du Nil, les orages du ciel qui se mêlaient quelquefois aux scènes des combats, et jusqu'aux apparitions miraculeuses dont l'aspect troublait les musulmans, tout est retracé fidèlement, tout s'anime, tout paraît vivant sous la plume du chroniqueur italien. La seconde relation est l'ouvrage d'un prêtre de Cologne[2], Olivier Scholastique, qui a peut-être moins de vivacité dans ses récits, mais non moins de vérité et de naturel. Après avoir raconté les travaux glorieux et les longs malheurs du siége de Damiette, il nous montre cette ville conquise « que la guerre, l'épidémie et la famine » avaient remplie de funérailles; on ne voyait que des » cadavres dans les maisons, dans les rues et sur les » places publiques. Les morts tuaient les vivants; le

[1] Mémorial des Podestats de Reggio (*Bibliothèque des Croisades*).

[2] Olivier Scholastique (*Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

» fils près de son père expirant, l'esclave près de sa » maîtresse étendue à terre, périssaient de faiblesse » et de langueur; les petits enfants demandaient du » pain, lorsqu'il n'y avait plus personne pour leur en » donner. »

Olivier Scholastique fut un des prédicateurs les plus renommés de la sixième croisade, et, pendant le siége de Damiette, il construisit des machines qui firent l'admiration des guerriers chrétiens; mais il parle de lui-même avec tant de réserve et de modestie, que son nom est resté presque inconnu à la postérité, et que son histoire a été attribuée à Jacques de Vitri. Nos recherches nous ont conduit à reconnaître cette injustice, accréditée par l'opinion de quelques savants [1], et le fruit le plus doux de nos travaux est de rendre à un de nos vieux chroniqueurs la gloire qui lui appartient.

CONCLUSION.

Arrivé au terme d'un long travail, nous regardons autour de nous, et la marche politique du monde nous inspire de curieux rapprochements.

Rappelons-nous un moment l'état où les croisades ont laissé l'Orient, et voyons quel est l'état de l'Orient dans les jours où nous sommes. A la fin des expéditions de la croix, les puissances musulmanes tombaient toutes en décadence; on pourrait croire que les nations mahométanes avaient épuisé dans leur lutte contre

[1] Voyez à ce sujet la fin de notre article sur Jacques de Vitry (*Bibliothèque des Croisades*). Nous avons eu aussi le bonheur de retrouver l'histoire des croisades, écrite en vieux français par Bernard le Trésorier, histoire qu'on croyait perdue (Voyez la *Bibliothèque des Croisades*).

Digitized by Google

les invasions latines tout ce qu'elles avaient de sève et de vigueur. Aucune de ces puissances n'a pu se relever avec éclat depuis cette époque. L'islamisme a perdu sa force; les institutions qu'il a fondées n'ont fait que dépérir. Les tentatives de réforme et de renouvellement social en Asie n'ont abouti qu'à rendre plus rapide et plus complète la chute de l'empire du Coran. C'est en vain que la loi du prophète arabe s'efforce de retenir l'Orient, qui lui échappe; la loi chrétienne victorieuse va commencer de nouveaux destins pour ces lointains pays, d'où elle nous est venue.

Dans l'histoire des sociétés, il se rencontre des révolutions qui marchent lentement à travers les âges et parmi les peuples divers : la providence les dirige, le temps seul les mûrit et les achève, et l'homme peut à peine les apercevoir et les juger, parce que l'homme n'occupe qu'un point dans l'espace et dans la durée. Il en est de ces révolutions comme des comètes voyageuses qui s'avancent dans l'immensité et qu'on aperçoit à de grands intervalles: elles apparaissent à une génération et ne se montrent ensuite qu'à des générations éloignées. Nous ne voulons pas dire par là que nous soyons revenus au temps des croisades; mais il nous semble du moins que le vaste et mystérieux travail des guerres saintes qui avait pour but la conquête et la civilisation de l'Asie, se reproduit dans plusieurs des grands événements dont nous avons été témoins et dans ceux qui se préparent. Aujourd'hui, comme au temps des guerres sacrées, tous les lieux où les croisées plantèrent leurs étendards fixent l'attention de l'Europe chrétienne : la Grèce, Constantinople, l'Afrique, l'Égypte, la Syrie, la Méditerranée et ses îles, sont les points sur lesquels maintenant les fils des vieux

Digitized by Google

Francs attachent leurs regards. Un tel retour des idées et des instincts des peuples ne tiendrait-il pas à une grande révolution qui dans l'antiquité et dans le moyen âge tendait à rapprocher l'Orient de l'Occident?

FIN DU TOME SIXIÈME ET DERNIER.

Digitized by Google

TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE XXI.

CHAP. I. ESPRIT DES CROISÉS 4

CHAP. II. Humilité chrétienne et fraternité des guerriers de la croix. 12

CHAP. III. De la superstition et de la magie dans les croisades; de la crédulité des croisés. 22

CHAP. IV. Barbarie des Francs dans les croisades; mœurs et morale des croisés. 30

CHAP. V. De la multitude qui suivait les croisés. 40

CHAP. VI. Divertissements des croisés. 47

CHAP. VII. Des femmes dans les croisades. 56

CHAP. VIII. Législation des croisés. 64

CHAP. IX. Du rassemblement des armées chrétiennes, et des moyens de se procurer de l'argent dans les croisades. 73

CHAP. X. Des approvisionnements et de l'entretien des armées chrétiennes dans les croisades. . . . 83

CHAP. XI. Des armes des croisés et de leur manière de combattre. 92

Digitized by Google

CHAP. XII. Continuation du même sujet. 100
CHAP. XIII. Discipline des croisés. 107
CHAP. XIV. Diplomatie des croisades. 115
CHAP. XV. Continuation du même sujet. 124
CHAP. XVI. Ce qui se passait en Europe pendant les croisades. 132
CHAP. XVII. Continuation du même sujet. 142

LIVRE XXII.

CHAP. I. INFLUENCE ET RÉSULTAT DES CROISADES. Idées générales. 151
CHAP. II. De la France. 160
CHAP. III. De l'Angleterre. 168
CHAP. IV. De l'Allemagne. 176
CHAP. V. De l'Italie. 183
CHAP. VI. De l'Espagne. 191
CHAP. VII. Des papes. 197
CHAP. VIII. De la noblesse. 207
CHAP. IX. De la chevalerie. 216
CHAP. X. Du clergé. 226
CHAP. XI. Des monastères. 237
CHAP. XII. Continuation du même sujet. 246
CHAP. XIII. Des serfs. 255
CHAP. XIV. Affranchissement des communes. 264
CHAP. XV. Continuation du même sujet. 274
CHAP. XVI. De l'ordre judiciaire. 280
CHAP. XVII. De la navigation et du commerce. 292
CHAP. XVIII. De l'industrie, de quelques productions d'Orient. Géographie. 302

Digitized by Google

CHAP. XIX. Écoles, universités, sciences du droit, de la physique et de la médecine.. 312
CHAP. XX. Étude des langues, littérature. 325
CHAP. XXI. Des Chroniques. 340
CHAP. XXII. Continuation du même sujet. 355
CONCLUSION. 370

FIN DE LA TABLE DU TOME SIXIÈME ET DERNIER.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES.

(Les chiffres romains indiquent le volume et les chiffres arabes la page.)

A

ACC

Aaron-al-Réchid, envoie des présents à Charlemagne, I, 18; traite les chrétiens comme ses propres sujets, 19.

Abaga, kan des Tartares, envoie des ambassadeurs à la cour de Rome et à plusieurs princes de l'Occident, V, 38; ils assistent au concile de Lyon en 1274, 97.

Abassides (les), fondent la ville de Bagdad, I, 17; leur fortune diverse dont les chrétiens éprouvent les effets, 17, 18. 25; leur haine contre les Fatimites, II, 229, 241.

Abbas, calife de Bagdad, le dernier de ses successeurs périt misérablement, V, 6.

Abbés, obtiennent la permission de porter la mitre, V, 98, note.

Abbesse du couvent de Sainte-Claire à Ptolémaïs, exhorte ses sœurs à se mutiler le visage, et se coupe elle-même le nez avant de tomber entre les mains des Turcs, V, 141.

Abdallah, père de Mahomet, I, 10.

Abou-Abdallah-Mohamed, envoie des ambassadeurs à Louis IX, V, 58, 61; appelle tous les princes musulmans à son secours, 62; fait la paix avec des princes chrétiens 78.

Abou-Becker, beau-père de Mahomet, lui succède, I, 12.

Accien, gouverneur d'Antioche, I, 229, 236; est assassiné dans sa fuite après la prise de cette ville, 251.

ADO

Achard de Montmerle, prend la croix I, 130.

Acomat, sultan d'Égypte, secoue le joug de la Porte, V, 346.

Acre ou *Ptolémaïs*. Voyez *Ptolémaïs*.

Adalbert (saint), prêche le christianisme aux Prussiens; son martyre, III, 301.

Adèle, comtesse de Blois, oblige son mari, déserteur de la croisade, à retourner en Orient, I, 129, 376; VI, 60.

Adèle, mère de Philippe-Auguste, a l'administration du royaume pendant la croisade de son fils, II, 313.

Adémar de Monteil ou *Adhémar*, évêque du Puy, demande le premier à marcher contre les infidèles, I, 79; est nommé légat apostolique à l'armée des croisés, 89; son caractère, 135; il exhorte les croisés. 204, 205, 209; perte de son étendard, 216; il s'efforce de réformer les mœurs des croisés, 221; il fait ensemencer les terres voisines d'Antioche, 224; harangue les croisés devant le pont de l'Oronte, 268; sa mort, 281; il apparaît aux croisés, 297, 340.

Ader, sultan d'Égypte, le dernier des Fatimites; sa mort, 241.

Adolphe de Mons; sa conduite au siége de Damiette, III, 314.

Adolphe, comte de Schawenbourg, prend la croix, III, 20.

Adoption; ce qu'elle était au moyen âge et chez les Romains, I, 143; cé-

Digitized by Google

rémonies de l'adoption, 144, noté.
Adrien VI, pape, n'ose secourir les hospitaliers, V, 342; déclare la guerre à la France; sa mort, 343.
Ænéas Sylvius, évêque de Sienne, prêche la croisade contre les Turcs, V, 263, 265, 269; rédige l'apologie du pape au sujet de l'emploi des décimes, 275; succède au pape Calixte III, 275. Voyez *Pie II*.
Afaal, commandant les musulmans à la bataille d'Ascalon, I, 360.
Afdal, fils aîné de Saladin, fait une excursion dans la Galilée, II, 266; est proclamé sultan de Damas, III, 4; son caractère, 5; ses guerres avec son frère Aziz, 6; il change de conduite, 7; on le chasse de Damas, 9.
Afrique, ville, assiégée par les Génois, V, 190-198.
Agnès, fille de Louis VII, roi de France, et veuve de deux empereurs de Constantinople; ses malheurs, III, 179.
Agnès de Méranie; effets de son mariage avec Philippe-Auguste, III, 60.
Aïbek, successeur de Saladin; sa mort, V, 5.
Aithon, roi d'Arménie, IV, 159.
Alain, évêque d'Arras, prend la croix, II, 130.
Alain Fergent, duc de Bretagne, revient dans ses États après la prise de Jérusalem, I, 374.
Albanie; cette province résiste pendant vingt ans à toutes les forces des Turcs; elle succombe avec Scanderberg, V; 289.
Albéron, archidiacre de Metz; sa conduite au camp des croisés, I, 212; sa mort, 213.
Albert, archevêque de Mayence, nomme les prédicateurs du jubilé, V, 338.
Albert, comte de Blaudrat, prend la croix, I, 377.
Albert, comte d'Hapsbourg, prend la croix, III, 20.
Alberti (Pierre), soldat vénitien; sa bravoure, III, 174.
Albigeois; leur croyance, III, 267; persécution qu'ils éprouvent, 269; croisade prêchée contre eux; ils sont exterminés, 270, 271; leurs erreurs condamnées au concile de Rome, 286, 287; détails sur la croisade, 421; elle est continuée par Louis VIII, IV, 10.
Alemar de Selingan; sa vie aventureuse, IV, 300.
Alexandre IV, pape, prêche une croisade contre un seigneur italien, IV, 342; envoie des ambassadeurs au chef des Tartares, V, 8; assemble des conciles, *ibid.*; exhorte les chrétiens contre les musulmans 8, 11; ses manifestes contre la maison de Souabe, 11; sa mort, 12.
Alexandre VI, pape, s'oppose vainement à la marche de Charles VIII en Italie, V, 312; est accusé de la mort de Gem, frère de Bajazet II, 314; ses efforts pour organiser une croisade contre les Turcs, 318; sa mort, 319.
Alexandre VII, pape, forme une ligue entre les princes chrétiens contre les Turcs, V, 371; accueille froidement les propositions de Louis XIV à cette occasion, 372.
Alexandrie, ville prise par les Turcs de Syrie, II, 231; reprise par les chrétiens, 232; est ravagée par la peste, III, 254; prise et pillée par les croisés, V, 188.
Alexis Comnène, empereur de Constantinople, implore le secours des princes d'Occident, I, 67; reçoit les premiers croisés, 100; accueil qu'il fait à Pierre l'Ermite, 106; fournit des vaisseaux aux croisés, 114; se repent d'avoir appelé les croisés à son secours, 138; son portrait, 139; envoie des ambassadeurs aux croisés et les fait attaquer par ses troupes, *ibid.*; fait la paix avec Godefroy de Bouillon, 141; envoie son fils en otage à l'armée des croisés, 143; se met tout à fait sous leur protection, 143; son entrevue avec Bohémond, prince de Tarente, 145; il le comble de présents, 147; sa politique astucieuse, 148; il enlève Nicée aux croisés, 166; ses troupes abandonnent les croisés devant An-

Digitized by Google

tioche, 220; il s'avance en personne à leur secours, 258; il s'arrête dans sa marche, 259; il leur fait promettre son concours, 300; sa perfidie envers de nouveaux croisés, 378, 379; il cherche à se justifier en rachetant des captifs, II, 32.

Alexis, frère d'Isaac l'Ange, empereur de Constantinople, repousse les exhortations d'Innocent III pour une nouvelle croisade, III, 58; lui envoie des ambassadeurs pour qu'il empêche les croisés de lui faire la guerre, 99, 100; son caractère, 104; discours qu'il fait tenir aux croisés, 116; sort de Constantinople à la tête d'une armée et rentre sans combattre, 120, 121; sa fuite, 127; emprisonnement de sa femme, 128; il rassemble ses partisans et s'enfuit de nouveau à l'approche des troupes de son neveu, 143; fait arracher les yeux à son gendre Murzufle, 213; ses aventures; il meurt oublié dans un monastère, 215.

Alexis, fils d'Isaac, empereur de Constantinople, s'échappe de la prison où son oncle le tenait enfermé, III, 87; envoie demander des secours aux princes croisés, 88, 94; vient à Zara, 102; ses promesses aux croisés, 103; est reconnu empereur à Duras, à Corfou, 106; à Andros, 110; son arrivée devant Constantinople, 118; il y fait son entrée, 131; il partage la souveraine puissance avec son père, 132; il se met sous la protection des croisés, 139, et dépouille les églises pour s'acquitter envers eux, 141; il va combattre les partisans de son oncle, 143, et revient triompher à Constantinople, 147; il se brouille avec les croisés, 156; ses sujets se révoltent contre lui, 159; il implore et repousse tour à tour les secours des croisés, 160, 161; il meurt empoisonné, 162.

Alfonse, comte de Saint-Gilles et de Toulouse, prend la croix, II, 129.

Ali, détails historiques sur cette dynastie, II, 466.

Alix, princesse d'Antioche; son ambition, II, 90, 91; elle se retire à Laodicée, 92.

Alix, sœur de Philippe-Auguste; Richard refuse de l'épouser, II, 368.

Allemands; prennent la croix avec enthousiasme, I, 81, 97, 377; sont massacrés par les Hongrois, 108; et anéantis par les Turcs, 387, 388; caractère des croisés de cette nation, VI, 38; troubles occasionnés par les divisions d'Othon et du prince de Souabe, III, 60; par les démêlés d'Othon avec le pape, 283; état de ce pays après l'excommunication de Frédéric II, IV, 131; au temps de Luther, V, 339, 340; pendant les croisades, VI, 176.

Almanon, calife, protége les chrétiens de Jérusalem, I, 19.

Almansor, prince maure, pille le reliquaire de Saint-Jacques de Compostelle, III, 425.

Almoadam Touranschah est proclamé sultan d'Égypte, IV, 198; il se montre jaloux de son autorité, 226; refuse une trêve aux chrétiens si Louis IX ne lui est livré en otage, 231; il harangue ses troupes, 233; envoie des habits à Louis IX, son prisonnier, 249; il traite de sa rançon, 253; conspiration contre lui, 256; son entrevue avec Louis IX, 257; sa mort, 258, 259.

Alphonse, roi de Naples, demande des secours au pape contre Charles VIII, et négocie avec Bajazet, V, 311, 312; il se retire dans un monastère, 313.

Alphonse de Brienne prend la croix, V, 36.

Alphonse, duc de Poitiers, frère de Louis IX, prend la croix, IV, 124, 155; V, 36; ses préparatifs pour la croisade, IV, 191, 195; il arrive à Damiette, 196; combat au camp de Mansourah, 223; est fait prisonnier, 241; sa délivrance, 273; il retourne en Europe, 285; il abolit la servitude dans ses provinces, V, 48; son arrivée en Afrique, 60; sa mort, 83.

Alphonse le Sage, roi de Castille, se prétentions à l'empire d'Allemagne V, 12, 52; envoie des ambassadeurs au

Digitized by Google

sultan Bibars, 18; prend la croix, 44; envoie des troupes et de l'argent au roi d'Aragon, 45.

Alphonse, prince de la maison de Bourgogne; ses conquêtes en Portugal, il est proclamé roi, II, 196.

Amaury, roi de Jérusalem, succède à son frère Baudouin III; son caractère, II, 223, 240; ses conquêtes en Egypte, 226, 227; il traite avec le sultan de ce pays, 230; VI, 117; son mariage, II, 233; il prend d'assaut la ville de Bilbéis, 236; écoute les propositions des Égyptiens, 237, et échoue dans la conquête qu'il méditait, 238; il va chercher des secours à Constantinople, 240; sa mort, 243.

Amaury, roi de Chypre et de Jérusalem, épouse la veuve d'Henri de Champagne, III, 43; comment il écarte les prétentions de la fille d'Isaac, ancien roi de Chypre, 241; sa conduite sur le trône de Jérusalem, 256; sa mort, 258.

Amaury, patriarche d'Antioche; ses différends avec Renaud de Chatillon, II, 223.

Amaury de Montfort prend la croix, IV, 42; entraîne les croisés devant Gaza, 55; sa valeur, 57; il est fait prisonnier, 58.

Amazones; marchaient avec les croisés, II, 192.

Amérique; sa découverte, V, 319; VI, 298.

Amicie de Courtenay prend la croix, V, 36.

Amurat; comment il traite l'empereur de Byzance, V, 205; fait la paix avec les chrétiens, 226; abdique et s'ensevelit dans un couvent, *ibid.*; en sort et marche contre les croisés, 231; il détruit l'armée de Ladislas, 232, 233; retourne dans sa retraite et est obligé de se remettre à la tête de ses troupes 234; sa mort, *ibid.*

ncyre, ville, I, 380, 381, 383.

ncyre (bataille d'), V, 218.

ndré II, roi de Hongrie, prend la croix, III, 293; se met à la tête des croisés et les conduit à Ptolémaïs, 304; retourne en Europe, 310, 311.

André d'Antioche (le frère); discours qu'il adresse à Philippe de Valois, V, 179.

André d'Avesnes, conduit les croisés flamands dans une forteresse au pied du mont Carmel, III, 310.

André de Champlitte, commande une partie des croisés au siége de Constantinople, III, 119.

André de Vitry, prend la croix, IV 42.

André Paléologue, despote d'Achaïe, cède à Charles VIII tous ses droits à l'empire d'Orient, V, 313.

Andrinople; incendie de cette ville et massacre de ses habitants, II, 154, 221; est assiégée et prise par les croisés, 229, 321; est défendue contre les Bulgares par dix chevaliers, 382; devient le siége de l'empire turc, V, 184.

Andronic, empereur grec, reconnaît la suprématie de l'Église romaine, V, 201; est détrôné et tué par le peuple de Constantinople, III, 159.

Angelus; son origine, V, 268.

Angleterre; les Anglais prennent la croix avec enthousiasme, I, 81; II, 144, 311; IV, 11; influence et résultats des croisades dans ce pays, VI, 168.

Anschaire (saint), va prêcher le christianisme aux Prussiens, III, 302, note.

Anseau de Cayeux, croisé français, III, 119.

Anselme de Ribaumont, comte de Bouchain; récit merveilleux de sa mort, I, 294, 295; sa lettre à l'archevêque de Reims, VI, 13.

Anselme, évêque de Milan, prend la croix, I, 377, 383.

Antioche; sa description, I, 207; est assiégée par les croisés, 210 et suiv.; leur est livrée par trahison, 249; les Turcs se réfugient dans la citadelle, 251; malheur des chrétiens dans cette ville, 256, 259; ils détruisent l'armée musulmane, 270, 274; rétablissent le culte chrétien dans cette ville, 278, et l'érigent en principauté, 280; sa destruction par le sultan Bibars, V, 24, 26.

Digitized by Google

Antiochette, ville capitale de la Pisidie, ouvre ses portes à l'armée des croisés, I, 181.
Antonin (saint), harangue le pape Calixte III, V, 266.
Antonin (saint), *de Plaisance*; son pèlerinage à Jérusalem, I, 8, 9.
Apostoliques (secte des); son origine, III, 268.
Apparitions, miracles, prédictions, prodiges etc., en faveur ou contre les croisés. Feu sacré dans l'église du Saint-Sépulcre, I, 43; croix dans le ciel, 86. IV, 11; oies envoyées à la conquête de Jérusalem, etc., I, 87, 88; lune ensanglantée, 126, 312; apparition de Jésus-Christ et de la Vierge, 262, 296; II, 383; V, 21; de saint André, I, 263; réunion de toutes les étoiles dans un jardin, 286; miracle de la sainte lance, 296, 297; saint Georges vient secourir les croisés, 339; morts combattant pour les croisés, 340; songes prophétiques, 354; nuages de feu; insectes ailés, 375; deux soleils; pluies d'étoiles, II, 37; éclipse de soleil, 161; annonce de la prise de Jérusalem en Occident, 296, 316; éclipse de lune présageant la prise de Damiette, III, 314; lumière céleste qui brille sur les chrétiens restés sans sépulture, V, 21; chien de Notre-Dame, 193; deux comètes, 267; milices célestes combattant les Turcs au siége de Rhodes, 301; prédictions de la mère de Kerbogâth, sultan de Mossoul, VI, 23; mort de deux magiciennes au siége de Jérusalem, 23; esclave syrienne sortant vivante d'un rocher, 24; homme jouant avec des serpents, et massacré par les croisés, comme magicien, 24; aventure d'un chevalier de Picardie, qui avait fait un pacte avec le Diable, 25; ange vert qui met en fuite l'armée des Francs, 27; diverses autres apparitions, *ibid*; flamme céleste tombée dans le camp des Turcs, 28; apparition de l'évêque du Puy après sa mort, 29; croisés tués à Antioche, devant l'Éternel, 77; apparition d'une croix miraculeuse à la bataille de Ramla, 105; chien miraculeux, 111; aurore boréale pendant le siége d'Antioche, 134; la lune descend sur la terre après la prise de Jérusalem, 320.
Arabes Bédouins. Voyez *Bédouins*.
Archambaud de Bourbon, prend la croix, II, 129; abandonne les pèlerins confiés à son commandement et s'embarque pour la Palestine, 173.
Archambaud, le dernier de cette famille, prend la croix, IV, 125; sa mort, 157.
Archas, ville, assiégée par les croisés, I, 293, 302.
Arculphe (saint); son pèlerinage à Jérusalem, I, 15.
Argon, empereur mogol, reçoit une ambassade du pape Nicolas IV, V, 156; sa mort, 157.
Arménie (petite; devient une province chrétienne, I, 192; est érigée en royaume, II, 79; est envahie par les mameluks et par les Tartares, V, 111, 156.
Arméniens; dévouement de cinquante Arméniens pour la délivrance du roi de Jérusalem, prisonnier des musulmans, II, 63, 64; les Tartares en massacrent vingt mille, III, 231; ils reconnaissent la suprématie du pape, V, 221.
Armoiries; comment elles s'établissent dans les familles, VI, 211; origine des armes de la ville de Brême, I, 46.
Arnaud, comte de Comminges, donne ses biens au clergé, *vu* la fin prochaine du monde, I, 35.
Arnaud de Bresse veut rétablir à Rome l'autorité des tribuns et des consuls, II, 121.
Arnoul, prédicateur flamand, II, 143, 197.
Arnould, évêque de Lisieux, prend la croix, II, 130.
Arnould de Rohes, chapelain du duc de Normandie, conteste les miracles de la sainte lance, I, 296; exhorte les croisés, 328; es nommé patriarche de Jérusalem, 356; réclame les richesses enlevées aux mosquées, 357; VI, 282.

Digitized by Google

Arsouf; ville prise par les musulmans, V, 17.
Arsur, ville assiégée par Godefroy de Bouillon; singulière défense de ses habitants, II, 3; deuxième siége de cette ville, 22; sa destruction, V, 17.
Arsur (bataille d'), II, 402, 405.
Artésie, ville prise par les croisés, I, 203; bataille d'Artésie, II, 60.
Artillerie; employée pour la première fois par les Turcs au siége de Byzance, V, 241.
Arundel (le comte d'); se rend au siége de Damiette, III, 323.
Ascalon (batailles d'), gagnées par les croisés, I, 362, 367; II, 251.
Ascalon (ville); Godefroy et Raymond s'en disputent la possession, I, 369; est assiégée et prise par Baudouin, II, 214-219; capitulation honorable que lui accorde Saladin, 282; est détruite par les musulmans, 407, et rebâtie par les croisés, 413; est démolie pour la seconde fois, 438.
Assassins ou *Ismaëliens*; leur origine, II, 75, 465; leur fanatisme, 77; deviennent tributaires de l'ordre du Temple, 78.
Assises de Jérusalem, II, 9, 457; IV, 333; VI, 64, 272 281, 291.
Athènes. Conquise par les Francs et érigée en duché, III. 222; est ruinée par les Turcs. V, 276; est ravagée par les Vénitiens, 237; tombe au pouvoir des Chrétiens. 389.
Attalie ou *Satalie*, ville grecque; arrivée des croisés devant cette ville, II, 169; les habitants refusent de les recevoir, 170, 172; est ravagée par la peste et détruite par les Turcs, 174; pillée par le cardinal Carrachi, V, 57.
Aubusson (d'), grand maître de l'ordre de Saint-Jean, défend l'île de Rhodes contre les Turcs, V, 301; retient prisonnier le prince Gem, fils de Mahomet II, 306; lettre que lui adresse Bajazet à cette occasion, 308.
Augustin (saint) prêche contre les pèlerinages à Jérusalem, I, 5.
Avesnes (Gérard d'); comment les habitants d'Arsur le font servir à leur défense contre les croisés, II, 3; son courage héroïque; on le renvoie à Godefroy, 5; il assiste au siége de Ptolémaïs, 349, 352; combat à la bataille d'Arsur, 403; sa mort, 405.
Avesnes (Jacques d'), fils du précédent, prend la croix, III, 67; est blessé au siége de Constantinople, 121.
Aveugles (hospice des) de Rouen, IV, 331; fondation des Quinze-Vingts à Paris, *ibid.*
Aymar, seigneur de Césarée, et l'évêque de Ptolémaïs, vont demander à Philippe-Auguste un roi pour Jérusalem, III, 261.
Aymeristes (secte des), III, 268.
Ayoub défend la ville de Damas contre les entreprises des chrétiens, II, 187.
Ayoubites (dynastie des); ses commencements, II, 187; troubles qu'elle éprouve, III, 6; sa fin, IV, 265.
Aziz, fils de Saladin, se fait proclamer souverain du Caire, III, 3; fait la guerre à son frère Afdal, sultan de Damas, 5, 6.
Azoparts (Éthiopiens); combattaient un genou en terre, I, 364.

B

Bacon (le chancelier); son zèle pour les croisades, V, 392.
Bagdad, ville, I, 25; assiégée et prise par les Tartares Mogols, V, 6.
Bailleul (Jean *de*), roi d'Ecosse, prend la croix, V, 44.
Bajazet I, sultan des Turcs; ses conquêtes, V, 207; défait Sigismond, 210, 211; fait massacrer les prisonniers français, 212; discours qu'il tient au duc de Nevers, Jean sans Peur, 213; est vaincu et pris par Tamerlan, 218, 219.

Digitized by Google

Bajazet II, fils de Mahomet II, lui succède, V, 305; son frère lui dispute la couronne, il l'oblige à fuir, 306; ses efforts pour empêcher son retour, 308, 309, 314; ses conquêtes, 318; il irrite l'armée contre lui, et est détrôné, 325.

Balac, prince d'Alep, s'empare des princes d'Edesse et du roi de Jérusalem qui voulait les délivrer, II, 62, 63; est tué par Joscelin de Courtenai, 70.

Balbec, ville détruite par un tremblement de terre, III, 255.

Baléan d'Ibelin entreprend de défendre Jérusalem contre Saladin, II, 284; obtient une capitulation honorable, 287; comment il rachète de l'esclavage une partie des habitants, 291.

Balian de Naplouse, croisé, II, 276.

Bar (le comte *de*) prend la croix, II, 42; sa conduite à la bataille de Gaza, 56; sa mort, 57, 58.

Barthélemi, prêtre de Marseille, fait connaître aux croisés le lieu où doit se trouver la sainte lance, I, 263; ses nouvelles visions, 296; se soumet à l'épreuve du feu, 298; sa mort, 299.

Barthélemi (le sire) ou *Télima*, se retire dans le château de Marakia, d'où il ravage les terres du voisinage, V, 115; tue son fils, 116; est abandonné par les chrétiens, et devient leur plus implacable ennemi, *ibid.*

Basile, empereur grec, fait crever les yeux à quinze mille Bulgares, I, 98.

Batou, chefs des Mogols; ses conquêtes, IV, 86.

Baudouin, frère de Godefroy de Bouillon, prend la croix, I, 122: sa conduite au siége de Nicée, 160; enlève la ville de Tarse à Tancrède, 185; leur réconciliation, 189; mort de sa femme, 192; sa liaison avec un prince arménien, 193; il quitte les croisés, 194; ses conquêtes, 195; est adopté par le prince d'Édesse, 199, 200; sa puissance, 201; fait des présents aux chefs croisés, 236; adopte les usages de l'Asie, VI, 68; son pèlerinage à Jérusalem, II, 6, 10; VI, 85; cède son comté d'Edesse, II, 14; bat les Turcs, 15; est proclamé roi de Jérusalem, 16; ses excursions autour de cette ville, 17, 18, 20; se fait couronner à Bethléem, 18; ses démêlés avec Tancrède, 19; son humanité, 20; bat les Egyptiens à Jaffa, 26; est battu à son tour, 28; sa fuite, 29, 30; il s'empare de Ptolémaïs, 34; de Tripoli, 42; de Beyrouth, 44; de Sidon, 45; il s'unit aux musulmans de Damas, 50; ses excursions dans le désert et en Egypte, 51, 52; sa maladie, 53; sa mort, 54; son éloge, 55.

Baudouin II, dit du *Bourg*, prend la croix, I, 122; est secouru par Tancrède, 315; il entre un des premiers dans Jérusalem, 340; est nommé prince d'Edesse, II, 14; ses discussions avec Tancrède, 35, 41; sa captivité, 37, 40; est élu roi de Jérusalem, 59; bat les musulmans devant Antioche, 62; est fait prisonnier, 63; cinquante Arméniens se dévouent pour sa délivrance, 63, 64; traite de sa rançon, 71, rentre à Jérusalem, 72; fait le siége de Damas, 86; sa mort, 86, 87; ses démêlés avec le clergé, VI, 38, 232; ses institutions, II, 88; VI, 272.

Baudouin III, fils de Foulques, roi de Jérusalem, succède à son père, II, 99; son éloge, 100; entreprend une guerre injuste, 101; malheurs de son armée regardés comme une punition du ciel, 103; se rend à l'assemblée générale des croisés, à Ptolémaïs, 179; assiége Damas, 183, 189; ses démêlés avec sa mère, 203; fait le siége d'Ascalon, 214, et s'en empare, 219; dépouille injustement les Arabes, 220; est vaincu par Noureddin, et le bat à son tour, *ibid.*; son mariage, 221; il apaise les troubles d'Antioche, 222; sa mort, 223.

Baudouin IV, fils d'Amaury, roi de Jérusalem, succède à son père, II, 245; ses excursions au delà du Liban, 247; bat les musulmans sous les murs d'Ascalon, 251; sa maladie, 253, 257; con-

Digitized by Google

clut une trêve avec Saladin, 254; abandonne l'administration de son royaume à Guy de Lusignan, 257; la lui retire, et la donne à Raymond comte de Tripoli, 259; sa mort, 263.

Baudouin V, âgé de cinq ans, est couronné roi de Jérusalem, II, 259; sa mort, 263.

Baudouin, comte de Flandre; motifs qui lui font prendre la croix, III, 66; il se dépouille de ses biens pour payer les Vénitiens, 83; il commande l'avant-garde des croisés devant Constantinople, 119, 124; il occupe les tentes impériales, 175; envoie des reliques à Philippe-Auguste, 193; est élu empereur de Constantinople, 200; rend hommage au saint-siége, 206; mort de sa femme, 211; ses démêlés avec le marquis de Montferrat, 216, 220; fait le siége d'Andrinople, 226; est pris par les Bulgares, 228; sa mort, 234.

Baudouin, empereur de Constantinople; ses malheurs, IV, 44, 45, 106, 108, 162; V, 13, 14; incertitude de son sort. VI, 140.

Baudouin, archevêque de Cantorbéry, prêche la guerre sainte, II, 310.

Baudouin, comte de Hainaut prend la croix, I, 122; interpelle Robert de Paris, 146; est surpris par les Turcs, 279; dévouement de sa femme, 372.

Baudouin de Gand; sa mort héroïque, I, 162.

Baudouin de Ramla; refuse de rendre hommage à Guy de Lusignan, II, 265.

Baudouin de Reims, IV, 174, aborde un des premiers devant Damiette, 175.

Baudouin, prêtre, est élu archevêque de Césarée, II, 24; entretient une plaie sur son front pour s'attirer les aumônes des fidèles, *ibid.*

Baudri, évêque de Laon, livre le duc Robert à son frère, VI, 229.

Béatrix, femme du duc d'Anjou; son ambition, V, 31, 32.

Beaufort (le duc *de*) va combattre les Turcs, V, 375; sa mort, 376.

Beauveau (le comte *de*) va combattre les Turcs, V, 375.

Bédouins (Arabes); attaquent les croisés, I, 48; IV, 187; leurs mœurs, II, 75.

Béla, roi de Hongrie; accueil qu'il fait aux croisés, II, 319; fait jurer à son fils d'accomplir son vœu pour la croisade, III, 294.

Béla IV, roi de Hongrie, ne peut résister aux Tartares, IV, 88.

Belgrade, ville assiégée par les Turcs, V, 268, 341, 396.

Bélisaire; ses conquêtes en Afrique, I, 7.

Benoît XII, pape; son zèle pour les croisades, V, 178, 180; comment il se préserve de la peste, 182, note; entreprend vainement de rétablir la paix dans la chrétienté, 183.

Bérenger II, comte de Barcelonne; son pèlerinage à Jérusalem, I, 49.

Bérengère; sa liaison avec le roi d'Arragon, V, 44.

Bérengère de Navarre se rend en Sicile, II, 368; son mariage avec Richard, roi d'Angleterre, 375; vient le rejoindre à Joppé, 407; VI, 58.

Bernard (saint); son portrait, II, 120; reproches qu'il adresse à Louis VII, 122; est chargé de prêcher une nouvelle croisade, 125; ses discours à l'assemblée de Vezelay, 126; effets qu'ils produisent, 129; refuse le commandement de la guerre sainte, 131; VI, 73; se rend en Allemagne, où il prêche en faveur des juifs, II, 132; VI, 143; exhorte l'empereur Conrad à prendre la croix, II, 133; ses miracles, 136, 137; revient en France où il reprend ses prédications, 138; conseille à Louis VII de faire contribuer les juifs aux frais de la guerre sainte, 146; regardait la croisade comme le chemin du ciel et y appelait tous les malfaiteurs, 192; adresse au pape une apologie de sa conduite, 200; VI, 5; sa mort, II, 205; son éloge, 206; son opinion sur les procès, VI, 283.

Digitized by Google

Bernard de Menton (saint) fonde deux hospices dans les Alpes, I, 40.
Bernard de Saint-Vallier, entre un des premiers dans Jérusalem, I, 340.
Bernard, moine; son voyage à la terre sainte en 870, I, 20.
Bernard, solitaire de Vincennes, excite Philippe-Auguste contre les juifs, II, 306.
Bernard, duc de Carinthie, se dévoue pour sauver l'armée des croisés allemands, II, 163.
Bernard de Montagnac (Pierre) prend la croix, I, 136.
Bernard de Montmirail est pris par les musulmans, III, 153.
Bertrand, fils de Raymond, comte de Saint-Gilles, vient en Orient; ses conquêtes, II, 41; devient comte de Tripoli, 42, 43.
Bertrand Duguesclin, V, 187.
Bessarion, cardinal, V, 278, 290.
Bethléem; heure à laquelle cette ville fut prise par Tancrède, I, 312.
Beyrouth, ville prise et détruite par Baudouin, II, 43, 44; assiégée par Saladin, 256; reprise par les chrétiens, III, 28.
Bibars-Boudocdar commande les musulmans après la mort de Fakreddin, IV, 209; tue les sultans Almoadam et Koutous, 259; V, 10; devient sultan d'Égypte, 11; ravage les terres des chrétiens, 15; ses victoires, 16, 17; son pèlerinage à Jérusalem, 18; fait massacrer les défenseurs de Safad, 21; ses succès en Arménie, 22; établit l'*impôt de Dieu*, 23; ses conquêtes en Palestine, 24, 91, 92; va lui-même en ambassadeur près du comte de Tripoli, 26; marche au secours de Tunis, 62; sa lettre au roi de cette ville, 80; fait une trêve avec les chrétiens, 94; ses nouvelles conquêtes, 105; perte de sa flotte, 106; sa mort, *ibid.*; son caractère, 107.
Bibliothèques; les croisés livrent aux flammes celle de Tripoli, II, 43; destruction des bibliothèques de Constantinople, III, 246.
Blanche, reine de France; sa conversation avec son fils au sujet de l'invasion des Tartares, IV, 90; le détourne de la guerre sainte, 127; est nommée régente en l'absence de Louis IX, 152; ses efforts pour le secourir, 297, 299; sa mort, 315; elle fait ouvrir les prisons du chapitre de Notre-Dame, VI, 261.
Blondel; son dévouement pour le roi Richard, II, 452.
Bohême; désordres occasionnés dans ce royaume par l'hérésie de Jean Hus, V, 216.
Bohémond, prince, de Tarente, prend la croix, I, 131; son portrait, 132; conseille à Godefroy de s'emparer de Byzance, 142; il se rend dans cette ville, 145; sa conduite au siége de Nicée, 160; fait brûler des espions turcs, 223; s'empare d'une tente envoyée à Godefroy, 236; ses intelligences avec Phirous, habitant d'Antioche, 239; comment il parvient à se faire livrer cette ville, 240, 249, 250; est assiégé par les musulmans, 255; il fait brûler plusieurs quartiers d'Antioche, 260; VI, 110; ses démêlés avec le comte de Toulouse, I, 282, 289; ses conquêtes en Cilicie, 283; il accompagne les croisés et les abandonne, 292; son pèlerinage à Jérusalem, II, 6, 10; est pris par les Turcomans, 14; comment il recouvre sa liberté après quatre années de captivité, 33; se réunit aux autres princes chrétiens pour faire le siége de Carrhes, 35; il échappe presque seul à leur défaite, 37; se fait passer pour mort, et va à Rome implorer les secours de la chrétienté, 38; épouse la fille du roi de France, *ibid*; réunit une nombreuse armée, 39; entreprend vainement le siége de Durazzo; fait la paix avec l'empereur Alexis, et meurt de désespoir dans sa principauté de Tarente, *ibid.*
Bohémond, fils du précédent, vient en Orient réclamer l'héritage de son père, II, 90; sa mort jette la principauté

Digitized by Google

d'Antioche dans les plus grands désordres, *ibid.*

Bohémond III, prince d'Antioche, est fait prisonnier, II, 228; achète à Saladin une trêve de huit mois, 340; ses démêlés avec les princes d'Arménie, III, 10, 11; sa vieillesse, 258.

Bohémond, prince d'Antioche et de Tripoli, conclut une trêve avec le roi d'Arménie, IV, 159, et avec le sultan Bibars, V, 27; va demander la paix au sultan Kelaoun, 110; lettres que ce dernier lui adresse, 116; sa mort, 118.

Boile de Chartres prend la croix, I, 138.

Boilève, prend la croix, IV, 125.

Boniface VIII, pape, félicite les dames génoises qui avaient pris la croix avec les Tartares, V, 159.

Boniface, marquis de Montferrat, prend la croix, III, 75; est nommé chef de la cinquième croisade, 77; présente le jeune Alexis aux croisés, 102; il les commande au siége de Constantinople, 119; va secourir l'empereur Alexis, 160, 161; occupe le palais de Bucoléon, 179; concourt pour l'empire grec, 197; épouse Marguerite de Hongrie, 201; est fait roi de Thessalonique, 203; rend hommage au saint-siége, 207; ses démêlés avec Baudouin, 216, 220; ses conquêtes en Grèce, 221; sa mort, 235; l'Europe lui doit la culture du maïs, 248; VI, 306.

Boson, roi d'Arles, entreprend une expédition maritime contre les Sarrasins, I, 32.

Bosrha, ville; le commandant de cette place offre aux chrétiens de la leur livrer, II, 101; ils se mettent en marche, et la trouvent mise en état de défense par la femme du traître, 102.

Bouchard, comte de Vendôme, meurt de la peste, V, 64.

Boucicaut (le maréchal de); prend la croix, V, 185; va combattre les Turcs sous Sigismond, 208; est fait prisonnier, 212; revient en France, 214; commande une nouvelle expédition contre les Turcs, 215.

Bouvines (bataille de), II, 451.

Bourbon (le duc), oncle de Charles VI, va combattre les Sarrasins en Afrique, V, 190.

Bourges, lieu de rassemblement des pastoureaux, IV, 295.

Boves (Hugues et Robert de), comtes d'Amiens; prennent la croix, III, 65.

Bracheux (Pierre); sa bravoure, III, 175.

Brêmois; se distinguent à la prise de Beyrouth et de Sidon, II, 46.

Brienne (André et Érard de), II, 351.

Bucoléon, palais des empereurs à Constantinople, III, 179.

Bulgares; leur origine, I, 98; protégent et ravagent l'empire de Constantinople, *ibid.;* lui restent soumis, *ibid.;* massacrent les premiers croisés, 99, 103, 105; embrassent le christianisme par haine contre les Grecs, III, 143; envahissent l'empire grec, 224, 432; ils s'emparent de l'empereur Baudouin, 228.

Bursaki, assassiné dans une mosquée, II, 78.

Byzance. Voyez *Constantinople.*

C

Caire (le); reçoit une garnison chrétienne, II, 232; séjour des prisonniers çais dans cette ville, IV, 251.

Calixte III, pape; son zèle pour la croisade contre les Turcs, V, 266, 267, 271, 273; se sert des trésors amassés pour la guerre sainte, 275; sa mort, *ibid.*

Canabe est couronné empereur de Constantinople, III, 160; incertitude de son sort, 163.

Candie (île de); devient la propriété du

Digitized by Google

marquis de Montferrat, qui la vend à la république de Venise, III, 203; siége et prise de la ville de Candie par les Turcs, V, 375, 376.
Canne à sucre apportée en Europe par les pèlerins, I, 305, VI, 304.
Cannes (jeu des), en usage parmi les croisés, VI, 53.
Cantacuzène, empereur grec, demande au pape des secours contre les Turcs, et s'enferme dans un monastère, V, 204.
Cap de Bonne-Espérance; sa découverte, V, 319; VI, 298.
Capistran (Jean), moine; ses prédications contre les Turcs, V, 263, 267; il concourt à la délivrance de Belgrade, 268; VI, 15; sa mort, V, 269.
Capitation, impôt, V, 42.
Cappadoce; désastres des croisés dans les déserts de la Cappadoce, I, 380.
Carac (forteresse); se défend pendant un an contre Saladin, II, 340.
Caraffe, cardinal, commandant la flotte de Sixte IV contre les Turcs; pille Satalie et Smyrne, V, 293.
Carakoroum, résidence des princes tartares; sa situation, IV, 76.
Caravane d'Égypte surprise par le roi Richard, II, 429; désespoir des musulmans de Jérusalem à cette occasion, 430.
Carroccio char de ralliement dans l'armée chrétienne, II, 356, 398; III, 332.
Carthage; ses ruines, I, 12; sa description, V, 57.
Catalans (troupe de); vient au secours de Constantinople, V, 237.
Cayen, calife de Bagdad, appelle les Turcs à son secours, et leur promet la conquête de l'Asie, I, 51.
Cazan, prince mogol, s'unit aux chrétiens, V, 157; ses conquêtes en Palestine, 158; envoie des ambassadeurs en Europe, *ibid.*; sa mort, 161.
Celano (le comte) appuie les propositions de Pelage au conseil des croisés, III, 349.
Célestin III, pape, excommunie l'empereur d'Allemagne, Henri VI, II, 453; prêche une nouvelle croisade, III, 14, 15.
Célestin IV, pape, IV, 62; exhorte les fidèles à prendre la croix, et leur présente l'humilité comme le seul moyen de triompher des musulmans, VI, 13.
Cencius, préfet de Rome, entreprend le pèlerinage de la terre sainte en expiation d'un sacrilége, I, 23.
Cérularius, patriarche grec, fait prévaloir le schisme commencé par Photius, III, 142.
Césarée; prise de cette ville par les chrétiens; leurs cruautés, II, 23; second siége de cette ville, 96; tombe au pouvoir du sultan Bibars, V, 16.
Césarée de Philippe ou *Panéas*; situation de cette ville, IV, 313; est prise par les croisés, II, 97, 98; IV, 313; par les musulmans, II, 228; assiégée par Amaury, 243.
Césarini (Julien), cardinal, légat du pape près des croisés, V, 224, 228.
Chages, sectaires musulmans, comblent de leurs corps vivants un des fossés de Ptolémaïs, V, 132.
Chalil, sultan d'Égypte, entreprend le siége de Ptolémaïs, V, 128, 130; ordonne à des sectaires de combler vivants un fossé de cette ville, 132; résistance qu'il éprouve, 139; il anime ses soldats, 140; capitulation qu'il accorde aux templiers, 144; fait démolir les remparts et tous les édifices de Ptolémaïs, 145; ses autres conquêtes, *ibid.*
Charan ou *Carrhes* (ville); sa situation, II, 36; les croisés sont forcés d'en lever le siége, 37.
Charlemagne; sa libéralité envers les chrétiens d'Afrique, I, 18; reçoit d'Aaron-al-Réchid les clefs du saint sépulcre et de Jérusalem, 19.
Charles IV, empereur d'Allemagne, veut établir des compagnies blanches pour combattre les Turcs, V, 187.
Charles VI, roi de France, V, 189; envoie des présents à Bajazet, 212; ac-

Digitized by Google

cueil qu'il fait à l'empereur grec, 215; sa maladie. *ibid.*

Charles VII, roi de France, refuse de prendre part à la croisade contre les Turcs, V, 274.

Charles VIII, roi de France; délivre le prince Gem de sa prison, V, 309; va faire valoir ses droits à la couronne de Naples, 311; son entrée à Rome, 312, il achète à prix d'argent l'empire de Constantinople, 313; il entre à Naples, *ibid.*; son couronnement, 316; il revient en France, 317.

Charles d'Anjou, frère de Louis IX, prend la croix, IV, 124; s'embarque avec son frère, 154; combat au camp de Mansourah, 221; est fait prisonnier, 241; sa délivrance, 273; il retourne en Europe, 286; son caractère, V, 32; est couronné roi de Sicile, 33; envoie des ambassadeurs au sultan Bibars, *ibid.*; ses préparatifs pour accompagner son frère dans l'Orient, 46; taille en pièces l'armée de Conradin, son rival, et le fait décapiter, 47; arrive au camp de saint Louis le jour de sa mort, 71; prend le commandement de l'armée chrétienne, 75; fait la paix avec les Tunisiens, 78; propose aux croisés de faire la conquête de la Grèce, 81; ses prétentions au trône de Jérusalem, 105; se fait proclamer roi, 112; révolte de ses sujets; Vêpres Siciliennes, *ibid.*

Charles le Bel, son zèle pour la croisade; sa mort, V, 169.

Charles-Quint, V, 332, 341, 343; fait prisonnier le pape Clément VII, 345, 346; sa politique, 351; ses expéditions en Afrique, *ibid.*; traite avec la Porte Ottomane, 365.

Chats-Chastels, machines de guerre construites par Louis IX pour protéger ses soldats, IV, 204, note.

Chaver, visir égyptien, s'unit successivement à Noureddin et aux chrétiens pour se maintenir au pouvoir, II, 225-227, 230, 236; sa mort, 238.

Chegger-Eddoure, femme du sultan d'Égypte; son courage, IV, 198; conspire contre Almoaddan, 257; le remplace sur le trône d'Égypte, 264; en est renversée, 287; fait assassiner son mari, V, 5; sa mort, *ibid.*

Cheminon (abbé *de*); ceint l'épée et donne à Joinville le bourdon de pèlerin, IV, 148.

Chester (le comte *de*) se rend au siége de Damiette, III, 323; sa bravoure, 334.

Chevalerie, caractères de cette institution, VI, 216 et suiv.; origine des templiers, des hospitaliers et de l'ordre de Saint-Lazare, 222; institution des chevaliers de la Vierge, 146; origine des chevaliers du Saint-Sépulcre. II, 82; leurs mœurs, 83, 84; les chevaliers de l'ordre Teutonique s'emparent de la Prusse, III, 303; leur conduite au siége de Panéas, IV, 313. Voyez *Templiers*, *Hospitaliers*.

Chevalier aux armes vertes; défend les villes de Tyr et de Tripoli contre Saladin, II, 339, 340.

Chevalier blanc. Voyez *Huniade*, vayvode de Transylvanie.

Chevalier du saint-siége, titre pris par Baudouin, empereur de Constantinople, III, 206.

Chien de Notre-Dame; avertissait les chrétiens de la présence de l'ennemi, VI, 111.

Chine (la) est envahie plusieurs fois par les Tartares, IV, 79, 82.

Chirkou, lieutenant de Noureddin, rétablit le visir Chaver en Egypte, II, 225; marche contre lui, 229, 230; propose à son maître de s'emparer de l'Égypte, 235; y entre pour la troisième fois à la tête d'une armée formidable, 237; est nommé visir à la place de Chaver, 238; sa mort, 239.

Chrétiens d'Orient; leurs malheurs sous la domination des Perses, I, 7; ils sont délivrés par Héraclius. 8; tombent sous la domination d'Omar, 14; persécutés par ses successeurs, 15, 17; sont tranquilles sous le calife Aaron-al-Réchid, 18; leur situation en 881, 23; savoir des chrétiens grecs et sy-

Digitized by Google

riens établis à Bagdad, 25; nouvelles persécutions, 27; protégés et persécutés tour à tour, 29, 31, 32; les chrétiens de l'Asie Mineure favorisent la marche des croisés, 182; ceux d'Orient accourent au-devant d'eux, 305, 306; leurs malheurs, 310; sont chassés de Jérusalem, 318; y rentrent avec les croisés, 344; sont violemment comprimés par les musulmans, II, 79; font avec eux le siége de Panéas, 97; les chrétiens expulsés de Ptolémaïs par Saladin, rentrent dans leurs propriétés après la prise de cette ville, III, 393; leur situation après la mort de Saladin, 13; après la quatrième croisade, 53, 77; après la cinquième, 257; après la septième, IV, 5, 17; sous le sultan Bibars, 11, 16, 21, 25, 109; reconnaissent la puissance des infidèles, 111; leur état après la prise de Ptolémaïs, 147.

Christian, abbé du monastère d'Oliva, va prêcher le christianisme aux Prussiens, III, 302.

Christianisme ; son influence sur les peuples de l'Occident, I, 59; annoncé aux Prussiens, III, 301, 302; son esprit, 371.

Christien, archevêque de Mayence, est dépossédé de son siége, IV, 292.

Chroniques; leur caractère, VI, 340, 355.

Chypre (île *de*), prise par le roi Richard, II, 372; est érigée en royaume, 450; séjour qu'y fait Louis IX, IV, 156, 169; révolutions intérieures; les habitants se mettent sous la protection des mameluks qui leur donnent un roi, V, 295; les Vénitiens la défendent contre les Turcs, 296; est conquise par Sélim, 359.

Civilisation (état de *la*) avant la première croisade, I, 396, 399.

Civitot (Cius), ville rebâtie par Alexis Comnène, I, 115.

Clefs du saint sépulcre; sont envoyées à Charlemagne par Aaron-al-Réchid, I, 19; sont présentées à Henri II, roi d'Angleterre, II, 261.

Clément IV, pape, engage les peuples à prendre les armes contre les musulmans, V, 12, 176; offre le royaume de Sicile à Charles d'Anjou, 32; veut détourner saint Louis de se rendre une seconde fois en Palestine, 34; écrit au roi d'Arménie, 38; reproche aux églises de France leur mauvais vouloir pour la levée des décimes, 40; repousse les services du roi d'Aragon, 44; sa lettre à Charles d'Anjou, 46; sa mort, 53.

Clément V, pape, convoque l'assemblée de Poitiers, V, 161; défend aux collecteurs des dîmes de dépouiller les églises, 162; détourne les rois de France et d'Angleterre de la croisade, 166, 167; il recommande Sanuto à plusieurs souverains, 174.

Clément VI, pape, V, 204.

Clément VII, pape; accueil qu'il fait aux chevaliers de Saint-Jean, V, 343; se déclare contre Charles-Quint, qui le fait prisonnier, 345; son zèle pour la croisade contre les Turcs, 346.

Clément XI, pape; son zèle pour la guerre contre les Turcs, V, 395, 396.

Clérambault de Vendeuil, vicomte de Melun, chef des croisés, prisonnier à Constantinople, I, 139.

Clergé ; son influence sur les résultats des croisades, VI, 226, 231.

Code de Justinien, conservé par les Grecs, III, 246.

Code maritime, son institution, VI, 296.

Cœur (Jacques) va s'établir dans l'île de Chypre; ses succès contre les infidèles, V, 294.

Coloman, roi de Hongrie, I, 98, permet aux croisés, sous la conduite de Pierre l'Ermite, de traverser ses États, 100; fait massacrer les croisés allemands, 108; son entrevue avec Godefroy de Bouillon, 123.

Colonne (Marc-Antoine) commande les vaisseaux du pape à la bataille de Lépante, V, 360, 362.

Colocza (l'archevêque *de*) perd la bataille de Mohacs, V, 344.

Comans, peuples barbares; leur origine,

Digitized by Google

III, 226; ils ravagent la principauté d'Antioche, IV, 105.
Combat judiciaire; son institution, VI, 281.
Comètes. Voyez *Apparitions*, etc.
Commerce avec l'Orient, I, 21; V, 2; ses progrès pendant les croisades, VI, 292 et suiv.
Communes, leur affranchissement, VI, 264, 274.
Comnène (Jean), empereur de Constantinople; ses prétentions sur la Palestine; il combat tour à tour les Turcs, les Arméniens et les Francs, II, 95; touché des malheurs des princes chrétiens, il s'unit à eux pour faire le siége de Césarée, 96; sa mort, 96, 97.
Compagnies blanches; comment elles se forment et troublent qu'elles excitent en France, V, 183, 185, 186; Duguesclin les conduit en Espagne, 187.
Conan, chef des croisés bretons, I, 130.
Conciles de Plaisance, I, 69 *et suiv.*; de Clermont, 71 *et suiv.*; de Rouen, d'Angers, de Tours, de Nîmes, 80; de Reims, II, 192; décide que les incendiaires feront pendant un an le service de Dieu à Jérusalem et en Espagne, *ibid.*; de Latran, III, 284 *et suiv.*; V, 324, 325; défend l'usage de l'arbalète, VI, 95; de Tours, IV, 42, 43; de Lyon, 107; V, 97; de Northampton, 43; de Vienne, 162, 171; de Férare et de Florence, 220; de Mantoue, 277, 279; de Naplouse, VI, 38, 232.
Conon de Béthune prend la croix (1200), III, 67; discours qu'il tient à l'envoyé de l'empereur de Constantinople, 117; son ambassade auprès d'Alexis, 135; obtient la charge de provestiaire de l'empereur Baudouin, 202.
Conon de Montaigu, chef des croisés, I, 122; il pénètre un des premiers dans Jérusalem, 340.
Conrad III, empereur d'Allemagne, prend la croix, II, 134; VI, 74; quitte ses États, II, 150; indiscipline de son armée, 152; arrive à Constantinople, 153; perte de son armée, 163; VI, 101; il revient à Constantinople, II, 164; son arrivée à Jérusalem, 178; il y obtient la préséance sur Louis VII, VI, 178; concourt au siége de Damas, II, 183; sa bravoure, 184; retourne en Europe, 190; son caractère, 194.
Conrad, connétable de l'empire, prend la croix, I, 377; réunit sa troupe à celle des Lombards, 380; est battu par les Turcs, 383; arrive à Jérusalem, II, 27; est fait prisonnier, 28; comment il recouvre sa liberté, 32; luxe de sa table, VI, 68.
Conrad, marquis de Montferrat, arrive à Tyr assiégée par Saladin et ranime le courage des habitants, II, 338; la vie de son père lui est moins chère que la cause des chrétiens, 339; refuse de reconnaître Guy de Lusignan comme roi de Jérusalem, 342; vient seconder les croisés devant Ptolémaïs, 347; son mariage, 366; obtient la survivance du royaume de Jérusalem, 376; abandonne les croisés après la prise de Ptolémaïs, 394; négocie avec les musulmans, 409, 416; ses querelles avec le roi Richard, 415; est nommé roi de Jérusalem, 416; meurt assassiné, 417.
Conrad, marquis de Moravie, prend la croix, III, 20.
Conrad, fils et successeur de Frédéric, empereur d'Allemagne, IV, 291.
Conrad, évêque de Hildelshiem, conduit les troupes de Henri VI en Syrie, III, 32; son incurie, 35; quitte l'armée devant Thoron, 39; sa mort, 47.
Conrad, évêque de Wurtzbourg, est assassiné; pénitence infligée à ses meurtriers, III, 259.
Conradin, petit-fils de Frédéric; ses prétentions au trône de Sicile, V, 34; est vaincu et décapité par Charles d'Anjou, 47.
Constance, fille de Philippe I, roi de France; son mariage avec Bohémond, prince d'Antioche, II, 38.
Constance, fille de Guillaume II, roi de Sicile, II, 367.
Constantin le Grand, inaugure le

Digitized by Google

temple du Saint-Sépulcre à Jérusalem, I, 2.

Constantin Paléologue; son caractère, V, 235; implore les secours de la chrétienté contre les Turcs, 236; ses efforts pour réunir les deux Eglises greque et latine, 237; est assiégé par Mahomet II, 240; refuse de se rendre, 248; il communie avant de combattre, 250; sa mort, 252.

Constantinople, assiégée par les Sarrasins, I, 13; armée des premiers croisés dans cette ville, 106; ils la pillent, 114; sa description à l'époque de la seconde croisade, II, 157; nouvelle description de cette ville, III, 112; est assiégée et prise par les croisés, 121 *et suiv.*; incendie de cette ville, 144; les croisés s'en emparent une seconde fois, 172, 175; ils y mettent le feu, 178; est livrée au pillage, 180; description de ses monuments, 186; on la dépouille de ses reliques, 191; est envahie par les Bulgares, 235; IV, 44; reprise par Michel Paléologue, V, 14; est assiégée par Bajazet et délivrée par le maréchal Boucicaut, 215; siége et prise de cette ville par Mahomet II, 241, 253; est livrée au pillage, 253.

Coraddin, fils de Malek-Adhel, sultan de Damas, III, 306; va secourir Damiette, 330; s'unit aux Karismiens contre son frère, sultan d'Egypte, IV, 18; sa mort, 22.

Corfou (île); séjour qu'y font les croisés, III, 107, 109.

Cornaro (Catherine), veuve de Jacques, roi de Chypre, se retire à Venise, V, 296.

Corvey (abbé *de*); chargé de l'administration de l'empire d'Allemagne pendant l'absence de Conrad, II, 150.

Corvin (Mathias); est proclamé roi de Pologne, V, 275; bat les Turcs, 299.

Cosroes II, roi de Perse, envahit la Palestine et s'empare de la vraie croix, I, 7.

Costumes des premiers pèlerins, I, 93; des croisés au siége de Nicée, 157.

Coucy (le châtelain *de*); sa mort et son amour pour la dame de Fayel, II, 445, 446; VI, 35, 61.

Coucy (le sire *de*) va combattre les Sarrasins en Afrique, V, 189, 197; et les Turcs sous Sigismond, 208; est fait prisonnier, 212; sa mort, 213.

Coucy (Raoul *de*) prend la croix, IV, 125; sa mort glorieuse, 214.

Couraltaï, réunion des Tartares, IV, 71.

Courçon (Pierre-Robert *de*), cardinal-légat du pape en France; y prêche la sixième croisade, III, 279; VI, 75; ses exactions, III, 281; se rend au siége de Damiette, 323; sa mort, 325.

Couronne d'épines de Notre Seigneur; sa découverte, III, 193.

Courtenai (Philippe *de*) prend la croix, IV, 125.

Courtenai (Pierre *de*), comte d'Auxerre, est surpris et immolé par Théodore Comnène, lorsqu'il allait prendre possession du trône de Constantinople, IV, 44.

Courtenai (Robert *de*), fils du précédent, empereur de Constantinople; sa mort, IV, 44.

Covel, chevalier; monte un des premiers à l'escalade des murs d'Antioche, I, 218.

Cosenza (bataille de), gagnée par le duc d'Anjou, V, 33.

Créqui (le comte *de*) va combattre les Turcs, V, 375.

Cris de guerre des croisés, I, 92, 172, 340; II, 129, 266; IV, 170, 174, 208, 211, 240; VI, 98, 99.

Croisades; naissance et progrès de l'esprit des croisades, I, 1 et *suiv.* Excursion sur les côtes de Syrie, 32, et d'Afrique, 62; prédications de Pierre l'Ermite, 66, 67; Urbain II fait décider la PREMIÈRE CROISADE au concile de Clermont, 79; il refuse d'en être le chef, 80; enthousiasme des populations, 81, 82, 87; tranquillité de l'Europe pendant plusieurs

Digitized by Google

mois, 89; bénédiction des drapeaux, 90; réunion des croisés, 92; départ et marche dans l'empire grec, et à travers l'Asie Mineure, 95 *et suiv.* Leur superstition, 111; ils sont exterminés à la bataille de Nicée, 117; Godefroy de Bouillon donne le signal d'une nouvelle expédition, 121; discipline des nouveaux croisés, 123; leur arrivée à Constantinople, 112, 145; ils passent en Asie, 150; raillent les débris de l'armée de Pierre l'Ermite, 153; siége de Nicée, 154; combat de Dorylée, 170, 176; leur marche jusqu'à Antiochette, 179; ils franchissent le Taurus, 191; siége d'Antioche, 210; pertes et désespoir des croisés, 217, 219, 220; désertion, 220, 221; leurs vices réprimés, 221, 222; prise d'Antioche, 251; sont assiégés par les musulmans, 255; affreuse disette qu'ils éprouvent, 256; découverte de la sainte lance, 265; victoire d'Antioche, 270. 274; progrès des croisés en Syrie et en Cilicie, 283, 288; marche vers Jérusalem, 290, 304; réunion à Laodicée, 292; siége d'Archas, 293; discipline des croisés, 306. 307; prise de Lidda et de Ramla, 309; arrivée à Bethléem, 312; Jérusalem, 313; ils l'investissent, 316; malheurs des chrétiens de cette ville, 318, 319; premier assaut, 320; les croisés éprouvent toutes les horreurs de la soif, 321, 322; prise de Jérusalem, 340; massacre des musulmans, 342, 347; Godefroy est proclamé roi, 354; bataille d'Ascalon, 371; la nouvelle de la prise de Jérusalem ranime le zèle des populations, 376; les croisés lombards envahissent Constantinople, 379; imprudence des croisés; trois armées sont successivement anéanties, 384 *et suiv.*; caractère merveilleux de cette croisade, 391; avantages que l'Europe en retire, 394; histoire de la DEUXIÈME CROISADE; Louis VII et Conrad, II, 119 *et suiv.*; réunion des croisés à Metz et à Ratisbonne, 145; arrivée à Constantinople, 153, 156; défaite des croisés allemands, 163; victoire des croisés français, 166; marche sur Satalie, 169; désastres des pélerins sous les murs de cette ville, 172, 173; siége de Damas, 183; caractère de cette croisade, 193; quinze cents pèlerins font naufrage sur les côtes de Damiette, et sont pris par Saladin, 254; ses conquêtes, 276; il s'empare de Jérusalem, 284. 288; effet que cette prise produit en Occident, 296; TROISIÈME CROISADE, annoncée par Grégoire VIII, 298; succès des prédications de l'archevêque de Tyr en Europe, 304; dime saladine, 306; assemblée de Nonancourt, 312; diète du Christ à Mayence, 316; marche des croisés en Bulgarie, 320; trahisons des Grecs, 321, 322; embarquement des croisés à Gallipoli, 323; arrivée à Laodicée, 324; leur itinéraire jusqu'à Iconium, 327; mort de Frédéric, 333; dispersion de son armée, 335; siége de Tyr et de Tripoli, 337, 340; mise en liberté de Lusignan, 341; Conrad refuse de le reconnaître, 342; arrivée de nouveaux croisés devant Ptolémaïs, 345, 360, 362; divisions parmi les chefs, 365; arrivée de Philippe-Auguste et de Richard, 370, 373; leur jalousie, 374, 375; prise de Ptolémaïs, 380; la campagne de Napoléon comparée à la croisade de Richard et de Philippe-Auguste, 391; départ de Philippe-Auguste, 394; marche des croisés vers Césarée, 399; bataille d'Arsur, 405; séjour de l'armée chrétienne à Joppé, 407; projet d'alliance entre Jeanne de Sicile et Malek-Adhel, 410; marche sur Jérusalem, 412; séjour à Ascalon, 413; rivalité des Pisans et des Génois, 414; élection de Conrad roi de Jérusalem, 416; sa mort, 417; Henri, comte de Champagne, lui succède, 419; réunion de tous les croisés, 421; ils marchent de nouveau sur Jérusalem, 424; nouvelles divisions entre les chefs, 425, 426, 428; abandon de la conquête de

Digitized by Google

Jérusalem, 431; bataille de Joppé, 432, 433; paix avec Saladin, 438; armes des croisés et des musulmans, 441, 442; réflexions sur cette troisième croisade, 443 *et suiv.*; QUATRIÈME CROISADE, prêchée par Célestin III, pape, III, 14, 15; insuccès des premières prédications, 16, 17; Henri VI les favorise, 20, 21; arrivée des croisés allemands en Palestine, 22; ils attaquent les Turcs malgré la trêve et sont battus, 23; arrivée d'une nouvelle armée, 26; siége de Beyrouth, *ibid.*; progrès des chrétiens, 27, 28, arrivée d'une troisième armée, 32; siége de Thoron, 34 *et suiv.*; retraite des croisés, 40; leurs divisions, 41, 42; départ des princes allemands, 44; trêve avec les Turcs, 45; CINQUIÈME CROISADE, provoquée par le pape Innocent III, 56; réunion générale des croisés à Venise, 67, 80; plusieurs manquent au rendez-vous, 81; les premiers croisés se mettent au service de Venise pour acquitter le prix de leur passage en Palestine, 83; ils s'emparent de Lara, 88; séjour à Corfou, 107; arrivée devant Constantinople, 111; siége et prise de cette ville, 119; les croisés décident d'y passer une année, 140; défaite des croisés qui étaient allés directement en Palestine, 153; haine des Grecs et des Latins, 150, 156, 158; seconde prise de Constantinople, 175; pillage de cette ville, 180; partage du butin, 195; élection de Baudouin empereur de Constantinople, 200; partage de l'empire grec entre les princes croisés, 203, 222; ils sont attaqués et battus par les Bulgares, 224, 232; caractère de cette croisade, 240, 244; SIXIÈME CROISADE; réunion de cinquante mille enfants, 273; exhortation d'Innocent III, 275; situation des États de l'Europe, 279 *et suiv.*; Concile de Latran, 284 *et suiv.*; prédications de la guerre sainte, 288, 293; arrivée des croisés à Ptolémaïs, 304; excursion sur les terres des musulmans, 306; attaque du Mont-Thabor, 308; séparation des chefs croisés, 309, 310; arrivée de nouveaux croisés, 311; siége et prise de Damiette, 312, 343; six mille pèlerins bretons quittent l'armée et périssent en retournant en Europe, 321; arrivée des croisés français et italiens sous la conduite de Pélage, 323; fuite miraculeuse des musulmans, 329; paix proposée par Malek-Kamel, 337, 354; arrivée de nouveaux renforts, 347, 348; marche des croisés sur le Caire, 352; inondation du Nil, 356, 357; Pélage est obligé de demander la paix, 358; reddition de Damiette, 362; tristes résultats de cette croisade, 363, 367; son caractère, 371; SEPTIÈME CROISADE; Frédéric II, IV, 1 *et suiv.*; situation des chrétiens d'Orient, 5; de l'Europe, 8, 9; prédications en Allemagne et en Angleterre, 10, 11; abus des indulgences, *ibid.*; divisions des princes musulmans, 18; départ de Frédéric malgré le saint-siége, 21; ses rapports avec le sultan d'Égypte, 23, 26; il conclut une trêve de dix ans, 28; est couronné roi de Jérusalem, 29; interdit jeté sur la ville sainte par le clergé, 31; retour de Frédéric en Europe, 32; assemblée de Spolette, 36; prédications des religieux de saint Dominique et de saint François d'Assises, 39; concile de Tours, 42; situation de l'empire de Constantinople, 43; départ des croisés français, 50; expiration de la trêve avec les musulmans, prise de Jérusalem, 53; désastres des chrétiens devant Gaza, 56, 59; leurs divisions; ils traitent séparément avec les infidèles, 60, 93; jugement sur cette croisade, 63, 66; situation des chrétiens d'Orient, 92, 93, 105; ils rentrent à Jérusalem, 92; les Karismiens s'en emparent, 94; bataille de Gaza, 100; mort de Gauthier de Brienne, 102; HUITIÈME CROISADE; concile de Lyon, 107, 113; Louis IX prend la croix, 122, 124; comment il la fait

Digitized by Google

prendre à ses chevaliers, 127; état de l'Europe, 131, 132, 137; préparatifs de la croisade, 146, 149; départ des croisés d'Aigues-Mortes, 154; séjour dans l'île de Chypre, 157; état de l'Égypte, 166; départ de l'île de Chypre, 169; débarquement des croisés en Palestine, 176; séjour à Damiette, 178, 189; arrivée du comte de Poitiers, 196; marche sur le Caire, 197; bataille de Mansourah, 206, 219; maladies contagieuses, 226; disette, 232; retraite des croisés, 233; prise de Louis IX, 241; massacre des chrétiens, 243, 250; Louis IX traite de sa rançon et de celle de son armée, 253; mort du sultan d'Égypte, 258; nouveau traité avec les émirs, 268; reddition de Damiette, 270; retour des croisés à Ptolémaïs, 274; effet que produit en Europe la captivité de Louis IX, 276, 278; croisade des pastoureaux, 293, 296; situation de la France, 299; de l'apostasie des croisés pour sauver leur vie, 305; traité avec les mameluks, 309; la guerre recommence avec les musulmans, 312; départ de Louis IX, fin de la *première croisade de saint Louis*, 321; avantages qui en résultent, 329; discorde entre les Génois et les Vénitiens, V, 2; entre les templiers et les hospitaliers, 3; victoire des Tartares mogols sur les musulmans, 7; ils font la guerre aux chrétiens, 9; sont défaits par les musulmans, 10; triste situation des chrétiens d'Orient 15, 28; conquêtes de Bibars, 16 *et suiv.*; indifférence des Européens, 28; SECONDE CROISADE DE SAINT LOUIS, 36 et suiv.; arrivée des croisés Arragonais à Ptolémaïs, 45; Louis IX débarque à Carthage, 60; les maladies et la peste viennent assaillir son armée, 64, 65; sa mort, 70; arrivée de Charles d'Anjou, roi de Sicile, 71; il prend le commandement de l'armée, 75; traite avec les Tunisiens, 78; arrivée du prince Edouard avec les croisés d'Angleterre et d'Ecosse, 80; départ des croisés français; désastre de leur flotte, 81; ajournement de cette croisade, à quatre années, 82; chute des colonies chrétiennes en Orient, 91 et suiv.; prise de Nazareth par les chrétiens, 92; caractère et esprit de cette croisade, 94 et suiv.; concile de Lyon, 97; indifférence pour les croisades, 104; triste situation de la Palestine, 105; trêve avec le sultan d'Égypte, 113; Kélaoun s'empare de Laodicée, 117; de Tripoli, 118; siége et destruction de Ptolémaïs, 119-145; prise des autres villes chrétiennes, 147; NOUVELLE CROISADE, prêchée par Nicolas IV, 154; expéditions des Tartares en Palestine; les chrétiens rentrent à Jérusalem, 158, 161; croisade des dames de Gênes, 159; nouvelles et infructueuses prédications pour les croisades, 161; Pétrarque, 170; Raymond Lulle, 171; Sanuto, 173; préparatifs de la France, 175, 176; expédition de Humbert II, 180, 181; *nouvelle croisade*, prêchée par Urbain V, 184; expéditions du roi de Chypre, 188, 189; expédition des Génois sur la côte d'Afrique, 189, 198; CROISADE DE SIGISMOND contre les Turcs; ses succès, 209; ses revers, 211; expédition du maréchal Boucicaut, 215; prédications du pape Eugène, 224; victoires d'Huniade et de Ladislas, 225; défaite et mort de ce dernier, 233; siége et prise de Constantinople, 240, 253; nouvelles croisades contre les Turcs, 257; combat de Belgrade, 268; conquêtes de Mahomet II en Grèce, 276; assemblée de Mantoue, 277; préparatifs de Pie II, 282; réunion des croisés à Ancône, 285; victoires des Vénitiens, 287, 2 3; les chrétiens ne conservent de toutes leurs conquêtes que le royaume de Chypre et l'île de Rhodes, 294; mort de Mahomet II, 305; conquêtes de Bajazet, 318; découverte de l'Amérique, 319; la Palestine tombe au pouvoir des Turcs, 326; préparatifs de Léon X, 331, 332; prise de Belgrade par les Turcs, 341; ils

Digitized by Google

s'emparent de l'île de Rhodes, 342; battent les Hongrois, 344; assiégent Vienne, 347; font la paix, 349; la réforme de Luther achève d'éteindre en Europe l'esprit des croisades, 357; défense de l'île de Malte, 358; bataille de Lépante, 360; les chrétiens traitent avec la Porte ottomane, 365, 375, 397; esprit des croisés, VI, 4; causes des malheurs qu'ils éprouvent, 8, 9; effet que produit en Europe la mort de Frédéric Barberousse, 6; la captivité de saint Louis, 7; la prise de Jérusalem, 9; humilité chrétienne et fraternité des guerriers de la croix, 12; de la superstition et de la magie pendant les croisades; crédulité des croisés, 22; barbarie des Francs; mœurs et morale des croisés, 30 et suiv.; traits de probité, 32, 33; causes de la corruption des croisés, 35; multitude qui les suivait, 40; divertissements, 47; des femmes dans les croisades, 56; législation des croisés, 64; rassemblement des armées chrétiennes, et moyen de se procurer de l'argent dans les croisades, 73; entretien et approvisionnement des armées, 83; armes des croisés, et leur manière de combattre, 92; discipline, 107; diplomatie, 115, 124; état de l'Europe pendant les croisades, 132, 142; leur influence et leurs résulats, 151; en France, 160; en Angleterre, 168; en Allemagne, 176; en Italie, 183; en Espagne, 191; sur la puissance des papes, 197; la noblesse en tire sa principale illustration, 209; esprit de chevalerie des croisés, 216; influence du clergé, 226; état des sciences au temps des croisades, 312.

Croisades contre les Albigeois, III, 270; son caractère, 373; — contre Eccelino di Romano, IV, 342, 343; — contre les peuples idolâtres du nord de l'Europe, II, 194, 195; IV, 344; VI, 181; — contre les Prussiens, III, 295; son caractère, 373; — contre les Sarrasins d'Espagne, II, 196; IV, 11; VI, 194; bataille de Tolosa, III, 272.

Croix, signe de ralliement des croisés, I, 79, 81.

Croix (vraie) est retrouvée par l'impératrice Hélène, I, 2; les Perses s'en emparent, 7; est conquise par Héraclius; origine de la fête de l'exaltation de la sainte croix, 8; est découverte par les croisés à Jérusalem, 348; portée devant l'armée des croisés, 360; II, 25, 31, 65, 103, 251, 269; III, 305, 362; IV, 99; fragment donné aux Norwégiens, II, 45; elle tombe au pouvoir de Saladin, 276; oubli où elle demeure, 438; est rendue aux chrétiens après la prise de Damiette, 361; les croisés s'en partagent les morceaux après la prise de Constantinople, III, 191; morceau donné par le pape au roi de Danemark, V, 185.

Curdes, peuplade sauvage d'où sort la dynastie de Saladin; leurs mœurs, II, 74.

D

Daher, calife, permet aux chrétiens de rebâtir l'église du Saint-Sépulcre, I, 35.

Daimbert, archevêque de Pise, se fait nommer patriarche de Jérusalem; son ambition, II, 7, 13; ses prétentions à la domination de Jérusalem après la mort de Godefroy, 13, 16; il se réconcilie avec Baudouin, et le couronne à Béthléem, 18; sa réponse aux députés de la ville d'Assur, 22; ses démêlés avec Baudouin, 57, VI, 232.

Damas; premier siége de cette ville par les chrétiens, II, 86; sa description, 180; nouveau siége de cette ville, 183; elle tombe au pouvoir de Malek-Adhel, III, 8; est en partie détruite par un tremblement de terre, 255; les Égyp-

Digitized by Google

tiens s'en emparent et la défendent contre les Karismiens, IV, 103.

Dames génoises, prennent la croix, V, 159.

Damiette, ville; est assiégée par les chrétiens, II, 240; sa description, III, 313; est assiégée de nouveau et prise par les croisés, 313-343; est rendue aux Turcs, 361, qui l'abandonnent après y avoir mis le feu, IV, 177, 178; les croisés s'y établissent, 181, et la rendent aux musulmans pour la rançon de Louis IX, 269; elle est détruite de fond en comble, 329; situation de la nouvelle ville de Damiette, 329, note.

Dammartin (le comte de) prend la croix, V, 185.

Dandolo, doge de Venise; son caractère, III, 69; accueille les ambassadeurs des princes croisés, 70; conditions qu'il leur impose, 71, 83; prend la croix, 85; il s'empare de Zara 88, 91; accusation dont il est l'objet, 98; discours qu'il fait aux croisés devant Constantinople, 113; sa conduite au siége de cette ville, 125; décide les croisés à rester une année à Constantinople, 140; éveille leur défiance contre la perfidie des Grecs, 163; son entrevue avec Murzufle, 167; fait présent à la république de Venise d'un morceau de la vraie croix, 193; concourt pour le trône de Constantinople, 197; est élu prince de Romanie, 202; rend hommage au saint-siége, 207; se rend au siége d'Andrinople, 226; sa mort, 235.

Danisman (l'émir) s'empare de Bohémond, prince d'Antioche, II, 14.

Danois; leur arrivée devant Ptolémaïs, II, 345.

Dardanelles (château des); sa construction, V, 361.

Dargam, officier de la milice égyptienne, combat et remplace le visir Chaver, II, 225; il s'unit aux chrétiens, 226; sa mort, *ibid.*

Dauphin d'Auvergne (le) prend part à l'expédition des Génois contre la ville d'Afrique, V, 189; sa femme fait des vœux pour son retour, 198.

Dauphin de France (le), depuis Louis XI; parti qu'il espérait tirer de la croisade, V, 274.

Dauphiné; réunion de cette province à la couronne de France, V, 181.

David, empereur de Trébisonde, sa chute, V, 276.

David Kilig-Arslan, empereur des Turcs, fortifie Nicée, et fait un appel aux populations à l'approche des croisés, I, 151, 152; attaque le camp des chrétiens, 159; est battu, 161; sa femme et ses enfants tombent au pouvoir des croisés, 165; il les attaque dans la plaine de Gorgoni, 170; est vaincu, 176; son opinion sur les chrétiens, 178; dévaste le pays devant les croisés, *ibid.*, 216.

Degville, chambellan du comte d'Artois, son dévouement pour son maître, V, 227.

Démétrius, despote de Morée; sa chute, V, 276.

Dépenses de Louis IX pendant ses croisades, IV, 336, 338.

Dés (jeu des), délassement des croisés devant Antioche, I, 93, 213.

Deshayes, ambassadeur de France à Constantinople, va visiter les chrétiens de Jérusalem, V, 398.

Didymotique, ville enlevée à Baudouin, par le marquis de Montferrat, III, 217; est reprise par les Grecs, 224.

Dîme saladine; son établissement, II, 305, VI, 79.

Diplomatie des croisades, I, 113; VI, 115, 124.

Discipline des croisés, I, 123, 306, 307; II, 317; III, 332; VI, 107, 111.

Disputes théologiques sur le corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, III, 106; les Grecs reconnaissent la suprématie du pape, 141.

Dobais, chef des Arabes alliés aux chrétiens, II, 71.

Donations faites au clergé lors du départ des croisés, I, 378, 398.

Digitized by Google

Doria, commande la flotte espagnole contre les Turcs, V, 348.
Dorylée (bataille de), I, 179; conduite des femmes des croisés, VI, 56.
Dreux (le comte de), frère de Louis VII, prend la croix, II, 130.
Ducas (Constantin), empereur de Constantinople, accueille sept mille pèlerins, I, 48.
Ducas (Théodore) dispute à Lescaris le trône de Constantinople, III, 176.
Dudon de Contz, chef des croisés sous Godefroy de Bouillon, I, 122.
Durazzo, archevêque, V, 315.

E

Ecalthaï, prince tartare, envoie des ambassadeurs à Louis IX, IV, 160.
Eccelino de Romano; ses cruautés; croisades contre lui, IV, 342, 343; VI, 188.
Échalottes, apportées en Europe par les croisés, VI, 306.
Éclipses. Voyez *Apparitions*, etc.
Édesse (ville); sa description, I, 196; échappe à l'invasion des Turcs et devient le refuge des chrétiens, 197; se rend à Baudouin, frère de Godefroy de Bouillon, 199, et devient une principauté chrétienne, 202; étendue de son territoire, II, 78, 79; siége et prise de la ville par les musulmans, 107, 112; reprise par les chrétiens, 114; ils l'abandonnent, 116, 202.
Edmond, fils de Henri III, roi d'Angleterre; le royaume de Sicile lui est offert par le pape, V, 31; part pour la Syrie, 91.
Édon, cuisinier de Baudouin, roi de Jérusalem, II, 53, 54.
Édouard, fils de Henri III, prend la croix, V, 43; emprunte à Louis IX 70,000 livres tournois, 49; débarque à Carthage après la conclusion de la paix avec le sultan de Tunis, 80; part pour la Syrie, 91; s'empare de Nazareth, 92; ses intelligences avec l'émir de Joppé; tentative contre sa personne, 93; conclut une trêve avec le sultan d'Égypte, et repart pour l'Europe, 94; montre peu d'empressement pour retourner en Asie, 155; vient à Paris, 166; lève des impôts sous prétexte de la croisade, 176; son ambition, 179.
Églises de Constantinople; sont dépouillées de leurs reliques par les croisés, III, 191; profanées par les Turcs, V, 253.
Églises de Jérusalem, construites par Constantin, I, 2; pillées par les Perses, 7; profanées par les Sarrasins, 14; protégées par Aroun-al-Réchid, 18; suprématie de l'église de Jérusalem sur les pays conquis, II, 56.
Églises en bois, construites dans le camp des chrétiens devant Ptolémaïs, II, 388.
Égypte, conquise par les Perses, I, 7; par les Sarrasins, 12; par les Turcs, 55, 57; les Égyptiens envoient des ambassadeurs aux croisés, 225, 300; ils s'emparent de Jérusalem, 289, 301, et la défendent vainement contre les chrétiens, 315 et suiv., 341; guerre civile en Égypte, II, 224; elle est envahie par les Syriens, 226, 232, 238, et par les chrétiens, 236; les Syriens s'y établissent, 241; est désolée par la famine, III, 252, et par la peste, 253; est de nouveau envahie par les chrétiens, 352; division entre les princes ayoubites, IV, 18, 53, 54; marche de Louis IX sur le Caire, 197; la dynastie des mameluks bahárites remplace celle des ayoubites, 265, 330; rivalité des émirs, V, 5; est envahie par les Tartares, 158, qui ne peuvent s'y établir, 161.
Éléasar de Castries prend la croix, I, 136.
Éléasar de Montredon prend la croix, I, 136.
Éléonore de Guyenne, femme de Louis

Digitized by Google

VII, prend la croix, II, 129, 139; VI, 58; son caractère, II, 174; sa conduite scandaleuse en Palestine, 177; son divorce, 201; vient en Sicile et divise les rois de France et d'Angleterre, 368; son mariage, VI, 168; implore les puissances de l'Europe pour obtenir la délivrance de son fils Richard. 453.

Éleonore, femme d'Édouard, prince d'Angleterre, suce les plaies de son mari. V, 93.

Élie-Adrien, empereur, rétablit le culte des faux dieux à Jérusalem, I, 2.

Éloi saint), I, 21.

Emad-Eddin, chef des Curdes; son caractère; il échoue dans son entreprise contre le sultan du Caire, III, 328.

Émicon (le comte), chef des croisés, les excite contre les juifs, I, 109, 110; sa mort, 113.

Empire grec; son état sous le règne de l'usurpateur Alexis, III, 104, 105; rétablissement d'Isaac, 128; couronnement de son fils Alexis, 132; le clergé grec abjure les erreurs qui le sépare de l'Église romaine, 141; incendie de Constantinople, 144; haine des Grecs contre les Latins, 150, 152; élection d'un nouvel empereur, Canabe, 160; Murzufle, 162; Lascaris, 175; prise de Constantinople, 178; élection de Baudouin, 200; partage des provinces entre les croisés, 203; situation de cet empire, 212, 220; conspiration des Grecs contre les croisés, 224; est ravagé par les Bulgares; captivité de Baudouin, 228, 232; Henri de Hainaut succède à son frère Baudouin, 235; progrès des Barbares, 238: histoire de sa décadence, V, 204; est menacé par les Turcs, 207, et délivré par les Français, 215; est envahi de nouveau par les Turcs, 219; politique de son gouvernement, 220; sa faiblesse, 235; siége et prise de Constantinople par Mahomet II, 241, 256; ses conquêtes, 275, 276.

Enfants, se réunissent au nombre de cinquante mille pour aller à Jérusalem délivrer le sépulcre du Sauveur, III, 273; se dispersent; peu arrivent à leur destination, 274.

Engelbert de Tournay entre des premiers dans Jérusalem, I, 340.

Enguerrand de Coucy prend la croix, II, 129.

Épreuves du feu et de l'eau, VI, 281; authenticité de la sainte lance prouvée par l'épreuve du feu, I, 299; VI, 281.

Érard de Brienne, comte de Joppé, IV, 174; aborde des premiers devant Damiette, 175; sa bravoure, 233.

Errard de Severey; sa mort glorieuse à la bataille de Mansourah, IV, 217.

Érasme; son opinion sur les croisades contre les Turcs, V, 355, 356.

Espagne; est envahie par les musulmans, I, 13; conquête d'Alphonse I, roi de Portugal, II, 196; situation de ce pays pendant les croisades, VI, 191; établissement de l'Inquisition, 195.

Étampes (le comte d'); cartel qu'il s'engage à proposer aux Turcs, V, 260.

Éthiopiens; reconnaissent la suprématie du pape, V, 221.

Étienne, comte de Blois et de Chartres, chef des croisés; ses lettres à sa femme, I, 129, 147; son arrivée à Constantinople, 145; effet que produit sa désertion, VI, 18; sa femme et ses sujets le forcent de retourner en Orient, I, 376; il est battu par les Turcs, 384; vient à Jérusalem, II, 27; sa mort glorieuse, 28.

Étienne, comte de Bourgogne, combat les Turcs, I, 384; arrive à Jérusalem, II, 27; sa mort, 28.

Étienne, comte du Perche, amène en Afrique des croisés du Mans et d'Angers, II, 221.

Étienne, patriarche de Jérusalem; sa mort, VI, 232; II, 89.

Étoiles (pluies d') Voyez *Apparitions*, etc.

Eu (le comte d'), prend la croix, IV, 300; un autre va combattre les Turcs, V, 185.

Eudes, comte de Nevers, fils du duc de

Digitized by Google

Bourgogne, prend la croix, V, 12; sa mort, 23.

Eudes III, duc de Bourgogne, refuse de se mettre à la tête des croisés, III, 76; sa mort, 77.

Eudoxie, épouse de Théodose le jeune, empereur; ses pèlerinages à Jérusalem, I, 7.

Eugène III, pape, exhorte les chrétiens à prendre la croix et les armes contre les infidèles, II, 124; vient en France, 141.

Eugène IV, pape, exhorte vainement les princes chrétiens à prendre les armes contre les Turcs, V, 222; il équipe des vaisseaux, 223.

Eugène (le prince) bat les Turcs, V, 396.

Euphrosine, femme de l'empereur Alexis; tous les maux occasionnés par l'usurpation de son mari lui sont imputés, III, 128.

Europe, son état pendant les croisades, VI, 132.

Eusèbe de Crémone accompagne saint Jérôme à Jérusalem, I, 3.

Eustache d'Agrain, comte de Sidon, est nommé régent du royaume de Jérusalem pendant la captivité de Baudouin, II, 65; bat les Sarrasins devant Joppé, 66.

Eustache, abbé de Flay, va prêcher la croisade en Angleterre, III, 63.

Eustache, frère de Baudouin, comte de Flandre, prend la croix, III, 67.

Eustache de Boulogne, frère de Godefroy de Bouillon, I, 122; entre un des premiers dans Jérusalem, 340; retourne en Europe, 374.

Eustache de Canteleu, croisé français, III, 119.

Eutychiens, secte de chrétiens, I, 10.

Évêques; pèlerinage des évêques de Ratisbonne, de Bamberg et d'Utrech, I, 48, 49; autres qui se mettent à la tête des croisés, 84, 136; et les exhortent sous les murs de Jérusalem, 326, 336; les évêques allemands prennent la croix, III, 21, 293; l'évêque d'Halberstadt amène les croisés à Venise, 81; les archevêques et évêques français de Bordeaux, Angers, Autun, Beauvais, Paris, Meaux, Noyon, etc, se rendent au siége de Damiette, 323; influence des croisades sur leur puissance, VI, 226, 236.

Evrard de Puisaye, chef des croisés, I, 130; son courage décide la prise de Jérusalem, 341.

Exaltation de la sainte Croix, origine de cette fête, I, 8.

Ezz-Eddin-Aybek, Turcoman, épouse la sultane Chegger-Eddour, IV, 264.

F

Fakreddin, émir envoyé en Sicile près de Frédéric, IV, 25; commande l'armée égyptienne, 168; s'oppose vainement au débarquement des croisés, 172, 175; est nommé commandant général de l'Égypte, 198; ranime le courage des musulmans, 199, 201; sa mort, 207.

Famines diverses, à Antioche, I, 256, 259; II, 49; à Edesse, *ibid*; dans le camp des croisés, I, 219, 294, 323; II, 363; VI, 90; en Egypte et en Syrie, II, 254; III, 78, 154, 253.

Fatime, femme du sultan Bélac, s'intéresse aux soldats du Christ, VI, 62.

Fatimites (califes); leur haine contre les Abbassides, II, 229; fin de cette dynastie, 241.

Fayel (le seigneur *de*); comment il punit l'infidélité de sa femme, II, 446.

Femmes; on leur défend le voyage de la terre sainte, II, 313; les femmes du Caire convaincues d'avoir tué et mangé leurs enfants, III, 253; conduite des femmes des croisés, I, 173; VI, 56; bataillon de femmes sous les

Digitized by Google

drapeaux de la croix, 58; héroïsme d'une femme au siége de Ptolémaïs, 59; aventures guerrières d'une autre femme, *ibid;* dévouement des dames génoises, V, 159; VI, 60; femmes musulmanes s'intéressant au sort des prisonniers chrétiens, 62; les chrétiens employaient les femmes prisonnières à tourner des moulins à bras, 89.

Fenélon (le marquis *de*) va combattre les Turcs, V, 375.

Ferdinand II, empereur d'Allemagne, V, 371.

Ferdinand, roi de Sicile, entre dans une ligue contre les Turcs, V, 290; les chasse d'Otrante, 313.

Ferdinand, roi de Bohême et de Hongrie, V, 347; ses démêlés avec Jean Zapoli, 348; il fait la paix avec les Turcs, 349.

Feu grégeois, employé avec succès contre les Sarrasins au siége de Constantinople, I, 13; est perfectionné par les musulmans, II, 383; surprise qu'il cause aux chrétiens, IV, 203; VI, 304.

Feu sacré (miracle du), II, 21.

Feuillade (le duc *de*) va combattre les Turcs, V, 375.

Flagellants; leur origine, VI, 147.

Florent de Varennes, amiral de la flotte de Louis IX, V, 59.

Florine, fille du duc de Bourgogne; sa mort malheureuse, I, 217; VI, 57, 61.

Fossat, ville brûlée par le sultan du Caire, II, 236.

Foucaut de Nesle engage la bataille de Mansourah, IV, 208.

Foucher, patriarche de Jérusalem; sa mort, II, 222.

Foulcher, chevalier du Temple; son ambassade en Egypte, II, 230.

Foulques, comte d'Anjou, pèlerin célèbre, épouse la fille du roi de Jérusalem, II, 85; est proclamé roi, 90; punit la félonie du comte de Tripoli, 91; choisit Raymond de Poitiers pour gouverner Antioche, *ibid.*, et le marie à la fille de Bohémond, 92; motifs légitimes de sa haine contre le comte de Joppé, 92; se repent d'avoir compromis l'honneur de sa femme, 94; assiége Panéas, 98; sa mort, 99.

Foulques, curé de Neuilly-sur-Marne, mène une vie déréglée; son repentir, III, 61; ses prédications, 62; prêche la cinquième croisade, 63, 64; sa mort, 79; Soupçons sur sa conduite, *ibid.*

Foulques, dit Nerra, ou le Noir, comte d'Anjou, meurtrier de sa femme; il fait un pèlerinage à Jérusalem, I, 43; construit près de Loches une église semblable à celle du Saint-Sépulcre, 44; retourne deux autres fois à Jérusalem, *ibid.* 45; sa mort, *ibid.*

Francs; leur caractère, I, 59.

France; caractère des croisés de cette nation, VI, 38; état de la France pendant les différentes croisades, I, 81; III, 121, 198; VI, 160; des serfs, 255; affranchissement des communes, 264, 274; origine du parlement, 289.

François I, roi de France, V, 332, 342; ordonne la prédication de la croisade contre les Turcs, 334; est fait prisonnier à Pavie, 343; ce qui l'empêche de s'occuper sérieusement de la croisade, et lui fait faire alliance avec les Turcs, 350.

François d'Assise (*saint*) vient à l'armée des croisés devant Damiette, III, 334; va trouver Malek-Kamel pour le convertir, 335; retourne en Europe, 336.

Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne, assiste au congrès de Véronne, II, 259; prend la croix, 316; fait des règlements pour la guerre sainte, 317; VI, 66; laisse son fils Henri à la tête de l'empire, II, 318; son ambassade à Saladin, *ibid;* VI, 118, et aux autres princes musulmans, II, 319; son départ, *ibid*, combat les Bulgares, 320; les Grecs, 321; s'embarque à Gallipoli, 323; arrive à Laodicée, 324; à Iconium, 331; sa mort, 333; effet qu'elle produit en

Digitized by Google

Europe, VI, 6; perte de son armée, 75; sa discipline, 111; son éloge, 178.
Frédéric II, fils de Henri VI, empereur d'Allemagne, est couronné roi des Romains; il prend la croix, III, 283; son exemple entraîne les populations, 293; envoie des troupes en Egypte, 349; accepte le royaume de Jérusalem, IV, 3; son zèle pour la croisade, 4; demande au pape un délai de deux ans pour se rendre en Palestine, 8; son mariage avec la fille de Jean de Brienne, 9; ses démêlés avec le saint-siége, 14, 17, 21; son caractère, 16; fait alliance avec le sultan d'Égypte, 19; il part pour la Palestine malgré le pape, 21; ses rapports avec Malek-Kamel, 23, 26; conclut avec lui une trêve de 10 ans, 28; fait son entrée à Jérusalem, et s'y fait proclamer roi en l'absence du clergé, 29; il revient en Europe, 32; fait la paix avec le pape, 35; ses nouveaux démêlés avec le saint-siége, 50, 52, 62, 63; son opinion sur la guerre sainte, 65; implore le secours de la France et de l'Angleterre contre l'invasion des Tartares, 89; se fait défendre au concile de Lyon en 1245, 107, 111; est excommunié, 116, 120; veut se réconcilier avec l'Église, 133, 137; envoie des vivres aux croisés, 164, 195; se rend en Sicile pour secourir les croisés, et demande au sultan d'Egypte la liberté de Louis IX, 275; sa mort, 290; son éloge, 339; sur ses négociations avec les musulmans, VI, 121; et ses démêlés avec le saint-siége 180.
Frédéric III, empereur d'Allemagne, écrit au pape Nicolas V pour le conjurer de sauver la chrétienté, V, 264; son caractère, 266, 267; convoque une diète à Ratisbonne et à Nuremberg, 291; son pèlerinage à Jérusalem, 398.
Frédéric, fils de Léopold duc d'Autriche, prend la croix, III, 20; sa mort, 42.
Frédéric, comte de Verdun; cède son comté à l'évêque de Verdun, et se rend en Orient, I, 50.
Frédéric de Souabe prend la croix malgré son père, II, 135; arrive sous les murs de Ptolémaïs, 362; sa mort malheureuse, 365.
Frotmond, meurtrier, rachète ses crimes par un voyage à Jérusalem, I, 22.

G

Gabrielle de Vergy; ses amours avec le châtelain de Coucy, II, 446; VI, 35.
Galéas, duc de Milan, entre dans une ligue contre les Turcs, V, 290.
Galeran, surpris par les musulmans, II, 62.
Galon de Dampière, prêtre; comment il se procure plusieurs reliques après la prise de Constantinople par les croisés, III, 192.
Garnier, comte de Grai, chef des croisés sous Godefroy de Bouillon, I, 122.
Garnier, évêque de Langres, prend la croix, III, 65.
Gaston, vicomte de Béarn, prend la croix, I, 136; construit les machines employées au siége de Jérusalem, 236; y pénètre un des premiers, 340; revient en Europe; sa mort, 373.
Gaucher de Chatillon commande l'arrière-garde des croisés, IV, 222, 232, 238; sa mort héroïque, 240.
Gaugelme, serviteur de Louis IX; sa mort, IV, 229.
Gauthier de Brienne, comte, prend la croix (1200), III, 65; épouse une des filles de Tancrède, roi de Sicile, et marche à la conquête de l'héritage de sa femme, 75; il s'empare de la Pouille et du royaume de Naples, 107; sa mort malheureuse, 242.
Gauthier de Brienne, comte de Joppé, fils du précédent, s'oppose vainement à

Digitized by Google

l'expédition contre Gaza, IV, 55, 57; son excommunication et son combat contre les Karismiens, 99; sa mort héroïque, 102; ses ossements rapportés en triomphe à Ptolémaïs, 289.

Gauthier de Saint-Valery, chef des croisés, I, 130.

Gauthier, comte de Césarée, accuse son beau-père du crime de félonie envers le roi de Jérusalem, II, 92; VI, 282.

Gauthier, comte de Nemours, prend la croix, V, 36; sa mort, 64.

Gauthier, le chancelier, est fait prisonnier, II, 60, 61.

Gauthier Sans-Avoir commande l'avant-garde des croisés, I, 96; sa mort, 117.

Gaza (ville); ses vins étaient renommés en France du temps de Gontran, I, 21; est détruite par les musulmans, II, 407; les chrétiens sont deux fois vaincus sur son territoire, IV, 56, 59; 100, 101.

Gelal-Eddin, souverain du Karisme, IV, 18; sa mort, 92.

Gem ou *Zézim*, fils de Mahomet II, est vaincu par son frère; il se réfugie dans l'île de Rhodes, V, 305, 306; les chevaliers le dérobent à tous les regards, 307; il est délivré et conduit à Rome, 309; Charles VIII le protége, 312; sa mort, 314.

Gémal-Eddin, prend prisonnier le roi Louis IX, IV, 241.

Gengiskan Témugin; son caractère, IV, 81; ses conquêtes, 82; V, 109; sa mort, IV, 82.

Génois; font avec les Pisans une descente en Afrique; taillent en pièces cent mille Sarrasins, et forcent un roi de Mauritanie à payer un tribut au saint-siége, I, 62; envoient une flotte avec des munitions aux croisés devant Jérusalem, 323; font alliance avec Baudouin, II, 20, 21; obtiennent dans le partage du butin pris à Assur le vase qui servait à la cène de Jésus-Christ, 21; sont les auxiliaires de tous ceux qui tentèrent quelque conquête maritime en Syrie, 33; leur flotte est attaquée par les Vénitiens, 67; assiégent les Pisans dans Ptolémaïs, 415; font alliance avec eux contre les Vénitiens, V, 2, 3; fournissent des vaisseaux à Louis IX pour le transport des croisés en Orient, 53, 55; adoptent le code maritime, VI, 296; exploitent les mines du Caucase, 309.

Genséric s'empare de Carthage, I, 7.

Geoffroi d'Ancenis prend la croix, IV, 42.

Geoffroi de Beaulieu, confesseur de Louis IX, IV, 315; V, 69, 74.

Geoffroi de Perche prend la croix, III, 65.

Geoffroi de la Tour, chevalier français, délivre un lion de la fureur d'un serpent, I, 284.

Geoffroi de Lusignan, vient secourir les chrétiens d'Orient, II, 227, 349.

Geoffroi de Rancon, commandant l'avant garde de l'armée de Louis VII; son indiscipline cause d'un grand désastre, II, 167, 192.

Géographie; état de cette science au temps des croisades, VI, 308.

Georges (*saint*). Voyez *Apparitions*, etc.

Géorgie, puissance chrétienne, II, 80; IV, 7.

Gérard d'Avesnes; héroïsme de ce chevalier, II, 3, 4.

Gérard de Chersi, chef des croisés sous Godefroy de Bouillon, I, 122.

Gérard de Roussillon, prend la croix, I, 136; entre un des premiers dans Jérusalem, 340.

Gérard de Sidon commande la flotte des chrétiens devant Ascalon, II, 215.

Gerbert, archevêque de Ravenne, excite les peuples de l'Occident à prendre les armes contre les Sarrasins, I, 31.

Gertrude, reine de Hongrie; son caractère, III, 294.

Gervais, comte de Tibériade; sa mort malheureuse, II, 46.

Gibel ou *Gibelet*, ville assiégée et prise par les croisés, II, 33.

Digitized by Google

Gibelet (le seigneur *de*); sa trahison punie, V, 117, 118.
Gilbert est désigné pour commander l'armée des croisés, II, 169.
Gilles, comte de Forez, s'embarque pour la Palestine, III, 81.
Gilles de Mailly prend la croix, IV, 125; indemnité qu'il reçoit du roi Louis IX, V, 50.
Godefroy, évêque de Langres, prend la croix, II, 130; propose à Louis VII de s'emparer de Constantinople, 159; abdique la dignité épiscopale et se renferme dans un monastère, 204.
Godefroy, évêque de Vurtzbourg, prêche la croisade, II, 316; sa mort. 335.
Godefroy de Bouillon, duc de Lorraine; son caractère, I, 120; VI, 14; donne le signal d'une nouvelle croisade, I, 121; aliène ses domaines, *ibid.*; assemble une nombreuse armée, 122; traverse la Hongrie; discipline de ses troupes. 123; punit les Grecs de la captivité du comte de Vermandois, 140; fait la paix avec Alexis Comnène, 141, qui l'adopte pour son fils, 143; son départ de l'empire grec, 150; fait le siége de Nicée, 156; bat le sultan Kilig-Arslan, 160; sa valeur, 163, 231; combat contre un ours, 184; VI, 19, 47; assiége Antioche, I, 210, 231; défend cette ville contre les musulmans, 261; s'unit avec l'émir d'Ezas contre le prince d'Alep, 285; arrive devant Jérusalem, 316; ses exploits, 335, 337; prend de Jérusalem, 340; visite le saint sépulcre, 344; est proclamé roi, 354; prend le titre de défenseur et de baron du saint sépulcre, 355; gagne la bataille d'Ascalon, 365; ses démêlés avec le comte de Toulouse, 369; ses excursions autour de Jérusalem; siége d'Assur, II, 3; sa force prodigieuse admirée des émirs, 5; donne ses états à l'Eglise, 7; ses institutions, mélange des coutumes de l'Europe et de l'Orient, 8, 9; sa maladie, 11; sa mort, 12.
Gormond, patriarche de Jérusalem; sa mort, II, 89.
Gotschalk, prêtre, prêche la croisade parmi les Allemands, I, 107; les conduit en Hongrie où ils sont massacrés, 108.
Gouffiers de Lastours, prend la croix, I, 136.
Grecs; leur caractère, I, 59, 142; refusent de reconnaître la suprématie du pape, V, 221; motifs de leur haine contre les Francs, 239.
Grégoire (*saint*), évêque de Nysse; prêche contre les pèlerinages à Jérusalem, I, 5.
Grégoire VII, pape, exhorte les fidèles à prendre les armes contre les musulmans, I, 61; ses démêlés avec l'empereur d'Allemagne, *ibid.*; sa politique, VI, 228.
Grégoire VIII, pape, prêche la croisade, II, 298; sa mort, 300.
Grégoire IX, pape; son zèle pour la croisade, IV, 13; ses démêlés avec Frédéric II, empereur d'Allemagne, 14, 15, 20; son portrait, 16; est chassé de Rome, 17; déplore les succès de Frédéric en Judée, 30; lui fait la guerre, 32; l'excommunie, 34; traite avec lui, 35; exhorte les princes musulmans à embrasser le christianisme, 36; VI, 129; appelle les croisés au secours de Constantinople, IV, 47; s'oppose au départ des croisés français, 49; ses nouveaux démêlés avec Frédéric, 50, 53; sa mort, 62.
Grégoire X, pape, exhorte les souverains d'Europe à secourir la terre sainte, V, 96, 98; pacifie l'Allemagne et l'Italie, 99; sa mort, 112.
Grégoire XI, pape; réponse que fait l'empereur d'Allemagne à ses exhortations pour la croisade, V, 206.
Grégoire XIII, pape, institue la fête du *Rosaire* en mémoire de la victoire de Lépante, V, 363.
Guelfe, chevalier bourguignon, occupe la ville d'Adana, I, 188.
Guelfes et Gibelins; leurs discordes, IV, 12; V, 122.
Gui de Trussille, chef des croisés, I, 130.

Digitized by Google

Guibert, anti-pape, I, 130.
Guicher, chevalier français, terrasse un Lion, I, 283; entre un des premiers dans Jérusalem, 340.
Guillaume, frère de Tancrède; sa mort, I, 174.
Guillaume, légat du pape; ses sermons aux croisés, IV, 60.
Guillaume Amanjeu d'Albret, prend la croix, I, 136; entre un des premiers dans Jérusalem, 340.
Guillaume des Barres, se bat à coups de canne avec Richard cœur de Lion, VI, 53; sa mort, IV, 157.
Guillaume de Champlitte fonde une principauté dans le Péloponèse, III, 221.
Guillaume de Chartres, un des aumôniers de Louis IX, V, 69, 74.
Guillaume de Clermont, maréchal des hospitaliers; sa bravoure, V, 134, 138; il est blessé, 140; sa mort, 143.
Guillaume de Courtenai prend la croix, V, 36; indemnité qu'il reçoit du roi Louis IX, 50.
Guillaume de Pratelles, chevalier français, se dévoue pour sauver le roi Richard, II, 407.
Guillaume de Sabran, prend la croix, I, 136.
Guillaume de Tyr; ce qu'il dit des souffrances des chrétiens de Jérusalem, I, 34; prêche la guerre sainte en Europe, II, 301, 304, 314.
Guillaume d'Urgel, comte de Forcalquier, prend la croix, I, 136.
Guillaume du Tillet, gouverneur d'Albanie, I, 283.
Guillaume, comte de Clermont, prend la croix, I, 136.
Guillaume, comte de Forez, prend la croix, I, 136.
Guillaume, comte de Nevers, prend la croix, I, 377; II, 129; est battu par les Turcs, I, 386.
Guillaume IX, comte de Poitiers, prend la croix, I, 376; son armée est anéantie par les Turcs, 388; chante les malheurs des chrétiens, 390; arrive à Jérusalem, II, 27; conduit en Orient un grand nombre de femmes et de jeunes filles, VI, 57.
Guillaume, comte de Ponthieu, prend la croix, II, 129.
Guillaume Longue-Epée, comte de Salisbury, prend la croix, IV, 143; rejoint l'armée de Louis IX, 170; sa querelle avec le comte d'Artois, 186; VI, 112; amène un grand nombre de dames musulmanes à l'armée chrétienne, 36; sa mort, IV, 213.
Guillaume, comte de Varennes, prend la croix, II, 129.
Guillaume le Charpentier, vicomte de Melun, pille les bourgs et les villages pour se mettre en état d'aller combattre les infidèles, I, 121; abandonne l'armée des croisés, 220; Tancrède le poursuit et le ramène, 221; sa querelle avec Tancrède jugée par Baudouin, II, 19.
Guillaume le Roux, achète à son frère le duché de Normandie, I, 128; s'empare du pays du Mans, VI, 135.
Guillaume V, seigneur de Montpellier, prend la croix, I, 136.
Guillaume II, roi de Sicile, envoie des secours aux chrétiens de la Palestine, II, 340; sa mort, 366.
Guilhebaut, évêque saxon, fait un pèlerinage à Jérusalem, I, 16.
Guinemer, Boulonnais, chef de corsaires, prend la croix avec ses compagnons, I, 187.
Gundeschilde, épouse de Baudouin; sa mort. I, 201.
Guy, abbé de Vaux-de-Cernay, prend la croix, III, 65; s'oppose aux entreprises des croisés contre Zara, 90, et contre Constantinople, 101.
Guy, frère de Bohémond; son désespoir des malheurs des croisés, I, 258.
Guy d'Aspremont, meurt de la peste, V, 64.
Guy de la Tremouille, va combattre les Sarrasins en Afrique, V, 189, et les Turcs, sous Sigismond, 208; est fait prisonnier, 212; sa mort, 213.
Guy d'Ibelin, IV, 222, 254, 260.

Digitized by Google

Guy de Lusignan vient secourir les chrétiens d'Orient, II, 227; épouse la fille d'Amaury, 253; est nommé régent du royaume de Jérusalem, 257; plaintes auxquelles il donne lieu, 258; est couronné roi de Jérusalem, 264; réunit toutes les forces des chrétiens contre Saladin, 268; est fait prisonnier, 276; il recouvre sa liberté en jurant de renoncer à son royaume, 341; les évêques le délient de son serment, *ibid;* il va mettre le siége devant Ptolemaïs, 342; ses démêlés avec Conrad, 366; il tombe dans l'oubli, 420, 438; il obtient le royaume de Chypre, 439; III, 10, 305; sa mort, 310.

Guy de Malvoisin, IV, 210, 214; sa bravoure, 222; exhorte Louis IX à retourner en Europe, 282.

Guy du Châtel, évêque de Soissons; sa mort glorieuse, IV, 238.

Guyon de Flandre prend la croix, IV, 125.

H

Hache (les frères Henri et Godefroy de), chefs des croisés sous Godefroy de Bouillon, I, 122.

Hacon, roi de Norwége, prend la croix, IV, 143; reste dans ses États, 144.

Hakem, protége et persécute tour à tour les chrétiens, I, 30; est invoqué comme un prophète par les Druses du mont Liban, *ibid.*, note; sa mort, 35.

Harcourt (comte d'), se rend au siége de Damiette, III, 323.

Harpin, comte de Bourges, vend son comté au roi de France pour prendre la croix, I, 377; son arrivée à Constantinople, 385; à Jésusalem, II, 27; est fait prisonnier, 28; recouvre sa liberté, 32; revient en France où il se fait moine, I, 390.

Hélène de Suède (sainte); son martyre, I, 23.

Hélène (sainte), impératrice, fait un pèlerinage à Jérusalem et y découvre la vraie croix, I, 2.

Hélian, ambassadeur de Louis XII à la diète d'Augsbourg; son discours, V, 322, 323.

Hélie, patriarche de Jérusalem, implore la pitié des chrétiens d'Europe, I, 23.

Hélie, seigneur du Mans, est vaincu par Guillaume le Roux, et invoque vainement les priviléges de la croisade, VI, 135.

Hely, Envoyé de Bajazet en France, V, 212.

Henri II, roi d'Angleterre, refuse de prendre la croix; son discours à Héraclius, patriarche de Jérusalem, II, 260; il cède aux sollicitations de l'archevêque de Tyr, et se réconcilie avec Philippe-Auguste, 304; épouse Eléonor de Guienne, VI, 168; prend la croix, *ibid;* préside à la perception de la dîme *saladine*, II, 307; envoie de l'argent et des soldats en Orient, VI, 169; nouveaux démêlés avec Philippe-Auguste, II, 308; sa mort, 309.

Henri III, roi d'Angleterre, prend la croix, mais ne quitte pas son royaume, III, 292, 323; refuse de se rendre en Palestine, IV, 131; s'oppose au départ des croisés anglais, 103; VI, 172; prend enfin la croix, IV, 296; sa mort, V, 94.

Henri VIII, roi d'Angleterre, se sépare de l'Église romaine, V, 350.

Henri IV, roi de France, accueille les ambassadeurs turcs, V, 370.

Henri d'Arques, meurt de la peste, I, 281.

Henri de Bar, va combattre les Turcs, V, 208; est fait prisonnier, 212.

Henri de Champagne, gouverneur de la Palestine, III, 10; sa mort, 25.

Henri, comte de Hollande, ambassa-

Digitized by Google

deur de Frédéric Barberousse près de Saladin, II, 318.

Henri, comte de Champagne, prend la croix, II, 129, 252, 304; vient au siége de Ptolémaïs, 360; est élu roi de Jérusalem, 419, 439; s'oppose vainement à la rupture de la trêve conclue avec les musulmans, III, 23; sa mort, 25.

Henri, comte de Pappenheim, prend la croix, III, 20.

Henri, comte de Sarbruck, prend la croix, III, 67, 119.

Henri, comte palatin du Rhin, prend la croix, III, 20; sa conduite au siége de Thoron, 35.

Henri d'Allemagne, est massacré par les fils du comte de Leicester, V, 83.

Henri, duc de Brabant, prend la croix, III, 20; sa conduite au siége de Thoron, 35.

Henri, duc de Saxe, combat les peuples idolâtres du nord de l'Europe, II, 194; prend la croix, III, 20; sa conduite au siége de Thoron, 35; sa mort, 42.

Henri VI, empereur d'Allemagne, retient Richard dans les fers, II, 453; son caractère, III, 18, 19; prend la croix, 20; marche en Italie, 22; s'empare du royaume de Naples et de Sicile, 29; envoie ses troupes en Palestine, 32; sa mort, 44; VI, 75.

Henri, fils de Frédéric II, roi de Naples, IV, 291.

Henri de Hainaut, frère de Baudouin, comte de Flandre, commande une partie des croisés au siége de Constantinople, III, 119; s'empare de Phinopolis, 165; occupe le palais de Blaquernes à Constantinople, 175, 179; ses conquêtes dans l'Anatolie, 221; va rejoindre l'armée d'Andrinople, 229; ne peut résister aux barbares, 231; il succède à son frère Baudouin, empereur de Constantinople, 235; son caractère, 236.

Henri, landgrave de Thuringe, est couronné empereur d'Allemagne après l'excommunication de Frédéric, IV, 131.

Henri, petit-fils de Guy de Lusignan, roi de Chypre; accueil qu'il fait aux croisés, IV, 156; reçoit le titre de roi de Jérusalem, *ibid.*

Héracle, comte de Polignac, prend la croix, I, 136.

Héraclée, ville incendiée par ses habitants, I, 386.

Héraclius, empereur, I, 7; ramène les chrétiens captifs à Jérusalem, et porte sur ses épaules le bois de la vraie croix, 8.

Héraclius, patriarche de Jérusalem, va solliciter les secours de la chrétienté, II, 259; ses discours au roi d'Angleterre, Henri II, 260, 261: son retour en Orient, 262; dispose de la couronne de Jérusalem malgré les barons, 264.

Herloin, moine de Saint-Denis, prêche la croisade, III, 63.

Herman de Cani prend la croix, I, 134.

Herman, landgrave de Thuringe, prend la croix, III, 20.

Hervé, comte de Nevers, se rend au siége de Damiette, III, 322.

Homfroi de Thoron refuse la couronne de Jérusalem, II, 265; un conseil d'ecclésiastiques casse son mariage, 365; est soupçonné d'avoir fait assassiner Conrad, 418.

Homfroy de Montaigu, prend la croix, I, 134.

Hongrois; leur origine, I, 97; insultent les premiers croisés, 99; les combattent, 105; les exterminent, 108, 113; font des vœux pour le succès des armes de Godefroy de Bouillon, 123; troubles en Hongrie, III, 291; étendue de ce royaume, 295; croisade d'André II, *ibid*; invasion des Tartares, IV, 86, 88; préparatifs de Bajazet contre la Hongrie, 207; sont menacés par Mahomet II, V, 263; gagnent la bataille de Belgrade, 268; troubles occasionnés par la succession de Ladislas, 274; sont défaits par les Turcs,

Digitized by Google

344; invasion de Soliman, 347; chassent les Turcs de leur territoire, 379.
Honoré III, pape; son zèle pour la croisade, III, 292, 322, 348; IV, 5, 10, 12; offre à Frédéric le royaume de Jérusalem, 3; lui accorde un délai pour se rendre en Orient, 8; menace Louis VIII, de l'excommunier, 10; sa mort, 13.
Honoré de Léon, abandonne le camp de Damiette, et périt dans les flots avec six mille pèlerins, III, 321.
Hospice fondé par Charlemagne, à Jérusalem, I, 20; fondation des hospices du mont Saint-Bernard, 40; autres en grand nombre pour les pèlerins, 40; hospice des Quinze-Vingt, fondé par Louis IX, IV, 331.
Hospitaliers (frères de l'Hôpital), leur origine, VI, 222; refusent de payer au clergé la dime de leurs biens, II, 221; le grand maître va solliciter les secours de la chrétienté, 259; leurs démêlés avec les templiers, III, 12, 13. 258; V, 3, leur conduite au siége de Damiette, III, 314, 334; ils se réunissent au prince Edouard, V, 92; concourent a la défense de Ptolémaïs, 134, 135, 138; entreprennent une nouvelle croisade, 162; défendent l'île de Rhodes, 297, 301; l'abandonnent. 342. obtiennent la souveraineté de l'île de Malte, 343; la défendent contre les Turcs, 358.
Hossam-Eddin, est chargé par Saladin, de défendre Ptolémaïs, II, 346, 361.
Hubert, archevêque de Cantorbéry; ses efforts pour amener les Anglais à une nouvelle croisade, III, 15.
Hugues, archevêque latin, périt au siége d'Edesse, II, 111.
Hugues, comte de Joppé, se révolte contre le roi de Jérusalem et s'unit aux musulmans, II, 92, 93; est condamné à l'exil, 93; tentative contre sa personne, 94; se rend en Sicile, *ibid*; sa mort, *ibid.*
Hugues, comte de la Marche, se rend au siége de Damiette, III, 322.
Hugues de Césarée; son ambassade en Égypte, II, 230.
Hugues de Chatillon, comte de Saint-Paul, prend la croix, IV, 125.
Hugues de Grand-Ménil; ses enfants prennent la croix, I, 130.
Hugues de Lusignan prend la croix, II, 130.
Hugues de Lusignan, comte de la Marche, prend la croix, IV, 125; sa mort, 176.
Hugues de Montbelliard, désigné par Frédéric II pour administrer en son nom les affaires de la terre sainte, IV, 9.
Hugues de Saint-Omer, devient prince de la Tibériade, II, 20; marche au secours de Baudouin, 30.
Hugues de Saint-Paul chef des croisés, sous Godefroy de Bouillon, I, 122. pénètre un des premiers dans Jérusalem, 340.
Hugues de Saint-Paul (le comte de) prend la croix (1200), III, 65; commande une partie des croisés au siége de Constantinople, 119, 124; fait pendre un chevalier qui avait dérobé quelque chose du butin, 195; est nommé connétable de l'empire grec, 202.
Hugues, duc de Bourgogne, prend la croix, II, 304; commande les croisés français après le départ de Philippe-Auguste, 391, 401; abandonne le roi Richard, 413, 414; le chansonne, 431; refuse de prendre part à la guerre, 435; sa mort, 440.
Hugues IV, duc de Bourgogne, se révolte contre la royauté, IV, 40; prend la croix, 41, 42; part pour la terre sainte, 50; prend part à l'expédition contre Gaza, 55, 57; traite avec le soudan d'Égypte, et revient en Europe, 60; reprend la croix, 125; garde le camp des croisés, 205, 220, 235; quitte la ville de Damiette, 269; et revient en Europe, 279.
Hugues Lebrun vient secourir les chrétiens d'Orient, II, 227.
Hugues Lebrun, comte d'Angoulême,

Digitized by Google

conditions auxquelles il prend la croix. IV, 192.

Hugues le Grand, comte de Vermandois; son caractère, I, 127; reçoit l'étendard de l'Église des mains du pape Urbain II, 130; fait naufrage, et est mené prisonnier à Constantinople, 139; se soumet à Alexis Comnène, 140; est envoyé en ambassade à Constantinople, et retourne chez lui sans accomplir sa mission, 279, 280; sa mort, 388.

Humbert II, comte de Savoie, ses donations au clergé en prenant la croix, I, 377.

Humbert II, dauphin du Viennois, prend la croix, V, 180; son départ pour l'Asie et son retour en Europe, 181.

Humbert de Romanis, général des frères prêcheurs; comment il ranime le zèle des chrétiens pour la guerre sainte, V, 100.

Huniade, dit le Chevalier Blanc, vayvode de Transylvanie, commande avec Ladislas l'armée des croisés contre les Turcs, V, 224, 225; est vaincu, 233; délivre Belgrade, 268; sa mort, 269; son éloge, 270; le moine Campistran lui dispute l'honneur de la victoire de Belgrade, VI, 15.

Hus (*Jean*); son hérésie, V, 216.

I

Ibelin (*Baudouin d'*), IV, 222, 254, 260.

Ida, comtesse de Hainaut; son dévouement congugal, I, 372.

Ida, margrave d'Autriche, prend la croix, I, 377; incertitude de son sort, 388, VI, 57.

Iftikhar-Édaudé, commandant de Jérusalem, fait combler ou empoisonner toutes les citernes autour de la ville, I, 315; se réfugie dans la forteresse de David, 341, et capitule, 346.

Ignace de Loyola; son pèlerinage à Jérusalem, V, 398.

Imbert de Beaujeu, connétable de France, IV, 205, 212.

Impôts établis pour subvenir aux frais de la guerre sainte, II, 147; III, 57, 287; V, 40, 42, 271; VI, 80; droit de fouage, II, 256; dîme saladine, 306; VI, 74, 79.

Indulgences accordées pour la croisade, III, 276; IV, 42, 70; V, 186, 27, 337, 338; VI, 81.

Ingeburge, femme de Philippe-Auguste, est répudiée; interdit jeté sur la France à cette occasion, III, 60.

Innocent III, pape; son caractère, III, 55; veut ranimer le zèle des croisades, 56; il s'adresse vainement à l'empereur de Constantinople, 58; jette l'interdit sur le royaume de France à l'occasion du mariage de Philippe-Auguste avec Agnès de Méranie, 60; prêche de nouveau la croisade, 77; désapprouve la prise de Zara, 92; s'oppose aux projets des croisés contre Constantinople. 100; leur pardonne leur désobéissance, 208; ne peut les protéger contre les barbares, 233, 234; prêche la croisade contre les Albigeois, 270, et contre les Sarrasins d'Espagne, 272; prêche la sixième croisade, 275, 279; écrit aux princes musulmans, 277, 278; son discours au concile de Latran, 285; il dépose le comte de Toulouse, 286; sa mort, 290; son zèle pour les croisades, VI, 76, 80, 88; offre la couronne d'Angleterre à Philippe-Auguste, 171; excommunie Louis VIII, et les barons anglais, 171.

Innocent IV, pape, IV, 62; convoque le concile de Lyon en 1245, 107; ses accusations contre Frédéric III; l'excommunie, 116; fait prêcher la guerre sainte, 123; offre la couronne impériale au landgrave de Thuringe, 131; effets de sa haine contre Frédéric, 134,

Digitized by Google

135; embarras qu'elle lui cause, 137, 141, 145; son entrevue avec Louis IX, 154; lettre qu'il adresse à la reine Blanche, sur la captivité de son fils, 277; VI, 7; célèbre la mort de l'empereur Frédéric II, IV, 290; et prêche une croisade contre son successeur, 291; son caractère, 337.

Innocent VIII, pape, demande à Charles VIII de lui confier la garde du prince musulman Gem, V, 309. Il veut le mettre à la tête des croisés, 310.

Inquisition, son établissement, III, 270; VI, 195.

Iolande de Bourgogne, prend la croix, V, 36.

Isaac, empereur de Chypre, est fait prisonnier par Richard, roi d'Angleterre, qui le traîne à sa suite, chargé de chaînes d'argent, II, 372.

Isaac l'Ange, empereur de Constantinople, négocie en même temps avec les croisés et avec les musulmans, II, 318, 322; est détrôné et tenu prisonnier par son frère Alexis, III, 86, 87; sa délivrance, 128; il ratifie les promesses de son fils aux croisés, 130; l'associe à l'empire, 132; son caractère, 148; meurt de désespoir en apprenant la fin tragique de son fils, 162.

Isabelle, deuxième fille d'Amaury, roi de Jérusalem, femme d'Homfroy de Thoron, II, 354; son mariage est cassé, 365; elle épouse Conrad, marquis de Montferrat, 366; offre les clefs de Jérusalem au comte de Champagne, et l'épouse, 419; devient veuve et se marie avec Amaury, roi de Chypre et de Jérusalem, III, 43; elle lui succède, 258; sa mort, 260.

Isabelle de France, femme de Thibaut, roi de Navarre, prend la croix, V, 36; sa mort, 83.

Isambert, domestique de Louis IX, le soignait seul pendant sa captivité, IV, 218, note.

Isidore (le cardinal), vient secourir Constantinople, V, 236, 251.

Isle-Adam, grand maître des hospitaliers, abandonne l'île de Rhodes, V, 342.

Isouard de Muson, chef des croisés, I, 130.

Italie. Caractère des croisés de cette nation, VI, 38, 187; sa situation avant et pendant les croisades, 183.

Italiens, prennent la croix avec enthousiasme, I, 81, 131.

Ithier de Thacy, seigneur français, se rend au siége de Damiette, III, 322.

J

Jacob, dit le maître de Hongrie, chef des Pastoureaux, IV, 293; sa mort, 295.

Jacobites, secte de chrétiens, I, 10; ceux d'Égypte et de Syrie reconnaissent la suprématie du pape, V, 221.

Jacques, fils naturel du roi de Chypre, est élu roi par les mamelouks, V, 295.

Jacques, roi d'Aragon, prend la croix, V, 44; reproches que lui fait le pape sur ses liaisons avec Bérangère, *ibid*; dispersion de sa flotte; il renonce à ses projets de croisade, 45.

Jacques Cœur, va s'établir dans l'île de Chypre, V, 294; son tombeau, *ibid*.

Jacques de Maillé, maréchal du Temple; sa mort glorieuse, II, 267.

Jacques de Vitri prêche la croisade, III, 280; et en écrit l'histoire, 281.

Jacques Pantaléon, archidiacre de Liége, IV, 291.

Jacques I, roi d'Angleterre, célèbre la victoire de Lépante, V, 362.

Janissaires, leur origine, V, 203; ils franchissent les Thermopyles, 207; influence de cette milice dans le gouvernement turc, 385.

Jean XXI, pape, écrit aux évêques de

Digitized by Google

France pour hâter le départ des croisés, V, 112, note.
Jean XXII, pape, exhorte les souverains d'Europe à secourir les chrétiens d'Orient, V, 175; accorde des décimes à Philippe de Valois, 176; sa mort, *ibid.*; est auteur du *Stabat mater*, *ibid.*, note.
Jean d'Artois, seigneur français, se rend au siége de Damiette, III, 322; un autre prend la croix, V, 185.
Jean de Barres prend la croix, IV, 125.
Jean de Beaumont, grand amiral de France, prend la croix, IV, 125.
Jean, comte de Bretagne, prend la croix, V, 36.
Jean, comte de Nevers, fils de Louis IX, prend la croix, V, 36, 54; meurt de la peste, 65.
Jean de Brienne, prend la croix; III, 65; son caractère, 262; accepte le titre de roi de Jérusalem, *ibid.*; il épouse la fille d'Amaury, 265; état de son royaume, 266; excursion sur les terres des musulmans, 305; sa bravoure, 308, 334; va faire le siége de Damiette, 312, 343; abandonne le commandement au légat du pape Pélage, 347; revient à l'armée des croisés, 349; s'oppose aux projets de Pélage, 350; son entrevue avec Malek-Kamel, après les désastres des croisés, 361; assiste aux funérailles de Philippe-Auguste, IV, 3; marie sa fille à l'empereur d'Allemagne, qui le dépouille de son titre de roi, 9; commande l'armée du pape, 32; ses prétentions à l'empire d'Allemagne, 34; est vaincu par Frédéric, *ibid.*; est appelé au trône de Constantinople, 44; ses victoires, *ibid.*; sa mort, 45; causes de ses défaites, VI, 101, 108, 109.
Jean de Gresli, commandant à Ptolémaïs pour le roi de France, V, 125; sa fuite, 142.
Jean de Lastic, grand maître des hospitaliers; sa réponse à Mahomet II, V, 297.
Jean de Mons, un des aumôniers de Louis IX, V, 69, 74.
Jean de Nesle, châtelain de Bruges, s'embarque pour la Palestine avec la femme de Baudouin, comte de Flandres, III, 81; ses conquêtes, 241, 242.
Jean de Vaissy, prêtre massacré par les musulmans, IV, 244.
Jean de Valery, prud'homme, représentation qu'il fait à Louis IX, au sujet du partage du butin, IV, 184; sa bravoure, 233; est appelé au conseil de Louis IX, captif au Caire, 254.
Jean de Vienne, amiral de France, va combattre les Sarrasins en Afrique, V, 189; et les Turcs sous Sigismond, 108.
Jean de Vicence (le frère), ses prédications pour la pacification universelle, IV, 37, 38.
Jean de Nevers, depuis *Jean sans Peur*, va combattre les Turcs, V, 208; est fait prisonnier, 211; discours que lui tient Bajazet, 213; il revient en France, où il excite l'émulation des guerriers pour une nouvelle expédition contre les Turcs, 214.
Jean, roi de Bohême, prend la croix, V, 175.
Jean, roi de France, V, 175; sa captivité, 183; VI, 165; prend la croix, V, 185; sa mort, 186.
Jean sans Terre, roi d'Angleterre; son gouvernement lui aliène l'affection des peuples, VI, 171; est excommunié, III, 265; prend la croix, 282; ses motifs, *ibid.*
Jeanne, veuve de Guillaume de Sicile; son union projetée avec Malek-Adhel excite l'indignation des Turcs et des chrétiens, II, 410.
Jeanne de Toulouse, prend la croix, V, 36.
Jeffroi de Hussembourg, sa bravoure, IV, 233.
Jérôme (*Saint*), son pèlerinage à Jérusalem, I, 3; s'élève contre l'ardeur des pèlerinages, 5; son tombeau, 4.
Jérusalem (ville de), sa ruine; accomplissement des prophéties, I, 1; est le but du pèlerinage des chrétiens, 3 *et suiv.*; tombe au pouvoir des Perses, 7; délivrée par Héraclius, 8; sa pros-

Digitized by Google

perité, 9; assiégée par les Sarrasins, 14; prise par Omar, *ibid*; profanation du saint sépulcre, *ibid*; pèlerins qui la visitent, 15, 16; protection que lui accorde Charlemagne, 18; les clefs du saint sépulcre et de la ville lui sont envoyées par Aaron-al-Réchid, 19; son commerce, 21; persécution contre ses habitants, 27; les califes fatimites s'en emparent, 29; malheurs de ses habitants, 30, 33; ses églises converties en étables, 33; cessation de la persécution sous le calife Daher, 35; est aussi le but du pèlerinage des musulmans, 42; ravagée par les Turcs, 52; tombe au pouvoir des Égyptiens, 289; sa description, 313, 314; est assiégée par les croisés, 316; et tombe en leur pouvoir, 340; époque mémorable de cet événement, 342; massacre des musulmans dans la mosquée d'Omar, 343, 346; son aspect après la conquête, 347; nombreux pèlerins, 358; son état à la mort de Baudouin II, 55, 56; à la mort d'Amaury, 241; prise par Saladin, 284, 288; VI, 9, 169; ses églises sont converties en mosquées, II, 292; dispersion de ses habitants, 294; mise en état de défense par Saladin, 412; est ouverte à la dévotion des chrétiens, 438; pourquoi cette ville n'était pas toujours le but des conquêtes des chrétiens d'Orient, III, 33; démolition de ses murailles par Coradin, 330; prise par les musulmans, IV, 53; rendue aux chrétiens, 60, 92; les Tartares Mogols s'en emparent, V, 158; les chrétiens en sortent pour n'y plus rentrer, 161; est prise par Sélim, 236; continue d'être le but du voyage des pèlerins, 398; rétablissement de ses églises, 399.

Jeux et divertissements des croisés, VI, 47, 53; les jeux de hasard sont sévèrement interdits, II, 313.

Joachim, abbé; ses visions et ses miracles, II, 369.

Joanice, chef des Bulgares, embrasse le christianisme par haine contre les Grecs; il dévaste leur territoire, III, 143, 144; envoie une ambassade à Baudouin, empereur de Constantinople, 222; le fait prisonnier, 228; fait massacrer 20,000 Arméniens, 231; ses victoires, il fait alliance avec Lascaris, 233; sa réponse au pape, au sujet de l'empereur Baudouin, 234.

Joinville (le sire de), prend la croix, IV, 125; aborde un des premiers devant Damiette, 175; effroi que lui cause le feu grégeois, 204; bataille de Mansourah, 210; sa bravoure, 216, 223; est fait prisonnier, 242, 260; sa délivrance, 273; conseille à Louis IX de rester encore en Palestine, 283; danger qu'il court au siége de Panéas, 313; inexactitudes de ses récits, 314, note; ses discours à Louis IX et à la reine Marguerite au sujet de la mort de Blanche, 316, 317; se rend caution de la reine Marguerite pour son vœu à saint Nicolas, 320; l'acquitte et rentre dans ses foyers, 321; est appelé à Paris au conseil de Louis IX, V, 35; refuse de se croiser une seconde fois, 37.

Joppé, ville; ses habitants l'abandonnent, les chrétiens s'en emparent, I, 323, 324; ses murailles et ses tours abattues par ordre de Saladin; les croisés les relèvent, II, 406; est prise de nouveau par les musulmans et reprise par Richard, 432, 433; qui la fait fortifier à grands frais, III, 24; siége et prise de cette ville par Malek-Adhel, 24, 25; est rendue aux chrétiens, IV, 28; Louis IX en relève les fortifications qui tombaient en ruine, 307; surprise et détruite par les musulmans, V, 21.

Josaphat (vallée de), I, 49, 328.

Joscelin de Courtenai, se réunit aux princes chrétiens pour assiéger Carrhes II, 35; est fait prisonnier, 37; et conduit à Bagdad, d'où il sort après cinq ans de captivité, 40; obtient la principauté de Tibériade, 58; fait nommer Baudouin du Bourg roi de Jérusalem, 59; est fait prisonnier par les musulmans, 62; parvient à leur échapper et entreprend vainement de

Digitized by Google

délivrer le roi de Jérusalem, 64; tue le sultan Balac, 70; sa mort glorieuse, 105.
Joscelin de Courtenai, fils du précédent, sa pusillanimité, II, 105; perd la ville d'Édesse, 112; la surprend et s'en empare, 114; est forcé de l'abandonner de nouveau, 116; sa mort, 202.
Joscelin de Montmorenci, prend la croix, II, 305.
Josserant de Brançon, sa bravoure, IV, 224; il meurt de ses blessures, 225.
Jourdain; les pèlerins allaient se baigner dans ses eaux, I, 38; II, 9; III, 305.
Juan d'Autriche (don), remporte la victoire de Lépante, V, 360; lettre que lui adresse le sultan Sélim à cette occasion, 361, note.
Jubilé publié par le pape à la sollicitation de l'empereur Ferdinand II, V, 371.
Judée, son état au sixième siècle, I, 9; est conquise par Zimisès, empereur de Constantinople, 29; tombe au pouvoir des califes fatimites, *ibid.*; triste aspect de ce pays, 310, 311.
Juifs, opposés aux Sabéens, I, 10; accusés en Europe d'avoir provoqué la fureur des musulmans, 34; sont massacrés par les croisés, 110, 347; sont persécutés en Allemagne et protégés par saint Bernard, II, 132; VI, 113; sont mis à contribution pour subvenir aux frais de la guerre sainte, II, 146, 147, 303; VI, 78, 81; massacrés en Angleterre, II, 311; sont protégés par Innocent III, lors de la cinquième croisade, III, 79; persécutés en France, IV, 308; V, 168.
Jules II, pape; son caractère le met dans l'impossibilité de diriger aucune entreprise contre les ennemis de la foi, V, 324.
Julien l'Apostat, empereur, entreprend de rebâtir le temple de Jérusalem, I, 3.
Jurieu (le ministre), s'afflige de la défaite des Turcs, V, 391.
Justice, son état avant les croisades, VI, 280; épreuves du feu et de l'eau; combat judiciaire, 281; légistes censurés par saint Bernard, 283; justice du clergé, 283; origine du parlement, 289; cours de justice instituées à Jérusalem par Godefroy de Bouillon, II, 8, 9.
Justiniani, commandant les Génois et les Vénitiens a Constantinople, V, 237.
Justinien, violation de son tombeau lors de la prise de Constantinople, III, 180.

K

Karacoush, premier ministre de Saladin en Egypte, défend Ptolémaïs contre les chrétiens, II, 346, 361.
Karisme (empire du), ses progrès, III, 8; détruit par les Tartares, IV, 82; relevé par Gelal-Eddin, 92; est définitivement anéanti, 103.
Karismiens, viennent secourir les princes musulmans, IV, 54; sont conquis par les Tartares, 82; se répandent dans l'Asie Mineure et dans la Syrie, 92; leur caractère, 93; ils s'emparent de Jérusalem, 94; cruautés et profanations qu'ils commettent, 96; battent les chrétiens dans les plaines de Gaza, 100; font le siége de Joppé, 102; prennent la ville de Damas, 103; se révoltent contre le sultan d'Égypte, et sont vaincus, *ibid.*
Kélaoun, monte sur le trône d'Égypte, V, 108; bat les Tartares Mogols, 110; ravage l'Arménie, 111; envoie des ambassadeurs en Europe, 113; ses victoires, 114, 115, 116; il s'empare de Laodicée, 117; de Tripoli, 118; fait une treve avec les habitants de Ptolémaïs, 123; se plaint de leurs violences, 124; se prépare à les atta-

Digitized by Google

quer, lorsqu'il tombe malade, 127; sa mort, *ibid.*

Kerboga, prince de Mossoul, commande l'armée des musulmans, envoyée au secours d'Antioche, I, 254; y assiége les chrétiens, 255; repousse leurs propositions, 261; est complétement vaincu, 270-274; sa mère lui prédit les malheurs qui le menaçaient en combattant les chrétiens, 338; VI, 23, 62.

Kerboga, chef des Tartares, déclare la guerre aux chrétiens, V, 9; sa mort, 10.

Kilig-Arslan, sultan d'Iconium, fait alliance avec Frédéric Barberousse, II, 319; le fait harceler par ses troupes, 327.

Korasan (le), tableau de ce pays, I, 380, 381; les croisés lombards y sont anéantis, 385, 386.

Koutouz, est élu sultan d'Égypte, V, 7; fait une trêve avec les chrétiens, 9; défait les Tartares Mogols, 10; sa mort, *ibid.*

Kous, ville d'Égypte, ravagée par la peste, III, 254.

L

Ladislas I, roi de Hongrie, meurt avant d'avoir pu accomplir son vœu d'aller secourir les chrétiens de la terre sainte, I, 98.

Ladislas IV, roi de Pologne et de Hongrie; son éloge, V, 224; ses succès contre les Turcs, 225; traverse les deserts de la Bulgarie, 231; perd la bataille de Varna, 232; sa bravoure et sa mort, 233.

Lambert de Montaigu, pénètre des premiers dans Jérusalem, I, 340.

Lance (sainte), sa découverte miraculeuse, I, 263, 265; enthousiasme des croisés, *ibid.*; ils lui attribuent la victoire d'Antioche, 276; perd sa merveilleuse influence, 277; doutes sur son authenticité, 296; est soumise à l'épreuve du feu, 299; VI, 281; est portée à la tête de l'armée des croisés, I, 383.

Languedoc, prédications des missionnaires et des légats du pape contre les Albigeois, III, 269.

Laodicée, rendez-vous général des croisés, I, 292; II, 166; est prise par les Égyptiens, V, 117; reprise par les croisés et livrée aux flammes, 188.

Lascaris, est élu empereur à Constantinople, pendant que les croisés occupaient une partie de la ville, III, 176; est forcé de l'abandonner, 178 se fait proclamer empereur à Nicée, 213; est attaqué par les Turcs, sous la conduite de son beau-père Alexis, 215; il s'unit avec les Bulgares, 233.

Latroun, forteresse détruite par les musulmans, II, 407.

Législation, son état avant la première croisade, I, 396; éloge de la législation de Louis IX, V, 48; sur la législation des croisés, VI, 64. V. *Assises de Jérusalem*, *Justice*.

Leibnitz, mémoire qu'il adresse à Louis XIV, V, 393.

Leicester (le comte de), forme le projet d'accompagner Louis IX en Palestine, IV, 142; y renonce, 143; sa mort apaise les troubles de l'Angleterre, V, 43.

Léon X, pape, prêche une croisade contre les Turcs, V, 325, 327; ses préparatifs, 331; abus qu'il fait des indulgences, 338; il censure Luther, 339; sa mort, 341.

Léon Sgurre, maître de Napoli, étend ses domaines par l'injustice et la violence, III, 212; est chassé par les croisés, 221.

Léopold d'Autriche, accueil qu'il fait aux croisés, II, 319; sa bannière outragée par Richard, 393; il lui répond

Digitized by Google

qu'il n'est ni charpentier ni maçon, 414; quitte la Palestine, 435; retient Richard en prison, 451; et le livre à l'empereur d'Allemagne, 453; prend de nouveau la croix, III, 293; part pour la Palestine, 303; abandonne l'armée de Ptolémaïs; et va camper dans les plaines de Césarée, 309; se rend au siége de Damiette. 312, 314; s'empare de la tour du Nil, 316, 318; retourne en Europe, 332.

Léopold, empereur d'Allemagne, négocie tour à tour le divan et avec le pape, V, 373; il quitte sa capitale, 374.

Lépante (bataille de), V, 360: institution de fêtes en commémoration de cette victoire, 363.

Lethalde (les frères), entrent des premiers à Jérusalem; I, 340.

Lethbald d'Autun; sa mort miraculeuse, I, 47.

Lettres tombées du ciel à Jérusalem, I, 34; portées par des pigeons, 308.

Liban (mont), traversé par les croisés, I, 305; II, 97; ses hauteurs s'abaissent et s'entrouvrent par suite d'un tremblement de terre, III, 255.

Liethert, évêque de Cambrai, entreprend le voyage de Jérusalem, suivi de trois mille pèlerins. I, 47; voit périr la plupart de ses compagnons, et renonce à son pèlerinage, 48; il s'oppose à l'affranchissement de la commune de Cambrai. VI, 269.

Lisbonne; siége de cette ville par les Espagnols, II, 196; est prise d'assaut, *ibid.*

Livon, prince d'Arménie; ses démêlés avec Bohémond d'Antioche, III, 11; demande à Henri VI le titre de roi, 32; fait la guerre au comte de Tripoli, 258.

Lombardie, les habitants de ce pays prennent la croix, I, 377; III, 75; ils envahissent Constantinople, I, 379, et sont battus et dispersés par les Turcs, 385; forment une confédération puissante, III, 12; se soulèvent contre Frédéric, 132, 376.

Loos (l'abbé de), prend la croix, III, 65; conseille aux croisés de s'emparer de Constantinople, 98.

Louis le Gros, roi de France; comment il combat la féodalité, VI, 274.

Louis VII, roi de France; ses querelles avec le saint-siége, II, 121; sa conduite au siége de Vitri, 122; son repentir; il convoque l'assemblée de Bourges, et annonce son projet d'une nouvelle croisade, 123; il consulte le saint-siége à cette occasion, 124; assemblée de Vézelay, 125; il prend la croix, 129; VI, 74; exhorte les princes de l'Europe à suivre son exemple; II, 138; comment il se procure l'argent nécessaire aux frais de la guerre sainte, 146; son départ pour la croisade, 149; il arrive à Constantinople, 156; son courage intrépide, 167; triste situation de son armée, sous les murs de Satalie, 170; causes de la perte de ses troupes, VI, 101; se soumet à la discipline comme ses soldats, 107, 108; il s'embarque pour la Palestine, II, 172; son arrivée à Antioche, 174; conduite scandaleuse de sa femme, 177; il arrive à Jérusalem, 178; concourt au siége de Damas, 183; reste près d'une année dans la Palestine, où il ne montre plus que la dévotion d'un pèlerin, II, 190; son caractère, 193; revient en France, 198; promet au pape de se remettre à la tête d'une nouvelle croisade, 202; perd la Guienne par suite de son divorce avec Eléonore, VI, 161.

Louis VIII, roi de France, fait la guerre à l'Angleterre, à la sollicitation du saint-siége, III, 292; Honoré lui ordonne de déposer les armes, et menace de l'excommunier, IV, 10; il prend la croix; mais contre les Albigeois, *ibid.*; son testament et sa mort, III, 389.

Louis IX, roi de France; sa minorité, IV, 40; accorde des secours à Baudouin, 45; refuse de seconder les projets du pape Grégoire contre l'empereur Frédéric, 51; sa conversation avec la reine Blanche, au sujet de

Digitized by Google

l'invasion des Tartares, 90; sa maladie, 121; prend la croix, 122, 124; comment il la fait prendre à ses barons, 126; répond aux objections de la reine Blanche et de son conseil, 129; intervient entre le saint-siége et Frédéric, 133, 134; achète le territoire d'Aigues-Mortes, et y fait construire une ville, 140; tentative contre sa vie, *ibid.*; ses préparatifs pour la croisade, 142, 148, 149, 151; ses libéralités au clergé, 148; protége les juifs, 151; il quitte Paris, 152; son entrevue avec Innocent IV, 154: départ d'Aigues-Mortes, 155; séjour dans l'île de Chypre, 156 et suiv.; ses libéralités, 158, apaise les différends qui s'étaient élevés entre le clergé grec et le clergé latin, 158; sa médiation entre le roi d'Arménie et le prince d'Antioche, 159; accueille les ambassadeurs tartares, 160, 161; reçoit des vivres de l'empereur d'Allemagne, 161; repousse les suggestions pacifiques des Templiers, 165; écrit au sultan du Caire, 168; quitte l'île de Chypre, 169; perd la moitié de sa flotte, *ibid.*; harangue ses soldats, 170, 172; débarque en vue de Damiette, 174, 175; victoire des croisés, 176; prise de Damiette, 178; répond aux lettres du sultan d'Égypte, 182, 183; son autorité méconnue, 186; marche à la conquête de l'Égypte, 197, 201; effroi que lui cause le feu grégeois, 204; passe le fleuve Aschmoun, 205; sa tenue guerrière, 210; sa bravoure, 213, 221, fait fortifier son camp, 220; son humanité, 229; il tombe malade, 230; propose une trêve aux musulmans; 231; veut se livrer en ôtage, 232; ordonne la retraite, 233; quitte le dernier le camp de Mansourah, 235; est fait prisonnier, 241, et conduit à Mansourah, 245; sa résignation, 248; il refuse les présents du sultan, 249; traite avec lui, 253; son entrevue avec les mameluks, après la mort d'Almoadam, 262; traite de nouveau avec les émirs, 266, 288; sa délivrance, 272; il arrive à Ptolémaïs, 274, 279; envoie des ambassadeurs en Égypte, pour en ramener les prisonniers, 280; reçoit des lettres de France, 281; consulte les seigneurs sur l'opportunité de son séjour en Orient, 281, 286; négocie avec les musulmans, 287, 288; reçoit les ambassadeurs du Vieux de la Montagne, 302, 303, 309; ses efforts pour délivrer les prisonniers et ramener les renégats, 305; il fortifie les villes de la Palestine, 307; renonce à faire le pèlerinage de Jérusalem, 309; combat à Panéas, 313; relève les murs de Sidon, 315; apprend la mort de la reine Blanche, 316, son départ de Ptolémaïs, 319; tempête qu'il éprouve, 320; arrive en France, 321; son caractère, 327, 333; V, 32, fonde l'hospice des Quinze-Vingts, IV, 331; livre de ses dépenses, 336; effet que produit en Europe sa captivité, VI, 7; son amour pour ses soldats, 17; promet une solde à ses barons, pour les entraîner avec lui, 78; causes de ses défaites, 101; ses négociations avec les musulmans, 123; il demande des secours à Henri III; à quelles conditions, 161; exhorte ses sujets à se croiser de nouveau, V, 35; lève des impôts extraordinaires, 42; ses ordonnances, la pragmatique sanction, etc., 48; son testament, il établit l'administration du royaume pendant son absence, 49; son départ de Paris, 51; il arrive à Aigues-Mortes, 53; discours qu'il adresse à ses fils avant le départ de la flotte, 54; débarque à Carthage, 60; est attaqué de la peste, 85; ses conseils à Philippe, son fils et son successeur, 66, 67; il reçoit les ambassadeurs de Michel Paléologue, 68; sa mort, 70; son tombeau, 72, 73; ses funérailles en France, 84, 85; son éloge, 85; sa canonisation, 88, 89; monument à sa mémoire, élevé à Turin, en 1830, 89.

Louis XI, roi de France, V. *Dauphin de France.*

Digitized by Google

Louis XII, roi de France, V, 322, 324.
Louis XIV, roi de France, intervient dans la guerre contre les Turcs, V, 372, 374; reçoit à cette occasion les conseils de Leibnitz et de Ducange, 392, 394.
Louis XV, roi de France, reçoit une ambassade solennelle de la Porte, V, 399.
Louis, comte de Chartres et de Blois, prend la croix, III, 64; commande une partie des croisés au siége de Constantinople, 119, 124; est fait duc de Nicée et de Bythinie, 204; reste malade à Constantinople, pendant que ses troupes vont conquérir les provinces, 220; sa mort glorieuse, 228.
Louis, comte de Savoie, épouse une petite-fille de Lusignan, roi de Chypre, V, 295.
Louis II, roi de Hongrie, expose en public un sabre ensanglanté, V, 343; est vaincu par les Turcs, 344.
Lucius, pape, chassé de Rome, convoque un congrès à Vérone, II, 259; écrit à Saladin et à son frère Malek-Adel, pour arrêter l'effusion du sang, 262; VI, 128.
Lusignan. Voyez *Gui de Lusignan*, *Pierre de Lusignan*.
Luther; ses prédications contre le clergé, V, 339, 340; il exhorte les peuples à combattre les Turcs, 352, 353; aversion de ses partisans pour les croisades, 391.
Lydda, ville célèbre par le martyre de saint Georges; les croisés y établissent un évêque, I, 309.

M

Machaire de Sainte-Menehould, assiste au siége de Constantinople, III, 119; est nommé grand échanson de l'empereur Baudouin, 202.
Machines de guerre, description de celles employées aux siéges de Jérusalem, I, 326; de Ptolémaïs, II, 378; V, 128; de Constantinople, III, 121, 125; de Damiette, 315.
Mahclon, ville détruite par les croisés, II, 195.
Mages, leur culte est méprisé, I, 10.
Magie, magiciens, etc. Voyez *Apparitions*.
Magiciennes, tuées sur les murs de Jérusalem, I, 338.
Mahadyah, ville d'Afrique prise par famine par les Siciliens, II, 197.
Mahomet, ses commencements, I, 10; met vingt-trois ans à composer le Coran, 11; s'enfuit à Médine, 12; sa mort, *ibid.*
Mahomet II, fils et successeur d'Amurat; son caractère, V, 235; fait le siége de Byzance, 240; défaite de sa flotte, 243; fait transporter ses vaisseaux par terre dans le port de Constantinople, 244; et s'en empare, 252; fait le siége de Belgrade, 268; est vaincu et blessé, 269; ses conquêtes, 275, 276; sa réponse à une lettre du pape, 280; emploie l'ascendant de la religion pour exciter les peuples contre les chrétiens, 289; bat le roi de Perse, 293, 297; fait attaquer la chrétienté sur plusieurs points à la fois, 298; ses revers en Transylvanie, 299; devant Rhodes, 301; ses succès en Italie, 302; sa mort, 305.
Mahomet IV; ses défaites, V, 380.
Mainfroi, fils naturel de Frédéric, roi de Sicile; brave le pouvoir et les armes du saint-siége, V, 31; perd la couronne et la vie à la bataille de Cosenza, 33.
Maïs, cette plante est transportée en Europe par le marquis de Montferrat, III, 248; VI, 306.
Malek-Adhel, frère de Saladin, paie la rançon de deux mille chrétiens cap-

Digitized by Google

tifs après la prise de Jérusalem, II, 291; vient secourir Ptolémaïs, 357; on lui propose d'épouser la veuve du roi de Sicile et de régner à Jérusalem, 410; envoie des présents à Richard, 434; se fait proclamer souverain d'une partie de la Mésopotamie, III, 3; rétablit la paix entre ses neveux, 7; prend possession de Damas, 8; vient mettre le siége devant Joppé, 24; et s'en empare, 25; défaite de son armée, 27; il est blessé, 28; envoie des trésors aux Vénitiens pour qu'ils détournent les croisés de se rendre en Palestine, 98; conclut une trêve avec les chrétiens, 210; propose de la renouveler, 263; envahit la Palestine, 265; quitte la souveraine puissance et partage son empire entre ses enfants, 306; sa mort, 319; son éloge, *ibid;* ses relations avec le pape Innocent III, VI, 129.

Malek-Kamel, (fils de Malek-Adhel), sultan du Caire, III, 306; fait un appel aux musulmans pour secourir Damiette, 325; déjoue la conspiration d'Emad-Eddin contre son autorité, 328; bat les croisés, 333; accueil qu'il fait à saint François d'Assise, 335; offre la paix aux croisés, 337, 354; réunit tous les musulmans dans le camp de *Mansoura*, 349; disperse l'armée des croisés, 356; leur accorde la paix, 358; et des secours pour retourner à Ptolémaïs, 361, 362; ses négociations avec l'empereur d'Allemagne, IV, 18, 23, 26; traite avec lui et lui abandonne Jérusalem, 28; sa mort, 53.

Malek-Mansor, prince d'Émèse, s'unit aux chrétiens contre les Karismiens, IV, 97; les abandonne à la bataille de Gaza, 100.

Malek-Saleh-Negmedin, fils du précédent, ses conquêtes, IV, 166, 167; ses préparatifs contre les croisés, 167, 188; sa maladie; il punit la garnison de Damiette, 179; lettres qu'il adresse à Louis IX, 182; sa mort 197.

Malek-Schah, roi de Perse, I, 5, 54, 55.

Malte (île de), est donnée aux hospitaliers, V, 343; qui la défendent contre toutes les forces de Soliman, 358.

Manassès de l'Isle, prend la croix, III, 65; assiste au siége de Constantinople, 119.

Mandoud, sultan de Mossoul, meurt assassiné, II, 50, 78.

Mansoura, fondation de cette ville, III, 349; les croisés établissent leur camp dans son voisinage, 353; IV, 200; est envahie par les croisés sous la conduite du comte d'Artois, 209; reprise par les Turcs, 213-214; bataille de Mansoura, 206-219; Louis IX y est conduit prisonnier, 245.

Mantoue; le pape Pie II y convoque une assemblée générale des puissances chrétiennes, V, 277.

Manuel Comnène, empereur de Constantinople; ses protestations bienveillantes pour les croisés, II, 138, 150; duplicité de sa politique 151; embûches qu'il tend aux croisés allemands, 154; accueil qu'il fait aux Français, 156, 158; comment il parvient à les éloigner de sa capitale, 161; promet de seconder le roi de Jérusalem dans la conquête de l'Égypte, 233.

Marcel, huissier; est cause de la prise de Louis IX, IV, 240.

Marche (le comte de la), va combattre les Turcs sous Sigismond, V, 208; est fait prisonnier, 212.

Marésie, ancienne Germanicie; ville chrétienne où meurt la femme de Baudouin de Bouillon, I, 192.

Margarit (l'amiral), surnommé le roi de la mer et le nouveau Neptune, II, 340.

Margat (château *de*), les templiers et les hospitaliers s'en disputent la possession, III, 12.

Marguerite de Flandre, femme de l'empereur Baudouin, prend la croix, III, 66; s'embarque pour la Palestine, 81; sa mort, 211; son corps est rapporté à Constantinople, *ibid.*

Digitized by Google

Marguerite de Hainaut, parcourt l'Orient en cherchant son époux tombé sous les coups des Turcs, VI, 57, 139.

Marguerite, femme de Louis IX, prend la croix, IV, 124; s'embarque avec son mari, 151, 175; VI, 58; son courage héroïque en apprenant la captivité de son mari, IV. 246; conjure son écuyer de lui couper la tête si elle tombait entre les mains des musulmans, VI, 58; elle quitte la ville de Damiette, IV, 269; pourquoi elle pleure la mort de sa belle-mère qu'elle haïssait, 317; son vœu pendant une tempête, 320, 341; reçoit des pièces de camelot, comme des reliques, VI, 303; reste en France pendant la seconde croisade de son mari, V, 36, 51.

Marguerite, fille du roi de Hongrie, et femme d'Isaac, empereur de Constantinople, III, 179; épouse le marquis de Montferrat, 201.

Marguerite, sœur de Philippe-Auguste, et reine de Hongrie, fait le serment de finir ses jours en Palestine, III, 22.

Marie, femme de Baudouin, empereur de Constantinople, vient implorer le secours de Louis IX, IV, 162.

Marie d'Antioche, ses prétentions au trône de Jérusalem, V, 105.

Maronites, reconnaissent la suprématie du pape, II, 254; V, 221.

Marrah, ville assiégée et prise par les croisés, I, 287; Bohémond et Raymond comte de Toulouse, s'en disputent la possession, 289.

Martin Litz, moine de Cîteaux, prêche la cinquième croisade, III, 63; amène les croisés à Venise, 81; s'oppose à l'entreprise des croisés contre Constantinople, 101; comment il s'empare de plusieurs reliques après la prise de cette ville, 191; VI 244.

Marza, bourgade, reste de Carthage, V, 57.

Mathieu, abbé de Saint-Denis; Louis IX lui confie l'administration du royaume pendant son absence, V, 49; lettre que lui adresse Louis IX, 60.

Mathieu d'Edesse, évêque arménien, est dépouillé de ses vêtements, traîné dans les rues, et battu de verges par les musulmans, II, 110.

Mathieu de la Pouille, appuie les discours de Pélage dans le conseil des croisés, III, 349.

Maures, ceux d'Espagne vaincus par Alphonse, depuis, roi de Portugal, II, 196; sont de nouveau battus par les croisés, III, 26; IV, 11; les Maures de la côte d'Afrique assistent au débarquement de Louis IX, V, 59; leurs trahisons, 61; font la paix avec les chrétiens, 78.

Maurienne (le comte *de*), prend la croix, II, 130 144.

Mazarin donne, dans son testament, deux cent mille écus pour la guerre contre les Turcs, V, 375.

Maximilien, empereur d'Allemagne, prend la croix, V, 318; il ne tient pas son serment, 319; convoque une diète à Augsbourg, 322; ses projets contre les Turcs, 326.

Méandre (le); passage de ce fleuve par les Français malgré les Turcs, II, 165.

Mecque (la), le toit du temple de Mahomet s'écroule le jour de la victoire de Lépante, V, 361.

Mélas, fille de Soliman, prend intérêt aux prisonniers chrétiens, VI, 62.

Melisende, fille de Baudouin du Bourg, roi de Jérusalem; son mariage avec le comte d'Anjou, II, 86; ses liaisons coupables avec le comte de Joppé, 92; se réconcilie avec son époux, 94; régente du royaume après sa mort, 99; dispute à son fils le gouvernement de Jérusalem, 203.

Méliténiote, archidiacre de l'église impériale de Constantinople, V, 69.

Mercœur (le duc *de*) va combattre les infidèles, V, 369, 370; sa mort, 371.

Merouan II, dernier calife de la famille des Ommiades; persécute les chrétiens, I, 17.

Meschtoub, commandant de Ptolémaïs, II, 379.

Digitized by Google

Mésopotamie; conquête de cette province par Baudouin de Bouillon, I, 193, 196, 201; elle tombe au pouvoir de Malek-Adhel, III, 3.
Messine; conquise par Richard-Cœur-de-Lion, II, 367.
Metz (ville); rendez-vous des croisés français, II, 145.
Meurtriers; pénitence imposée à ceux de Conrad, évêque de Vurtzbourg, III, 259.
Michel Ducas, empereur de Constantinople, implore le secours de Grégoire VII, I, 60.
Michel l'Ange Comnène; relève le royaume d'Épire, IV, 213.
Miles de Braës, chef des croisés, I, 130.
Milès de Bar-sur-Seine, se rend au siége de Damiette, III, 322.
Milès de Brabant, assiste au siége de Constantinople, I I, 119; est nommé bouteiller de l'empereur Baudouin, 202.
Milon de Plancy, son caractère, II, 245.
Mineurs, rencontre de mineurs chrétiens et de mineurs musulmans au siége de Ptolémaïs, II, 384, 385.
Minieh, bourg célèbre par la défaite de Louis IX et la prise de ce roi, IV, 239.
Miracles, Voyez *Apparitions*, etc.
Misélès ou Misac, commandant la flotte turque au siége de Rhodes, V, 300.
Missionnaires, envoyés par Grégoire IX pour convertir les musulmans, IV, 36; prêchent la paix et la concorde en Europe, 37, 63; vont convertir les Tartares, III, 156, IV, 88, 89, 301, 302; missions en Prusse, III, 301, 302.
Mocenigo, commandant la flotte vénitienne, V, 209.
Mogols, Voyez *Tartares*.
Mohacs (combat de), V, 344.
Mohamed (le calife); protége les chrétiens, I, 25.
Monastères, leur origine, VI, 238; leur puissance et leurs richesses, 243; division du travail des moines, 249; institution des frères de la Merci pour le rachat des captifs, 253.
Montécuculli, bat les Turcs, V, 375.
Mont-Ferrat (marquis *de*) dit Longue-Épée, épouse la sœur de Baudouin IV, et meurt deux mois après son mariage, II, 249.
Montfort (le comte *Simon de*), prend la la croix, III, 18; arrive en Palestine et s'oppose vainement au départ des princes allemands, 44; conclut une trêve avec les Turcs, 45; reprend la croix, 65; s'oppose aux projets des croisés contre Constantinople, 101; se met à la tête des croisades contre les Albigeois, 270; obtient les États du comte de Toulouse déposé par le pape, 286.
Monfred, prince de Tarente, IV, 291.
Montmorency (*Mathieu de*), prend la croix, II, 303, III, 65; commande une partie des croisés au siége de Constantinople, 119, 129.
Montréal, cité nouvelle fondée par Baudouin, II, 51.
Monuments des arts à Constantinople lors de la prise de cette ville par les croisés, III, 186.
Morosini (*Thomas*), vénitien, est élu patriarche de Constantinople, III, 205.
Moscovie est ravagée par les Tartares, IV, 85 et note.
Mosebourg, ville hongroise assiégée par les croisés, I, 112; défense de ses habitants, 113.
Moulins à vent, étaient-ils connus en Europe avant les croisades? VI, 303, 304.
Mouson (*Louis de*), entre un des premiers dans Jérusalem, I, 349.
Muezins, crieurs publics, IV, 27.
Muraille de la Chine; n'arrête pas les Tartares, IV, 82.
Murzufle (*Alexis*), empereur de Constantinople, son caractère, III, 151; il excite le peuple contre les croisés, 152, et contre les empereurs Isaac et Alexis, 158; il fait élire Canabe, 160; jette l'empereur Alexis dans un cachot et se fait proclamer à sa place, 162: piége qu'il tend aux croisés, 163; est vaincu, 166; son entrevue avec le doge Dandolo, 167; il s'enfuit de

Digitized by Google

Constantinople, 176; et meurt ignominieusement, 213.
Musique des croisés, VI, 97.
Musulmans, leurs conquêtes, I, 13; sont arrêtés dans la Gaule par Charles-Martel, *ibid;* leurs guerres civiles donnent quelque repos aux chrétiens, 17, 25; sont battus par Zimiscès, 28, 29; portent très loin la dévotion du pèlerinage, 42; vaincus par les Turcs, 52; quelques-uns embrassent le christianisme après la bataille d'Antioche, 277; fuient devant les chrétiens et se réfugient à Jérusalem, 305; massacrés dans la mosquée d'Omar, 312, 346; leur désespoir de la perte de Jérusalem, 358, 359; battus à Ascalon, 365; se présentent devant Joppé revêtus des armures des chrétiens, II, 26; sont battus par Baudouin, 27, 31; ils s'emparent de Ramla, 30; quittent Ptolémaïs, 34; perdent la bataille de Ramla, 35; abandonnent les villes de Tripoli, Beyrouth, Sidon, 43, 44, 45; ceux de Damas s'unissent aux chrétiens, 50; battent les chrétiens d'Antioche, 60; abandonnent la ville de Tyr, 70; s'emparent d'Edesse, 107, 112; défendent Damas, 183, 187; leurs succès, 202; croient au fatalisme, 210; quittent Ascalon, 219; prennent Panées, 228; s'emparent de l'Égypte, 241; victoires de Saladin, 248; perdent la bataille d'Ascalon, 251; leurs succès en Galilée, 253; prennent la vraie croix, 276; siége et prise de Jérusalem, 284, 288; défendent Ptolémaïs, 342 et suiv., 380; inquiètent la marche des chrétiens, 399; sont battus à Assur, 405; prennent Joppé, 432; sont vaincus par Richard, 434; leurs progrès dans l'art de la guerre, 442; battent les chrétiens, III, 24; s'emparent de Joppé, 25; perdent Sidon, Laodicée, Giblet, 28; Beyrouth, 29; défendent la forteresse de Thoron, 34 et suiv.; perdent la bataille de Joppé, 42; surprennent la garnison de cette ville, 44; concluent une trêve de trois ans avec les chrétiens, 45; partage de l'empire entre les fils de Malek-Adhel, 306; attaque du Monthabor par les croisés, 308; siége et prise de Damiette, 312, 343; mort de Malek-Adhel, 319; conspiration d'Emad-Eddin contre le sultan du Caire, 328; fuite des musulmans, 329; se réunissent pour secourir Damiette, 330; sont battus par les croisés, 331; les battent à leur tour, 331; se réunissent de nouveau à la nouvelle de la prise de Damiette, 345-348; attaquent les chrétiens, 352; leur offrent la paix, 354; détruisent leur armée, 357; leur accordent la paix, 360; rentrent en possession de Damiette, 361. battent les croisés devant Gaza, IV, 58; traitent avec les différents chefs chrétiens, 60, 93; implorent le secours des Européens contre l'invasion des Tartares, 88; leurs divisions; plusieurs s'unissent aux chrétiens contre les Karismiens, d'autres font alliance avec ceux-ci, 93, 94, 97; puissance du sultan d'Égypte, 104; situation de l'Égypte lors de la croisade de Louis IX. 166; débarquement des croisés, 171; les musulmans abandonnent Damiette, 177, 178; quelques-uns embrassent le christianisme, 178; proposent une trêve aux croisés, 198; les attaquent dans leur marche sur le Caire, 201; combats de Mansoura, 206, 219, 225; retraite de l'armée chrétienne, 233, 236; prise de Louis IX, 241; massacre des chrétiens, 244, 250; essaient de surprendre Damiette, 247; tuent le sultan d'Égypte, 259, 265; traitent avec Louis IX, 266, 268, 309; prennent possession de Damiette, 269; leurs divisions, 287; ils font la paix, 311; attaquent les chrétiens et s'emparent de Sidon, 312; sont vaincus à Panéas, 314; détruisent la ville de Damiette, 329; s'emparent de Césarée, V, 16; se réjouissent de la mort de Louis IX, V, 74; massacre des habitants de Nazareth, 92; battent les Tartares Mogols, 110; ravagent l'Arménie, 111; ils s'emparent de Laodi-

Digitized by Google

cée, 117; de Tripoli, 118; siége et prise de Ptolémaïs, 119, 145; projettent de pénétrer en Europe par la pointe de Gibraltar, 178; défendent la ville d'Afrique, 193; le chevalier de la princesse de Tunis, 194; expéditions contre les Portugais dans l'Inde, V, 321; sont vaincus par les Turcs, 327; comment ils déploraient leurs défaites, VI, 32; leur manière de combattre, 103; leur diplomatie, 115 et suiv., 124 et suiv.

N

Naples (royaume de), état de ce pays lors de sa conquête par Henri VI, empereur d'Allemagne, III, 30; conquis par Gauthier de Brienne, 107; troubles dans ce pays, V, 46; menacé par les Turcs, 303; se met sous la domination de Charles VIII, 313.

Naplouse, ville tombée au pouvoir de Saladin, II, 282; détruite par un tremblement de terre, III, 255.

Napoli, devient le siége de la principauté de Trébisonde, III, 212.

Nasr-Allah, visir; son éloge, III, 5; note.

Navailles (le duc *de*), va combattre les Turcs, V, 375.

Navarin, ville prise par les chrétiens, V, 380.

Navigation, son état pendant les croisades, VI, 292; et suiv.

Nazareth, Louis IX s'y rend en pèlerinage, IV, 308; est livrée au pillage par les croisés, V, 92.

Negrepont, île ravagée par les Turcs, V, 290.

Nestoriens, secte de chrétiens, I, 10; reconnaissent la suprématie du pape, V, 221.

Nice, réunion des Français et des Turcs sous les murs de cette ville, V, 350.

Nicée, devient le siége d'un empire musulman, I, 54; sa description, 155; siége de cette ville par les croisés, 156-164; elle se rend à l'empereur Alexis, 165; Lascaris y fonde un nouvel empire, III, 213; le comte de Blois l'avait érigée en duché, 250; batailles de Nicée, I, 117, 160.

Nicéphore Phocas, ses entreprises contre les Sarrasins paralysées par le clergé, I, 27; est tué par les Bulgares; son crâne sert de coupe à leurs chefs, 98.

Nicétas, s'oppose à la déposition des empereurs Isaac et Alexis, III, 159; est dépouillé de sa place de Logothète, 164; comment il échappe avec sa famille au pillage de Constantinople, 182.

Nicolas IV, pape, ses efforts pour une nouvelle croisade, V, 154, 155; sa mort, 156.

Nicolas V, pape, V, 257, 264, 266.

Nicomédie, ville occupée par les croisés, I, 152.

Nicopolis, ville assiégée par les Turcs, V, 210.

Nicosie, ville détruite par les Turcs, V, 359.

Nissa, le gouverneur de cette ville fait donner des vivres et des vêtements à l'avant-garde des croisés, I, 99; défaite générale des croisés par ses habitants, 105, et suiv.

Nivelon de Chérisi, évêque de Soissons, prend la croix, III, 65.

Noblesse, avantages qu'elle retire des croisades, VI, 211.

Nointel (le comte *de*), envoyé de Louis XIV, à la Porte; visite la terre sainte, V, 399.

Nonancourt, (assemblée de), II, 312.

Normandie, est en feu par suite des querelles de Richard et de Philippe-Auguste, III, 308; est épuisée par Richard pour subvenir aux frais de la croisade, 311; est réunie à la couronne de France, 451; IV, 146; note, 153, 297; scrupules de Louis IX à cette occasion, 146; note, 297.

Digitized by Google

Normands, chassent les Sarrasins de la Pouille et de la Sicile, I, 85, III, 29, 30; leur barbarie, I, 115, note; leur caractère, 128; accourent en foule sous les drapeaux de la croix, *ibid.*; gardent le grand étendard des chrétiens à la bataille d'Arsur, II, 401.

Northampton (assemblée et concile de), II, 310; IV, 43.

Norwégiens, leur pèlerinage en terre sainte, II, 44; vont combattre au siége de Sidon, 45; se signalent dans les croisades, IV, 143; leur caractère, 144.

Notaras (le grand duc), aimait mieux voir dans Byzance le turban de Mahomet, que la tiare du pontife de Rome, V, 239; ses démêlés avec Justiniani, 246.

Nourreddin, sultan d'Alep; chasse les chrétiens de la ville d'Édesse, II, 114; et en fait abattre les tours, la citadelle et les églises, 116; succès de ses troupes contre les chrétiens, 202; son caractère, 213; devient maître de Damas, 219; surprend Baudouin III, 220; destruction de son armée, 221; hommage qu'il rend à la mémoire de Baudouin, 223; est successivement vaincu et vainqueur, 227, 228; ses conquêtes en Égypte, 230, 241; sa mort, 242.

Navagéri, littérateur, célèbre d'avance les succès de Léon X contre les Turcs, V, 328, 329.

O

Otton, marquis de Brandebourg, prend la croix, III, 20.

Ochride (plaines d'); les Ottomans y sont vaincus par Scanderberg, V, 286.

Octaï, fils de Gengiskan; lui succède, IV, 83; ses conquêtes, 84, 85.

Octaï, officier de la garde du sultan d'Égypte, IV, 259; son entrevue avec Louis IX, 261.

Odon, évêque de Bayeux, prend la croix, I, 130.

Odon de Châteauroux, cardinal, prêche la croisade, IV, 123.

Oger de Saint-Chéron, croisé français, III, 119.

Olivier, prince d'Angleterre, se rend au siége de Damiette, III, 323.

Olivier de Thermes prend la croix, IV, 125; est nommé gouverneur de Damiette, 197, 269; annonce à Louis IX l'arrivée du roi de Sicile, V, 64.

Olivier Scholastique, construit une des machines de guerre employées au siége de Damiette, III, 315; écrit au sultan du Caire pour le convertir à la foi chrétienne, 371.

Omar, étend les conquêtes de Mahomet, I, 12, 13; s'empare de Jérusalem, 14; sa modération, *ibid.*

Ommiades, chute de cette dynastie, I, 17.

Ordres de chevalerie, origine des chevaliers du Temple et du Saint-Sépulcre, II, 81, 82; leurs mœurs, 83; institution de l'ordre hospitalier et militaire des chevaliers Teutoniques, et de l'ordre de la Trinité, 389.

Orfa, description de cette ville, I, 196, 197.

Oriflamme, remise de cette bannière à Louis VII, II, 148, 149; à Louis IX, IV, 152; elle tombe au pouvoir des musulmans, 241.

Orléans, désordres occasionnés dans cette ville par les pastoureaux, IV, 295.

Orme du Champ-Sacré, abattu par Philippe-Auguste, II, 308, et note.

Oste de Granson, commandant à Ptolémaïs pour le roi d'Angleterre, V, 125; sa fuite, 142.

Othon de Saxe est excommunié, III, 283, 284.

Digitized by Google

Otrante (ville d') ravagée par les Turcs, V, 302.
Ottomans. Voyez Turcs.
Oulagou, s'empare de Bagdad, V, 6; le pape lui envoie des ambassadeurs, 8; va combattre une rébellion, 9.

P

Pairs de l'Occident; institution redoutable, III, 220.
Paléologue (*Andronic*), empereur grec, V, 155; demande au pape des secours contre les Turcs, 204.
Paléologue (*Jean*), empereur de Constantinople, reconnaît la suprématie du pape, V, 204; est arrêté par ses créanciers, 205; se soumet au sultan Amurat, *ibid.*
Paléologue (*Manuel*), fils du précédent, se rend à la cour de Bajazet, V, 207; implore vainement les secours de la chrétienté, 208; vient en France, 215; discours qu'il adresse à son fils Jean, 220.
Paléologue (*Jean*), fils du précédent, assiste au concile de Ferrare et de Florence, V, 220; ses préparatifs contre les Turcs, 225.
Paléologue (*Michel*), s'empare de Constantinople, V, 13, 14; se soumet à l'autorité du pape, 15, 33; envoie des ambassadeurs à Louis IX, 53, 59.
Palestine, conquise par les Perses, I, 7; délivrée par Héraclius, 8; son état au sixième siècle, 9; tombe au pouvoir des Turcs, 52; envahie par les Egyptiens, 280; son état après la première croisade, II, 2, 10, 78, 95; après la seconde croisade, 202; après la mort de Baudouin II, 263; après la troisième croisade, 440; après la cinquième croisade, III, 256; après la sixième croisade, IV, 60, 92; après la bataille de Gaza, 102; après la captivité de Louis IX, 290, 307; est envahie par les Mogols, V, 9, 11; son état après la prise de Ptolémaïs, 145, 147.
Pancrace, prince arménien, chassé par ses sujets, il s'attache à la fortune de Baudouin I, 103; il l'abandonne, 195.
Panéas. Voyez *Césarée de Philippe*.
Papes, leur influence sur les croisades, VI, 197; avantages qu'ils en retirent, 199; obstacles qu'ils rencontrent dans l'exercice de leur pouvoir, 200; causes de leur puissance, 205.
Paphlagonie, désastre des croisés dans cette province, I, 381 et suiv.
Pâques, célébration de cette fête par des pèlerins génois, II, 21.
Parlement de France, son origine, VI, 289.
Parthes, voyez *Turcomans*.
Passarowitz (Traité de), V, 399.
Pastoureaux, leur origine, IV, 293; leur dispersion, 295, 296.
Patras, ville prise par les chrétiens, V, 380.
Paul II, pape; accueil qu'il fait à Scanderberg, V, 287, 288; son zèle pour la croisade contre Mahomet II, 290; sa mort, 291.
Paula et *Eustochie*, sa fille, de la famille des Gracques, suivent saint Jérôme à Jérusalem, I, 3; leur tombeau, 4.
Pavie (bataille de), V, 343.
Payen d'Orléans, ses exploits, III, 226.
Pélage, évêque d'Albano, conduit au siége de Damiette les croisés d'Italie; son caractère, III, 223; il exhorte les croisés à la patience, 226; s'oppose à la paix avec les infidèles, 338, 351; veut commander seul les croisés après la prise de Damiette, 347; est obligé de rappeler le roi de Jérusalem, 348; excite les croisés à continuer la guerre, 348, 352; suites funestes de son imprévoyance, 357; est forcé de demander la paix, 358; reste en otage, 360.
Pélerinages en Judée, quels furent les premiers pèlerins, I, 2, 3, 15; deviennent très-nombreux, 4, 47; abus qui en résultent, 4, 5; itinéraire de saint

Digitized by Google

Antoine, 8; ordonnés èn expiation des plus grands crimes, 22, 23, 36; pèlerinages *majeurs* et pèlerinages *mineurs*, 37, note; priviléges des pèlerins, 39, 41; leur plus grand bonheur était de mourir dans la ville sainte, 46; pèlerinage de l'évêque de Cambrai, 47; misère des pèlerins; ils reviennent en Europe sans avoir accompli leur vœu, 48; 7,000 pèlerins assaillis par les Arabes, 49; difficultés pour entrer dans la ville sainte, 52; outrages des Turcs, 53; pèlerinage des croisés après la prise de Jérusalem, 358; les pèlerinages recommencent avec plus d'ardeur après la prise de Jérusalem, 377; imprévoyance des pèlerins, 385 et suiv.; II, 171; sont protégés par les chevaliers du Temple, 81; malheur des pèlerins, VI, 43. (Voyez *Croisades*.)

Pénitences publiques, I, 36, 83; II, 65, 310.

Perses, s'emparent de Jérusalem et de la vraie croix, I, 7; leurs divisions, 10; III, 8; attaquent les Turcs, V, 292; sont battus par Mahomet II, 293.

Peste, ses ravages à Satalie, II, 174; à Ptolémaïs, III, 154; en Egypte et en Syrie, 254; en Italie, V, 182.

Peterwaradin (bataille de), V, 396.

Pétrarque, son zèle pour la guerre sainte, V, 170, 180.

Petscheneys ou *Pincenates*, peuples de l'Esclavonie, surprennent l'évêque Adhémar de Monteil, I, 139.

Pharamia, ville livrée au pillage par les croisés, II, 52.

Philippe I, roi de France, excommunié par le pape Urbain II, I, 73; secoue le joug des grands vassaux, 398; assemble les seigneurs pour délibérer sur la guerre sainte, 123, 124.

Philippe-Auguste, reçoit les envoyés de la Palestine, II, 260; prend la croix, 304; fait payer aux juifs les frais de la croisade, 306, 307; ses démêlés avec le roi d'Angleterre, Henri II, 304, 308; son entrevue avec Richard, à Nonancourt, 312; règle l'administration de son royaume pendant son absence, 313; il s'embarque pour la Palestine, 314; ses démêlés avec Richard, en Sicile, 367; il arrive en Palestine, 370; sa maladie, 375; il se déclare en faveur de Conrad, *ibid.*; ses relations avec Saladin, *ibid.*, 386; partage avec Richard les richesses de Ptolémaïs, 393; retourne en Europe, 394; craint d'être assassiné, 419; rapports politiques de Richard et de Philippe-Auguste, depuis leur retour de la Palestine, III, 17, note, 60; il répudie sa femme; interdit jeté sur son royaume à cette occasion, 60, 61; abandonne le quarantième de ses revenus pour les dépenses de la croisade, 281; remporte la victoire de Bouvines, 284; ses discussions avec le saint-siége, VI, 75; son rôle dans la troisième croisade, 161.

Philippe, fils de Louis IX, prend la croix, V, 36, 54; est armé chevalier, 42; arrive en Afrique, 60; est malade de la peste, 65, 73; assiste son père à ses derniers moments; conseils qu'il en reçoit, 66, 68; il lui succède, 70; confirme toutes ses ordonnances, 74; fait la paix avec le calife de Tunis, 78; son départ pour la France, 81; séjourne en Sicile, 82; mort de sa femme, 83; son arrivée à Paris, 84; envoie des troupes en Orient, et avance au pape 36,000 marcs d'argent pour la croisade, 96; il reprend la croix, 155, 166; sa mort, *ibid.*

Philippe le Bon, duc de Bourgogne; comment il excite le zèle des chevaliers contre les Turcs, V, 258; assiste aux diètes de Ratisbonne et de Francfort, 264; envoie 2,000 hommes à l'armée chrétienne, 284.

Philippe le Long, roi de France, V, 166, 169.

Philippe de Valois, roi de France; ses préparatifs pour la guerre sainte, V, 175, 176; renonce à son expédition, 179; sa mort, 183.

Philippe II, roi d'Espagne, V, 359, 363.

Philippe d'Artois, connétable de

Digitized by Google

France, va combattre les Turcs, V, 208.

Philippe, comte de Flandre, son arrivée à Jérusalem, II, 249, 261; il en refuse la régence, 250; son caractère, *ibid.*; prend la croix, 304.

Philippe de Bar, va combattre les Turcs, V, 208; est fait prisonnier, 212.

Philippe de Montfort, est envoyé pour traiter d'une trêve avec le sultan d'Égypte, IV, 231; commande l'arrière-garde des croisés, 240; un des conseillers de Louis IX pendant sa captivité, 254, 260; paie la rançon de Louis IX, 273.

Philippe de Nanteuil, est fait prisonnier devant Gaza; ses chansons, IV, 59.

Philippe de Nemours, IV, 273.

Philippe de Souabe, ses démêlés avec Othon de Saxe, III, 60, 87; envoie des ambassadeurs aux croisés pour leur demander le rétablissement de son beau-frère Alexis sur le trône de Constantinople, 94.

Philippe, fils du comte Robert, vient en Palestine, II, 252.

Phirous, renégat arménien, habitant d'Antioche; son caractère, I, 238; ses relations avec Bohémond, 239, 243; son complot découvert, 245; il tue son frère, 247; livre la ville aux croisés, 248, 249; VI, 28, 31; embrasse de nouveau le christianisme et retourne à la foi de Mahomet; sa mort, I, 251.

Photius, patriarche de Constantinople, commence le schisme de l'Église grecque, III, 142, note.

Phrygie brûlée, traversée par les croisés, I, 179.

Pie II (*Æneas Sylvius*), pape, convoque l'assemblée de Mantoue, V, 277; écrit à Mahomet II, 279; VI, 130; se prépare à marcher en personne contre les Turcs, V, 280, 281; il arrive à Ancône, 285; sa mort, 287.

Pie V, pape, exhorte les puissances chrétiennes à prendre les armes contre les Ottomans, V, 359; institue la fête de *Notre-Dame-des-Victoires* après la bataille de Lépante, 363.

Piémont, les habitants de ce pays prennent la croix avec enthousiasme, III, 75.

Pierre, chambellan de Louis IX, est mis dans le même tombeau, V, 85, note.

Pierre d'Amiens, croisé français, III, 119.

Pierre d'Auvergne, évêque de Paris, IV, 122.

Pierre de Bracheux, ses exploits, III, 220.

Pierre de Blois, ranime le zèle des seigneurs et des barons pour la guerre sainte, II, 312.

Pierre de Capoue, légat du pape, rétablit la paix entre Richard Cœur-de-Lion et Philippe-Auguste, III, 60; s'oppose en vain à l'entreprise des Vénitiens contre la ville de Zara, 84; va dans la Palestine annoncer le départ prochain des croisés, 101, absout les Vénitiens de l'excommunication prononcée par Innocent III, 208; vient en Grèce, 210.

Pierre de Condet, aumônier de Louis IX, V, 59.

Pierre de Courtenay, vient en Palestine, II, 252, 261.

Pierre de Dreux, comte de Bretagne, se révolte contre la royauté, IV, 40; prend la croix, 41, 42; marche au secours de Baudouin, empereur de Constantinople, 46; s'embarque pour la terre sainte, 50; fait une excursion sur les terres de Damas, 54; traite avec le soudan d'Égypte et revient en Europe, 60; prend une seconde fois la croix, 125; sa mort, 279.

Pierre de la Palue, patriarche de Jérusalem, V, 175.

Pierre de Lusignan, roi de Chypre; ses prétentions au trône de Jérusalem, V, 105; vient au secours de Ptolémaïs, 126; l'abandonne, 131; vient implorer le secours des princes chrétiens, 182, 184, 186; il s'empare d'Alexandrie, etc., 188.

Pierre de Toul, chef des croisés sous

Digitized by Google

Godefroy de Bouillon, I, 122; périt misérablement devant Antioche avec 3,000 pèlerins, 217.
Pierre des Alpes, simple chevalier, obtient une ville riche de la Cilicie à charge de la défendre contre les Turcs, I, 192.
Pierre des Vignes, assiste au concile de Lyon, IV, 107.
Pierre, évêque de Béthléem, sa mort, III, 228.
Pierre, fils de Louis IX, prend la croix, V, 36, 54.
Pierre l'Ermite, son origine, I, 63; son pèlerinage à Jérusalem, 61; son entrevue avec le patriarche Siméon, 64, 65; va trouver Urbain II, qui le charge d'annoncer la prochaine délivrance de Jérusalem, 65; ses prédications, 66, 67; se rend au concile de Clermont, 73; se met à la tête des croisés, 96; traverse la Hongrie, 100; ravage Semlin, 101; voit son armée détruite par les Bulgares, 105; il en rassemble les débris, *ibid*, et arrive sous les murs de Constantinople, 106; accueil que lui fait Alexis Comnène, *ibid*; revient à Constantinople après avoir perdu son influence sur les croisés, 118; abandonne le camp des chrétiens; Tancrède le ramène, 221; son ambassade auprès du sultan Kerboga, 265; exhorte les croisés sous les murs de Jérusalem, 329; y pénètre avec eux et devient l'objet de la vénération des chrétiens, 343, 361; revient en Europe et meurt dans un monastère qu'il avait fondé, 374.
Pierre le Vénérable, abbé de Cluni, conseille à Louis VII de faire contribuer les juifs aux frais de la guerre sainte, II, 146.
Pigeons messagers, I, 285, 308.
Pisans, font avec les Génois une descente en Afrique, taillent en pièces 100,000 Sarrasins, et forcent un roi de Mauritanie à payer un tribut au saint-siége, I, 62; sont les auxiliaires naturels de tous ceux qui tentaient quelque conquête en Syrie, II, 33; secondent Lusignan au siége de Ptolémaïs, 344; leurs démêlés avec les Génois, 415; V, 95; font la paix avec les Vénitiens; III, 131.
Poitiers (*bataille de*), V, 188.
Polonais, leurs succès contre les Turcs, V, 377, 379, 393.
Ponce de Crancey, se rend au siége de Damiette, III, 322.
Pons, abbé de Vezelay, bâtit une chapelle au lieu où saint Bernard prêcha la croisade, II, 130.
Pons (*le seigneur de*), son vœu singulier, V, 260.
Pons de Balazun, prend la croix, I, 136; sa mort, 294.
Popilicains (*secte des*), III, 268.
Porcher (*Raymond*), mort héroïque de ce chevalier pris par les Turcs, I, 235.
Porphyre (*saint*), évêque de Gaza, son pèlerinage en Palestine, I, 3.
Portugal, conquête de ce pays sur les Maures, II, 196; III, 26, 312.
Pouille (*la*), conquise par Gauthier de Brienne, III, 107.
Pragmatique sanction, ordonnance de saint Louis, V, 48.
Priviléges des croisés, VI, 71, 72.
Prodiges. Voyez *Apparitions*.
Prostitution (*lieux de*), établis près de la tente de Louis IX, IV, 307; VI, 36.
Provençaux, leurs mœurs, VI, 37.
Prunes de Damas, apportées en Europe par les croisés, VI, 306.
Prussiens, leur croyance, III, 295; leurs mœurs, 296; leur gouvernement, 297; saint Adalbert entreprend vainement de les convertir au christianisme, 301; sont vaincus et soumis par les chevaliers de l'ordre Teutonique, 303.
Ptolémaïs, aujourd'hui Saint-Jean-d'Acre; arrivée des premiers croisés devant cette ville, I, 308; elle tombe au pouvoir de Baudouin, II, 34; se rend à Saladin après la bataille de Tibériade, 342; sa description, 342, 343; V, 119; Guy de Lusignan en fait le siége, II, 344-380; Richard et Philippe-Auguste s'en partagent les ri-

Digitized by Google

chesses, 393; est en partie détruite par un tremblement de terre, III, 255; siége et prise de cette ville par le sultan d'Égypte, V, 119-145.

Q

Quart-Pierre, forteresse; comment les croisés s'en emparent, II, 63.
Quenouille et fuseaux envoyés à ceux qui hésitaient à prendre la croix, II, 142.

R

Raimbaud, comte d'Orange, prend la croix, I, 136.
Ramla (ville), prise par les croisés, I, 309; dévastée par les musulmans, II, 30; conquise par Saladin, 282; témoin des exploits de Richard, 419.
Ranulfe, prend la croix, I, 134.
Raoul, frère du comte de Soissons; meurt de la peste, V, 64.
Raoul de Beaugency, prend la croix, I, 130.
Raoul de Domfront, patriarche d'Antioche; ses démêlés avec Raymond d'Aquitaine, II, 222.
Raoul de Gader, chef des croisés, I, 190.
Ratisbonne (ville); rendez-vous des croisés allemands, II, 145.
Ravenel, ville prise par Baudouin, I, 195.
Raymond, comte de Toulouse et de Saint-Gilles; un des premiers croisés, I, 79, 134; son portrait, 135; il arrive à Constantinople, 143; il révèle à Alexis Comnène les projets de Bohémond, 148; sa maladie, 182; fait construire à ses frais une forteresse devant Antioche, 232; ses démêlés avec Bohémond, 281, 289; ses succès en Syrie, 283, 289; abjure son ambition et renouvelle son serment de délivrer le tombeau de N. S., 290; assiége Archas, 293; se réconcilie avec Tancrède, 328, pénètre dans Jérusalem, 341; accepte la capitulation des musulmans réfugiés dans la forteresse de David, 346; ses démêlés avec Godefroy de Bouillon après la bataille d'Ascalon, 369; se retire à Constantinople, 373; se met à la tête de nouveaux croisés, 380; est battu par les Turcs, 384; quitte les croisés, 384; son ambition; il prend la ville de Gibel, II, 33; sa mort, 41.
Raymond II, comte de Toulouse; déposé par Innocent III, III, 286; sa mort, IV, 194.
Raymond, comte de Tripoli; son père est surpris et tué par les musulmans, II, 95; sa mort, 203.
Raymond III, comte de Tripoli, dit le *Satan des Francs*, est fait prisonnier, II, 228; son caractère, 216; est nommé régent du royaume de Jérusalem, 259; s'oppose à l'élection de Guy de Lusignan, 264; se retire à Tibériade et demande des secours à Saladin, 265; se réconcilie avec le roi de Jérusalem, 268; conseils qu'il lui donne, 270; sa bravoure, 276; sa mort, 278.
Raymond IV, comte de Tripoli; fait la guerre à Livon, prince d'Arménie, III, 238; se sépare de l'armée des croisés, 310.
Raymond de Lisle, prend la croix, I, 136.
Raymond de Poitiers, est appelé pour gouverner Antioche, II, 91; son mariage avec la fille de Bohémond, 92; est attaqué par Jean Comnène et lui rend hommage, 95; défend l'Oronte de l'invasion des musulmans, 104; refuse de secourir la ville d'Édesse, 108; accueil qu'il fait à Louis VII et à

Digitized by Google

la reine sa femme, 174 ; sa mort, 202.
Raymond d'Hautpoul (Pierre), prend la croix, I, 136.
Raymond d'Orange, se retire à Constantinople avec le comte de Toulouse, I, 373.
Raymond-Lulle, cherche à ranimer le zèle des populations pour la guerre sainte, V, 171, 172.
Raymond Pelet, seigneur d'Alais, prend la croix, I, 136; conduit au camp des croisés un convoi de vivres et de machines de guerre, 323; pénètre dans Jérusalem, 341.
Raymond, vicomte de Castillon, prend la croix, I, 136.
Raymond, vicomte de Turenne, prend la croix. I, 136.
Raymond, vicomte de Turenne, part pour la Palestine, IV, 300.
Redouan, prince d'Alep, vaincu par Godefroy de Bouillon, I, 285.
Religieux, ceux de Saint-Dominique et de Saint-François-d'Assises prêchent la croisade, IV, 39; ces derniers deviennent les gardiens du saint sépulcre à Jérusalem, V, 3:9.
Religieuses; héroïsme des sœurs du couvent de Sainte-Claire lors de la prise de Ptolémaïs, V, 141; moine surpris avec une religieuse et marqué d'un fer chaud, VI, 34; religieuse ayant commerce avec un Turc, *ibid.*
Reliques apportées de la terre sainte par les pèlerins, I, 21; emportées de Constantinople par les croisés, III, 191; Voyez *Croix* (*vraie*).
Renaud, chef des croisés renie sa foi, I, 116.
Renaud, comte de Tonnerre, prend la croix, II, 129.
Renaud d'Ammerbach, sa mort, I, 281.
Renaud de Boulogne, prend la croix, III, 65.
Renaud de Châtillon, prince d'Antioche, ravage l'île de Chypre, II, 219, 220; ses démêlés avec le patriarche Amaury, 222; ses aventures, 248, 249; ses excursions sur les terres des musulmans, 255; il attaque et dépouille une caravane, 266; excite le roi de Jérusalem à faire la guerre à Saladin, 272; est fait prisonnier, 276; sa mort, 280.
Renaud de Dampierre, prend la croix, III, 65; s'embarque pour la Palestine, 81; est fait prisonnier par les musulmans, 153.
Renaud de Montmirail, prend la croix, III, 65.
Renaud de Sidon, est du petit nombre de ceux qui échappent au désastre de Séphouri, II, 278.
Renaud de Toul, chef des croisés sous Godefroy de Bouillon, I, 122.
René d'Anjou, le pape refuse de reconnaître ses droits au royaume de Naples et de Sicile, V, 285, note.
Rhodes (île de), conquise par les hospitaliers, V, 162; tombe au pouvoir de Soliman, 342.
Richard, abbé de Saint-Viton, à Verdun; son pèlerinage à la terre sainte, I, 39.
Richard, duc de Guienne, fils de Henri II, roi d'Angleterre, prend la croix, II, 304; ses démêlés avec son père, 309; lui succède, 310; comment il augmente ses trésors, 311; son entrevue avec Philippe-Auguste à Nonancourt, 312; part pour la Palestine, 314; son caractère, *ibid.*; ses démêlés avec Philippe-Auguste en Sicile, 367; sa superstition, 369; s'empare de l'île de Chypre, 372; son mariage avec Bérangère, 373; son arrivée en Palestine, *ibid.*; prend parti pour Guy de Lusignan, 375; sa maladie, *ibid.*; ses relations avec Saladin, *ibid.*; partage avec Philippe-Auguste les richesses de Ptolémaïs, 391; fait massacrer les prisonniers, 395; VI, 27; est blessé, II, 400; gagne la bataille d'Arsur, 405; est sauvé par le dévouement d'un chevalier français, 407; sa bravoure, 408; négocie avec les musulmans, 409, 410; exhorte ses chevaliers et ses barons à reprendre la croix, III, 16; ses rapports avec Philippe-Auguste depuis leur retour en Europe. 17, note, 60;

Digitized by Google

son humilité, VI, 15 ; il exposait sa vie pour sauver celle de ses soldats, 17; combat contre un sanglier, 48 ; reçoit chevalier un neveu de Saladin, 52; est vaincu dans un jeu par Guillaume des Barres, 53; fait des vers satiriques contre le duc de Bourgogne, 54; après une bataille, on le compare à une pelotte couverte d'aiguilles, 93 ; comment il exhorte ses soldats, 96 ; appréciation de sa conduite en Asie, 170.

Richard de Cornouailles, arrive en Palestine au moment de la trêve avec les musulmans, IV, 60; son caractère, 61; retourne en Europe, 61, 62; ne peut y reprendre le duché de Poitiers sur lequel il avait des droits, 66; ses prétentions à l'empire d'Allemagne, V, 12.

Richard, prince de Salerne, prend la croix, I, 134.

Robert, comte d'Artois, frère de Louis IX, prend la croix, IV, 124; il s'embarque avec son frère à Aigues-mortes, 154; son orgueil, 186; engage le premier la bataille de Mansourah, 206; sa mort glorieuse, 214; dévouement d'un de ses chevaliers, 227.

Robert, comte d'Artois, fils du précédent, prend la croix, V, 36; débarque à Carthage avec Louis IX, 60.

Robert, comte de Flandre, dit *le Frison*, son pèlerinage à Jérusalem, I, 49, 85, note.

Robert, comte de Flandre, fils du précédent, prend la croix, I, 128 ; son arrivée à Constantinople, 145 ; sa conduite au siége de Nicée, 160; s'empare d'Artésie, 203; sa conduite au siége d'Antioche, 211, 216 ; pénètre un des premiers dans Jérusalem, 340; harangue les croisés, 349; refuse la royauté de Jérusalem, 351 ; retourne en Europe, 374; ses institutions, 398.

Robert de Béthune, prend la croix, IV, 125.

Robert de Dreux, combat à la bataille d'Arsur; II, 403.

Robert de Hanse, prend la croix, I, 134.

Robert de Paris, chef des croisés, I, 129; sa conduite en présence de l'empereur grec à Constantinople, 146; sa mort, 174.

Robert de Sabran, pénètre dans Jérusalem, 341.

Robert de Sourdeval prend la croix, I, 134.

Robert de Trit, chevalier français, assiégé par les Grecs, est abandonné par ses enfants, III, 225.

Robert de Vair ; sa mort glorieuse, IV, 213.

Robert, duc de Normandie, entreprend un pèlerinage à Jérusalem, I, 45 ; meurt à Nicée, 46.

Robert, duc de Normandie, fils de Guillaume-le-Conquérant, chef des croisés; son caractère, I, 127 ; arrive à Constantinople. 145; sa conduite au siége de Nicée, 160; abandonne l'armée des croisés, 220; sa valeur, 230 ; pénètre un des premiers dans Jérusalem, 340; refuse le titre de roi, 351; s'empare de l'étendard des musulmans à la bataille d'Ascalon ; retourne en Europe, 3.4; sa mort malheureuse, 375; VI, 229.

Robert, évêque de Beauvais ; sa mort, IV, 156.

Robert, frère du comte de Nevers, porte-étendard des croisés; sa fuite, I, 386.

Robert Guiscard (le rusé), s'empare de la Sicile et du pays de Naples; sa puissance, I, 131.

Robert, fils de Tristan, prend la croix, I, 134.

Robert, roi de France; son pèlerinage à Rome, I, 37, 38.

Rodolphe, moine allemand; ses prédications contre les juifs, II, 132.

Rodolphe de Hapsbourg, empereur d'Occident, V, 98 ; sa mort. 155.

Rodolphe II, empereur d'Allemagne, V, 369, 371.

Roger, comte de Carcassonne ; ses donations au clergé, I, 35.

Roger, comte de Foix, prend la croix, I, 136.

Roger de Carneville, chef des croisés, I, 130; sa mort, 254.

Digitized by Google

Roger, prince d'Antioche, succède à Tancrède, II, 47; un ange vert met son armée en fuite, VI, 27; sa mort, II, 60.

Roger, roi de Pouille et de Sicile, offre à saint Louis de le transporter par mer en Afrique, II, 139; ses conquêtes sur les musulmans, 197.

Roger II, roi de Sicile, établit à Palerme des manufactures de soie, VI, 303.

Roi truand, ou des gueux, chef des mendiants et des vagabonds qui accompagnent l'armée des croisés, I, 233.

Rois de Jérusalem, Godefroy de Bouillon, premier roi sous le titre de baron du saint sépulcre, I, 355; Baudouin lui succède, II, 16; Baudouin du Bourg, 59; Foulques, comte d'Anjou, 99; Baudouin III, son fils, *ibid.*; Amaury, frère du précédent, 224; Baudouin IV, 245; Baudouin V, 259; Guy de Lusignan, 264; Conrad, marquis de Montferrat, 416; Henri, comte de Champagne, 419; Amaury III, 256; Isabelle, sa femme, régente, 258; Jean de Brienne, 262; Frédéric II, empereur d'Allemagne, IV, 9, 30; Henri, petit-fils de Guy de Lusignan, roi de Chypre, 156.

Rosaire (fête du), son institution, V, 363.

Rossi (Nicolas), Italien, va trouver les chef croisés de la part d'Alexis, empereur de Constantinople, III, 116.

Rotrou du Perche; plusieurs comtes de ce nom prennent la croix, I, 130; II, 304.

Rousseau (J.-B.); ses odes contre les Turcs, V, 395.

Rousseau (J.-J.); son erreur au sujet des croisades, III, 52.

Rupin de la Montagne, prince d'Arménie; ses démêlés avec Bohémond III, III, 11.

Rusium, ville où cinq cents croisés sont massacrés par les Bulgares, III, 232.

S

Saadi, poëte persan, travaille aux fortifications de Tripoli, III, 256.

Sabbas (église de Saint-), démêlés auxquels elle donne lieu entre les croisés, V, 2.

Sabéens, opposés aux Juifs, I, 10.

Sadolet, secrétaire du saint-siége sous Léon X, V, 330.

Safad, ancienne Béthulie, prise par les musulmans, V, 19.

Saif-Eddin, émir, refuse le trône d'Égypte, V, 5.

Saint-Denis (église de), ses vitraux, sa magnificence, I, 79, note, 158; II, 149; Louis VII, Philippe-Auguste et Louis IX y vont chercher l'oriflamme, et prendre la panetière et le bourdon des pèlerins, 148, 313; IV, 152.

Saint-Jacques de Compostelle, pèlerinage célèbre, III, 424, 425.

Saint-Paul (le comte *de*) va combattre les Turcs, V, 375.

Saint-Pierre et saint Paul; leurs tombeaux à Rome étaient le but de nombreux pèlerinages, I, 38; indulgences accordées à ceux qui contribuent aux dépenses de l'église de Saint-Pierre; bon mot à ce sujet, V, 338.

Saint-Sépulcre (église du); objet de la vénération et de l'amour des premiers chrétiens, I, 1; est visitée par une foule de pèlerins, 3, et suiv.; sa profanation par les Sarrasins, 14; les clefs en sont envoyées à Charlemagne par Aaron-al-Réchid, 19; est renversée de fond en comble, 33; sa reconstruction, 35; pèlerinages de Godefroy de Bouillon et des croisés, après la prise de Jérusalem, 344.

Saint-Sépulcre, monastère près de Loches, fondé par le duc d'Anjou, I, 44, 45.

Saladin, II, 187; est nommé visir de l'Égypte; son caractère, 239; il sou-

Digitized by Google

met l'Égypte, 241; se fait proclamer sultan de Damas et du Caire, 247; établit sa puissance par des victoires, 248, 249; est complétement défait devant Ascalon, 251; ses victoires en Galilée, 253; conclut une trêve avec les chrétiens, 254; la rompt, 255; fait le siége de Beirouth, 256; de Carac, 266; ses succès en Judée, 269; détruit l'armée des croisés; la vraie croix tombe en son pouvoir, 276; comment il traite Guy de Lusignan son prisonnier, 280; ordonne le massacre des templiers et des hospitaliers, 281; il s'empare de Ptolémaïs, *ibid.*; et de presque toutes les villes de Judée, 282; assiége et prend Jérusalem, 284, 288; son humanité, 290; son triomphe, 292; sa réponse aux ambassadeurs de Frédéric, empereur d'Allemagne, 319; négocie avec Isaac, 218, 322; fait vainement les siéges de Tyr, 337, et de Tripoli, 340, rend la liberté au roi de Jérusalem, 341; vient secourir Ptolémaïs, 346, 355; envoie des ambassadeurs à tous les princes musulmans, 358 370; échange des présents avec Richard et Philippe-Auguste, 375; envoie ses médecins à Richard, 375; VI, 323; sa simplicité, II, 386; n'exécute pas la convention de Ptolémaïs, 396; perd la bataille d'Arsur, 405; détruit les villes et châteaux qu'il ne peut défendre, 406; négocie avec le roi Richard, 409, 410; met Jérusalem en état de défense, 412; est accusé d'avoir fait assassiner Conrad, 418; s'empare de Joppé, 432; est battu par Richard, 433; écoute ses propositions, 436; et conclut avec lui une trêve de trois ans, 438; son éloge, 447; sa mort, 454; VI, 121; démembrement de son empire, III, 3; son opinion sur les apostasies, IV, 305.

Salerne, ville délivrée des Sarrasins par quarante pèlerins normands, I, 85; ses écoles célèbres, III, 30.

Salisbury (comte *de*). Voyez *Guillaume Longue-Épée*.

Salisbury (évêque *de*); accueil que lui fait Saladin, II, 439.

Salviac de Vielcastel (Étienne et Pierre *de*), jumeaux; modèles de piété fraternelle, I, 373.

Samosate, ville assiégée, puis achetée par Baudouin, I, 199, 201.

Sancha (*Dona*), fille de Jacques, roi d'Aragon; son pèlerinage à Jérusalem, V, 34.

Sanche (*Don*), fils d'Alphonse, roi de Castille; son voyage à Rome; plaisanterie qu'il fait au pape, V, 100; note.

Sanuto, noble vénitien; consacre sa vie et ses talents à ranimer l'esprit des croisades, V, 173.

Sargines, est nommé commissaire pour traiter d'une trêve avec les musulmans, IV, 231; combat auprès de Louis IX, 235, 238; remet les clefs de Damiette aux émirs, 269; reste en Palestine après le départ de Louis IX, 318; devient vice-roi de Jérusalem, *ibid.*; sa situation à Ptolémaïs, V, 4.

Sarrasins; leurs conquêtes, I, 13, 14; leurs divisions, 26; sont attaqués par les Grecs, 27, 29; persécutent les chrétiens, 32; troublent la navigation de la Méditerranée, 62; les habitants de Gênes et de Pise font une descente en Afrique, et taillent en pièces une armée de cent mille hommes; sont chassés de la Sicile et de la Pouille par les Normands, 85; sont battus par les chrétiens en Égypte, II, 65, 66; état de leur commerce avant les croisades, VI, 302; ceux d'Espagne sont vaincus par Alphonse, II, 196; perdent la bataille de Tolosa, III, 272.

Satalie, ville grecque. Voyez *Attalie*.

Sauterelles, ravagent les campagnes de la Palestine, II, 49.

Savary de Mauléon, se rend au siége de Damiette, III, 322.

Scanderberg (*George Castriot*), chef des Albanais, abandonne la religion et les drapeaux des Turcs, V, 227, 230; ses succès contre eux, 286; il vient à Rome solliciter les se-

Digitized by Google

cours de Paul II, 287; sa mort, 289.
Sciences, leur état pendant les croisades, VI, 312.
Sébaste, ville détruite par Tamerlan, V, 217.
Sélim, succède à Bajazet II, V, 325; ses conquêtes; il s'empare de Jérusalem, 326.
Sélim II, ses conquêtes, V, 259; fait bâtir le château des Dardanelles après la perte de la bataille de Lépante. 361.
Seldjoucides, leur dispersion, II, 211.
Semlin, ville hongroise, ravagée par les croisés, I, 101.
Serfs, leur affranchissement après la première croisade, I, 398; leur état sous la féodalité, VI, 255; avantages qu'ils retirent des croisades, 257; exemples d'affranchissements particuliers, 259; affranchissement des communes, 264-274.
Sibille, fille d'Amaury, roi de Jérusalem, épouse le marquis de Montferrat, dit Longue-Épée, II, 249; son second mariage avec Guy de Lusignan, 253; son fils Baudouin V est couronné roi de Jérusalem, 259; elle lui succède et partage la puissance avec son mari, 264; sa mort, 365.
Sicile, état de ce pays lors de sa conquête par Henri VI, empereur d'Allemagne, III, 30; et par le duc d'Anjou, V, 34, 46, 47.
Sidon, ville prise par les croisés, II, 45; III, 33; est fortifiée par Louis IX, IV, 312, 315; tombe au pouvoir des musulmans, V, 145.
Siffred, légat du pape, envoyé dans la Palestine pour relever le courage des croisés, III, 101.
Sigismond, roi de Hongrie, fait demander des secours à la France contre les Turcs, V, 208; ses succès, 209; ses revers, 211.
Sigurd, prince de Norwége, vient à la tête de 10,000 Norwégiens visiter la terre sainte, II, 44; aide le roi de Jérusalem à s'emparer de Sidon, 45; reçoit un morceau de la vraie croix pour prix de son concours, *ibid.*; son séjour à Constantinople, VI, 51.
Siloé (fontaine de), I, 321.
Siméon, croisé; obtient la petite Arménie, I, 192.
Siméon, patriarche de Jérusalem; son entrevue avec Pierre l'Ermite, I, 64; implore le secours des fidèles, 319; sa mort, 356.
Simon, évêque de Noyon, prend la croix, II, 130.
Simon, sire de Nesle; Louis IX lui confie l'administration de son royaume pendant son absence, V, 49.
Simon de Montfort, comte de Leicester, se révolte contre Henri III, V, 12; sa mort, 43; ses fils massacrent Henri d'Allemagne au pied des autels, 83.
Simonet (frère), ses prédications, V, 265.
Sixte IV, pape, prêche la paix entre les chrétiens et la guerre contre les Turcs, V, 291, 293, 302, 303.
Slaves, sont vaincus, mais non subjugués par les Saxons, II. 195.
Smyrne, ville prise par les croisés, et reprise par les Turcs, V, 180; tombe au pouvoir des Tartares, 219; pillée par le cardinal Caraffe. 293.
Sobieski (*Jean*), roi de Pologne, bat les Turcs, V, 377.
Soliman I, sultan des Turcs, s'empare de Belgrade, V, 341; de l'île de Rhodes, 342; bat les Hongrois, 344, 348; leur accorde la paix, 349; sa mort, 358.
Solitaire du mont des Oliviers, son entrevue avec Tancrède, I, 316; il exhorte les croisés, 327.
Sophronius, patriarche de Jérusalem, meurt de désespoir à la vue des profanations des infidèles, I, 14.
Sora, ville brûlée par les ordres de Frédéric II; son distique à cette occasion, IV, 34, note.
Spalatro, ville, accueil que ses habitants font aux croisés, III, 304.
Sparte, tombe au pouvoir des Francs, III, 222; est ruinée par les Turcs, V, 276; ravagée par les Vénitiens, 287.

Digitized by Google

Statues et *monuments des arts*, existants à Constantinople lors de la prise de cette ville par les croisés, III, 186.

Sucre, la canne à sucre est transportée en Europe, I, 305; VI, 304.

Suénon, fils du roi de Danemarck; sa mort tragique, I, 217; ses amours avec Florine, fille du duc de Bourgogne, *ibid.*; VI, 57, 61.

Suger, abbé de Saint-Denis, écrit secrétement au pape pour qu'il s'oppose à la croisade du roi de France, II, 125; est nommé régent du royaume pendant l'absence de Louis VII, 140; son éloge, 198, 205; prêche une nouvelle croisade, 204; sa mort, 205.

Suprématie de l'église catholique romaine, reconnue par le clergé de l'église grecque, III, 141; rejetée par le peuple, 142; reconnue plus tard par Jean Paléologue, au nom de l'église grecque, V, 204; réunion des deux églises, 221; plusieurs sectes se soumettent à l'église romaine, 221.

Syracuse, ville pillée par les Sarrasins, II, 139; son commerce au onzième siècle, III, 30.

Syrie (la), conquise par les Perses, I, 7; délivrée par Héraclius, 8; son état au sixième siècle, 9; tombe au pouvoir d'Omar, 12.

T

Tage, succès des chrétiens sur les bords de ce fleuve, II, 196.

Taki-Eddin, neveu de Saladin, II, 349, 404.

Talleyrand de Périgord, cardinal d'Albano et légat du pape, V, 185.

Tamerlan ou Timur, ses conquêtes, V, 216, 219.

Tancarville (le comte *de*), prend la croix, V, 185.

Tancrède, prend la croix, I, 134; fuit les séductions de Byzance, 149; sa conduite au siége de Nicée, 160; arrive le premier sous les murs de Tarse, 183; sa querelle avec Baudouin, 185; chasse les Turcs de Malmistra, 188; attaque les troupes de Baudouin et se réconcilie avec lui, 189; soumet toute la Cilicie, *ibid.*; rejoint l'armée des croisés à Artésie, 203; ses exploits devant Antioche; sa modestie, 214; il s'oppose à la désertion de Pierre l'Ermite, 221; prend la citadelle d'Antioche, 290; arbore à Bethléem le drapeau de la croix, 312; secourt Baudouin du Bourg, 315; combat cinq musulmans sur le mont des Oliviers, 316; procure du bois aux croisés, 324; se réconcilie publiquement avec Raymond, 328, 329; ses exploits au siége de Jérusalem, 335, 337, 340; s'oppose en vain au massacre des musulmans, 346; partage avec Godefroy, son seigneur, les richesses de la mosquée d'Omar, 346; sa réponse au patriarche de Jérusalem au sujet de ses richesses, 357; acquitte la dîme pour le saint sépulcre, 358; ses conquêtes en Galilée, II, 3; favorise les prétentions du clergé après la mort de Godefroy, 13; sa querelle avec le comte de Melun apaisée par Baudouin, 19; abandonne la principauté de Tibériade pour celle d'Antioche, 20; accueille les restes de trois grandes armées de pèlerins, 27; sa discussion avec Baudouin du Bourg au siége de Carrhes, 35; désastre qui en résulte, 36; il échappe presque seul à la défaite de ses troupes, 37; nouvelles contestations avec Baudouin apaisées par le roi de Jérusalem, 40; sa mort, 46; son éloge, 47; son caractère, VI, 12; comment il reste maître de la mosquée d'Omar après la prise de Jérusalem, 69, 284; remporte la victoire de Dorylée, 102.

Digitized by Google

Tancrède, usurpe le trône de Sicile, II, 367.
Tarentes, insectes dont les croisés ne pouvaient se garantir, I, 307; II, 399.
Tarse ville; sa situation, I, 183; conquise par Tancrède, Baudouin lui en dispute la possession, 184 et suiv.
Tartares ou *Comans*; se joignent aux Bulgares pour envahir l'empire grec, III, 226; massacrent vingt mille Arméniens, 231; mœurs et conquêtes des Tartares dans le moyen âge, IV, 73, 80; Gengiskan et ses successeurs, 82, 83 et suiv.; ambassade du prince Écalthaï à Louis IX, 160; missionnaires envoyés en Tartarie, 302, 332; les Tartares Mogols s'emparent de Bagdad, V, 6; d'Alep, de Damas et des principales villes de la Syrie, 7; plusieurs princes tartares reçoivent le baptême au concile de Lyon, 97; leurs diverses invasions, 109; sont vaincus par Kélaoun, sultan d'Égypte, 110; envahissent la Syrie et la Palestine, 156, 161; conquêtes de Timur ou Tamerlan, 216, 218; ambassadeurs tartares en Europe, VI, 127; pourquoi les Tartares embrassèrent le mahométisme, 127.
Tasse (le), ses poëmes comparés avec l'histoire, I, 367, note.
Tatice, général des Grecs, abandonne le camp des croisés, I, 220.
Taurus (mont), traversé par les croisés, I, 183, 184, 191.
Témélicus, battu par les Sarrasins, I, 27.
Temple de Salomon, les ornements enlevés par Titus sont retrouvés et déposés dans l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem, I, 7.
Templiers, leur origine, II, 80, 81; VI, 222; leurs mœurs, II, 83, 84; s'unissent aux Français, 169; concourent au siége de Damas, 183; s'opposent aux projets d'Amaury sur l'Égypte, 233; le grand-maître va solliciter les secours de la chrétienté, 259; mort glorieuse du maréchal Jacques de Maillé, 267; leurs démêlés avec les hospitaliers (chevaliers de Saint-Jean), III, 11, 12, 25; V, 3; sont accusés d'avoir reçu de l'argent de Maleck-Adhel afin de faire échouer les entreprises des croisés, 41; leur conduite au siége de Damiette, 313, 326, 334; font une trêve avec le prince de Damas, et obtiennent la restitution des saints lieux, IV, 60; leur abaissement, 104; exhortent Louis IX à traiter avec les musulmans, 164; templier qui renonce à sa foi et s'attache au sultan Bibars, V, 21; les templiers se réunissent au prince Édouard, 92; mort glorieuse des défenseurs de Ptolémaïs, 144; viennent s'établir en Occident, 163; sur leur procès en France, 164, 165.
Temugin. Voyez *Gengiskan*.
Terrains et Maisons, des pays conquis par les croisés appartenaient à toute personne après un an et un jour de possession; une absence de même durée suffisait pour l'en déposséder, II, 3; dans quelle proportion pouvaient être légués, VI, 69.
Terre Sainte. Voyez *Croisades*, *Jérusalem*.
Testaments remarquables à l'occasion ou en faveur des croisades, II, 313, III, 76, 81, 119, V, 49, 169.
Teutoniques (chevaliers), leur institution, II, 389; leur puissance, V, 165.
Thadée de Suesse, défend l'empereur Frédéric au concile de Lyon, IV, 107, 116.
Théodore Comnène, prince d'Épire, IV, 44.
Thibaut, comte de Blois, prend la croix, II, 304.
Thibaut IV, comte de Champagne, prend la croix, III, 64; est nommé commandant des croisés, 67; sa mort, 76; lègue tous ses trésors pour être employés à la sainte entreprise. *ibid.*
Thibaut V, comte de Champagne et roi de Navarre; se révolte contre la royauté, IV, 40; chante les malheurs de Jérusalem, 41, 47; VI, 54; assiste au supplice de cent quatre-vingt-trois

Digitized by Google

de ses vassaux hérétiques, IV, 48; s'embarque pour la terre sainte, 50; nommé chef de la croisade, il ne peut empêcher l'expédition contre Gaza, 55; traite avec le soudan d'Égypte, 60; prend la croix une seconde fois, V, 36; est atteint de la peste, 67; sa mort, 83.

Thibaut, archidiacre de Liége, est élu pape sous le nom de Grégoire X, V, 96. V. ce nom.

Thierri, comte de Flandre, prend la croix, II, 129, 144; abandonne les pèlerins confiés à son commandement, et s'embarque pour la Palestine, 173; sollicite et obtient la principauté de Damas, avant qu'on se soit emparé de la ville, 185; débarque à Beirouth avec des pèlerins flamands, 221; revient une quatrième fois dans la Palestine, 227; sa femme prend le voile à Béthanie, VI, 57.

Thierri, fils de Philippe, comte de Flandre, s'embarque pour la Palestine, malgré la promesse qu'il avait faite à Baudouin de lui conduire son épouse à Venise, III, 81.

Thierry, maître des chevaliers de Prusse, IV, 291.

Thomas de Célano, envoyé par l'empereur d'Allemagne près du sultan d'Égypte, IV, 23.

Thoron, siége de cette forteresse par les chrétiens, III, 34 et suiv.

Thoros ou *Théodose*, prince grec, gouverneur d'Édesse, I, 197; adopte Baudouin de Bouillon, 199; ses sujets se révoltent contre lui, 200; ils le massacrent, 201.

Tibériade, ville prise par Tancrède; II, 3; tombe au pouvoir de Saladin, 269; est détruite par un tremblement de terre, 270, note.

Timariots, possesseurs de fiefs à vie, V, 337.

Timur. V. *Tamerlan*.

Togrul-Bel, vainqueur des Perses, est élu roi sur le champ de bataille, I, 50; il embrasse, avec son armée, le mahométisme, 51; sa domination sur l'Orient et sur l'Occident, *ibid.*

Tolosa (bataille de), III. 272.

Tortose, ville prise par Saladin, V, 340; est livrée aux flammes par les croisés, 188.

Toucy (le chevalier de), ses exploits, IV, 301.

Toulougeon (le seigneur de), singulier cartel qu'il se propose d'adresser aux Turcs, V, 261.

Tournois, leur origine, VI, 219; les chrétiens en donnent plusieurs pendant le siége de Ptolémaïs, et y invitent les musulmans, II, 385; VI, 50; sont défendus par le concile de Lyon, IV, 113.

Toutousch le sultan), ravage la Syrie et la Palestine, I, 53.

Trébisonde (principauté de), sa fondation, III, 212.

Tremblement de terre en Judée, II, 49; en Syrie, 240; en Égypte et en Syrie, III, 255.

Trêve de Dieu, I, 72.

Tributs. V. *Impôts*.

Trinité (ordre de la), pour le rachat des captifs; son institution, II, 389; VI, 253.

Tripoli, ville prise par les croisés; sa bibliothèque livrée aux flammes, II, 42, 43; assiégée par Saladin, 340; est en partie détruite par un tremblement de terre, III, 255; assiégée par Malek-Adhel, 265; prise et en partie détruite par le sultan Kélaoun, V, 118, 119; son commerce, 119; reprise par les croisés, et livrée aux flammes, 188.

Tristan (Jean), fils de Louis IX; sa naissance, IV, 246.

Troubadours, célèbrent dans leurs vers les souffrances de J.-C., et la captivité de Jérusalem, III, 289; IV, 70, 71.

Tunis, sa description, V, 58.

Turbessel, ville prise par Baudouin, I, 195.

Turcomans ou *Parthes*, se rendent re-

Digitized by Google

doutables aux chrétiens, II, 74, 75, 330.
Turcs, s'emparent de la Perse, I, 50; se convertissent au mahométisme, 51; leurs conquêtes, *ibid*, 52, 53, 54, 68; leurs mœurs, 54, 55, 151; repoussent toute espèce de civilisation, 59; ravagent leur pays devant les chrétiens, 178, 216; surprennent et massacrent les croisés, 217; sont battus, 229; persécutent les chrétiens d'Antioche pendant le siége de cette ville, 234; journée d'Antioche, 270, 277; se réunissent aux Égyptiens après la prise de Jérusalem, 359; anéantissent successivement trois armées de pèlerins, 385, 386, 388; battus par Baudouin, II, 15; font lever le siége de Carrhes, 36; surprennent Gervais, comte de Tibériade, avec ses chevaliers, 46; envahissent la Judée et gagnent la bataille de Panéas, 48; se dispersent sans combattre, 49; ravagent la principauté d'Antioche, 72; leurs mœurs, 73; dispersent l'armée de Conrad, empereur d'Allemagne, 163; sont vaincus par les Français, 165; les battent à leur tour, 167; combattent les troupes de Frédéric Barberousse, 325; quels sont ceux que l'on désignait sous les noms de Turcomans, Turcobans, Turcogistes et Turcoscytes, 330; les Turcs de l'Asie Mineure interviennent dans les querelles des princes chrétiens de la Palestine, III, 258; histoire de la dynastie ottomane, V, 202; envahissent la Grèce, 204; comment ils traitent les empereurs, 205, 207; sont battus par Sigismond, 209; le battent à leur tour, 211; sont vaincus par les Tartares, 217-219, et par Ladislas, 225; succès d'Amurat, 232; Mahomet II lui succède, 234; siége et prise de Constantinople, 240-252; siége de Belgrade, 268; ils s'emparent de la Grèce, 276; profitent de la paix comme de la guerre pour accroître leur puissance, 294, sont battus 299, 301; prennent d'assaut la ville d'Otrante, 302; leurs succès contre les Vénitiens, 318; ils s'emparent de l'Égypte, 326; font une excursion dans les îles d'Hyères et sur les côtes de Marseille et de Toulon, 335; s'emparent de Belgrade, 341, et de l'île de Rhodes, 342; battent les Hongrois, 344, 348; font le siége de Vienne, 347; échouent devant l'île de Malte, 358; s'emparent de l'île de Chypre, 359; perdent la bataille de Lépante, 360; ce qui nuisait à la conservation et aux progrès de leurs conquêtes, 368; leurs excursions à la fin du seizième siècle, 369; ils envoient des ambassadeurs à Henri IV, 370; reprennent les hostilités contre les chrétiens, 371; font une paix avantageuse, 375; ils s'emparent de Candie, 376; ils sont battus par J. Sobieski, 377; causes de leur décadence, 381; sont comparés aux Romains, 382.
Tyr, siége et prise de cette ville par les chrétiens, II, 68, 70; assiégée par Saladin, 282, 338, 339; détruite par un tremblement de terre, III, 255; tombe au pouvoir des musulmans, V, 145.

U

Urbain II, pape, reçoit Pierre l'Ermite comme un prophète, et le charge d'annoncer la prochaine délivrance de Jérusalem, I, 65; convoque un concile à Plaisance, 69; VI, 181; un autre à Clermont; il y prêche la première croisade, I, 74, 79; VI, 183; refuse d'en être le chef, I, 80; ses démêlés avec l'antipape Guibert, 130; il s'adresse particulièrement aux Français pour la croisade, VI, 161; sa modération, 179, 180.
Urbain III, pape; sa mort, II, 296.
Urbain IV, pape, engage les peuples à prendre les armes contre les musulmans, V, 12; reçoit la soumission de

Digitized by Google

Michel Paléologue, 15; ses démêlés avec Mainfroi, roi de Sicile, 31.
Urbain V, prêche une nouvelle croisade, V, 184; emploie l'argent de la croisade à combattre des brigands, 187.
Urboise (*d'*), croisé français, monte le premier à l'assaut de Constantinople, III, 174.

V

Valdemar III, roi de Danemarck, prend la croix, V, 185.
Valeran de Limbourg, prend la croix, III, 20; arrive en Palestine, 22.
Valeran, évêque de Beirouth, va solliciter la protection du pape et les secours des guerriers d'Occident, IV, 105.
Valincourt (*Mathieu de*), commande une partie des croisés au siége de Constantinople, III, 119.
Varanges, gardes du corps des empereurs grecs, III, 124.
Varna (bataille de), V, 231, 232, 234.
Vase de Jésus-Christ, conservé par les Génois, II, 24.
Vatace, gendre de Lascaris; ses conquêtes, IV, 44.
Vaudois, leur origine. III, 268.
Véchus, chancelier de l'église de Constantinople, V, 69.
Vendôme (le comte *de*), sa mort, IV, 157.
Venise (république *de*), prend part à la guerre sainte, II, 67; état de cette puissance, III, 67, 243; fruit qu'elle retire de la cinquième croisade, 247, 249; sa politique, V. 317.
Vêpres Siciliennes, V, 112.
Vergy. Voyez *Gabrielle de Vergy*.
Vérone (congrès *de*), convoqué par le pape Lucius. II, 259.
Vexin (*le*), sujet de la guerre entre Henri II et Philippe-Auguste, II, 302.
Vézelay, petite ville de Bourgogne célèbre par les prédications de saint Bernard, II, 125.
Victor III, pape; promet aux chrétiens la rémission de leurs péchés s'ils vont combattre les infidèles, I. 63.
Vida, poète, célèbre d'avance les succès de Léon X contre les Turcs. V, 328.
Vienne, ville assiégée par Soliman, V, 347; second siége de cette ville par les musulmans, 377; est délivrée par Sobieski, 377, 378.
Vierge sainte). Voyez *Apparitions*, etc.
Vieux de la Montagne, chef des assassins, II, 76; fait assassiner Conrad, 417; son ambassade à Louis IX, IV, 302, 303.
Villehardouin (*Geoffroi de*), maréchal de Champagne, prend la croix, III, 65; son ambassade à Venise, 69, 75; assiste au siége de Constantinople, 119, 129; obtient le titre de maréchal de Romanie, 202; son caractère, 238.
Villehardouin (*Geoffroi de*), neveu du précédent; fonde une principauté dans le Péloponèse, III, 221.
Villehardouin (*Guillaume de*), prince d'Achaïe; vient se réunir à Louis IX pour combattre les infidèles, IV, 170.
Vitri, ville prise d'assaut par Louis VII, II, 122.
Vol, comment les croisés punissaient ce crime, II, 213; VI, 65.
Volkmar, prêtre, chef des croisés, les excite contre les Juifs, I, 109, 110.

Digitized by Google

W

Walon, chevalier chrétien; coupé en morceaux par les Turcs, désespoir de sa femme. I, 237.
Wolf ou *Guelfe IV*, duc de Bavière; prend la croix, I, 377; est battu par les Turcs, 388; sa mort, 389.
Wolsey, cardinal, ministre de Henri VIII, V, 333.
Worcester (l'évêque *de*), sa réponse au sujet des conquêtes des Tartares Mogols, IV, 90, note.

X

Ximenès (cardinal), V, 333.

Y

Ylgazy, prince de Maridin et d'Alep; bat les chrétiens d'Antioche, II, 59, 60; attaque le roi de Jérusalem, 61; est vaincu, sa mort, 62.
Yolande, fille et héritière du roi de Jérusalem, IV, 3; épouse Frédéric II, empereur d'Allemagne, 8, 9; sa mort, 20, note.
Yves, comte de Soissons, prend la croix, II, 129.
Yves (le frère), envoyé par saint Louis auprès du Vieux de la Montagne, IV, 303, 304.

Z

Zapoli (*Jean*), palatin de Transylvanie, dispute la couronne de Hongrie au frère de Charles-Quint, V, 348.
Zara, siége et prise de cette ville par les Vénitiens, III, 88, 91.
Zein-Edain, cadi de Damas, s'arrache la barbe à la nouvelle de la prise de Jérusalem, I, 359.
Zenghi, son avénement à l'empire, II, 78; assiége le roi de Jérusalem dans le château de Montferrand, 95; veut assiéger la ville de Damas et renonce à ce projet, 97; perd la ville de Panéas, 98; ses conquêtes, 104; son caractère, 106; fait le siége d'Edesse, II, 107; s'en empare, 111; sa mort, 113.
Zimiscès, empereur de Constantinople; ses succès contre les Sarrasins, I, 28; il meurt empoisonné, 29.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

Digitized by Google

TABLE DES GRAVURES.

TOME I.

Portrait de M. Michaud. . . . . au titre.
Antioche. . . . . Page 208
Procession des croisés autour de Jérusalem. 327
Les croisés au Saint-Sépulcre. 344
Carte générale des Croisades.

TOME II.

Louis VII au mont Cadmus. 168
Saint-Jean-d'Acre. 343
Damas. 180

TOME III.

Constantinople. 186
Saint François d'Assises devant Malek-Kamel. 335
Carte des États chrétiens en Orient (avec un plan de Constantinople).

TOME IV.

Les barons français au Caire. 251

TOME V.

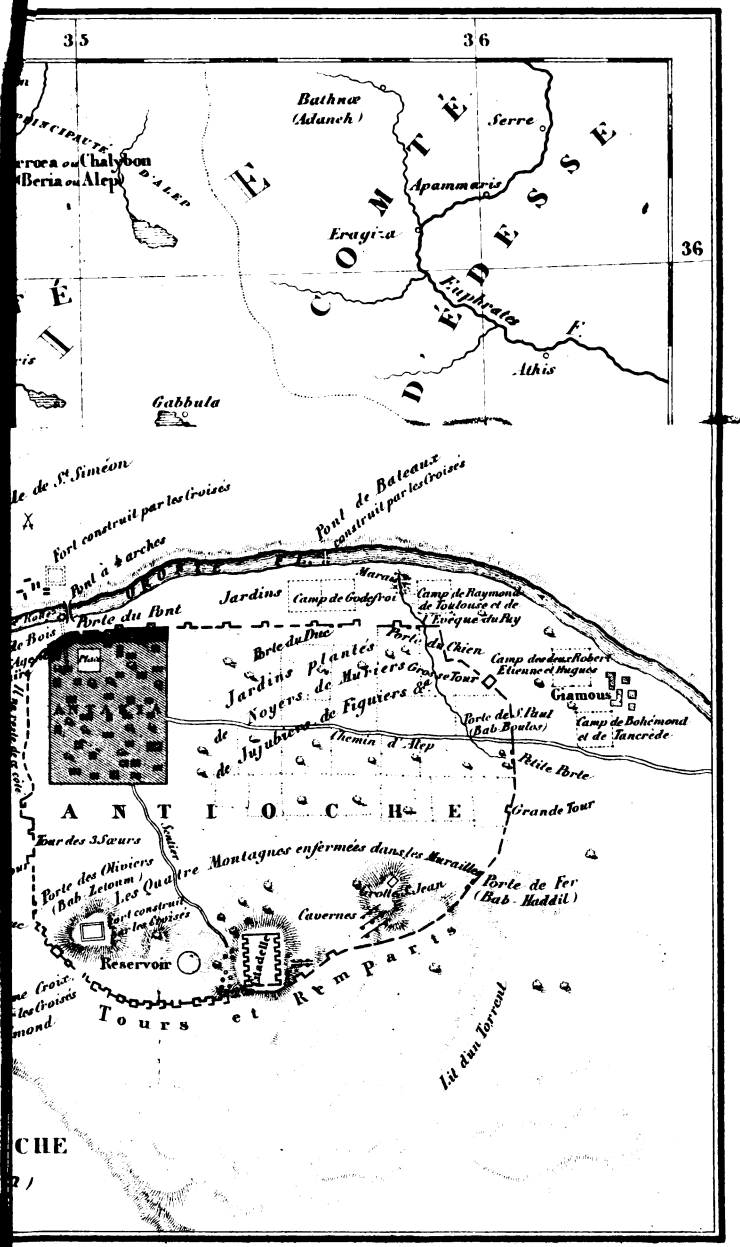
Derniers moments de saint Louis 66
Rhodes. 162
Alexandrie. 188

TOME VI.

Jérusalem. . . . . au titre.
Carte des États chrétiens en Syrie et en Palestine avec les plans de Jérusalem, d'Antioche et de Saint-Jean-d'Acre.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google